



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

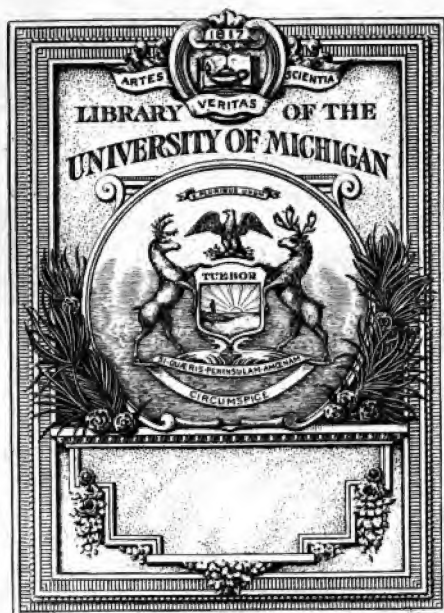
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

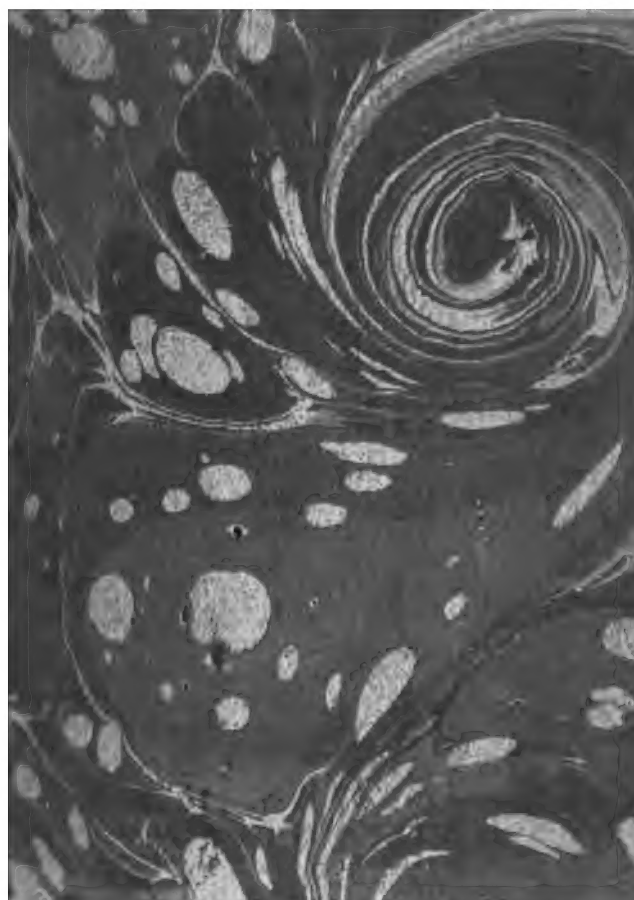
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









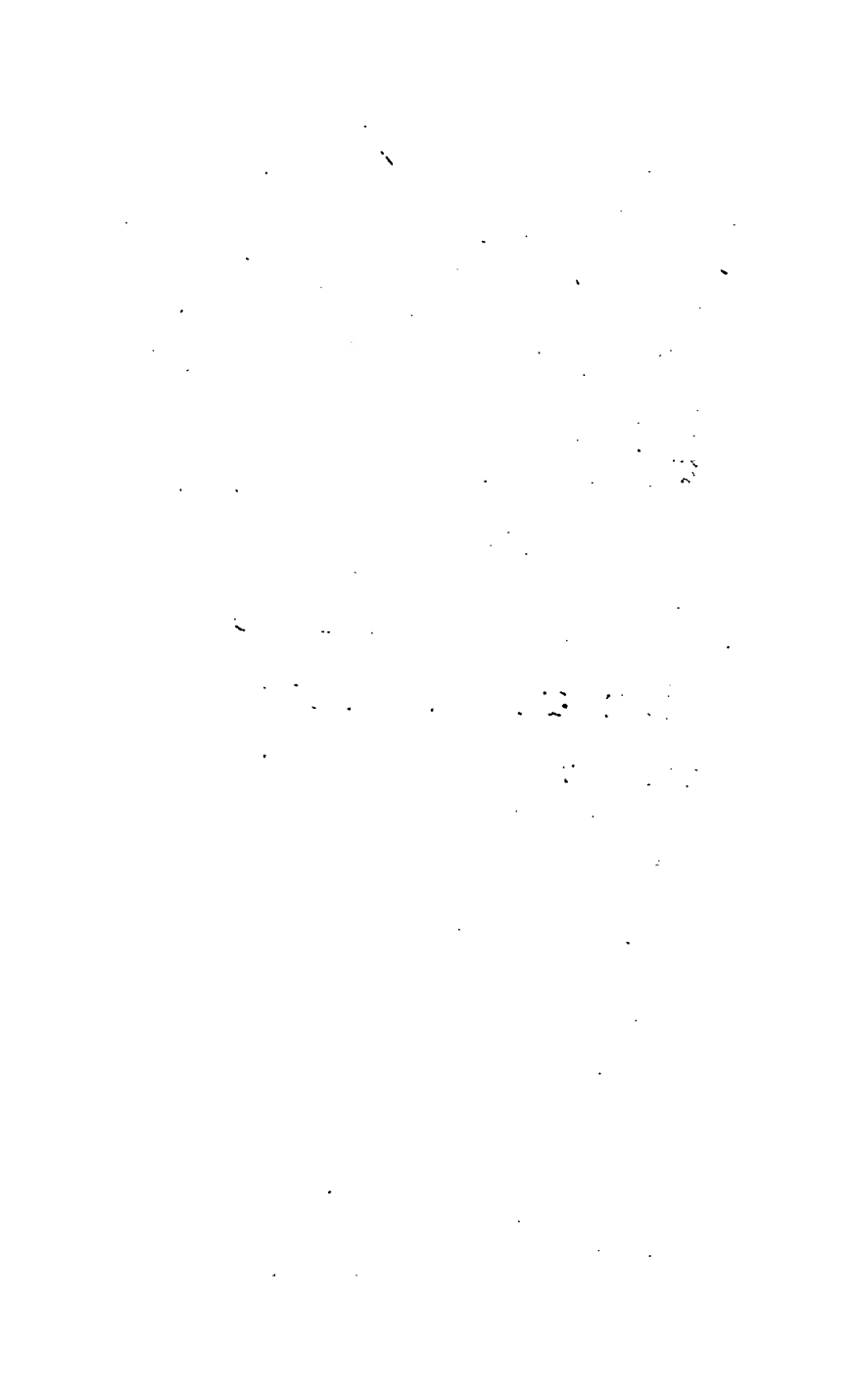








**L'ESPRIT**  
**DES**  
**JOURNALISTES**  
**DE TRÉVOUX.**  
*TOME DEUXIEME.*



L'ESPRIT  
DES  
JOURNALISTES  
DE TRÉVOUX,  
O U

MORCEAUX PRÉCIEUX DE LITTÉRATURE,  
répandus dans les Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des Beaux-Arts,  
depuis leur origine en 1701, jusqu'en  
1762.

*CONTENANT ce qu'il y a de plus neuf  
& de plus curieux, soit pour les Ouvrages  
dont ces Littérateurs ont rendu compte,  
soit pour les Réflexions judicieuses qui  
servent de préliminaire à leurs Analyses.*

TOME DEUXIEME.



A P A R I S,  
Chez DE HANSY, le jeune, Libraire,  
rue S. Jacques, près les Mathurins.



M. DCC. LXXI.  
*Avec Approbation, & Privilege du Roi.*

AS

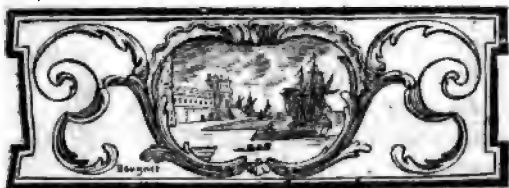
161

.T81

v. 2



596987-013



# L'ESPRIT DES JOURNALISTES DE TRÉVOUX.

---

## *SECONDE PARTIE,*

CONTENANT les Matières relatives aux  
Belles-Lettres ; c'est-à-dire , aux Langues ,  
à l'Histoire , à l'Eloquence , à la Poésie ,  
au Théâtre , &c.

---

## *LANGUES.*

---

### SUR LA LANGUE HÉBRAÏQUE.

**I**L semble à la plupart du monde que  
la connoissance de la Langue Hébraï-  
que ne regarde au plus qu'un Théolo-  
Tome II. A

gien , & qu'elle ne peut mener loin en fait d'Histoire & d'Antiquités , & de tout ce qu'on appelle la Littérature profane : cependant il est aisé de prouver qu'elle est d'une grande utilité aux Belles-Lettres. Envain dira-t-on qu'il ne s'agit ici que de la connoissance d'un seul Livre , que le Peuple dont on y lit l'histoire est un Peuple resserré dans un petit coin de la terre. Ainsi raisonne le préjugé. Cependant il n'est pas moins vrai que ce Peuple , si peu considérable en apparence , est la source de tout : c'est à ses monumens divins , c'est à l'original sacré principalement qu'il faut remonter en dernière analyse pour apprendre l'origine des Peuples , des Langues , de l'Idolâtrie , de la Fable , enfin tout ce que l'histoire a de plus ancien & de plus intéressant.

Pour commencer par l'origine des Peuples , quels paradoxes n'a-t-on pas avancé de nos jours sur cette matière , dans l'intention d'enlever cette antiquité au Peuple de Dieu. On voit au fond quel avantage c'est pour une Religion , pour un Peuple , pour des monumens historiques , d'être les plus anciens qu'il y ait au monde. Aussi n'a-

t-on rien omis pour affoiblir ces titres de vérité.

On a voulu d'abord transporter cette antiquité aux Egyptiens , & on s'est épuisé à chercher quelques monumens pour la leur confirmer. A quoi ont abouti toutes ces recherches ? A des bruits vagues dont le résultat étoit que les Egyptiens se disoient le premier Peuple de la terre ; que les Dieux d'abord , & ensuite les demi-Dieux les avoient gouvernés vingt mille ans. Après les Egyptiens sont venus les Grecs qui se vantoient d'avoir été produits au même instant que le soleil , & d'être sortis du sol même qu'ils habitoient. On se tourne maintenant du côté des Chinois , mais on n'est pas plus heureux. Les Historiens Chinois avouent eux-mêmes que tous leurs Livres furent consumés environ deux cens cinquante ans avant Jesus-Christ. Un Sçavant (a) de nos jours , Critique judicieux , nous dit que les temps historiques des Chinois remontent bien moins haut que ceux des Egyptiens & des Chaldéens.

---

(a) M. Freret , Mém. de l'Acad. des Inscript. Tom. X , pag. 402.

Quelle satisfaction n'est-ce pas pour un homme de Lettres , amateur du vrai , de voir le plus sévère Critique rendre hommage à l'antiquité de nos Livres sacrés? Mais cette satisfaction est bien plus grande , lorsqu'il peut lui-même consulter ces monumens dans leur source. Il y découvre les preuves les plus palpables de l'origine des premiers Peuples , parce que les noms des Pays & de leurs Fondateurs y sont presque toujours les mêmes , sans y être travestis comme ils le sont ordinairement dans les versions.

Ainsi dans les Ioniens , nom commun autrefois à tous les Grecs , il voit sensiblement *Javan* , fils de Japhet ; dans Cethim , nom de plusieurs Peuples Occidentaux , il voit Cethim , fils de Javan ; dans *Mesraïm* , nom de l'Egypte chez les Orientaux , il voit Mesraïm , fils de Cham ; dans les *Chananéens* , Chanaan , &c. , & ainsi de quantité d'autres dont les noms se sont conservés des milliers d'années , pour être un monument vivant de l'origine des premiers Peuples.

Personne n'ignore que c'est à la lumière du texte primitif que le sçavant Bochart a découvert l'origine de



## L A N G U E S. 5

quantité de Peuples dont on avoit presque entièrement perdu la trace. Il les a tirés comme du néant dans son *Canaan*, & dans son *Phaleg*. Il nous a fait voir des Colonies Phéniciennes en Chypre, en Cilicie, dans l'Isle de Crete, dans la plupart des Isles Cyclades, dans la Grece, dans l'Afrique, dans la Sicile, dans la Sardaigne, en Espagne, en Gaule, & même jusqu'aux extrémités de la Grande-Bretagne, & il a convaincu le monde littéraire, que la science de nos originaux divins s'étend presque aussi loin sur la littérature profane que sur la sacrée.

Outre l'origine des Peuples, matière déjà si intéressante, on découvre encore dans la même source l'origine des Langues. L'antiquité d'une Langue, comme on sçait, annonce ordinairement l'antiquité du Peuple qui la parle. Ces deux preuves se soutiennent & se prêtent du jour. Aussi a-t-on tenté quelquefois d'enlever cet avantage à nos monumens sacrés. Mais ces efforts n'ont servi qu'à mettre la vérité dans un plus beau jour : plus on a cherché, discuté, plus on s'est convaincu que la Langue Hébraïque étoit la mere de toutes les autres. On les

voit naître de son sein comme le ruisseau de la source : on les suit de l'œil , on apperçoit leurs changemens presque insensibles. L'embarras , à l'égard des plus anciennes , c'est de les distinguer quelquefois de leur origine , tant elles lui ressemblent.

Ainsi les plus anciennes Langues viennent manifestement de l'Hébreu , & sans parler du Grec ni du Latin , où l'on trouve un si grand nombre de mots qui réclament évidemment cette origine , la plupart des Langues vivantes , le François entr'autres , en ont quantité qui portent la même livrée. On ne croiroit peut-être pas que le mot d'*Ambassadeur* est presque entièrement le même dans l'original sacré. Il n'y a pas jusqu'à certaines façons de parler usitées parmi nous , dont on ne trouve l'explication dans l'Hébreu ou dans les Langues attenantes.

Un objet bien intéressant encore pour un homme de Lettres , c'est l'origine de l'idolâtrie. N'est-ce pas une chose bien remarquable qu'on retrouve chez les Païens, les Phéniciens sur-tout, les mêmes noms pour désigner leurs principales Divinités , qui sont employés dans l'original sacré pour désigner le

vrai Dieu ? *Adonis* étoit la principale Divinité des Phéniciens : le même nom est attribué au vrai Dieu une infinité de fois dans ces Livres saints. *Jupiter* étoit adoré à Thebes sous le nom d'*Eliem* ; c'est aussi le nom du vrai Dieu usité dans le texte primitif. Le Soleil adoré chez tant de Peuples, comme la plus parfaite image de la Divinité, n'a pas non plus d'autre origine en Grec. Il est parlé dans S. Irénée, & dans S. Epiphane de plusieurs Sectes qui mettoient à la tête de leurs grandes Divinités celle qu'ils appelloient *Jaho*. Or c'est le nom le plus grand, le plus saint, & le plus spécialement attribué à Dieu dans l'original divin. Un Auteur Payen très-digne de foi \*, met au rang des grandes Divinités celles qu'il appelle *Elohim*. C'est encore un nom employé mille fois dans le texte primitif pour signifier le vrai Dieu.

Or, sans aller chercher tant de causes de l'idolâtrie, comme la crédulité des Peuples, la corruption du cœur, l'équivoque des symboles, ne touche-

---

\* Sanchomaton, chez Eusebe.

t-on pas ici au doigt sa véritable origine? N'est-il pas visible que les premiers Idolâtres ne firent d'abord que transporter le nom du vrai Dieu, à des Êtres que leur imagination ou leurs passions y avoient substitué? Aaron lui-même, quand il eut fait le Veau d'or, à la priere des Israélites, ne leur dit-il pas : Voilà le Dieu qui vous a retiré de l'Egypte. D'ailleurs, y a-t-il rien de plus aisé à concevoir, qu'un Peuple grossier, charnel, esclave des sens, substitue à l'idée d'un Dieu spirituel, celle d'un Dieu matériel, bien plus aisé pour lui à se figurer. Il est donc clair que la Langue Hébraïque fournit au moins des ouvertures pour découvrir l'origine de l'idolâtrie : matière peut-être plus importante qu'on ne pense, à cause des conséquences que je n'explique point ici, & qu'on entrevoit assez. Mais elle donne encore des facilités pour trouver le nœud de certaines fables, où l'on ne voit sans cela qu'un rissu d'extravagances & d'absurdités.

Y a-t-il rien de plus étonnant, par exemple, que la fable des Argonautes? Tout y est prodige. Jason dans le dessein d'enlever la Toison d'or de la



Colchide, fait construire un vaisseau, tel qu'on n'en a jamais vu. On donne à ce vaisseau un nom extraordinaire : avec cela c'est un vaisseau qui parle. Je passe les aventures de cette expédition que tout le monde sçait. Tout le merveilleux de cette histoire s'évanouit à l'aide d'une certaine connoissance de la Langue Hébraïque, la même au fond que la Langue Phénicienne en laquelle cette histoire étoit racontée.

A la faveur de cette lumière, le vaisseau Argo, n'est autre chose qu'un vaisseau long, & selon les Historiens, ce fut le premier vaisseau long qu'on eût vu : ce vaisseau parle : ceci n'est fondé que sur l'équivoque du mot qui signifie vaisseau & parler. La Toison d'or, c'est un riche trésor : le même mot signifie les deux. Les taureaux qui gardoient les trésors, c'étoit de bons murs : le mot Phénicien signifie *mur* & *taureau*. Il est parlé de dragon & d'airain, le même mot veut dire cela, ou bien encore une fausse clef avec laquelle il aura ouvert les portes d'airain, comme le rapporte Diodore, Liv. 4.

Il y a encore d'autres méprises sem-

blables occasionnées par des équivoques de la Langue primitive, entendue à demi par des gens grossiers. Tout porte à croire que la plupart des histoires de ces premiers temps étoient écrites en Phénicien.

---

### SUR LA LANGUE GRECQUE.

**O**N sçait qu'il est impossible de faire passer dans aucune Langue moderne la valeur des expressions Grecques : elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres Peuples. Un seul terme y suffit pour représenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles , ou un Dieu qui lance au loin ses traits , ou les sommets des rochers frappés souvent de la foudre. Non-seulement cette Langue avoit l'avantage de remplir d'un mot l'imagination , mais chaque terme , comme on sçait , avoit une mélodie marquée & charmoit l'oreille , tandis qu'il étaloit à l'esprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un Poëte est toujours foible & indigente. C'est du caillou & de

la brique avec quoi on veut imiter des Palais de porphyre.

En outre la Langue Grecque a mille autres avantages : avantages par l'abondance de ses tours & de ses constructions, par la variété & par la multitude de ses dialectes, par la facilité à entrer dans tous les goûts de composition, à servir tous les génies & tous les caracteres. Ajoutez à ceci la gloire inestimable d'avoir maintenu son empire durant une longue suite de siècles, de s'être défendue avec succès contre la barbarie, le mauvais goût & l'affectation ; de vivre encore dans une infinité de monumens, qui font le plaisir le plus touchant des gens de Lettres.

C'est l'étude de cette Langue, qui ramenera parmi nous le sçavoir & les belles choses : sans elle nos Poëtes, nos Orateurs, nos Historiens ne feront véritablement que des ouvrages de *caillelou* & de *brique*, ou, ce qui seroit pis encore, des chaumines de paille & de terre. Ils ne réussiront pas mieux que les Sculpteurs & les Architectes qui voudroient s'éloigner de l'antique, & travailler en barbares, comme on faisoit il y a cinq ou six cens ans.

A vj

Voilà ce que nos Auteurs tragiques doivent acquérir, avant que de chauffer le Cothurne. Sophocle pur, sans mélange, sans traduction latine ou françoise, doit être leur lecture ordinaire; mais on n'en vient pas-là, sans cultiver de bonne heure les Lettres Grecques, & l'on ne peut les cultiver sans fortifier tous nos plans d'éducation trop affoiblis depuis un demi-siècle.

---

## SUR LA LANGUE LATINE.

L'ACCUEIL que le Public fait à la Langue & à la Poésie Latine, n'encourage ni les Auteurs, ni les Libraires. Cependant le sort des Lettres paroît lié avec celui de la Poésie Latine. La chose paroît un paradoxe. En effet le bon goût est fondé sur l'intelligence des Auteurs anciens; & cette intelligence sera toujours proportionnée aux efforts qu'on aura faits pour les égaler même dans leur Langue. La meilleure partie de leurs beautés échappera toujours à ceux qui ne se seront pas exercés à leur langage, leur manière,

leurs tours , leurs expressions. On auroit peine à citer un homme illustre en aucun genre de littérature , qui n'ait suivi cette méthode ; & quand cette règle ne seroit pas universelle , pour les Ecrivains en particulier , elle l'est dans la comparaison des différens siècles. Les Lettres ont fleuri dans les siècles où la Poésie latine a été en honneur ; elles sont tombées dans les siècles où la Poésie latine a été négligée. Au reste les Ecrivains auroient tort de s'en prendre au dégoût du Public pour la Langue Latine : ce qui est bon , même en Latin , trouve encore des Lecteurs & des Approbateurs. Il est vrai que l'élégance & le génie ne suffisent plus maintenant pour rendre un Ouvrage recommandable : on veut un sujet intéressant , qui puisse attacher ou instruire. En cela le Public a raison , & les Poëtes sont trop heureux qu'il leur impose une loi aussi favorable pour leur réputation.



---

---

### MÊME SUJET.

ON croyoit , dans le dernier siècle ; que faire des vers latins étoit une occupation digne d'éloges ; on sçavoit gré de cet exercice aux personnages les plus célèbres , au Chancelier de l'Hôpital , aux Sainte-Marthe , à M. de Thou. On comptoit parmi les Bien-faiteurs de la Littérature , un Santeuil , un Commire , &c. & il ne venoit pas en pensée de croire que ces Poètes perdisent leur temps , ou le fissent perdre aux autres.

Les idées ne sont plus tout-à-fait les mêmes : on attraque aujourd'hui la Poésie latine comme inutile , quelquefois même comme barbare , & la raison qu'on en donne ; c'est qu'il n'est pas possible de faire de bons vers dans une Langue étrangere , à plus forte raison dans une Langue qui ne se parle plus.

Mais il y a de bonnes réponses à faire à une pareille objection. Car , 1°. quoiqu'il soit vrai que notre plus beau Latin d'aujourd'hui , que notre

plus brillante Poésie latine, ne soit ni le Latin, ni la Poésie du siècle d'Auguste, & que quelque imitation qu'on fasse de Virgile & d'Horace, il se trouve nécessairement quelque alliage qui vient du vice de nos constructions & d'un défaut de familiarité & d'usage; qualités qui ne s'acquierent que sous le regne des Langues parlées; néanmoins cela n'empêche pas qu'à force de lire les Héros de la Poésie latine, on ne puisse les imiter d'assez près, pour qu'il en résulte un tout agréable & dignes d'éloges.

Ce ne sera point la Poésie de Virgile, mais ce sera quelque chose qui lui ressemblera, qui pourra même dans nos Modernes la représenter beaucoup mieux que ne la représenterent les Romains du bas Empire. Au jugement de Scaliger le pere, Fracastor & Sannazar étoient les meilleurs Latins après Virgile : que cela soit regardé, si l'on veut, comme hyperbolique, il faudra toujours convenir que Fracastor & Sannazar l'emportent sur les Poètes du quatrième & cinquième siècle, & sur les suivans même jusqu'à la renaissance des Lettres, & qu'ils font plus de plaisir que Silius, Stace & Lucain : qui ne

reconnoîtroit le même mérite dans Politien , Vida , Rapin , Vaniere , &c. Or, doit-il être fort indifférent à la République des Lettres , que dans ces derniers siècles , la Poésie latine se soit rétablie au point de nous affecter presque autant que celle des meilleures époques de la latinité.

2°. Quoique la Langue Latine nous soit étrangere , si on l'étudioit à fonds dès la jeunesse , si on en parloit sans cesse avec d'autres personnes qui en seroient bien instruites , si après bien des années d'exercice on se hasardoit à produire quelque piece en Latin , pourquoy jugeroit-on que ces pieces fussent ridicules ? En effet les Littérateurs Latins des deux derniers siècles tels par exemple que Muret , Manuce , Sadolet ; & si l'on veut des Poëtes , Vida , Sannazar , Fracastor , & tant d'autres ne se sont tant distingués que parce qu'ils s'étoient occupés presque uniquement de la Langue du siècle d'Auguste : ils n'avoient fait autre chose toute leur vie , qu'écrire & parler d'après Cicéron & Virgile : ils en étoient venus au point de s'attirer le reproche d'une imitation excessive. Qu'on lise en effet leurs Ouvrages , ne les trouvera-t-on



pas calqués en quelque forte sur ceux des Anciens ?

Enfin la Langue Latine étant morte, dans le sens qu'on entend d'ordinaire; c'est-à-dire, ayant cessé d'être la Langue d'un Peuple particulier, il ne reste plus pour elle qu'un moyen de conservation, qui est l'étude & la composition des gens de Lettres. En la conservant ainsi, on ne s'expose ni à blesser les possesseurs de cette Langue, puisqu'ils ne subsistent plus, ni par conséquent à s'attirer leurs railleries. Mais d'ailleurs en la conservant de cette manière, on se rend propres les richesses mêmes de la Langue, étant bien connu, qu'on la sçaura toujours d'autant mieux qu'on se livrera davantage aux compositions, sur-tout à la Poésie. Ajoutons qu'en s'intéressant à cette Langue par les exercices & par les écrits, on se met plus à portée de saisir le bon goût des Anciens; c'est-à-dire, cette force, ce naturel, ces beautés de détail & de l'ensemble, articles qui nous échappent sans cesse aujourd'hui, & dont on voit de très-beaux vestiges dans plusieurs Poëmes latins publiés depuis la renaissance des Lettres.

Concluons par ces deux pensées,

1<sup>o</sup>. Les Poëtes Latins modernes ne parviendront point à se mettre de niveau avec les grands Maîtres du siècle d'Auguste ; nous en avons dit les raisons. 2<sup>o</sup> Les Poëtes Latins modernes, s'ils ont du génie , & une bonne maniere d'imiter les anciens , entretiendront parmi nous une Langue Latine , qui , malgré ses imperfections aura ses utilités & ses agrémens. D'où il s'ensuit que certaines gens ont grand tort de dire , *qu'il est insensé de cultiver la Poésie , & qu'on ne doit faire aucun cas des compositions qui passent pour être les plus parfaites en ce genre.*

---

### SUR LA LANGUE FRANÇOISE.

**L**A Langue Françoisé est une de celles qui méritent le plus d'être cultivée. Elle est utile & même nécessaire à tous ceux qui aiment la Littérature : elle est propre à traiter toute sorte de sujets : elle est noble , modeste majestueuse : elle est sérieuse sans l'être trop ; elle s'égaie , elle badine même quelquefois dans les matieres les plus graves, mais il y a toujours de la sagesse

dans son enjouement. En un mot elle est la Langue des Sciences & des Beaux-Arts : & dans les petits , comme dans les grands ouvrages , elle sçait donner aux choses un certain air qui leur est propre & qui en releve le mérite. Nous avons des Auteurs qui ont très-bien écrit en François , & dont le style a toutes les graces & les vraies beautés de la Langue Françoisse. On trouve dans les Ouvrages de Saint-Réal , de Saint-Evremond , de Vertot , de Bouhours , & de bien d'autres , la dernière pureté du langage , une élégance & une finesse qui ne se rencontre point par-tout ailleurs. Les Espagnols qui n'aiment point notre Langue , s'ils avoient lu ces Auteurs se reconcilieroient avec elle.

La propriété du style est dans une Langue plus ou moins énergique , selon le génie & l'habileté de celui qui parle ou qui écrit : elle consiste à employer les manieres les plus naturelles de s'exprimer , & qui représentent de plus près les objets. Or , à cet égard , la Langue Françoisse l'emporte sur la plupart des autres : elle est plus heureuse à rendre les pensées au naturel , elle peint mieux les objets , garde plus

a pour la Guerre, pour les Finances ; pour la Monnoie , pour la Fauconnerie, pour la Vénérerie. Et les Espagnols ne font que bégayer au prix de nous, quand ils parlent de la chasse. Enfin ce qui relève infiniment la gloire de la Langue Françoisse , c'est qu'on la parle par-tout : elle est la Langue des Princes : on la parle en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, & dans toutes les Cours de l'Europe.

---

### M Ê M E S U J E T.

*Extr. du Discours de M. de Sainte-Palaye à l'Académie Françoisse. Paris, 1758.*

» Q U'ÉTOIT la Langue Françoisse à  
 » sa naissance, dit un célèbre Acadé-  
 » micien, & qu'a-t-elle été dans ses  
 » premiers accroissemens, cette Lan-  
 » gue soumise aujourd'hui aux loix  
 » d'une Grammaire, qui regle la mar-  
 » che de l'esprit, & n'en gêne pas l'es-  
 » for; cette Langue élégante & nom-  
 » breuse, qui joint la précision à la  
 » clarté, les graces à l'énergie, qui se  
 » plie

» plie à tous les styles, à tous les tons,  
 » qui sçait tout exprimer & tout pein-  
 » dre, qui suffit aux besoins de la rai-  
 » son, du génie & du sentiment? C'é-  
 » toit un alliage confus d'idiomes mal  
 » assortis, un amas de mots brutes &  
 » rustiques dont l'orthographe, la pro-  
 » nonciation, le sens même, ne furent  
 » jamais fixes, un jargon informe, sans  
 » règle, sans principes; enfin un af-  
 » semblage monstrueux d'allusions froi-  
 » des, de métaphores absurdes, d'al-  
 » légories outrées, sans ordre & sans  
 » intelligence ».

Ensuite l'Auteur insinue un mot de critique dont tout Novateur dans la Langue doit faire profit. « Les Lan-  
 » gues vivantes ont à se défendre con-  
 » tre les entreprises du mauvais goût,  
 » & contre l'abus que l'on fait souvent  
 » des droits réels de l'usage : elles ont  
 » à combattre jusqu'au luxe, dont la con-  
 » tagion s'étend des mœurs aux idées,  
 » & des idées au style. Ainsi dégénéra  
 » cette Langue, à peine inférieure à celle  
 » d'Athènes, que Rome avoit sçu se  
 » former. Seneque trouvoit l'éloquence  
 » de Cicéron trop simple, pendant  
 » que son Eleve (Néron) faisoit do-  
 » ner les statues de Lyssippe; & peu

» d'années après, les Auteurs du siècle  
 » d'Auguste furent seulement connus  
 » de ceux qui se piquoient d'érudition.  
 » Nos grands Ecrivains auroient-ils  
 » donc à redouter le même sort ? Et  
 » faudra-t-il un jour, que des François  
 » étudient Bossuet & Fénelon pour les  
 » entendre » ?

Ce discours parle au bon esprit & à la raison, non aux imaginations qui aiment le faux éclat, les pensées énigmatiques, les conceptions quintessenciées, les allusions obscures, les comparaisons gigantesques, le style précieux, & le tourment des Lecteurs sensés.

---

### M Ê M E S U J E T.

*Extrait du discours de M. Watelet à  
 l'Académie Française, 1761.*

**O**N peut distinguer dans notre Langue trois états successifs, qui forment comme son tableau total. Le premier fut une sorte d'esquisse grossière. Alors la Langue Française n'étoit qu'un mélange imparfait de différens idiomes;

& ses accroiffemens n'étoient dûs qu'aux innovations pédantesques des faux Sçavans. Alors Copistes serviles, nous ne reconnoiffions comme dignes de louanges, que des beautés qui nous étoient étrangères. Notre Littérature, sans goût qui nous fût propre, sans liaison de principes, sans idées approfondies, n'étoit guidée que par des imitations stériles des chefs-d'œuvres de l'antiquité. Tout ce qui portoit son caractère, faisoit naître une admiration d'autant plus aveugle, qu'elle ne savoit pas distinguer dans les Ouvrages des Anciens les taches légères qui les déparent quelquefois, d'avec les beautés sublimes qui les immortalisent; & la Nation peu instruite, adoptoit cette admiration empruntée. Ces premiers temps, obscurcis par les ombres de la barbarie, étoient prêts à se terminer lorsque l'Académie Françoisé prit naissance.

Le second âge de la Langue Françoisé, fut un siècle de fécondité, de clarté, d'harmonie, de beautés en tout genre. Le troisieme qui est celui où nous vivons, est l'époque de ses conquêtes. *L'Europe entière, en l'adoptant, rend hommage à ses succès.* Cette Lan-

gue elle-même s'étend à tous les objets des connoissances humaines : éloquence sacrée , discussion des Sciences , développement des Arts ; tout est de son ressort.

La Langue Françoisè a passé par des déserts immenses , avant que d'arriver au terme où nous la voyons. Elle est enfin , claire , nette , méthodique ; elle procède comme la pensée & l'observation , & l'on lui fait l'honneur de la chérir , de l'adopter , de la parler dans presque toutes les Cours de l'Europe. On a proposé bien des fois cette question : Pourquoi , & comment la Nation du monde , qui passe pour la plus légère & la plus curieuse de tout ce qui flatte l'imagination , a néanmoins créé & cultivé une Langue prude , circonspecte , modeste , tranquille , telle en un mot , que les sept Sages de la Grece présidés par Minos & par Rhadamante , dont le caractère est de rire peu & de moraliser beaucoup , auroient pu l'imaginer , la définir & l'instituer.





---

SUR LA LANGUE ITALIENNE.

CETTE Langue a conservé presque tous les procédés , toutes les couleurs , en un mot , toutes les libertés des Langues Grecque & Latine. Elle trouble & rompt à son gré l'ordre grammatical & naturel , pour y substituer l'*ordre musical* ; je veux dire ce désordre harmonieux de paroles , à qui seul il appartient de rendre les Langues susceptibles de ces figures hardies , impétueuses & robustes , qui semblent moins naître de l'Art , que de la vivacité du sentiment , & de la véhémence des passions.

---

SUR LA LANGUE ESPAGNOLE.

CETTE Langue , née du Latin , parmi les invasions des Visigots , des Vandales & des Maures , a pourtant conservé de la noblesse & de l'élévation : ce qui prouve , que la longue servitude sous laquelle l'Espagnol a gémi

n'a point atteint son ame. C'est la fermeté & la grandeur d'ame de l'Espagnol, qui l'ont rendu supérieur aux révolutions. Cent autres Peuples eussent été submergés, si les mêmes orages étoient venus les assaillir. Seneque, Lucain, Martial, transplantés d'Espagne à Rome, y conserverent le caractère national; c'est-à-dire, les beautés & les défauts de ce génie, presque toujours dans le grand. Faut-il s'étonner que l'Espagnol borné à sa patrie, n'abandonne point les excès magnifiques de sa Nation.

*LANGUE ANGLOISE.* Cette Nation pense encore trop pour limer sa Langue.

*L'ALLEMAND* est assez sublime, assez poétique, assez riche dans son langage; mais les Sçavans cultivent encore trop peu cet idiome. On y remarque une qualité dont la Nation ne doit pas se plaindre; c'est que la Langue Allemande ne sçait pas peindre les ridicules. Heureuse ignorance! ou incapacité qui sert la morale, conserve la paix, épargne au Public quantité de mauvaises productions.

---

---

SUR LA GRAMMAIRE.*Observ. sur la Grammaire Philosophique.**Geneve 1760.*

PENSER & parler , c'est , en quelque sorte , la vie de l'esprit humain. On a pensé , avant qu'il y eût une Logique ; on a parlé avant qu'il y eût une Grammaire ; c'est-à-dire , avant que ces choses , Logique & Grammaire fussent assujetties à des regles. Comme il y a dans la Littérature beaucoup de Traités sur l'art de penser , & qu'on n'a pas peut-être encore une vraie Logique , il y a aussi beaucoup de Traités sur la Langue Française , & l'on manque peut-être d'une Grammaire de la Langue : c'est du moins l'opinion de l'Auteur de l'Ouvrage que nous citons.

Une Grammaire exacte seroit celle , qui correspondroit uniquement au génie de notre Langue , & qui renferméroit la Logique du langage national. En parlant ainsi , nous considérons déjà la Langue comme toute for-

mée , comme ayant son génie , sa marche , son plein exercice ; c'est-à-dire , qu'on la prend telle qu'elle est , qu'on la saisit dans son état actuel ; en un mot , qu'on s'en tient à l'usage. D'ailleurs , l'usage actuel de la Langue ne risque guere de changer , & cette innovation n'est pas à craindre. L'état où la Langue se trouve aujourd'hui , nous a trop coûté pour que nous pensions si-tôt à innover en ce genre. Un langage François qui seroit à celui de notre siecle ce que le langage de notre siecle est à celui de Ronfard , paroît une hypothese chimérique. Ainsi jouissons tranquillement de nos richesses présentes : écoutons seulement les conseils qu'on vient nous donner , soit pour conserver ces richesses , soit pour les augmenter , soit même pour les bien connoître.

De-là , il semble , que puisqu'il ne s'agit que de suivre l'usage en matiere de Langue Françoisse , l'instruction devroit être courte. Bien des gens même croiront qu'elle est inutile. *On sçait sa Langue* , disent-ils , *puisque'on la parle*. Cette objection qu'on a entendue tant de fois est détruite par les Observations de M. d'Acarq. En in-

diquant ce qu'il y a d'essentiel dans la Langue, sçavoir, les mots, la syntaxe, l'orthographe, la prosodie, l'étymologie, les tropes ; il fait bien sentir que très-peu de personnes peuvent se flatter de sçavoir leur Langue. « On parle, » même on parle bien par routine, par » habitude, par hasard : on s'énonce » juste, sans sçavoir pourquoi on s'é- » nonce ainsi ; ce qui expose à s'énon- » cer mal sans sçavoir encore le pour- » quoi : on flotte ainsi de la sorte en- » tre le bien & le mal en fait d'énon- » ciation, parce qu'on n'a aucun prin- » cipe pour discerner l'un d'avec l'au- » tre ; inconvenient dans lequel ne » tomberoit pas celui qui s'applique- » roit à étudier sa propre Langue. Il » semble qu'on ne la néglige parmi » nous, que parce que c'est la Lan- » gue naturelle, & c'est précisément » la raison qui devroit porter à l'ap- » profondir davantage ».

L'Auteur insiste beaucoup sur la beauté & les avantages de notre Langue : il la compare à la Langue Latine, & il ne seroit pas éloigné de donner le prix à la première : mais ces questions doivent être traitées avec une sorte de vérité, de solidité & d'avan-

tage. On peut relever certains caracteres particuliers de la Langue qu'on veut exalter. Par exemple, notre françois est probablement plus méthodique, plus clair, plus modeste que le latin ; mais celui-ci est, ce semble, plus fort, plus noble, plus majestueux. Le premier paroît singulièrement propre aux discussions philosophiques ; le second est excellent pour l'Histoire & pour l'Eloquence ; il l'emporte aussi du côté de la Poésie ; mais le françois a souvent une naïveté & un sentiment, qui rachètent ou suppléent ce qui peut lui manquer dans le genre sublime. Et s'il s'agissoit de comparer la fécondité des deux Langues, la nôtre pourroit encore être victorieuse, parce qu'elle fait des acquisitions continuelles, sur-tout dans la partie des Arts. Mais cette grande controverse n'est pas ici notre objet ; contentons-nous de sçavoir que notre Langue a comme le latin, la gloire d'être devenue, en quelque sorte, l'idiome de tous les Peuples.

Tout ce qui concerne le *nom*, dit l'Auteur, se réduit à sa *nature*, à sa *division*, & à ses *accidens*. Pour connoître sa *nature*, il suffit de sçavoir

que c'est un mot qui désigne un objet de notre pensée ; mais cet objet est ou individuel, ou spécifique, ou générique, comme *pierre*, *homme*, *animal*, & c'est la première division du nom : il représente tantôt l'*individu*, tantôt l'*espece*, & tantôt le *genre* : il est aussi tantôt *substantif*, & signifie par lui-même sans avoir besoin de qualité annexée, tantôt *adjectif*, & il désigne pour lors la qualité qui modifie le substantif, comme *belle maison*. Les *accidens*, tant du substantif que de l'adjectif sont le *sens propre & figuré*, le nombre, le genre ; & l'adjectif a de plus les degrés de comparaison ; c'est-à-dire, qu'il y en a de dérivés, & d'autres qui sont composés.

L'Auteur, après cette sorte de Logique du langage, apprécie au juste la force du nom & ses diverses espèces. C'est l'esprit qui fait cette appréciation, qui développe les rapports qu'à chaque nom avec la pensée, opération plus sublime qu'on ne se le persuade au premier coup d'œil que présente une Grammaire. On croit que cette partie des Sciences est le partage des enfans ; & en effet, on leur met toutes ces choses sous les yeux & dans la

mémoire, dès qu'ils commencent à former des syllabes. On leur parle de *genre*, de *nombre*, de *substantif*, d'*adjectif*, de *degrés de comparaison*, de *dérivés*, de *composés* : on les fait travailler sur ces objets : mais alors c'est la mémoire & une routine toute mécanique qui sont leurs guides. Ces petits hommes devenus possesseurs de leur raison long-temps avant que les loix les admettent au gouvernement de leurs biens, retrouvent dans la Logique toute cette doctrine élémentaire, avec la raison & le pourquoi de ce qui avoit occupé leur enfance. Ils peuvent alors se flatter d'être Grammairiens Philosophes, pourvu cependant qu'on sache leur développer encore ce rapport de la Philosophie avec la Grammaire : car long-temps tout est à faire dans l'esprit des jeunes gens, & nos ténèbres naturelles sont si profondes, qu'il faut nous répéter souvent, après cinq ou six lustres, ce que nous aurions dû sçavoir dès la première aurore de la raison.

L'Auteur après avoir traité des *substantifs* & des *adjectifs*, agit la question des *synonimes*. Il incline à penser, comme M. l'Abbé Girard & M.



du Marfais, qu'il n'y a point de vrais synonymes françois. Cette opinion peut en effet passer pour certaine, & même pour démontrée, par l'analyse philosophique des mots qui se rapprochent le plus ; on trouve entr'eux quelque différence : ce que l'Auteur discute parfaitement.

» Les synonymes, dit-il, marquer-  
 » roient-ils la richesse d'une Langue  
 » quelconque ? Il est certain que les  
 » synonymes rendroient d'abord une  
 » Langue quelconque, plus agréable  
 » tout à la fois, & plus embarrassante;  
 » *plus agréable*, parce qu'on useroit  
 » rarement de répétitions, & qu'ayant  
 » à choisir, on assortiroit les expres-  
 » sions beaucoup plus heureusement :  
 » *plus embarrassante*, parce que, si, à  
 » l'exemple des Arabes, on avoit mille  
 » signes pour exprimer un seul objet,  
 » l'étude de tous les signes d'un seul  
 » objet absorberoit laborieusement des  
 » années entières. Il est vrai que les  
 » synonymes introduiroient dans une  
 » Langue la pluralité des mots. Mais  
 » est-ce par la quantité seule, par la  
 » seule multitude des mots, ou bien  
 » par leur quantité & par leur qualité  
 » qu'on doit estimer la richesse d'une

» Langue ? Une Langue qui auroit au-  
» tant de mots qu'une autre , & qui ,  
» avec la même quantité de mots , ex-  
» primerait une fois moins d'idées ,  
» ferait une fois moins riche. Suppo-  
» sons deux Langues , chacune de deux  
» mille mots , dont l'une exprime deux  
» mille idées , l'autre mille seulement :  
» celle qui n'exprime que mille idées  
» est une fois moins riche que celle  
» qui en exprime deux mille. Les sons  
» ne sont pas une Langue : ce qui fait  
» une Langue , ce sont les sons , signes  
» arbitraires des pensées : dix sons , qui  
» n'exprimeraient qu'une seule pen-  
» sée , équivaleroient à un seul son ,  
» qui exprimerait la même chose. La  
» communication , ou la transmission  
» des pensées , est le but de toutes les  
» Langues ».

L'Auteur finit par les substantifs & les adjectifs *homonymes* , c'est-à-dire , qui ont le même nom , & qui signifient diverses choses , comme *vain* , qui signifie une personne remplie de vanité , une chose inutile , & un temps , ou un air pesant. Il dit aussi quelque chose sur le genre des noms de Villes. Ceux qui sont terminés par une consonne , ou par une autre voyelle que

l'e muet, sont constamment du genre masculin. Ainsi l'on dit, *Bordeaux est très-peuplé: Pau est éloigné de Paris, &c.* Mais les noms de Ville qui finissent par l'e muet, de quel genre sont-ils? L'Auteur laisse la question indécise; cependant il est constant, dans l'usage, qu'ils sont du genre féminin. Ainsi on doit dire, *Rome a été sacagée, brûlée: Venise sauvée, &c. &c.*

Nous avons appris à parler & à lire, sans que la réflexion s'en soit mêlée. La flexibilité des organes, la facilité de la mémoire, ce goût de l'imitation si vif, si répandu dans les enfans, nous ont mieux servi que n'auroit fait peut-être une étude approfondie dont nous étions incapables. Possesseurs tranquilles d'une science sans laquelle les autres ne nous seroient rien, nous n'avons songé qu'à jouir; & combien peu reviennent sur leurs pas pour s'approprier, par des observations personnelles, un bien qu'ils savent ne leur devoir point échapper. Cependant quelle différence entre ne savoir que par routine & savoir par principes. Dans le premier cas, on n'a que des idées très-vagues sur la nature des sons de sa Langue, & des caractères qui les repré-

sentent. On ne connoît pas assez distinctement le nombre précis des voyelles & celui des consonnes : on confond les lettres avec les sons dont elles ne sont que les signes : on croit appercevoir plusieurs sons dans un assemblage de lettres, qui, le plus souvent, ne représente qu'un son très-simple. Des Grammairiens habiles ont entrepris, depuis quelque temps, d'éclaircir la matière : mais ont-ils suffisamment détaillé les principes ? C'est ce que l'Auteur du Traité des Sons de la Langue Françoisse a entrepris. Paris 1760.

---

## SUR L'ORTHOGRAPHE.

*Principes généraux & raisonnés de l'Orthographe Françoisse. Paris 1762.*

**I**L y a des Novateurs en Orthographe, comme il y en a eu en Philosophie ; ce qui prouve que l'esprit humain toujours inquiet, s'élève alternativement & s'abaisse pour varier ses points de vue. Quelle nécessité y avoit-il de fatiguer le Public pour établir une ressemblance scrupuleuse entre la Lan-

gue écrite & la Langue parlée. Le Public en possession d'un bon idiome, & d'une maniere suffisante de le présenter sur le papier, devoit-il être harcelé par de petits systêmes, qui consistoient à lacérer des mots, à les charger de signes insolites, à fronder l'analogie & l'usage en faveur, disoit-on, des Etrangers? Illusion pure : les Etrangers ne parlent, ni n'écrivent bien notre Langue, s'ils ne viennent la parler & l'écrire parmi nous. D'ailleurs, ces Etrangers, qui avoient sous les yeux les livres de nos Ecrivains célèbres, devoient-ils en croire sur l'orthographe tous les Apprentifs Grammairiens, qui prétendoient endoctriner le monde & faire des révolutions dans la littérature? Quoiqu'il en soit, cette manie se réveille de temps en temps.

Les caracteres prosodiques sont des signes introduits par l'usage pour régler la prononciation de certains caracteres élémentaires. Si les habitans de quelques-unes de nos Provinces, écrivoient notre Langue comme ils la parlent, jamais ils ne l'écriroient bien, parce que jamais ils ne savent bien la prosodie : ils sont brefs ce qui doit être

long, & long ce qui doit être bref : ils ouvrent & ferment l'*e* tout au rebours de ce qu'exige l'usage : ils chantent la Langue au lieu de la parler. Cependant ils sont quelquefois hommes de Lettres ; ils ont étudié le françois par principes, ils sçavent les regles de la prononciation ; mais les organes de la voix les trompent, lors même qu'ils veulent bien dire. Pour l'écriture, c'est autre chose, les bonnes leçons & les bon livres leur servent de guide.

L'usage des accens a été fort multiplié dans ces derniers temps ; le grave sur-tout qui est le signe de l'*e* ouvert, & qui devrait n'avoir lieu que sur les dernières syllabes, s'est emparé des penultiemes de plusieurs mots, comme *regle*, *zèle*, *espèce*, *sincère* : ce qui nous paroît très-superflu. Et pourquoi hérissier notre écriture ordinaire, comme si c'étoit une leçon de Musique ? Les enfans & les Etrangers qu'on veut, dit-on, soulager, ne sont point molestés de notre orthographe commune, quand ils ont de bons Maîtres qui les instruisent, & sans secours ils n'apprennent point une Langue aussi difficile que la nôtre. La multitude des signes qu'on peut imaginer en leur faveur,

n'est qu'un surcroit de charge & de travail. S'il s'agissoit de prononcer le grec ou de le composer, serions-nous beaucoup soulagés par les divers esprits & accents dont les livres écrits en cette Langue sont remplis ? N'en serions-nous pas plutôt fatigués & excédés.

L'Auteur de l'Ouvrage que nous citons est d'avis, qu'on doit retrancher l'accent circonflexe de plusieurs mots qui en étoient affectés ci-devant, comme *hotel*, *coutume*, la *plupart*, *lu*, *vu*, *pu*. Nous croyons qu'il a raison, & son instruction sur ce sujet est fort bonne pour les Protes d'Imprimerie, (c'est-à-dire, le premier ou le chef d'une Imprimerie) qu'on a toutes les peines du monde à deshabituer de cette routine. Ces gens-là ne savent pas que pour l'emploi du circonflexe, il faut que la voyelle qu'on en charge soit longue, condition qui ne se trouve point dans les mots qu'on vient de citer. Si les Protes disoient qu'ils sont bien aise de rappeler le souvenir de l'ancienne orthographe, & suppléer au retranchement de la lettre *f* dans *hotel*, & la lettre *e* dans *lu*, *pu*, &c. & qu'ils croient devoir autant de respect à l'orthographe du siècle de Louis

XIV, qu'à l'étymologie des mots venus du grec, & que l'on conserve à la vérité : on répondroit à ces Mécaniciens Littéraires, que la parité n'est pas égale ; que nous sommes en possession & en droit de porter des loix sur notre Langue, dès qu'il ne s'agit que de ce qui lui appartient ; au lieu que les étymologies sont une sorte de bien qu'elle a reçu par succession, un héritage auquel il ne lui appartient pas de toucher, &c. Mais, quelque chose qu'on puisse dire, attendons-nous à voir encore long-temps dans bien des livres, *coûtume*, *lû*, *pû*, ainsi que la dierefe, ou *trema*, sur *ruë*, *vuë*, *jouë*, & même sur *Loüis*, *boüillon*, &c. quoique ces signes soient inutiles ou même vicieux dans tous ces endroits. Au reste il y a bien des mots que certains hommes, même très-lettrés, écrivent d'une manière, & que d'autres également lettrés écrivent d'une autre. Ainsi il nous semble que chacun doit être laissé dans la possession de son idée & de sa manière à cet égard. En fait d'orthographe, comme en matière de philosophie, la liberté est aussi le droit des Citoyens : c'est une vérité que les Auteurs des *Traités sur l'Orthographe* de-



voient un peu plus reconnoître , & s'aroger un peu moins le droit de décider dans ces sortes de cas.

M Ê M E S U J E T.

ON voit depuis quelque temps certains Ecrivains, qui ont d'ailleurs de l'esprit & des talens, blamer notre orthographe, nos constructions, nos termes à double sens, bref, presque toute notre Langue. Ils s'avisent même de donner un plan de réforme, accompagné d'exemples pour une orthographe toute nouvelle, qui révolte toutes les personnes raisonnables, elles regardent tout cela comme un jeu d'esprit, vu le peu d'apparence de succès.

Qu'il nous soit permis de dire qu'à l'égard de notre Langue & de son orthographe sur-tout, il faut se défier d'une sorte d'inquiétude qui porte les Erudits même à des innovations. Jouissons de ce langage tant écrit que parlé: il a produit des miracles depuis un siècle: trop avare est celui à qui le fond de tant de richesses ne suffit pas. On veut applanir toute les difficultés à

l'Etranger & aux gens sans étude. Mais que l'Etranger vienne chez nous, il s'instruira : que les gens sans étude pechent contre la Langue, nous ne nous en fâcherons pas : ce sont les bras de la République : leur fonction est d'agir, non de parler, & il n'est nullement du bien public de communiquer la science & le beau langage à tout le monde.

En général, les Lecteurs n'aiment point un Ecrivain qui veut innover en fait d'orthographe. Les innovations de ce genre sont fatigantes pour les vieux Littérateurs, & n'apprennent exactement rien aux nouveaux. On est d'ailleurs choqué de voir un particulier vouloir s'ériger en réformateur : cette singularité décele un fonds d'orgueil qu'on ne lui pardonne point.





## SUR L'HISTOIRE.

*Description géographique & historique  
de la Chine & de la Tartarie Chinoise,  
par le P. de Halde, 1736.*

**R**IEN ne paroît plus décidé dans la littérature que le goût du Public pour l'Histoire : & dans les regles de la vie civile , morale , ou politique , il paroît également décidé , que c'est-là un fort bon goût. L'Histoire est une école. L'exemple des siècles passés influe au moins toujours dans le siècle présent ; l'horreur des crimes célèbres , est l'émulation des actions d'éclat. L'Histoire est un Spectacle ; elle amuse par le merveilleux des grandes scènes qu'elle renouvelle presque à nos yeux.

On est donc redevable aux fameux Ecrivains qui ont réveillé ce goût , d'abord par des Traductions , les Vaugelas , les Dablangcourt , &c. &c. , & à ceux sur-tout qui l'ont ensuite fortifié ou le fortifient tous les jours par des Ouvrages originaux ; les Mezerai , les

Daniels, les Vertots, les Dorléans, la Bletterie, & quelques autres plus modernes : c'est dommage que leur petit nombre autorise une foule de mais innombrable d'Ecrivains, & servilement subalternes, ou follement indépendans, dont les uns n'ayont que du style, rendent le spectacle de l'antiquité ennuyeux par la répétition des mêmes scènes décousues sans dessein, ou recousues sans art, & dont les autres n'ayant que de l'imagination rendent l'école des siècles frivole, & moins, & presque toujours pernicieuse, par des contes pleins de licence ou par des narrations puérilement gigantesques, qui, sous l'appas d'un merveilleux outré, passent la vérité sans atteindre à la vraisemblance,

Enfin l'histoire de l'Europe ancienne & moderne, sans en excepter même celle d'une partie de l'Asie & de l'Afrique, est comme épuisée désormais & le Lecteur François aspire à de nouveaux spectacles & à de nouvelles lectures. Cannes & Pharsale, Carthage & Numance, Bouvine & Tolbiac, les Croisades & la Ligue, sont des sujets usés en prose & en vers. Annibal & Scipion, Bayard & du Guesclin, Césaire  
mêm

même & Alexandre, Turenne & Condé, sont à force de répétition, d'usage de familiarité, de grands noms, plus propres à susciter des chicanes de Grammaire, qu'à étonner les esprits, ou à ranimer le courage de nos véritables guerriers. L'héroïsme ainsi que le phénix doit, selon l'expression de Gracien, *renaître aux applaudissemens*, & même à l'imitation.

Heureusement pour notre curiosité, le Nouveau-Monde vint il y a deux siècles, & revient tous les jours en se découvrant de plus en plus, fournir de nouveaux sujets à l'Histoire, & présenter de nouveaux spectacles au Public. Pourquoi l'Occident est-il toujours dans notre point de vue une région de ténèbres, en morale comme en physique? C'est un problème. Le fait est qu'il ne nous fit voir d'abord, & qu'il ne nous a guère fait voir depuis, qu'une nature en friche, une humanité appauvrie, des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs, des Antropophages vaincus sans effort, dominés sans loix, & réduits enfin à rien par des Chrétiens, qui, dédaignant de les exterminer les

armes à la main , s'aviserent de donner la commission de les dévorer à des dogues rendus , par art , féroces & antropophages pour ce dessein. Spectacle misérable & affreux d'où nous aurions mille fois détourné la vue. Mais Lima , le Potosi , le Pérou , sont des noms brillans. L'or des Indes a couvert bien des défauts aux yeux des Conquistadors & des Lecteurs.

La découverte de l'Orient devoit être & fut pour tout le monde une source de lumieres. Auroit-on prévu , qu'au bout de la terre , au-delà des Indiens , des Tartares & des Moscovites , il y eût un Monde que les Romains , ces Conquistadors du Monde , n'avoient pas conquis , dont Alexandre , aux Indes mêmes , n'avoit pas entendu parler , où les célèbres révolutions des Perses , des Grecs , & de l'Asie entiere , ne s'étoient pas seulement fait sentir ; Monde poli , sçavant , cultivant les Arts , les Beaux-Arts , les Arts de l'esprit , la Poésie , les Lettres , monde policé , moral , politique , maintenant ses Coutumes , ses Loix , sa même forme de gouvernement peut-être depuis le Déluge ; Monde à qui il ne manquoit sans doute que la vraie Re-

HISTOIRE. 51

ligion pour être le Peuple le plus parfait, & celui de la terre le mieux conservé. Ce qu'on ne devoit point croire au treizieme siecle, fut rendu tout-à-fait croyable au quinzieme siecle, qui fut le siecle des découvertes.

---

## SUR LA CHRONOLOGIE.

L'HISTOIRE ne marche pas sans la Chronologie : c'est une de ses deux compagnes inséparables, mais une compagne toute hérissée d'épines, & dont on n'ose presque approcher. Il est rare qu'on veuille acheter si chèrement tant de justesse & de précision, sur-tout quand on ne conteste que pour un petit espace de temps.

La différence caractéristique des divers systêmes sur la Chronologie Romaine vient de la diversité des années où l'on place la fondation de Rome. Les Olympiades ont toujours été la mesure commune des Anciens & des Modernes, pour fixer l'époque de cette année : mais comment déterminer exactement cette époque, si l'on ne fixe auparavant le commencement & la fin

de l'année olympique. Ce n'est pas assez de sçavoir que le 21 d'Avril est le jour de la fondation de Rome, si l'on ne sçait encore le jour & l'année de l'Olympiade à quoi répond le 21 d'Avril, où cette Ville fut fondée; car ce vingt-unieme d'Avril pouvoit appartenir à la premiere année de la septieme Olympiade, si l'année olympique commençoit avec le mois d'Avril lorsque Rome fut fondée. Il pouvoit aussi appartenir à la quatrieme année de la sixieme Olympiade, si l'année olympique commençoit alors au solstice d'Été.

Il résulte des recherches profondes du P. Rothe, 1°. que les premiers jeux olympiques d'Iphytus furent célébrés au Printems; 2°. que cet usage duroit encore au temps de la fondation de Rome; 3°. qu'on n'a aucune connoissance avant la soixante-quinzieme Olympiade que les jeux olympiques aient été célébrés, ni que l'année olympique ait commencé au solstice d'Été; 4°. que la Chronologie des Fastes consulaires ne fait point un système particulier, & qu'elle s'accommode également à tous les systèmes de Chronologie Romaine.



## SUR LES MARBRES

D'ARONDEL.

BIEN des gens sçavent que les Marbres d'Arondel font une très-belle collection de Chroniques, que l'on conserve à Oxford, & dont la Chronique de Paros fait partie : mais ce qu'on ne sçait peut-être pas, c'est que cette Chronique de Paros, avec la plupart des Marbres qui forment la collection d'Oxford, est un trésor dont l'Angleterre s'est encore enrichie aux dépens de la France. En effet, M. de Peyresc avoit chargé un homme de ramasser tout ce qu'il pourroit trouver dans la Grèce, d'Inscriptions & de Marbres antiques. Ce Commissionnaire en avoit fait porter à Smyrne une certaine quantité : mais avant qu'il eût trouvé un vaisseau sur lequel il pût les embarquer, on lui suscita une avanie : il fut mis en prison ; les Marbres furent vendus à un Anglois que le Comte d'Arondel avoit chargé d'une commission toute semblable, & qui les fit passer

en Angleterre, Cette anecdote est tirée de la vie de Peyrefc, par Gassendi, page 140, sous l'année 1629.

---

## SUR L'UTILITÉ

DES MÉMOIRES PARTICULIERS  
POUR L'HISTOIRE.

**L**A connoissance des hommes est le grand objet qu'on doit se proposer dans l'étude de l'Histoire ; & c'est le plus précieux avantage que l'on puisse retirer de cette étude. En effet, c'est peu de chose que d'avoir la mémoire remplie d'un nombre infini d'années, de siècles, d'olympiades, d'époques, de sçavoir cette variété prodigieuse de Rois, d'Empereurs, de Conquérans, de Politiques, de Conciles & d'Hérésies. Cette sorte d'étude mérite à peine le nom de science de l'Histoire. Sçavoir l'Histoire, c'est connoître les hommes qui en fournissent la matière ; c'est en juger sainement : étudier l'Histoire, c'est étudier les motifs, les opinions, les passions des hommes, pour en découvrir le jeu, en pénétrer

les ressorts, les tours, & les détours : en un mot, c'est apprendre à se connoître soi-même dans les autres.

Mais pour y parvenir, il ne suffit pas de lire & d'étudier les Histoires générales. Les détails intéressans, & qui peuvent conduire à la connoissance des hommes, disparaissent ensevelis sous la multitude des événemens & des révolutions que présentent la plupart de ces grands Ouvrages. Leurs Auteurs ne peuvent descendre à ces particularités, si instructives pourtant, & si nécessaires, pour faire connoître la marche secrète des passions. Ces détails, ces anecdotes, qui peignent & qui développent si bien le goût, le génie d'un siècle & le cœur humain, on les abandonne aux histoires particulières : on les trouve sur-tout dans les Mémoires que nous ont laissé tant d'hommes illustres, qui, par leur naissance ou par leurs emplois, ont été à portée de sçavoir, pour ainsi dire, l'intérieur des affaires & l'influence des plus petites causes dans les plus grands événemens.

Ces Mémoires forment une des plus précieuses parties de notre littérature. Depuis Philippe de Comines, qui est

comme le créateur de ce genre , nous avons une suite non interrompue d'excellens Mémoires qui répandent le plus grand jour sur les trois derniers siècles de notre histoire.

---

## R E G L E S

### POUR ÉCRIRE L'HISTOIRE.

**L**E Chancelier Bacon disoit , au commencement du dernier siècle , que pour bien écrire l'Histoire , il falloit joindre les causes aux événemens ; c'est-à-dire , selon lui , qu'il étoit nécessaire de remarquer le caractère des Peuples , les controverses des Religions , les avantages & les inconvéniens des Loix , l'éclat des vertus , les suites de certains vices qui ont influé dans les affaires publiques , &c. Voilà une grande instruction plus connue des Historiens de l'antiquité que de ceux des temps modernes. On s'est plaint souvent que nos Auteurs se contentoient de raconter les actions des Princes , de leurs Ministres , de leurs Généraux , & qu'ils n'entroient point assez dans l'examen

des ressorts secrets qui ont fait agir les Maîtres du Monde, qui ont élevé ou précipité les Nations, qui ont multiplié le bien ou le mal sur la terre.

Une des choses qui coûtent le plus aux hommes, est d'apprendre l'histoire de la terre qu'ils occupent : il n'est nulle partie de notre globe qui n'ait essuyé des révolutions. Avec les différens Peuples qui se sont succédés dans la possession d'un même Pays, les noms ont changé, les monumens ont perdu leurs usages & leur célébrité. Une puissante Capitale est devenue un Hameau ; & ce qui n'étoit qu'une Bourgade est parvenu au premier degré de l'illustration & de l'opulence.

Ceux qui donnent des notices ou descriptions de Pays, avec tous leurs rapports aux différens âges & aux diverses aventures du monde, sont des hommes qui mériteroient d'être comptés parmi les Géans, s'il y en avoit dans la littérature. Ils déplacent, ou entassent des masses énormes : ils bouleversent en quelque sorte les Provinces & les Cités, pour y découvrir les traces de leur ancienne existence : ils errent dans des ruines pour interroger l'antiquité sçavante, ou la barbarie destruc-

tive. Ces Auteurs sont tout-à-la-fois Géographes, Historiens, Généalogistes, Calculateurs, Critiques, Etymologistes, &c. Le Public qui s'amuse par la lecture, néglige ce travail, & ne daigne seulement pas le connoître. Le Public sçavant donne son attention à quelques articles dont il peut avoir besoin, ou qu'il juge à propos de critiquer. Presque personne ne s'occupe de l'Ouvrage pris dans son entier. Mais il faut avouer que la peine de le composer l'emporte toujours sur la reconnaissance des hommes.

De toutes les descriptions ou notices de Pays, qui nous sont connues, celle de la Gaule Belgique, selon les trois âges de l'Histoire, par le P. Vastelain, Jésuite, est peut-être la plus propre à piquer l'attention d'un plus grand nombre de personnes. François, Flamands, Germains, Hollandois : voilà quatre Nations qui participent directement aux lumières que répand cet Ouvrage. C'est en quelque sorte la moitié de l'Europe qui retrouve ici son berceau, ou qui apprend à reconnoître celui de ses voisins.

## MÊME SUJET.

LES Historiens ne doivent se proposer que de présenter les événemens tels qu'ils ont été, sans affecter de représenter les vertus éminentes plutôt que les vertus médiocres. Il est vrai que s'il ne se rencontroit rien que de médiocre dans les vertus, l'Histoire seroit peu capable d'exciter la curiosité, & de réveiller l'attention du Lecteur; mais c'est qu'il est impossible que de grands événemens, qui font la matiere de l'Histoire, ne donnent occasion à faire paroître de grandes vertus & de grands vices. Cela n'empêche pas que les vertus médiocres ne fournissent souvent des exemples, & des instructions aussi utiles que les plus éminentes, leur médiocrité nous remettant devant les yeux le peu de succès qu'on doit en attendre, soit pour le repos de la vie, soit pour l'éclat de la gloire. D'ailleurs, c'est visiblement se méprendre de ne donner pour matiere à l'Histoire, que les vertus ou les vices des hommes. Combien d'autres évé-

nemens nous rapporte-t-elle , dont la connoissance est importante , & qui ne sont ni les vertus , ni les vices des hommes. Ce qui vient de leur intention , de leur foiblesse , des bornes de leur esprit , des travers de leur imagination , des contrariétés de leurs passions , de la différence de leurs tempéramens , de l'opposition de leurs vues & de leurs projets , qui ne laissent pas en certaines occasions d'être raisonnables malgré leur opposition , du succès quelquefois malheureux de leur prudence , & quelquefois heureux , de leur imprudence ; des effets de leur industrie & de leurs talens , sont très-souvent indépendantes de leurs vertus & de leurs vices : de même encore les altérations de la santé ; les surprises de la mort au milieu des entreprises les plus grandes & les mieux concertées , les coups du hasard , ou les traits extraordinaires & imprévus de la Providence , la stérilité des campagnes , le dérangement des saisons , la destruction des villes & des monumens , & mille autres choses semblables , qui ne sont ni les vices , ni les vertus des hommes , méritent d'être sçues ; & la connoissance qu'on en prend dans l'His-



toire, n'a pas moins d'utilités, & ne sert pas moins à la conduite des hommes, que la simple connoissance de leurs vertus les plus éminentes, puisqu'il est par-là que l'on connoît la nature des choses de la vie, le fonds qu'on y doit faire, le peu d'attachement qu'elles méritent; enfin les précautions & le plan de vie qu'on doit former sur tous les accidens où la condition humaine est assujettie.

Voilà précisément le point essentiel en quoi consiste l'utilité de l'Histoire; c'est que l'expérience étant la grande science de la conduite humaine, & comme on dit *la mere de la prudence*, la connoissance de l'Histoire supplée, par le recit des événemens du monde, à l'expérience que chaque particulier ne sauroit en avoir.

Si on avoit le temps & le talent nécessaire pour apprendre l'Histoire dans toute sa perfection, la méthode unique & qui suppléeroit à tout, seroit de lire tous les Historiens contemporains, selon l'ordre des temps qu'ils ont écrit, à commencer par les plus anciens. Les éclaircissemens qu'on présumeroit de donner là-dessus, ne vaudroient pas ceux que chaque Lecteur tireroit de

cette lecture : mais combien peu de personnes se trouvent en état d'entreprendre un travail si utile & si pénible. Il faudroit donc fournir des méthodes pour étudier l'Histoire , à chacune des autres situations les plus ordinaires où se trouvent les esprits : par exemple , il faudroit marquer une méthode pour les Ecclésiastiques , une autre pour les Politiques , une autre pour ceux qui s'attachent à la Jurisprudence , une pour ceux qui sont dans la profession des arts , &c.

Une histoire générale est une grande entreprise : avec de la vivacité , de l'imagination , du goût , & de bons Mémoires , on peut écrire avec succès un morceau détaché , une révolution , une histoire particulière. Ainsi un Historien aura bien réussi en ce genre , qui échouera dans l'histoire d'une Monarchie entière , où la légèreté & la pureté du style , les images , les situations , les caractères ne sont que des beautés subordonnées , dont le sujet doit être tout entier , & tout à la fois dans la tête de l'Auteur pour le digérer à loisir , pour y mettre de l'ordre , pour y garder les proportions , pour en écarter tout ce qui y est étranger , pour

r l'effet qu'y feront les digressions, ir ne les point étendre au-delà des nes, pour y conserver par-tout cette jestueuse simplicité, & cette préon de style qui soutiennent jusqu'au it l'attention du Lecteur, enfin, ir en faire un tout tellement lié, e rien ne s'y démente, & que mal-la diversité des sujets qui y sont ités, on passe de l'un à l'autre pres-e sans s'en appercevoir.

---

## UR LES DÉFAUTS


DE CERTAINS HISTORIENS.

HISTOIRE n'obtient nos suffrages, e lorsqu'elle nous présente des faits acts & curieux, des dates sûres. Les acs du style & tout l'art de l'Hifrien, ne sont que des ornemens acssoires. Peu d'Auteurs sont en état manier un sujet historique, de fonde habilement tous les faits, de les chaîner avec un art imperceptible, de leur donner ce tissu, & ces limens, si je puis m'exprimer ainsi, ii forment un corps dont tous les ombres se rapportent. La nature &

le goût observent les même regles : c'est la justesse & la proportion qui produisent les beautés physiques & morales.

Doit-on regarder comme un Historien , un Ecrivain dont le bel esprit secoue le joug importun des préceptes , qui nous donne de foibles esquisses pour des portraits achevés , des maximes d'écran pour de profondes réflexions , des transitions cavalieres pour le nerf & la vivacité du pinceau ? Il est encore bien difficile de tenir un juste milieu par rapport à la maniere de raconter : l'un a le style maigre & décharné ; l'autre le surcharge de trop d'embonpoint.

Les Poëtes songent à s'immortaliser eux-mêmes plutôt que les Héros qu'ils chantent. C'est Homere , Virgile , & Voltaire que nous admirons beaucoup plus qu'Achille , Enée , ou Henri IV. Le contraire doit arriver dans une histoire bien faite. Il faut que le Lecteur soit occupé des actions & des personnages , sans penser à l'Historien.



## SUR L'HISTOIRE LITTÉRAIRE ;

## ET L'ORIGINE DES SCIENCES.

LE Chancelier Bacon desiroit ardemment qu'on écrivît l'histoire littéraire. Il disoit , que sans cette histoire , celle du genre humain seroit toujours comme la *Statue de Poliphême* , à laquelle on auroit arraché l'œil ; c'est-à-dire , qui manqueroit de ce qu'il y a de plus animé , de plus parlant , de plus caractéristique dans une figure. Cette similitude qui est peut-être gigantesque comme cette Statue , a néanmoins l'avantage d'exprimer une grande vérité.

L'histoire du monde seroit en effet comme une Statue tronquée & défigurée , sans l'histoire de l'esprit humain , laquelle n'est autre chose que l'histoire des Sciences , des Lettres & des Arts : car ce sont-là les trois objets sur lesquels l'esprit de l'homme s'est exercé , & s'exerce depuis qu'il existe : ce sont ces trois objets qui font connoître ses facultés , sa force , son activité , sa har-

dièssè, son étendue ; & il faut dire aussi ses écarts, sa témérité, ses folies. Mais ceci entre pareillement dans l'histoire de l'esprit, & sert à prouver que cette puissance dont nous nous prévalons si fort, a ses bornes, ses écueils ; ses devoirs par conséquent, dont le premier & le principal, est de reconnoître qu'elle diffère essentiellement de l'esprit incréé, qui sçait tout sans exception, sans mesure, sans vicissitude.

Le Chancelier Bacon desiroit surtout qu'on prît chaque science dans le point précis de son origine, & qu'on en conduisît le fil dans l'étendue de tous les siècles, pour faire voir tout ce qu'elle a été en elle-même, & par rapport à ceux qui l'ont cultivée, protégée, ou même dégradée, persécutée, pour donner en un mot, tout le spectacle de sa fortune.

Si ce grand homme avoit vécu de nos jours, il auroit vu ses desirs accomplis. L'histoire littéraire a occupé beaucoup de bons esprits & de plumes sçavantes. Quel est la Science, quel est l'Art, quelle est la partie des Belles-Lettres dont on n'ait pas recherché l'origine, les progrès, les révolutions,

les succès & les disgraces , les temps de guerre & de paix , d'obscurité & d'éclat , de chute & de renaissance ?

L'histoire littéraire a l'avantage de tracer le tableau des mœurs , en conservant la mémoire des livres & de ceux qui les ont composés. Les hommes se peignent dans leurs ouvrages. Quand ils ne réussissent pas dans l'exécution , ils font toujours connoître leur goût , leur génie , leurs inclinations par les entreprises qu'ils forment. S'ils réussissent , c'est l'occasion de manifester aussi l'état de leur ame , de montrer si c'est la modération ou l'orgueil qui la domine , de paroître , en un mot , dignes d'honorer les Lettres par leur bon esprit , ou propres à les décréditer par leurs défauts personnels.

On diroit cent choses sur cette matière , qui n'entre point assez dans le plan philosophique des études. On examine rarement , en se livrant aux Lettres , si l'on a la force d'en maîtriser le penchant , d'en soutenir les révolutions , d'en éviter les écueils , de sauver enfin sa raison à travers la multitude des livres , & de ceux qui les critiquent ou qui les admirent.

---

## SUR LES ABRÉGÉS D'HISTOIRE.

*Eloge & Analyse de l'Abrégé chronologique de l'Histoire de France du Président Hainaut.*

Ce fut à la décadence de l'Empire Romain & de la République des Lettres, dont il étoit le soutien, que l'ignorance fit éclore les Abrégés; & dans ces derniers temps où la multitude & la variété de nos connoissances ont été portées si loin, notre science même nous rend les Abrégés nécessaires. Ils remplaçoient d'abord la disette des grands Ouvrages; ils nous préservent aujourd'hui de l'embarras où jette souvent la multitude & l'étendue de ces mêmes Ouvrages. Les premiers Abrégés étoient devenus presque l'unique ressource qui restât contre l'ignorance, & les derniers préservent l'esprit de ce cahos, de cette confusion d'idées, plus à craindre en quelque sorte que l'ignorance même: ils sont pour les Sçavans, ce que sont pour



les Voyageurs les plans des villes & des maisons , les cartes des contrées qu'ils ont parcourues. Avec ces secours un seul coup-d'œil représente à l'un & à l'autre ce que la mémoire la plus fidele essaieroit envain de leur retracer , ou qu'elle ne rappelleroit qu'avec d'ennuyeuses lenteurs , de pénibles retours , & d'inquiétantes incertitudes. L'ignorant y trouve également son compte. Un Abrégé bien fait , lui met devant les yeux , grave avec facilité & avec promptitude dans son esprit , la substance même des connoissances qu'une étude plus profonde développera & arrangera chez lui dans une suite & une méthode propre à donner , aux nouvelles idées qui lui viendront , toute la stabilité & l'enchaînement que produit le système. C'est sur-tout pour les détails immenses de l'Histoire , pour la liaison des événemens , la succession des dates , que cette façon ou d'acquérir les premières notions , ou de fixer & de débrouiller celles qui sont déjà acquises , devient plus particulièrement nécessaire.

Si jamais Abrégé eût de quoi opérer de pareils effets , c'est celui de

l'Histoire de France de M. le Président Hainaut. Ce ne sont point des Tables chronologiques où les faits rapprochés des dates soient simplement indiqués. Ce n'est point non plus une espece d'extrait, où les événemens les plus intéressans de chaque regne, soient rapportés avec choix & avec justesse, distribués avec ordre & avec netteté, énoncés avec précision & avec énergie. Ce n'est point un tableau général de l'Histoire de France, du génie de la Nation, de ses mœurs diverses, de ses usages divers dans des temps différens, des révolutions de la Monarchie, du caractère de son gouvernement sous les trois différentes Races qui en ont rempli le Trône, des traits particuliers qui distinguent un Regne de l'autre, en un mot une heureuse imitation du Discours du grand Bossuet sur l'Histoire Universelle; mais c'est tout cela ensemble; & par le caractère d'un pareil Ouvrage, il est aisé de deviner tout ce qui en fait le fond. C'est tout ce que peut avoir d'intéressant l'histoire générale d'une Nation, son établissement, son gouvernement, la suite chronologique de ses Rois, de ses Ministres, de ses Magistrats, de ses fa-

meux Capitaines, de ses grands Hommes, l'époque de ses usages, de ses loix principales, les fondemens de sa Jurisprudence, les grands événemens de toute espece en matiere d'Etat, de Mœurs, de Religion, de Politique, d'Art & de Science; la succession des Rois & des Princes, à qui la situation de leurs Etats ou de leurs affaires a donné le plus de rapport avec nous; les Etrangers célèbres placés dans le même ordre que nos Hommes illustres, comme si leur mérite nous les faisoit adopter, ou qu'il formât des uns & des autres une Nation à part, destinée à servir de centre commun & de lien à toutes les autres, & que chacun a droit de s'approprier, sans l'enlever à aucun autre.



---

---

## SUR LES DICTIONNAIRES.

*A l'occasion de l'Edition du Dictionnaire  
de Moreri. Paris 1704.*

**L**ES Dictionnaires sont à la mode : ces livres flattent tout à la fois le desir d'apprendre , & la répugnance à travailler ; inclinations qui regnent également aujourd'hui. Tout le monde veut paroître sçavant , & peu de gens veulent le devenir , si ce n'est à peu de frais , & en s'amusant par des lectures agréables , qui remplissent l'intervalle des affaires & des plaisirs. On n'a garde de pousser jusqu'à la fatigue une étude qu'on ne choisit que pour se délasser. Les Dictionnaires sont d'un merveilleux secours aux personnes ainsi disposées. Par le moyen de l'ordre alphabétique , on trouve recueilli , dans un seul livre , ce qu'il faudroit tirer avec des recherches ennuyeuses , d'une infinité de volumes qu'un particulier ne sçauroit amasser , & qu'on a peine à rencontrer tous dans les plus riches Bibliothèques. Avec un  
Dictionnaire,

Dictionnaire , sans avoir rien appris, on sçait tout à mesure qu'on en a besoin. Tant d'avantages ont donné à notre siècle un grand empressement pour ces Bibliothèques abrégées ; & comme l'Histoire est de toutes les connoissances la plus généralement nécessaire, qu'elle est l'ame des conversations, les Dictionnaires Historiques sont encore d'un plus grand usage que les autres.

L'antiquité ne nous a presque laissé aucun modele de ces Ouvrages. Les anciens Dictionnaires se bornent à la signification des mots. Un certain *Etienne* , dont nous n'avons que l'abrégé, fit un Dictionnaire Géographique , mais ce fut principalement par rapport à la Grammaire. *Suidas* est le seul dont il reste un Ouvrage qu'on puisse appeller un Dictionnaire Universel : on y trouve beaucoup d'Histoire ; mais il a puisé dans des sources fort suspectes.

Au seizieme siècle, remarquable par le rétablissement des Lettres, *Charles Etienne* , sorti de la famille de ces Imprimeurs célèbres du même nom, donna au Public un Dictionnaire Poétique, où il s'attacha principalement à

mettre tout ce qui regardoit la Fable, & pouvoit contribuer à l'intelligence des Poëtes : il y joignit, dans les autres éditions, beaucoup d'Histoire ancienne, & un peu d'Histoire moderne. *Juigné*, Angevin, traduisit, il y a plus de quarante ans, l'Ouvrage de *Charles Etienne* : il eut soin de l'augmenter par rapport à l'Histoire moderne. *Lhoyd*, Anglois, dans deux différentes éditions du texte latin de *Charles Etienne*, l'a augmenté des deux tiers au moins, par rapport à la Fable, à la Géographie & à l'Histoire ancienne. Mais l'Ouvrage le plus considérable qui ait paru en ce genre est celui de *Moreri*, dont il est ici question, & connu sous le nom de grand Dictionnaire Historique, &c.

---

## SUR LE DICTIONNAIRE

DE MORERI.

**L**E Dictionnaire de *Moreri*, est un Ouvrage qui n'a point d'autres bornes que celles de la durée du monde. Toujours il y aura des hommes distingués

par leur naissance & par leurs emplois; toujours des Guerriers qui se signaleront dans les combats; toujours des Ecrivains qui chercheront à se faire un nom dans la République des Lettres; toujours des livres qui mériteront l'approbation des Connoisseurs. Et tout ceci forme un spectacle instructif pour des Philosophes.

D'abord ce recueil immense, distribué par ordre alphabétique, est comme une scène où chaque Auteur se montre & disparoît, joue son rôle, & rentre aussi-tôt dans le silence. Tous ces personnages célèbres dont on détaille les actions & les travaux, ont cessé d'être, & ils ne laissent après eux, que des titres, des époques, des listes de productions littéraires, des éloges donnés autrefois à leurs entreprises ou à leurs talens. Quelle source de réflexions pour quiconque ne craint pas d'en faire ! Ensuite il se trouve dans cette vaste collection des mérites de tous les genres; des Génies sublimes, propres à servir de modèles; & des Esprits du second ordre, plus resserrés dans les voies communes. On y voit des travaux & des succès proportionnés à tous les temps; à toutes

les conditions, à toutes les especes de courage. On y remarque même, comme pour servir d'ombre aux portraits, des caracteres vicieux, des hommes connus seulement par leurs crimes, des Ecrivains qui se sont écartés de la route du vrai, des Littérateurs qui n'ont mérité que des censures & des reproches. Encore une fois, quel sujet d'instruction publique & particuliere, quelle école de sagesse & de vérité! Nous pourrions pousser davantage cette considération philosophique, qui aboutiroit à faire sentir le néant des choses humaines, & comment chacun de nous ne fait que se montrer, passer, & rentrer dans un oubli total.

---

## ANTIQUITÉS,

### OU MONUMENS ANTIQUES.

**I**L y a dans l'étude des Antiquités, certains objets de conséquence, certaines matieres d'élite qui élèvent l'ame des Sçavans, qui les dédommagent agréablement de leurs travaux : & ces objets, ces matieres, se rapportent



toujours aux temps les plus éloignés de nous , aux Peuples que nous estimons le plus , aux événemens dont nous avons la plus haute idée. Qui ne sçait , par exemple , que les Egyptiens , les Grecs , les Romains , ont toujours le privilege de nous remplir d'admiration ; que leur gouvernement , leurs guerres , leurs loix , toute leur histoire nous intéressent , nous affectent par préférence.

Si du sein de la terre que nous habitons , il sort quelque statue , quelque inscription , quelque médaille des Gaulois nos ancêtres , ou des Barbares qui les ont assujettis , nous sommes peu touchés de ces restes obscurs , où l'on ne voit pour l'ordinaire que des noms inconnus , des titres municipaux , des figures grossieres , des époques , ou des faits qui ne tiennent à rien. Mais si l'Egypte , la Grece , Rome , reparoissent à nos yeux dans les monumens que la curiosité ou le hasard fait découvrir de temps en temps , toute notre attention se réveille : les noms antiques de Sesostris & de ses descendans , d'Alexandre & des autres Héros Grecs , de César , d'Auguste , & de leurs successeurs , captivent nos idées ,

contentent nos esprits , donnent du prix aux découvertes ; & peut-être qu'ici , comme dans tout le reste notre amour-propre trouve à se satisfaire : peut-être qu'en revoyant ce qui a été travaillé ou possédé par les plus grands hommes qui furent jamais , nous croyons nous rapprocher d'eux , nous espérons partager leur gloire , & acquérir des droits sur leur immortalité.

L'ambition des Romains à cet égard , fut peut-être plus grande que celle des Barbares , qui , sur le déclin des siècles , envahirent Rome & ses Provinces ; mais les Romains des beaux jours , des jours de César & d'Auguste , respectèrent les Arts par-tout où ils se trouverent.

Il ne faut pas concevoir un respect semblable à celui qu'on porte aux choses saintes , quand on les contemple avec vénération , sans les toucher d'une main téméraire. Le desir d'acquérir suivait de près l'admiration de ces Conquérans du monde. Ils s'étoient persuadés que Rome , la *Ville éternelle* & la Maitresse des Rois , devoit rassembler , dans l'enceinte de ses murs , les dépouilles de l'Univers ; & que les Nations domptées seroient encore trop

heureuses de contribuer à la magnificence de cette Capitale. Sur de tels principes, les Proconsuls, les Généraux d'armée, les Césars, enleverent les richesses de l'Asie, les chefs-d'œuvres de la Grece, les antiquités de l'Egypte; & quand Jérusalem tomba, les ornemens précieux de son Temple furent portés en triomphe devant le char de Vespasien & de Titus.

Telle sera toujours la pratique des Conquérens, qui joindront les beflés connoissances à l'orgueil, & le goût des Arts à la cupidité: ce feront trop souvent des hommes injustes, des maîtres avares: mais les productions du génie trouveront en eux des partisans & des défenseurs: au lieu que les Héros féroces, ennemis de la puissance & du sçavoir, détruiront les Peuples & les Sçavans, les Arts & les monumens: tout périra jusqu'au souvenir des belles choses.

Auguste fut le premier qui transporta dans Rome les Obélisques de l'Egyptien vaincu. Il seroit beau de sçavoir, comment, & avec quelles machines des masses aussi énormes furent mises en mouvement: quelle fut la grandeur & la forme des vaisseaux sur

lesquels on les embarqua au Port d'Alexandrie ? comment on les débarqua au Port d'Ostie pour les faire passer sur d'autres bâtimens , afin de remonter le Tibre jusques dans Rome ? quelles forces enfin , & quel mécanisme on employa pour les placer aux lieux de leur destination ; c'est-à-dire , dans le grand Cirque & dans le champ de Mars ; car ce furent les deux places distinguées qu'on choisit pour les deux Obélisques d'Auguste.

---

## SUR LES MÉDAILLES,

### ET LEUR UTILITÉ.

*Extrait d'un Discours sur ce sujet , & prononcé dans l'Assemblée de l'Académie des Médailles , en 1702.*

PARMI les divers monumens qui nous sont restés de l'antiquité , il n'y en a aucun où l'on apprenne plus exactement la Théologie des Anciens & l'Histoire de leurs Divinités. On y trouve les noms des Dieux , leurs épithètes propres , leurs symboles , les

villes où ils étoient honorés , & les différentes formes sous lesquelles ils étoient représentés. On y distingue les diverses sortes de Prêtres & de Prêtresses : on y voit la forme des habits sacerdotaux, les temples, les autels, les trépieds, les vases , & les instrumens des Sacrifices.

Ce sont les Médailles qui nous apprennent les divers caracteres dont on s'est servi pour l'écriture dans tous les siècles , les changemens qui se sont introduits dans la prononciation ; la véritable maniere dont il faut écrire plusieurs noms propres des Magistrats, des Rois, & des Empereurs mêmes , qui se trouvent souvent corrompus & estropiés dans les Historiens. Ce sont les Médailles qui nous conservent les restes précieux de plusieurs Langues anciennes , de la Punique , de la Phénicienne , de la Palmyrienne, de l'ancien Espagnol , & de tant d'autres.

Combien les Médailles nous fournissent-elles de choses propres à éclaircir l'Histoire Naturelle des Plantes & des Animaux ? Où trouve-t-on ailleurs les animaux fabuleux & hiéroglyphiques des Anciens ?

De plus, les Médailles nous repré-

sentent toutes les formes de gouvernemens qui se sont succédés les uns aux autres , à Rome , dans la Grece & ailleurs : leurs différens noms , & les différentes sortes de Magistrats , qui , sous l'autorité souveraine , rendoient en tous ces Etats la justice aux Peuples , & gouvernoient sous elle les Villes ou les Provinces : leurs noms & les marques de leurs dignités.

Elles nous représentent aussi les jeux publics & les spectacles différens , qui ont été en usage chez les Grecs & chez les Romains : leurs coutumes pour les adoptions , pour les mariages , les funérailles , les consécérations des Empereurs , leurs divers habillemens & leurs armes ; leurs amphithéâtres , leurs arcs de triomphe , leurs obélisques , leurs thermes , leurs basiliques , & leurs autres ouvrages publics.

On a exprimé sur les Médailles , des exemples de toutes les vertus. On y voit des prodiges de valeur & de courage , des Princes bienfaisans , des magistrats vigilans , des Juges integres , de bons peres de famille , des enfans pleins de piété & de reconnoissance , des amis sinceres , des sujets soumis , en un mot de quoi former des hom-

mes accomplis en toute maniere.

C'est aux Médailles que nous sommes redevables de la suite des Rois de Syrie & d'Egypte : des noms de tant de familles consulaires , & même de tant d'Empereurs , qui avoient échappé aux Historiens.

On reconnoît même par la forme & par la matiere des Médailles , les différens degrés d'élévation & de décadence de l'Empire Romain , ainsi que la perfection & le déclin des Arts. Dans les temps les plus florissans de la Grece & de la plus grande majesté de Rome , les Médailles sont d'un métal & d'un goût à pouvoir servir de modele aux plus excellens Ouvriers.

La Chronologie n'a pas de moindres obligations aux Médailles , puisqu'elles rectifient quantité d'anachronismes , & qu'elles nous apprennent les Eres de plusieurs Villes , qui n'avoient jamais été bien entendues avant l'étude des Médailles.

Les Médailles ont encore servi à réformer la Géographie , & à rétablir les noms de plusieurs Villes & Fleuves qui étoient tous défigurés dans les livres , par la négligence & l'ignorance des Copistes.

Les Médailles en nous donnant les Portraits de tous les grands Hommes de chaque siècle, nous ont exprimé avec soin leurs mœurs & leurs inclinations dans les traits de leurs visages, & suppléent ainsi au défaut de l'Histoire, qui peut bien décrire les belles actions des Héros, mais qui ne sçauroit jamais en donner qu'une image très-imparfaite. Les Arts mêmes, tant nécessaires, que de pur plaisir, l'Architecture, la Sculpture, &c. y trouvent leurs plus solides fondemens, & leurs plus parfaits modèles.

Mais ce n'est pas seulement aux Lettres que les Médailles sont utiles, elles le sont encore beaucoup aux grands Hommes qu'elles représentent : elles les font connoître par-tout. Les statues, les mausolées, les arcs de triomphe, & les monumens semblables qu'on érige à leur gloire ; sont attachés à un certain lieu : mais les Médailles portent par-tout l'image des Princes, & elles immortalisent ainsi leur mémoire.





## MÊME SUJET.

IL y a encore bien des Etrangers qui cultivent l'étude des Médailles : il semble que nous perdons insensiblement en France ce goût , qui étoit si vif il y a soixante ans. Seroit-ce que les essais de toute espece , & les livres frivoles auroient aussi commencé à absorber cette partie de la littérature ? Nous devons craindre parmi nous l'inondation des petites choses, autant que les voisins du Vesuve craignent ses laves & ses fulminations. On semble avoir perdu de vue les grands avantages que la Science des Médailles procure à l'Histoire : car on ne sçauroit rejeter des Médailles authentiques dont le témoignage est si simple & si durable. Un métal exempt de passions qui garde fidelement l'empreinte qu'on lui a confiée , doit être préféré en bien des rencontres aux relations des hommes souvent trompeurs & quelquefois trompés , sans compter les révolutions du temps , & l'ignorance des Copistes.

De plus , les Médailles sont une es-

pece de Bibliotheque qui convient parfaitement aux Souverains : ils y apprennent , avec facilité & en peu de temps , tout ce qui s'est passé de plus mémorable dans la suite des siècles : les noms & les principales actions des Rois & des Reines , des Empereurs & des Impératrices , les fondations & les époques des Villes , les divers cultes de Religion , les habillemens civils & militaires , & cent autres particularités dignes d'être sçues. Si les devises ont été regardées comme la Philosophie des Grands , les Médailles sont à plus juste titre leur histoire. S'il ne leur sied peut-être pas d'exceller dans la connoissance de l'Art métallique , il ne leur siera jamais mal d'en être instruits jusqu'à un certain point.

On doit des éloges & de la reconnaissance aux Sçavans des deux derniers siècles qui se sont attachés à éclaircir les Médailles qui leur ont paru mériter une attention particuliere. On trouve dans leurs Ouvrages réunis ce que les différens Cabinets de l'Europe renferment de plus précieux , & l'on en jouit avec autant d'avantage que si l'on avoit eu la peine ou le bonheur de les rassembler soi-même. Il ne faut

cependant pas croire que le travail de ces Sçavans ait été toujours également heureux. Combien de ces Médailles ont été mal lues, mal décrites, plus mal expliquées encore, soit que les divers accidens qu'elles avoient éprouvés dans l'intervalle de plusieurs siècles, en eussent rendu la lecture plus difficile, soit que le manque de pieces de comparaison n'eût pas offert le véritable sens qu'on devoit leur donner, soit enfin que le charme d'une idée nouvelle & singulière, séduisant tout-à-coup son Auteur l'eût insensiblement engagé dans un système contraire aux usages des anciens Peuples, & à l'esprit des monumens qui nous restent !

C'est ici, peut-être, l'écueil le plus dangereux pour les Antiquaires. Quand on s'est laissé préoccuper de la manie des systèmes, on ne voit, on ne juge que d'après l'opinion dont on s'est prévenu : on croit en trouver la preuve & la justification dans tout ce qu'on lit. On y ramene tout, & comme l'imagination seule est consultée, son prisme trompeur dénature les objets qui lui sont présentés : il change en certitudes les apparences, & les probabilités en démonstrations. C'est accélérer la marche

de l'esprit humain, & travailler à la perfection de l'Histoire, que de s'appliquer à épurer la Science des Médailles des erreurs qui s'accréditent, & se multiplient en proportion des talens & de la réputation des Auteurs. Mais pour le faire avec succès, il faut avoir en ce genre les connoissances & les lumieres de M. l'Abbé Barthelemi. Cet Académicien a rassemblé dans un Mémoire assez étendu des remarques utiles & sçavantes, qu'il a faites sur quelques Médailles publiées par différens Auteurs. Il s'y attache uniquement à relever les erreurs qui sont consignées dans des Ouvrages propres à les perpétuer. Tels sont les Ouvrages de Mefieurs de la Bastie, le Vaillant, Spanheim, les Peres Jobert, Hardouin, Froëlich, non que cet Académicien veuille diminuer la gloire des Sçavans auxquels ces fautes sont échappées : ils les auroient reconnues eux-mêmes, s'ils avoient eu le secours que nous avons aujourd'hui.



---

## SUR LES MONNOIES.

LES Monnoies des divers Etats, sont un objet digne de la curiosité des Souverains, & elles fournissent aux Sçavans une matiere toujours féconde en recherches profondes. On y voit les Princes qui ont été, & qui sont encore les Maîtres de l'Univers. Leurs armes, leurs titres, leurs devises, tout y parle aux yeux d'un homme éclairé. Il y considère avec plaisir leurs alliances, leurs prétentions, quelquefois même leurs projets, & leurs sentimens de Religion & de Politique. Moins attachées que les Médailles aux faits particuliers, elles présentent l'Histoire en grand, & les Fastes des deux derniers siècles se développent en un instant sur une suite de Monnoies.

On y découvre le fanatisme de Bochohd \*, l'ambition de Cromwel, le génie créateur de Pierre le Grand, les

---

\* Chef des Anabaptistes qui s'empara de Munster en 1534.

variations de l'Angleterre, les révolutions du Portugal, les contestations pour la succession d'Espagne, les accroissemens, les dépérissemens des Maisons particulières, les prospérités & les vicissitudes des Royaumes & des Empires. Quelles lumieres ce concours des Monnoies de tous les Etats ne répandroit-il pas sur l'Histoire, si elles remontoient aux âges les plus reculés. Mais la France est la seule qui puisse produire ce monument unique, qui prouve pendant plus de douze siècles, la suite non interrompue de sa Monarchie.

Quoique l'Empire n'ait pas le même avantage, Sa Majesté Impériale a maintenant la gloire d'avoir publié la suite la plus nombreuse & la plus riche de ces monumens. Jusqu'ici nous n'avions que des détails particuliers de quelques Etats, qui s'étoient bornés à faire connoître leurs Monnoies \*. Il étoit réservé à S. M. Impériale de former le plus riche Cabinet en ce genre, & de le communiquer au Public avec une magnificence supérieure à tous les éloges. Encore ce grand ouvrage n'est-

---

[\* Mai 1757.

il qu'un essai & un catalogue dont on n'a tiré que quatre-vingt exemplaires pour satisfaire le goût de S. M. Impériale, qui se délasse des soins du gouvernement de l'Empire en revoyant les Cabinets de Médailles & de Manuscrits. Ce catalogue lui met sous les yeux toutes les richesses qu'Elle possède, & lui fait connoître celles qui lui manquent, & qu'Elle rassemble tous les jours des diverses parties de l'Europe. Bientôt il sera suivi d'une seconde édition plus ample.

---

---

## DISSERTATION

SUR LES ARMOIRIES DES ROIS ET DES  
PRINCES DE LA MAISON ROYALE  
DE FRANCE.

*Paris 1705.*

ON ne trouve rien de certain sur cette matiere ni dans les monumens anciens, ni dans les livres des Auteurs contemporains avant le regne du Roi Louis le jeune; c'est pourquoi, de toutes les différentes opinions qu'il y a sur l'origine des armoiries de nos Rois,

celle qui me paroît la plus vraisemblable est que Louis le jeune , pour faire allusion à l'épithete de *Florus* qu'on lui donna , prit des fleurs , que l'on a depuis nommées fleurs-de-lys ; & que ses Successeurs les porterent d'or sans nombre dans un écu d'azur. Charles VI les réduisit à trois.

Les Rois Louis le Hutin , Philippe le Long , & Charles le Bel , joignirent les Armes de Navarre à celles de France ; mais ils les mirent plutôt comme un ornement , que comme une partie essentielle de leurs armes ; car ils environnerent seulement l'écu de France de quelques demi-écussions chargés des Armes de Navarre.

Charles VIII écartela de France & de Jérusalem à cause de ses prétentions sur le Royaume de Jérusalem.

Henri III joignit l'écu de Pologne à celui de France : ce Prince prenoit toujours le titre de Roi de Pologne , quoiqu'il eût quitté ce Royaume pour venir gouverner celui de France.

Henri IV , Louis XIII , Louis XIV , ont joint les Armes de Navarre à celles de France.

Quelques Etats que nos Rois aient acquis , ou qu'ils aient prétendu leur



appartenir, par mariage, par conquête, ou autrement, ils n'ont jamais joint à leurs Armes d'autres écus que ceux que nous venons de dire ; au lieu que plusieurs autres Rois de l'Europe, joignent à leurs armes celles des Terres qu'ils ont acquises, ou qu'ils prétendent leur appartenir.

Avant François I, Charles VIII avoit porté une couronne fermée, & on la voit encore à son tombeau à S. Denis : il ne la portoit pas comme Roi de France, mais parce qu'il avoit été déclaré Empereur d'Orient.

Nos Rois ont pour support de leurs Armes deux Anges : pour parler exactement, on dit des tenans, au lieu de dire des supports, parce que les Anges ont des mains ; & on ne doit se servir du mot de supports, que quand ce sont des animaux qui n'ont point de mains, par exemple, des lions, des griffons, &c.

Quelques-uns de nos Rois, au lieu d'Anges, avoient d'autres supports. Le Roi Charles VI avoit des cerfs ailés, en mémoire d'un cerf qu'il avoit trouvé dans la forêt de Senlis avec un collier sur lequel étoient écrits ces mots, *Cesar hoc me donavit*. Louis XII avoit

pour supports deux porcs-épics , & François I, deux Salamandres. La devise de Louis XII, étoit un porc-épic avec ces paroles , *Cominus & eminus* ; celle de François I, étoit une Salamandre dans le feu avec ces mots , *nutrisco & extinguo*.

Nos Rois mettent autour du collier de leurs Armes le collier de l'Ordre de S. Michel, & celui de l'Ordre du S. Esprit. Le premier Ordre fut institué, comme tout le monde sçait, par le Roi Louis XI en 1469 ; & le second par le Roi Henri III, en 1578. Il est arrivé quelques changemens dans l'un & dans l'autre de ces colliers, & ils n'ont pas toujours été comme ils sont présentement. Autrefois les coquilles qui formoient le collier de l'Ordre de S. Michel, étoient attachées l'une à l'autre par des éguillettes ; mais François I ordonna en l'honneur de S. François dont il portoit le nom, qu'on les attacherait l'un à l'autre avec des cordons semblables à ceux qui sont aux cordes qui servent de ceinture aux Religieux de S. François. Avant le regne de ce Prince, on mettoit quelquefois deux rangs de coquilles, & au bas du collier il y avoit une petite image lon-

gue & massive de l'Archange S. Michel terrassant le Démon : mais depuis son regne, on ne s'est plus servi que d'un rang de coquilles avec une médaille ronde, sur laquelle est représenté le même Archange terrassant le Dragon.

L'on voit encore en quantité de vieux bâtimens, & sur d'anciennes vitres d'églises & de maisons, les colliers de l'Ordre de S. Michel, qui sont de la maniere dont j'ai dit qu'on les portoit avant François I ; & cela sert à connoître que les églises & les maisons où on les trouve ont été bâties avant le regne de ce Prince.

Dans les commencemens, le collier de l'Ordre du Saint-Esprit étoit composé de fleurs-de-lys & de chiffres, dont les uns étoient formés d'un H & d'un double  $\Lambda$ , & les autres d'une H, d'un T, d'une N & d'un O. L'H étoit pour marquer le nom de Henri, & les  $\Lambda$ , que les Grecs nomment *lambda*, & qu'ils prononcent comme nous prononçons un L, étoit pour marquer le nom de la Reine Louise sa femme ; mais en 1594, Henri IV ordonna que de ces chiffres, on ne garderoit que les H, & qu'à la place des autres on mettroit des trophées d'armes, comme on les porte présentement.

A l'égard du timbre, du cimier, des lambrequins, des pavillons, du cri de guerre, on ne s'en sert plus, ou au moins fort rarement, & seulement dans des pieces de tapisserie ou de peinture, où l'on veut représenter les armes de France dans tout leur appareil & avec les ornemens accesssoires.

Les Princes des branches cadettes, sorties de nos Rois depuis Louis le jeune, ont tous porté les Armes de France, mais avec quelque brisure : ceux des branches cadettes, qui se sont formées avant Louis le jeune, ne prirent point les Armes de France, parce qu'avant ce temps-là les Rois n'en portoient aucunes : car rien n'est plus incertain que ce que quelques-uns ont dit, sçavoir, que les premiers Rois de France portoient trois couronnes, selon d'autres trois croissans, selon quelques-uns trois crapaux, d'autres un bœuf ou un taureau.

Monseigneur le Dauphin ne porte point de brisure : l'écartelure du Dauphiné qu'il porte, est pour satisfaire à la condition que stipula le Dauphin Humbert II, lorsqu'il donna, en 1349, le Dauphiné à la Couronne.

M. le Duc de Bourgogne ne porte point

point de brisure , parce qu'il n'est pas cadet : il porte de France plein.

M. le Duc d'Anjou porte pour brisure une bordure de gueules.

M. le Duc de Berri porte pour brisure une bordure engrêlée de gueules.

Monsieur (c'est-à-dire le Prince qui est le frere du Roi) porte aussi d'azur à trois fleurs-de-lys d'or , & a pour brisure un lambel d'argent à trois pendans.

Quelques gens croient que cette brisure est attachée au Duché d'Orléans , parce que plusieurs Ducs d'Orléans l'ont portée ainsi , comme les Princes de la branche d'Orléans , de laquelle sont sortis les Rois Louis XII & François I.

---

## SUR LES ANTIQUAIRES.

*Anthologie ,ou Recueil d'anciennes Epigrammes Latines. Amsterdam 1759.*

LE goût de la littérature légère semble avoir éteint la race des Antiquaires. Depuis que les gens de lettres figurent dans un certain monde , &

*Tome II.*

E

---

---

SUR L'ACADÉMIE.  
DES SCIENCES.

OBSERVATIONS SUR L'HISTOIRE  
DE CETTE ACADÉMIE,  
POUR L'ANNÉE M. DC. XCIX.

*Mémoires de Trev. année 1702.*

L'HISTOIRE de l'Académie Royale des Sciences a deux parties. L'une qu'on a appelée plus particulièrement Historique, est l'extrait de tout ce qui s'est dit de remarquable dans l'Académie. L'autre partie, ce sont les Mémoires, ou les Pièces qu'on a jugé dignes d'être données au Public dans toute leur étendue. On ne peut voir un Ouvrage plus sçavant ni plus utile.

On doit regarder comme un chef-d'œuvre la Préface qui est au commencement de cette Histoire. On y sent un Auteur à qui les tours les plus naturels, pour exprimer d'une manière sensible les choses les plus abstraites, semblent se présenter aussi-tôt qu'il

prend la plume. La lumière qu'il répand sur la Physique & les Mathématiques, ne leur permet plus d'être épineuses ni sauvages. M. de Fontenelle s'applique particulièrement dans sa Préface à faire connoître l'utilité des Mathématiques & de la Physique. Voici quelques traits de cette Préface.

» N'y eût-il dans l'Astronomie d'autre utilité que celle qui se tire des  
 » satellites de Jupiter, pour rendre la  
 » navigation plus sûre & plus parfaite,  
 » elle justifieroit le grand appareil d'instrumens, & le bâtiment superbe  
 » élevé pour l'usage de cette Science.  
 » Les Maçons & les Mariniers, qui  
 » ont été soulagés dans leur travail par  
 » le moyen des Mathématiques, ne se  
 » sont pas apperçus de l'habileté du  
 » Géometre qui les conduisoit; & ils  
 » ont été mûs à peu près, comme le  
 » corps l'est par une ame qu'il ne connoît point. L'Anatomie n'a pu devenir plus exacte, sans rendre la  
 » Chirurgie plus infallible dans ses  
 » opérations.

» Ce qui regarde la conservation de  
 » la vie appartient particulièrement  
 » à la Physique, & par rapport à cette  
 » vue, elle a été partagée dans l'Aca-

» démie en trois branches , qui font  
» trois especes différentes d'Académi-  
» ciens , l'Anatomie , la Chymie &  
» la Botanique.

» Les Arts qui dépendent les uns  
» de la Physique , les autres de la Ma-  
» thématique tiennent nécessairement  
» les uns aux autres. L'Art de la Na-  
» vigation dépend de l'Astronomie :  
» l'Astronomie a un besoin indispen-  
» sable de l'Optique ; & l'une & l'au-  
» tre sont fondées sur la Géométrie  
» & sur l'Algebre. Ces Sciences qui  
» s'occupent dans des rapports ab-  
» traits , peuvent paroître infructueu-  
» ses , pendant qu'elles ne sortent  
» point , pour ainsi dire , du monde  
» intellectuel ; mais les Mathémati-  
» ques mixtes qui descendent à la ma-  
» tiere vont d'autant plus loin , que  
» l'art de découvrir des rapports en  
» général est plus parfait. C'est pour-  
» quoi les Géometres ou les Algebrif-  
» tes font une classe dans l'Académie,  
» aussi-bien que les Astronomes & les  
» Méchaniciens. Le concours de plu-  
» sieurs vérités fort abstraites produi-  
» sent presque toujours un usage : sça-  
» voir , que dans une parabole la sou-  
» tangente est double de l'abscisse cor-



» respondante ; cela sert à tirer une  
 » bombe avec justesse. La connoissance  
 » de la Cicloïde donne aux pendules  
 » toute la perfection possible.

» Il en est de la Physique comme  
 » de la Géométrie. Telle partie dont  
 » la structure est délicate ou confuse ,  
 » ou insensible dans le corps humain ,  
 » est manifeste dans le corps d'un cer-  
 » tain animal , dont la connoissance ,  
 » à ce qu'il semble d'abord , nous dé-  
 » vroit être assez indifférente. Si les  
 » Anciens avoient examiné un peu  
 » plus les propriétés de l'aiman , une  
 » seule expérience leur eût appris que  
 » cette pierre se tourne d'elle-même  
 » vers les poles du monde , & leur eût  
 » mis entre les mains le trésor ines-  
 » timable de la Bouffole. Amassons  
 » toujours des vérités de Mathémati-  
 » que & de Physique , au hasard de  
 » ce qui en arrivera. Il est certain  
 » qu'elles sont prises dans un fonds  
 » d'où il en est déjà sorti un grand  
 » nombre qui se sont trouvées utiles.  
 » Mais quand elles seroient inutiles  
 » par rapport aux usages sensibles ; du  
 » reste elles ne le sont pas. Il est utile  
 » de penser juste , même sur des sujets  
 » inutiles. Ces connoissances nous ac-

» coutument à opérer sur les vérités,  
» à en prendre le fil souvent très-dé-  
» lié, & presque imperceptible, & à  
» le suivre aussi loin qu'il peut s'é-  
» tendre.

» L'ordre, la netteté, la précision,  
» l'exactitude qui regnent à présent  
» dans les bons livres, pourroient bien  
» avoir leur première source dans l'es-  
» prit géométrique qui se répand plus  
» que jamais.

» Cependant si les Mathématiques  
» & la Physique ont des endroits qui  
» ne sont que curieux, cela leur est  
» commun avec les connoissances les  
» plus généralement reconnues pour  
» utiles, telle qu'est l'Histoire.

» L'Histoire ne fournit pas dans  
» toute son étendue des exemples de  
» vertu, ni des règles de conduite. Ce  
» n'est souvent qu'un spectacle de ré-  
» volutions continuelles. Au lieu de  
» ce mouvement qui renverse les États,  
» la Physique considère ce grand mou-  
» vement qui a arrangé toute la Na-  
» ture. Si la différence des mœurs de  
» divers Peuples est agréable, on étu-  
» die aussi avec plaisir la diversité de  
» structure des animaux. Le Monde,  
» ce grand Ouvrage, toujours plus mer-

» veilleux à proportion qu'il est connu ,  
 » nous donne une si grande idée de  
 » son Ouvrier , que nous en sentons  
 » notre esprit accablé d'admiration &  
 » de respect.

» Les différentes vues de l'esprit hu-  
 » main sont presque infinies. De tous  
 » les usages dont les Mathématiques  
 » pouvoient être il y a cent ans , aucun  
 » n'étoit comparable aux lunettes qu'el-  
 » les nous ont données depuis ce temps-  
 » là , & qui sont un nouvel organe de  
 » la vue , que l'on n'eût pas osé atten-  
 » dre des mains de l'Art. La Machine  
 » Pneumatique nous montre les corps  
 » comme transportés dans un Monde  
 » différent du nôtre. Ce n'est que de-  
 » puis environ un siècle , qu'on s'est  
 » mis sur les bonnes voies pour don-  
 » ner de l'étendue aux Sciences ; &  
 » malgré mille obstacles , on a déjà  
 » sujet d'admirer la grandeur & la ra-  
 » pidité du progrès qu'elles ont fait.  
 » On en voit tous les jours de toutes  
 » nouvelles sortir du néant. La Phy-  
 » sique n'est encore qu'au berceau :  
 » mais les Observations de l'Acadé-  
 » mie pourront être un jour le fonde-  
 » ment d'un système , quoiqu'elles ne  
 » soient à présent que des morceaux

» détachés , dont chaque particulier  
 » qui en est l'Auteur, garantit les ex-  
 » périences, & dont l'Académie n'ap-  
 » prouve les raisonnemens , qu'avec  
 » toutes les restrictions d'un sage Pyr-  
 » rhonisme ».

---

## SUR LES MÉMOIRES

### ACADÉMIQUES.

#### UTILITÉ DE CES SORTES DE RECUEILS.

**I**L y a mille moyens de donner de l'émulation aux hommes. On conduisoit autrefois les Poëtes au Capitole avec la couronne de laurier sur la tête, & cette distinction étoit l'ame des travaux, & la source des succès. Jusques dans les temps de barbarie, on forma des Sociétés Académiques, auxquelles nous devons, en grande partie, la conservation des livres, & la tradition des études. Depuis la renaissance des Lettres, un beau feu s'est emparé des esprits, parce qu'on les a intéressés à l'amour du travail : les récompenses, les

éloges, les titres d'honneur, la considération personnelle, l'éclat sur-tout, & les cent bouches de la Renommée ont dissipé l'ignorance, la paresse, l'indigne amour du repos, & tous les monstres ennemis de l'application & des belles connoissances. Il est encore, dans les mains de ceux qui président aux destinées des Empires, ou qui gouvernent la République des Lettres, une infinité de ressources pour augmenter & perfectionner les découvertes, pour consommer les succès, pour ouvrir des carrières immenses à l'activité des hommes d'étude.

Entre les divers moyens imaginés pour piquer les Sçavans, il en est peu qu'on puisse préférer à celui de faire imprimer les Mémoires qu'ils présentent à l'Académie des Sciences. Il est vrai que depuis la fondation de cette Compagnie, on avoit toujours eu le zele de lui communiquer des morceaux de littérature relatifs aux objets qu'elle embrasse. Ces monumens du travail & de l'ardeur des Sçavans, paroissent sous les yeux des Académiciens, & recevoient souvent des éloges, mais ce n'étoit pas un bien public. On n'avoit pas encore pensé à

Mais enfin quelle fut donc l'issue de ce démêlé *sur les Inscriptions* ? Par voie de fait le Latin a prévalu : nos fontaines , nos mausolées , nos temples , nos arcs de triomphe , présentent encore le style lapidaire : les Vers Latins , les Inscriptions à la Romaine. En récompense la Langue Françoisse a mille avantages par-tout ailleurs : elle s'est emparée de tous les Arts , de toutes les Cours de l'Europe : elle est admise jusques dans les Traités de Paix : elle est devenue , dit un Auteur , *la Langue de l'Empire*.

---

## SUR L'HISTOIRE GRECQUE.

*Observations sur cette Histoire.*

LES traits de l'Histoire Grecque ne paroissent jamais surannés. Les Arts de la Grece , plutôt que les vertus de ses Concitoyens , ont répandu un intérêt comme perpétuel & inaltérable sur tous les événemens dont elle a été le théâtre ou l'objet. Cette terre fut plus féconde en grands hommes qu'en hommes vertueux : les talens y furent

toujours plus encouragés que le mérite personnel & essentiel , puisqu'on a observé que Timoléon est le seul des grands hommes de la Grece , qui , content de ses succès , ait tranquillement fini ses jours , sans devenir la victime de sa propre ambition ou de l'ingratitude de ses Concitoyens. En général un Citoyen qui rendoit de grands services à sa Patrie , causoit trop d'ombrage au peuple , pour que ses rivaux ne trouvassent pas dans ses actions les moyens de le perdre.

---

## DE LA RÉPUBLIQUE

DE PLATON.

IDÉE DE CET OUVRAGE.

*Rép. de Pl. Paris 1762.*

LA République de Platon , est un ouvrage qui prête plus qu'on ne croit aux réflexions philosophiques. On y voit un bel esprit faire des systèmes , mêler le vrai avec le faux , joindre des principes de sagesse à des leçons presqu'insensées , chercher la justice , la

trouver en quelques points , & la méconnoître en beaucoup d'autres. C'est d'ailleurs le plus beau style , la finesse la plus exquise , la subtilité la plus ingénieuse , qui forment le tissu du plus long & du plus ennuyeux discours. Ce sont des amis ; qui paroissent vouloir s'instruire , parvenir à la vérité , croître dans l'amour des biens solides ; & tout leur tems se passe à prendre des circuits interminables pour apprendre peu de chose , & pour se mettre dans le cas d'oublier ou d'obscurcir le peu qu'ils savent. De tems en tems Socrate , leur oracle , laisse échapper des traits de lumière , puis il s'enveloppe lui-même dans les ténébres.

La Musique est un objet capital dans les institutions Platoniciennes. Elle comprend toutes les sciences , & même la poésie ; mais Platon resserre les droits des Poètes. Il veut qu'Homere soit un homme divin ; mais il le croit pernicieux dans une République. Socrate s'est familiarisé avec tous les maîtres de l'Epopée , avec tous les auteurs Dramatiques : il imite dans son discours l'enthousiasme de Pindare ; il s'énonce comme par Dithyrambes ; il emploie toutes sortes de figures pour



prendre toutes les formes imaginables. Mais cet ingénieux Législateur ne donne pas la même liberté à ses citoyens. « S'il venoit, *dit-il*, quelqu'un » de ces hommes habiles dans l'art de » tout imiter, nous lui rendrions hom- » mage comme à un homme divin, » ravissant & merveilleux ; mais nous » lui dirions que notre ville n'est pas » faite pour posséder un homme d'un » si rare mérite . . . . Nous le condui- » rions poliment dans une autre ville » après lui avoir versé des parfums sur » la tête , & nous nous contenterions » d'un Poëte & d'un conteur plus auf- » tere & moins agréable ».

Nous observerons ici que les plus sa- vans critiques, tels, par exemple, que Vossius & Scaliger, trouvent Platon trop sévère dans sa censure contre les Poëtes ; que d'autres, comme M. Baillet, l'accusent d'avoir dit le pour & le contre.

Après la Musique & le Gymnastique, Platon établit dans son système de République, le Concert entre les citoyens, la communauté de tous les biens, l'uniformité de sentimens & d'intérêt pour le culte des dieux ; il veut qu'on s'en rapporte à l'oracle de Delphes ; ce

qui étoit ouvrir la porte au fanatisme & à la duperie. *On ne peut*, dit à ce sujet le Traducteur, accuser Socrate, *lui qui ne reconnoissoit qu'un seul Dieu, & qui n'ajoutoit pas plus de foi à cet oracle, qu'on n'en ajouteroit aujourd'hui.*

Platon croit que de ses institutions morales & politiques, devoit résulter une république pleine de *prudence*, de *tempérance* & de *force*, trois vertus qui sont l'effet de la justice. Le Philosophe, ou Socrate son représentant, prend de longs circuits pour reconnoître cette dernière vertu, qui est le sujet de tous ces dialogues, qu'il fait consister dans la disposition où doit être chaque citoyen de faire ce que la raison lui inspire.

Dans le cinquième livre (car il y en a dix), Platon juge à propos de discuter plus au long ce qui concerne la communauté des biens; & c'est-là qu'il développe le projet de rendre les femmes communes, d'ôter aux enfans la connoissance de leurs parens; & aux parens la connoissance de leurs enfans. Projet diabolique, dit S. Jean Chrysostôme; système qui fait horreur, ajoute le Traducteur. « Si Platon, dit-il, le plus sensé & le plus sublime

» des Philosophes , a donné dans de si  
 » grands écarts, quel fond pouvons-  
 » nous faire sur notre raison abandon-  
 » née à elle-même ? Et que ne devons-  
 » nous pas à la Révélation , qui en éle-  
 » vant l'entendement humain à des  
 » connoissances surnaturelles , a perfec-  
 » tionné celles qu'il tient de ses seules  
 » lumieres ».

Platon lui-même voyoit les difficul-  
 tés qui s'opposoient à l'établissement  
 de sa République. Pour y réussir , il  
 demandoit que la Philosophie devint  
 maîtresse de tout ; c'est-à-dire qu'elle  
 fût placée sur le trône , & que les Rois  
 fussent philosophes. Dans le sixieme  
 livre, il expose le caractère du vrai phi-  
 losophe. Ce doit être un homme qui  
 dès ses premieres années montre de l'é-  
 lévation dans son ame , de l'équité , de  
 la douceur , qui ait de la facilité à  
 apprendre & à retenir ce qu'il aura ap-  
 pris ; qui ait un esprit ami des graces ,  
 ami de l'ordre , & que sa pente natu-  
 relle porte à la contemplation de l'es-  
 sence des choses. Ensuite il fait une  
 longue description , mais curieuse &  
 intéressante des faux philosophes. « Ce  
 » sont des hommes de néant , qui quit-  
 » tent volontiers une profession obscu-

l'homme dominé par une passion violente. Il explique comment arrive la corruption des Gouvernemens, ou le passage d'un Gouvernement à un autre. L'Auteur de l'*Esprit des Loix*, paroît avoir profité des idées de Platon; mais il n'a pas pensé, comme ce Philosophe, à faire naître le Despotisme d'un excès de liberté dans le Peuple. Platon excelle dans ce point. Il montre avec beaucoup de vérité les nuances du passage de la Démocratie au pouvoir arbitraire: l'*homme tyrannique*, c'est-à-dire dominé par une passion violente y est peint de la plus grande manière.

---

## SUR LES ROMAINS.

*Analyse du Livre des considérations sur  
les causes de la grandeur des Romains  
& de leur décadence, 1734.*

C E petit Livre contient dans son énergie, le corps entier de l'édifice dont on trouve quelques matériaux ébauchés dans Saint-Evremont & dans d'autres Auteurs estimés.

La

La plupart des Monarchies ont été fondées par des Conquérans voyageurs, qui, après avoir ravagé des Provinces, ont établi dans leur centre le siège de leur domination : Rome fut Rome dans son origine. Romulus en la fondant ne fit qu'établir un centre à l'Univers : il n'y perça point de rues, mais il laissa tous les chemins y aboutir. Ce ne furent ni palais, ni édifices publics, ni maisons même qu'il prétendit faire, mais de bons magasins, comme sont aujourd'hui les Villes de Crimée pour renfermer le butin, les bestiaux & les fruits de la campagne.

Un centre n'est qu'un point chez les Politiques, comme chez les Spéculatifs : mais un point énergique, & comme un foyer qui résulte de la réunion de tous les rayons qui partent de la plus vaste circonférence. Jamais Romulus ni les Romains n'eurent la pensée de fonder plusieurs Villes, ni de s'y diviser, mais de plusieurs Villes, de plusieurs Peuples, de plusieurs Empires, ils pensèrent toujours à n'en faire qu'un. Rome étoit dans leur idée la Ville par excellence. *Urbem quam dicunt Romam* ; la Ville tout court.

Les Sabins aboutirent les premiers

Tome II.

F

à ce centre universel. Leurs façons, leurs coutumes, leur caractère dur, belliqueux, tout Lacédémonien, leur bouclier même large & serré; Romulus appropria tout à son Peuple, & Numa ne l'imita même que trop par rapport à la Religion. Servius-Tullius, dans le même esprit, obligea les Albains, & toutes les Villes Latines qui étoient des Colonies d'Albe, à avoir un Temple dans Rome, pour être le centre de l'union des deux Peuples. L'éclat de Rome naissante apprit à tous ces Peuples à se connoître, & à se réunir la plupart contre Rome. Les Latins, les Herniques, les Volsques, surtout les Samnites, firent des efforts inconcevables pour maintenir leurs sphères particulières. Les Gaulois firent mieux : toujours prêts à aller, & à faire un coup de main, ils pénétrèrent jusqu'au centre de Rome même ; mais au lieu d'en reconnoître la stabilité, & de s'y fixer eux-mêmes, ils la ravagèrent croyant l'anéantir. Un peu de constance y ramena les Romains, bien résolus de ne plus désespérer, quel qu'ennemi qui se présentât à leurs portes, & de désavouer quiconque proposeroit d'en sortir : ce qui eut son

effet au temps d'Annibal. En attendant , toutes ces guerres d'Italie apprirent aux Romains leur métier.

Ce fut en effet leur métier ; métier plein de noblesse & d'intelligence. Car voilà le caractère Romain , caractère élevé , caractère intelligent , se portant toujours au grand , & s'y portant avec connoissance de cause , sans jamais prendre le change , sans jamais perdre de vue la conquête de l'Univers.

Peut-être ne l'envisageoient-ils d'abord que de loin : mais enfin leur projet constant fut dans tous les temps de s'arrondir autour du centre fixé par Romulus.

Végece dit , que ce fut sans doute un Dieu qui leur inspira la Légion. Attentifs à tout , & profitant de tout ce qu'ils trouvoient de bon quelque part qu'ils le trouvassent , les Romains parvinrent à cette ordonnance que notre usage même nous a fait trouver la meilleure de toutes les ordonnances militaires. La Légion étoit une armée complete , qui contenoit dans son sein toutes sortes d'armes & d'instrumens pour combattre , pour marcher , pour camper , pour se défendre , pour attra-

quer, pour toute sorte d'expéditions & de manœuvres militaires. La Légion avoit son infanterie & sa cavalerie, mais sa division principale étoit en armes pesantes & légères. Nos Soldats aujourd'hui, pris au hasard, & sans un certain choix qui caractérisoit la *Légion*, sont fort agiles, fort légers, & fort débarrassés. Pour l'attaque, ils ont des armes de reste. Les Romains, visant au solide & au vrai, étoient sur-tout armés pour la défense: sçachant bien qu'absolument il est utile & glorieux de vaincre, mais essentiellement nécessaire de n'être pas vaincu; le propre corps de la Légion consistoit dans les armes pesantes; & le propre emploi du Légionnaire étoit, selon Végece, d'être inébranlable comme un mur de fer, sans suivre, ni fuir l'ennemi; *nec fugere, nec sequi*. C'étoit un mur de fer en effet, le casque, la cuirasse, les bottes du Légionnaire, même Fantassin, étoient de fer.

De pareilles armes seroient insupportables pour nos Soldats; mais l'usage & l'exercice, selon Végece, adoucissoient tout. Une armée Romaine n'avoit d'autre nom que celui d'*exerci-*



*rus*, d'exercée. Elle étoit si bien exercée, qu'en un jour de combat, le Soldat Romain trouvoit du soulagement dans le poids même de ses armes. Hors de-là on l'exerçoit à porter & à manier des armes doublement pesantes. Aussi étoient-ils plus que des hommes : un travail continuel les fortifioit, & leur donnoit de l'adresse, qui n'est qu'une juste dispensation des forces que l'on a. Le moindre travail épuise nos troupes, & fait périr nos armées. C'étoit ce qui conservoit les Romains en vigueur & en santé. Aussi ne voit-on pas dans les Auteurs, que leurs armées transportées dans toute sorte de Pays périsseut beaucoup par les maladies. Le courage, au reste, n'étant guere que le sentiment de ses propres forces, & une espece de vigueur d'esprit qui résulte de celle du corps, étoit une vertu naturelle aux Romains.

Quel étoit donc ce travail & cet exercice si Romain ? Il étoit tout simple, & tel qu'il pourroit l'être chez nous. On marchoit, on couroit, on sautoit, on franchissoit des fossés, on en creusoit. On portoit des fardeaux de soixante livres; on remuoit sans cesse des terres, comme pour s'enter-

rer : un Soldat Romain étoit une espèce de Paysan endurci , plein de génie cependant & bien dressé , que ces esprits grossiers rendoient vigoureux , & qui survivoit à tous ces remuements de terre volontaires , passant toutes les nuits dans un camp bien retranché & presque dans une Ville murée.

Quelquefois ces Romains redevenoient hommes , & à l'ombre d'une paix ou d'une victoire , ils s'endormoient dans l'oisiveté : on les battoit donc. Quelquefois il n'y avoit pas de leur faute , & ils étoient battus par un ennemi plus intelligent dans l'art ; mieux armé , mieux monté. Ils ne connoissoient point ce petit esprit , qui s'obstine à périr plutôt que de convenir de son tort , & de changer. Ils n'oublièrent rien pour avoir des chevaux Numides , des Archers Crétois , des Frondeurs Balcares , des vaisseaux Rhodiens. Pyrrhus , Annibal , Mithridate , les Grecs , les Gaulois même , les trouverent dociles à l'instruction.

Du reste tout Romain étoit Soldat. Aujourd'hui sur un million de Sujets , un Prince peut compter dix mille Soldats , un centieme , ni plus , ni moins , si ce n'est qu'on force un peu la na-

ture des choses & en l'incommodant. Les anciennes Républiques , sur huit Citoyens, comptoient un Soldat , & chez les Romains , le Soldat & le Citoyen furent d'abord le même homme : cela venoit de ce que les terres étoient également parragées sans aucune disproportion de fortune, de condition , de cœur , d'esprit , de talens. On prenoit souvent le Soldat dans la ville , & le Dictateur à la charrue , au village.

Il n'en étoit pas de même à Carthage , qui étoit une autre espece de centre , dont l'activité céda enfin à celle de Rome. Par malheur pour Carthage , au moment où les deux Empires se choquerent & se disputèrent l'Univers , Carthage se trouva dans toute sa splendeur , & Rome dans toute sa force : celle-là étoit faite , celle-ci en voie de l'être. Carthage étoit riche : l'or & l'argent s'épuisoient. Rome étoit pauvre , la vertu ne s'épuise jamais. A Rome les fortunes étoient égales : à Carthage des particuliers avoient des richesses de Rois. Tout étoit vénal dans celle-ci : dans celle-là , la vertu seule donnoit la préférence , mais une préférence aux fatigues. Deux

factious irréconciliables divisoient Carthage : les uns y vouloient toujours la guerre, les autres toujours la paix ; & sans jamais bien faire la guerre, jamais on ne jouissoit de la paix. Les Romains toujours guerriers ne se divisoient qu'au défaut de vrais ennemis. Les troupes Carthaginoises battues devenoient insolentes, & punissoient leur Général de leur propre lâcheté. Le Consul Romain décimoit des troupes qui avoient fui, & les ramenoit à l'ennemi.

Carthage, mal établie dans son propre terrain, & environnée d'Alliés mal affectionnés, étoit à la moindre perte d'une bataille forcée à la paix & à la soumission. Rome put perdre impunément trois grandes batailles contre Annibal, sans voir ses Alliés l'abandonner ; & à la quatrième, elle étoit assez sûre d'elle-même pour mettre à l'encheire le champ de bataille occupé par l'ennemi. N'imaginant pas qu'elle pût exister, si elle ne commandoit pas, il n'y avoit ni espérance, ni crainte qui pût la forcer à la paix. Pyrrhus victorieux, se croyant sans doute fort médéré d'offrir la paix, dut être bien étonné de s'entendre dire qu'il n'y au-

roit point pour lui de paix que lorsqu'il seroit hors de cette Italie qu'il croyoit tenir. Pour Annibal, il a beau multiplier les victoires, & enlever à Rome tous ses Alliés: en Afrique, & sous les murs de Carthage; c'est-là que Rome envoie Scipion lui parler de paix, & la lui donner, après l'avoir chassé d'Italie, même avant que de l'avoir battu. Le battre étoit pourtant une formalité, sans laquelle le fier Romain ne lui auroit jamais accordé la paix. Il la lui refusa en ennemi, jusqu'à ce qu'il pût la lui imposer en maître.

De ce seul coup l'Italie inséparablement unie à Rome, & ne formant plus qu'un même corps, un même centre avec elle, l'Afrique & l'Espagne ne furent plus que comme une demi-circonférence à l'Occident & au Midi, qu'il n'étoit plus question que d'arrondir un peu à l'Orient & au Nord. Le Nord se défendit assez, mais l'Orient, la Grece, la Macédoine, la Syrie, l'Egypte déjà énervées par le luxe Asiatique, & la politesse Attique, étoient fort prêtes à subir le joug. La Grece, partagée en plusieurs petites Républiques, qui étoient comme autant de

petits tourbillons, trop agités pour recevoir la Loi les uns des autres, trop foibles pour se la donner, vint comme d'elle-même se perdre & recevoir son point d'équilibre dans le centre du grand tourbillon, qui venoit d'absorber Carthage. Les Étoliens d'un côté, & Philippe dans la Macédoine maintenoient bien une espece d'équilibre vacillant : mais à l'arrivée des Romains tout équilibre fut rompu.

Philippe étoit un Prince habile, mais il manqua d'habileté en deux points. 1°. Il secourut Carthage, mais sous main, & trop peu pour l'empêcher de succomber, quoique trop pour ménager l'orgueil des Romains. 2°. Après avoir été long-temps aimé des Grecs, il les chicana dans un temps où il auroit dû être juste par ambition ; & au lieu de tourner sa politique à réunir la Grece contre l'ennemi commun, il aigrit les esprits en s'amusant à discuter de petits intérêts quand il s'agissoit de son existence. Les Étoliens, furieux de ses procédés, & toujours fols en général, armerent les Romains contre lui, ou contr'eux-mêmes. Philippe, vaincu à la journée de Cynosephales, se réduisit à un Trai-

ré, qui fut moins un Traité qu'un abandon de ses propres forces. Les Etoliens se crurent désormais le centre de tous les Etats voisins, lorsqu'ils sentirent tout-d'un coup tous ces petits nœuds se relâcher autour d'eux, pour ne former plus qu'un nœud commun, qui les enchaînoit eux-mêmes au centre général; & les Grecs charmés de l'humiliation de Philippe & des Etoliens réduits à leur niveau, voulurent bien se croire libres sur la foi des Romains, qui les déclarerent tels avec beaucoup de sollemnité dans les jeux olympiques. Rome, qui égaloit ses Citoyens à des Rois, avoit assez bonne opinion d'elle-même pour croire aussi que leur esclavage étoit une vraie liberté.

Les Etoliens au désespoir, & toujours extrêmes, appellerent Antiochus pour les secourir, sans doute à porter le poids de leurs chaînes. Antiochus, en Roi Asiatique, sembla ne venir dans la Grece, avec une petite partie de ses forces, que pour avertir les Romains d'aller à lui. Il fut battu, & s'enfuit en Asie plus effrayé que vaincu. Les Romains l'y suivirent, & le réduisirent au Traité le plus infâme

qu'un grand Prince ait jamais fait.  
» Je ne sçache rien de si magnanime,  
» dit , à cette occasion , le célèbre *Au-*  
» teur des *Considérations* , que la réso-  
» lution que prit un Monarque qui a  
» régné de nos jours , ( Louis XIV. )  
» de s'ensevelir plutôt sous les débris  
» du Trône , que d'accepter des pro-  
» positions , qu'un Roi ne doit point  
» entendre. Il avoit l'ame trop fiere  
» pour descendre plus bas que ses mal-  
» heurs ne l'avoient mis , & il sçavoit  
» bien que le courage peut raffermir  
» une couronne , & que l'infâmie ne  
» le fit jamais ».

La Syrie ayant subi , & l'Egypte de-  
mandé le joug , Mithridate seul donna  
l'exemple aux Nations indomptables  
du Nord , d'opposer leur férocité &  
leur barbarie à la mollesse & au faste  
Asiatiques , qui , depuis la conquête de  
l'Orient , commençoient d'être des vi-  
ces tout Romains : car Rome conqué-  
roit & acquéroit tout l'Univers sans  
exception. Mithridate succomba , parce  
qu'il fut trahi par ses Alliés , par ses  
troupes , par ses femmes , par ses en-  
fants , & que le train étoit pris de con-  
quérir , de premiers obstacles n'arrê-  
tant jamais , au point précis , un grand



mouvement qui a pris son accélération, & ne faisant tout au plus que le retarder. Mithridate se défendit, attaqua, battit les Romains jusqu'à trois fois, leur enleva leurs plus belles conquêtes, en fit lui-même. Il fallut un Sylla, un Lucullus, & enfin le grand Pompée, pour achever par la mort de ce Roi, plus que par sa défaite, le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome, qui trouva à cet écueil, même en le franchissant, les semences de sa prochaine décadence dans le projet que Mithridate ne put exécuter, de porter la guerre en Italie, comme Annibal, par les Palus Méotides, & avec les mêmes Nations qui détruisirent avec le temps l'Empire, en suivant le même chemin, & le même plan, ou le même esprit.

En attendant, Rome se soutint encore, & parut même quelque temps s'agrandir par un détail de conquêtes, qui n'étoient pourtant que le développement, l'arrondissement de celles de Carthage, de l'Espagne, de la Grece & de la Macédoine. Un certain éclat attaché dès-lors au nom Romain, tint toute la Terre en silence, & tous les Rois en respect. Risquer une guerre,

c'étoit s'exposer à se voir accablé du poids de toute la puissance Romaine. Ces Rois Asiatiques, vivant dans les délices, aimoient mieux s'avouer vaincus, qu'à l'être. Sous le nom d'Alliés, ils étoient sûrs qu'ils ne recevroient d'injures que des Romains, qui, du reste, étant maîtres de tout, avoient dans le fond assez de modération, & les mettoient à couvert des entreprises de leurs voisins : car leur protection étoit sacrée de toute façon. Elle préservoit les Rois & les Peuples de toute attaque passive & active : ils ne pouvoient ni être attaqués, ni attaquer, toute la force partant du centre, & ne faisant que circuler doucement à la circonférence.

Rome ne s'approprioit point ses conquêtes, elle n'en retenoit que le souverain domaine, la haute juridiction : elle n'entroit point dans tous les petits détails du gouvernement : ses Citoyens étant des Rois, elle ne vouloit commander qu'à des Rois : c'est la folie des Conquérans, de vouloir donner à tous les Peuples leurs loix & leurs coutumes. Cela n'est bon à rien : car dans toute sorte de gouvernement on est capable d'obéir. Ce n'étoit tout

au plus qu'aux Chefs des Nations, des  
 Républiques, des Royaumes, que  
 Rome imposoit les mêmes loix, leur  
 permettant de reste de maintenir cel-  
 les de leur gouvernement particulier.  
 Rome n'étoit pas proprement une Mo-  
 narchie, ou une République; mais la  
 tête du corps formé par tous les Peu-  
 ples, ou par tous les Rois du Monde.  
 Pourroit-on, dans un objet aussi grave  
 & aussi sérieux, hasarder une expres-  
 sion frivole? Rome étoit une espece  
 d'Oiseleur, qui se contentoit de cou-  
 per les ailes à tous les oiseaux qu'il  
 prenoit, sans en mettre aucun en cage.  
 Elle désarma l'Italie, Carthage, Phi-  
 lippe, les Grecs, les Rhodiens, toute  
 la Terre; ôtant aux uns leur marine,,  
 aux autres le commerce, à d'autres  
 leurs arsenaux, leurs fabriques, à quel-  
 ques-uns tout cela ensemble, divisant  
 les Etats en plusieurs parcelles, mul-  
 tipliant les Rois pour les anéantir,  
 rompant toutes les confédérations,  
 toutes les alliances, tous les traités,  
 toutes les amitiés particulières. Met-  
 tant son amitié, son alliance, sa pro-  
 tection à un si haut prix, qu'on se  
 persuadoit qu'être l'Allié ou l'Ami du  
 Peuple Romain, c'étoit assez, & c'é-

toit tout. Cependant, comme le cœur humain va toujours en avant ; que l'orgueil n'est pas si éloigné des passions les plus basses & les plus sordides, & qu'enfin l'or & l'argent sont les grands nerfs de la guerre, Rome amollie & éternée par sa gloire même, devint avide, avare, injuste, cruelle, & tout l'or & l'argent de l'Univers devinrent enfin aussi tout Romains. Ces Maîtres du Monde, non-seulement dans les commencemens, mais dans tous les temps, furent pour la plupart d'origine servile, & le Peuple Romain fut presque toujours composé d'affranchis. La merveille, c'est que le feu de la sédition régna toujours dans ce centre. Ces Guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au-dehors, ne pouvoient pas être bien modérés au-dedans. Un système de liberté est un système d'agitation & de feu : mais il peut y avoir de l'union dans un Etat où l'on ne croit voir que du trouble. A Rome la division étoit dans le Peuple, & l'union dans le Sénat. Or c'est ce feu modéré par cet union, qui vivifie tout dans une sphere. Il n'y a point d'Etat qui menace si fort les autres d'une conquête, que celui qui est dans les

horreurs d'une guerre civile, qui ne va pas jusqu'à sa destruction. La guerre civile est un mal, & un très-grand mal ; mais il en résulte ce bien, que tout le monde, Noble, Roturier, Bourgeois, Artisan, Laboureur, y devient Soldat ; & lorsque par la concorde toutes les armes sont réunies, un Peuple de Guerriers va tomber sur un Peuple de Citoyens mal disciplinés. Oter aux Romains les divisions du Tribunal, c'étoit ôter le feu central à la Terre.

Cependant comme le principe de vie est tôt ou tard pour nous un principe de mort, & que le mouvement détruit tout, après avoir tout produit, & qu'enfin les guerres civiles, les séditions, les divisions mauvaises par elles-mêmes, ne sont bonnes après coup, que par un ordre particulier de la Providence ; Rome arrivée par leur moyen à ce point de grandeur, dut trouver, dans cette grandeur même & dans ses causes, les causes de sa ruine, & de son retour parfait à la petitesse de son origine.

Lorsque sa domination étoit bornée à son territoire, ou au continent de l'Italie, on levoit aujourd'hui une Légion : demain elle entroit en cam-

pagne ; elle partoît le matin , elle ren-  
troit le soir , ou peu après ; & le Ci-  
toyen devenu Soldat , redevenoit tout  
de suite Citoyen , ou plutôt étoit tou-  
jours l'un & l'autre. Mais quand Cé-  
sar passe les Alpes , & Pompée les mers ,  
on les perd de vue : ils perdent de vue  
la Ville ; & Rome ne sçait plus avec  
le temps ; si celui qui commande ses  
armées est son Général , ou son Enne-  
mi ; & si ses armées sont ses armées ,  
ou les armées de Pompée & de César.  
Et ces Héros qui disposent des armées ,  
& des Provinces , & des Peuples &  
des Rois , ne sçavent plus obéir , & les  
centres du Gouvernement se multi-  
plient au préjudice de l'unité & de  
l'union. Ajoutez que le Peuple Ro-  
main ayant eu d'abord le loisir de pren-  
dre l'esprit de la Bourgeoisie , de la  
République , de la Patrie , du nom Ro-  
main , n'en eut plus le temps , lors-  
que Rome ayant atteint son période  
de grandeur , les fortunes devinrent  
rapides , l'opulence extrême , le faste  
excessif , les Esclaves se multipliant ,  
on multiplia les Affranchis : l'affluence  
des Peuples accéléra le reflux , la cir-  
culation fut précipitée ; les Nations  
vinrent se confondre dans Rome ; les

vrais Romains allerent comme se noyer chez toutes les Nations ; & le centre ne fut plus qu'un cahos vague & informe , un bouillonnement tumultueux de tous les esprits , de toutes les manieres de penser , de toutes les mœurs , de tous les vices , & de toutes les folies de tout l'Univers.

La République devant donc nécessairement périr , il n'étoit plus question que de sçavoir comment , & par qui. Marius & Sylla commencerent par tout bouleverser : leurs guerres soufflerent la discorde dans tous les cœurs. Sylla sur-tout corrompit à jamais les Soldats , en leur donnant les terres des Citoyens , & tout fut divisé par les proscriptions dont il ensanglanta l'Empire.

Ces procédés étoient outrés : on auroit pu en revenir. Mais deux hommes également ambitieux , Pompée & César , effacerent par leur crédit , par leurs exploits , par leurs vertus mêmes , tous les autres Citoyens. César avec plus de vices avoit moins de défauts ; & Pompée avec plus de défauts , avoit moins de vices. La vanité dans ces premieres places est peut-être un grand vice. Pompée caressa la multitude pour

en devenir l'idole : il rendit au Peuple le pouvoir que les Loix de Sylla lui avoient ôté , & le Peuple le lui rendit avec usure , en accumulant sur sa tête tous les honneurs , tous les emplois , toutes les magistratures.

Il en usa avec modération : mais César s'en irrita , & Pompée en fut alarmé : & avec cette modération & cet esprit idolâtrique d'avoir tous les suffrages, il acheva de tout perdre en partageant sa puissance avec César & Crassus, sous le nom fatal de Triumvirat. César ne fit pas la même faute ; & à l'aide de la part qu'on lui communiqua , il usurpa enfin à Pharsale tout le pouvoir de Crassus, de Pompée , du Peuple & du Sénat sans retour. On l'assassina , & il seroit bien mort tôt ou tard. Mais il étoit impossible que la République se rétablît. César ne l'avoit détruite que parce qu'elle s'affaisoit naturellement sous sa propre grandeur. Antoine , Lépide , ne parurent , dans ce nouveau tourbillon , qu'en passant , & comme des comètes de sinistre présage. De quels désastres n'étoit point menacé un Empire où de tels personnages pouvoient se trouver à la tête des affaires ?



et la République qu'à demi ; & la sauvant qu'à demi , il la perdit à fait. En détruisant Catilina , lui avoit échappé ; en écartant Crassus , il éleva Octave ; & César & Octave furent plus efficaces pour la ruine de la République , que n'auroient jamais été Catilina & Crassus . Avec des parties admirables pour jouer un second rôle , Cicéron étoit inutile pour jouer le premier : il avoit un beau talent , mais une ame souvent commune . Il vouloit sauver la République , pour s'en vanter : au lieu d'agir avec adresse , il se voyoit toujours le premier dans toutes les affaires , il ne faisoit les choses qu'au travers de cent faibles passions : outre la réussite principale , il cherchoit mille petits succès particuliers qui aborboient la réussite

pris. Tibere la rendit dure & rampante. Fier & absolu, il remplit Rome de flatteurs, timides & ombrageux; il sema par-tout la défiance, le Sénat fut avili, & le Peuple Romain ne remporta de son ancienne splendeur que l'amour frivole des spectacles & des largesses. Et par cet endroit les plus méchans Princes, Caligula, Néron, Commode, furent ses idoles, allant jusqu'à se donner eux-mêmes en spectacle, mendiant les applaudissemens par les profusions, & multipliant du reste les revers de fortune, & l'abaissement des grands noms toujours odieux au peuple qui trouve sa sûreté dans sa bassesse.

Ces Empereurs en firent trop cependant : les Armées, à qui dans le fond César & Auguste devoient leur titre & leur pouvoir d'Empereur, connurent leur force, & les Généraux dédaignèrent le titre de *Lieutenans*, *Légats*, & reprirent l'ancien nom d'*Empereur*, *Imperatores*. Et comme il y avoit plusieurs armées, on vit en même-temps plusieurs Empereurs : & comme aussi rien n'est si capricieux, ni si capable de se jouer des fortunes & de la vie des hommes que le Peuple

le militaire qui se mutine , celui d'une Légion éliſoit aujourd'hui Empereur , étoit maſſacré le lendemain à gré d'une autre ou de la même Légion. Pluſieurs eurent à peine le temps de ſ'annoncer à Rome , & beaucoup moins de ſ'y établir ; tout annonçoit une Scifſion permanente.

Dioclétien la fit cette Scifſion , en ſe ſeignant qu'il y auroit désormais deux Empereurs & deux Césars , cédant ainſi au torrent qui entraînoit l'Empire , & Conſtantin conſomma cet ouvrage en établiffant le principal ſiège de l'Empire à Conſtantinople , pour ſe tenir de plus près ſur les Parthes , ſur les Perſes , & ſur ce déluge de Barbares , Goths , Huns , Alains , Vandales qui venoient fondre contre les Romains de toutes parts , ſur-tout par les Palus Méotides. L'Empire étoit ſur ſon penchant de ſa ruine , cependant les cœurs ſ'adoucirent : les armées devinrent moins audacieuſes , & le gouvernement cefſa d'être tout militaire ; mais la Jurifprudence prenant la place des armes , il devint par le génie de l'Orateur qui gagna la Cour , tout plein de formalités & de chicanes. On ne vit bientôt plus régner que les vices des

ames foibles & des crimes réfléchis.

Aux chicanes de la Jurisprudence, l'esprit sophistique des Grecs fit succéder celles de l'Ecole : les Justinien, les Valens, les Léon l'Isaurien multiplierent les codes & les disputes de Religion. Cependant l'esprit militaire des Romains fut tout-à-fait anéanti par les diverses especes de petit esprit attique. La discipline se relâcha tout-à-fait, il n'y eut plus d'exercices, & tout de suite on trouva les armes trop pesantes, ces armes dont le poids même avoit subjugué l'Univers; on dépouilla le casque, la cuirasse, toutes les armes défensives, dans le temps que l'Empire, attaqué de toutes parts, étoit par-tout obligé de se défendre : on ne retrancha plus les camps, & le nom même de la Légion disparut. L'Empire tout-à-fait en proie aux Barbares, ne se défendit contre les uns que par le moyen des autres : on leur céda tout-à-fait celui d'Occident, l'Italie, Rome, à condition qu'ils défendroient celui d'Orient. Cet Empire Grec ou Romain survécut ainsi à celui de Rome, mais ce fut à sa honte. Défendu par les Barbares qui l'avoient envahi à l'Occi-

, il fut investi de nouveaux Bar-  
s, par les Avars d'un côté, & de  
re par les Perses, & bientôt en-  
par les Sarrazins Mahométans;  
les Turcs le ruinerent en détail,  
ar la prise de Constantinople le  
isèrent peu-à-peu à rien.

---

---

## UR LA LITTÉRATURE

### DES ROMAINS.

*Historique de la Litt. des Romains.*

*Dublin 1724.*

QUAND on considère les commence-  
s de l'Empire Romain, la forme  
reçut d'abord de son Législateur,  
es qualités des premiers membres  
le composèrent, on n'est point  
né de voir régner autour de son  
beau, une sorte de férocité entiè-  
ment opposée à la politesse & aux  
mœurs d'un Peuple cultivé. Cette  
féroce barbarie se changea insensible-  
ment en une austère fierté, qui fit,  
les premiers Héros de Rome,  
les seuls secours de la nature,

mépriserent les ressources de l'Art ; dont ils n'empruntoient rien qui pût éclairer leur raison , ou élever leur courage. Ils ne connurent ni le prix des Ouvrages d'esprit , ni les avantages de l'étude , qu'ils regarderent comme une occupation frivole & incompatible avec la gravité d'un Citoyen. Ce qui les fortifia dans ce préjugé , fut de voir , qu'avec une exacte discipline & beaucoup de constance , ils subjugoient les autres Nations , qui en sçavoient par conséquent moins qu'eux.

Tout ceci est fondé sur l'aveu même des Romains. Virgile qui vivoit dans un temps où toute la politesse & tous les Arts du monde étoient réunis à Rome , n'accorde d'autre prééminence à cette Capitale , que celle qui naît de la science de commander & de vaincre. La raison que donne Horace de la lenteur des progrès de la Poésie Romaine , lorsqu'il dit que ses compatriotes en reçurent trop tard les modèles de la main des Grecs , peut s'étendre à toute la Littérature des Romains en général. Le peu de commerce qu'ils eurent avec la Grèce , regardée à juste titre comme le

entre des beaux Arts, les priva longtemps des moyens de cultiver & d'embellir leur génie naturellement susceptible de la plus riche culture.

Le commerce des Romains avec la Grece, ne commença proprement qu'environ l'an de Rome 555, lorsqu'ils entreprirent de la défendre contre Philippe de Macédoine, qui avoit des desseins sur sa liberté. Sous le nom de Libérateurs, ils s'en rendirent les maîtres en effet, & alors la Grece captive, dit Horace, soumit à son tour les Vainqueurs, & régna par ses Arts en Italie. Rome eut des Poètes distingués, la plupart Dramatiques. Le plus grand nombre fleurit entre la première guerre punique, & la fin de la troisième. Les plus remarquables furent Livius, Andronicus, Nevius, Ennius, Pacuvius, Accius, Cecilius, Plaute, Afranius, Terence & Lucile. Horace qui ne fait mention que de la première guerre Punique, dit que les Romains nirent à profit le loisir de la paix, qu'ils étudierent les Ouvrages de Sophocle, de Thespis & d'Eschyle, & qu'ils essayèrent de les traduire dans leur langue.

Mais ce ne fut qu'après la ruine de

Carthage que le goût des Sciences fit de grands progrès parmi les Romains: ce goût augmenta sensiblement de jour en jour. Depuis le temps dont nous parlons jusqu'à la mort de Sylla, il s'écoula près de 70 ans. Ce fut dans cet intervalle que parurent Crassus & Antoine, Orateurs si vantés, qui, après avoir partagé le sceptre de l'éloquence, furent remplacés par Sulpitius-Cotta, Hortentius, & beaucoup d'autres dont on peut voir les noms dans le *Brutus* de Cicéron. Ce fut aussi vers ce temps-là que les deux Scevola, l'Augure & le Pontife, porterent la science du droit civil à sa perfection. Lucrece, qui vivoit environ le temps de la guerre de Jugurtha, & qui a développé avec tant d'art la doctrine d'Epicure son Maître, peut nous aider à fixer l'époque de la pureté du style & du bon ton de la Poésie. Les Philosophes universellement estimés & recherchés furent appelés de toutes parts pour former la jeunesse par leurs leçons, & pour diriger par leurs conseils, les Citoyens qui étoient à la tête des affaires.

Lucullus qui succéda à Sylla, dans la gloire militaire, lui fut supérieur du côté des Lettres. Il acquit dans sa



jeunesse une si parfaite connoissance des deux seules Langues qui fussent alors estimées, qu'ayant formé le projet de composer une Histoire, il tira au sort s'il l'écrirait en Grec ou en Latin, en prose ou en vers. Après s'être distingué par des exploits mémorables dans la guerre de Mithridate, il profita dans une retraite sçavante, du loisir de la vie privée, pour étendre la sphere de son érudition. Il fit construire un bel édifice qu'il meubla d'un grand nombre de livres très-bien copiés. Cette riche Bibliothèque fut ouverte à tous les Curieux.

Cicéron réunit la pompe du style à la sublimité de l'éloquence. Velleius-Paterculus observe qu'il y a peu d'Orateurs avant lui qu'on puisse goûter, qu'il y en a eu encore moins qu'on puisse admirer, s'ils n'ont eu l'avantage de le voir ou d'en être vus. Ses Ouvrages Philosophiques lui ont mérité le même éloge. Du moins on peut dire, sans manquer aux Philosophes qui l'ont précédé, qu'il n'est pas moins estimable par ses Ecrits philosophiques que par ses autres productions. La gloire de traiter dans sa Langue

les matieres de Philosophie, lui étoit réservée, & nul Sçavant n'y avoit prétendu avant lui. C'est ce qu'on peut apprendre de lui-même en divers endroits de ses Ouvrages, & particulièrement à l'entrée de ses *Tusculanes*, où il ébauche en même-temps l'Histoire du progrès & de la fortune des Arts parmi les Romains.

Craſſus, Pompée, Antoine, Céſar, Caton & Brutus, occuperent presque tous dans le même-temps la ſcene du monde. Rome compta peu de Citoyens plus cultivés. Les trois premiers ſe bornèrent à l'éloquence, juſqu'au moment où ils prirent les armes. Les trois autres, outre la ſupériorité qu'ils eurent dans l'art oratoire, primerent encore dans les autres parties de la Littérature. La Poéſie & la Philosophie charmerent le loifir de Céſar. Il ſera toujours le modele des Hiftoriens, comme il eſt celui des Héros. Brutus étudia toutes les opinions & fit des progrès dans chacune.

Le regne d'Auguſte fut, comme tout le monde ſçait, l'époque la plus brillante de la Littérature & de la puiffance des Romains. Toutes les riges délicates qui avoient été transplan

tées du sol de la Grece à Rome, cultivées par la main d'un Empereur se couvrirent de fleurs sous l'astre de la paix. J'ai souvent été surpris qu'on n'attribuât qu'à Mécène la gloire de les avoir fait prospérer. Il est à croire qu'il n'y contribua qu'en imitant son Maître. Les penchans des Princes décident communément ceux de leurs favoris. Mécène eut le titre de Protecteur des talens, titre brillant sans lequel il eût été enseveli dans l'Epicuréisme & dans l'oubli. Mais si le titre de Protecteur unique du génie n'a pas été donné à Auguste, on ne peut lui refuser celui de Sçavant. On en sera convaincu par la lecture de Suétone, qui fournit la preuve la plus abondante de l'érudition de cet Empereur. Son goût prodigieux pour l'éloquence & les Beaux-Arts; son attention à préparer tout ce qu'il avoit à dire en Public, quoiqu'il eût la plus grande facilité à parler sur le champ; son style poli & plein de clarté; la connoissance qu'il avoit acquise de la Littérature Grecque sous les meilleurs Maîtres de Rhétorique & de Philosophie; l'histoire de sa vie qu'il fit en treize Livres; son Discours pour exhorter à l'é-

tude de la Philosophie; enfin quantité de monumens de son sçavoir, l'ont égalé aux plus sçavans Princes dont l'Histoire fait mention.

Du point où nous sommes arrivés, il y a plaisir à contempler l'horison littéraire de Rome, à jeter un coup-d'œil rapide sur les divers objets qu'il renferme. L'éloquence, à la vérité, semble fuir dans le lointain : elle appartient plus au siècle d'Auguste qu'à son regne, ayant fini avec la République dans Cicéron. Mais l'Histoire & la Poésie protégées par l'Empereur acquièrent toute la perfection dont elles étoient susceptibles, entre les mains de Tite-Live, de Virgile & d'Horace; & si l'on veut y joindre la Philosophie, les deux Poètes qu'on vient de nommer, n'en donneront pas une idée moins avantageuse que de leur propre Art. Je ne crois pas qu'on refuse à Horace l'éloge qui lui a été donné par le Chevalier Temple, d'être un guide excellent dans l'art de vivre, un interprète fidele du bon sens dans la conduite. On a dit, que quand les principes de tous les Arts seroient perdus, on en retrouveroit le dépôt dans Virgile. Il est vrai qu'il pénétra fort avant

dans les myſteres de la Nature; qu'il les orna de toutes les graces de la Poéſie dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages. Dans l'admirable morceau du ſecond Livre de ſes Georgiques, où il exprime avec une ſorte de transport ſon penchant pour la Poéſie, il ſemble diriger toutes ſes vues du côté des ſpéculations philoſophiques, & vouloir régler le langage des Muſes ſur le ton de la Nature.

Après le regne d'Auguſte, on vit tomber le vol ſublime des Muſes & des Aigles Romaines. La chute des unes entraîna vraisemblablement celle des autres. On auroit tort d'attribuer cette double décadence au changement de gouvernement, ou à l'établiſſement de la puiffance monarchique. Si les Succéſſeurs d'Auguſte avoient ſuivi ſon exemple & ſes maximes, Rome auroit compté des jours plus glorieux ſous leur ſceptre que ſous les faiſceaux de ſes Conſuls. Mais lorſque Tibere eut introduit un nouveau plan de politique, & que les Céfars eurent commencé à donner au monde le ſpectacle d'une conduite dont les Tarquins auroient rougi, la littérature, les mœurs, la diſcipline, tout céda au torrent de la

corruption. Pendant les six regnes qui suivirent Domitien, les Lettres parurent sortir quelque temps de l'oubli : rappellées à la Cour, elles y reçurent les caresses & les applaudissemens des meilleurs Princes que Rome eût encore vus. Les travaux de Tacite, de Suétone & de Pline le jeune, donnerent plus d'éclat au regne de Trajan que tous ses exploits. Si ces Ecrivains n'égalèrent pas le style des Anciens, ils leur furent supérieurs à d'autres égards. Tacite mania l'Histoire en Politique plus profond, & respecta davantage la vérité. Pline parla en Orateur plus ingénieux & pensa avec plus de délicatesse. Si l'on veut ranger sous le même point de vue Plutarque élevé au Consulat par Trajan, qui composa la plus grande partie de ses Ouvrages à Rome, & Quintilien qui florissoit peu de temps auparavant, nous aurons la liste exacte des Sçavans qui brillèrent alors. Le temps où ils parurent, peut être regardé comme le crépuscule de la Littérature après le déclin du beau siècle d'Auguste. On le compareroit encore mieux à l'éclair vif & passager que lance une flamme expirante.

---

*OBSERVATIONS sur le même sujet , par M. de la Bletterie , dans sa Traduction de quelques Ouvrages de Tacite. Paris 1755.*

LES études des Romains étoient plus bornées que les nôtres. Jamais ils ne se livrerent aux spéculations Métaphysiques, non plus qu'aux sciences exactes. Tout cela leur paroissoit trop appliquant , trop capable d'absorber l'homme entier, de l'enlever à la vie active, & de le distraire des devoirs de Citoyen. La Physique même n'eut aucun attrait pour eux : ils se croyoient faits pour conquérir le monde, & non pour l'étudier. De toutes les langues étrangères, le Grec fut la seule dont ils crurent avoir besoin. Quant à ce genre de Littérature, qui s'occupe des débris de l'antiquité, dans le dessein de l'éclaircir & de la connoître, ils le négligerent totalement. S'ils rechercherent quelques Antiques, ce fut pour les faire servir au luxe, & pour repaître une stérile vanité. Je ne parle point des Arts : Rome les accueillit

par air; mais elle les méprisa toujours par principe. Les Artistes ne furent à ses yeux que des manœuvres & des Esclaves, & tandis qu'elle les payoit largement, elle ne put ou ne voulut leur accorder la récompense la plus flatteuse pour le génie, la seule qui puisse l'échauffer & le perfectionner, je veux dire une estime éclairée, une admiration fondée sur le discernement..... L'ancien Gouvernement avoit accoutumé les Romains à n'estimer, outre la Science de la guerre, que le talent de la parole & la connoissance des loix, moyens suffisans pour une République de devenir homme d'Etat, & d'acquérir une grande autorité parmi ses Concitoyens.

---

## SUR L'ÉLOQUENCE

### DES ROMAINS.

*Extr... du Discours sur le Barreau  
de Rome. Paris 1755.*

**A**VANT les Scipions l'Eloquence Romaine n'étoit gueres qu'en son enfance. Dans les délibérations on ramenoit



tout à l'équité, & à l'utilité commune; *æqui bonique Consulite*. Le zele de la Patrie étoit trop sincere & trop général, pour éprouver de la part d'aucun intérêt étranger de ces obstacles, qui ne cedent qu'à de grands efforts de l'éloquence. Dans leur langage, comme dans leurs mœurs, les premiers Romains étoient simples, sobres & austeres. Le siecle des Scipions fut l'aurore de la belle Littérature & le regne de la véritable vertu Romaine; c'est-à-dire, qu'alors cette vertu devint plus douce & plus aimable, comme le sçavoir plus poli & plus étendu. Sous les Dictateurs perpétuels, les progrès de l'Eloquence, des Arts & des autres Sciences, furent plus rapides. Le succès des fameux Orateurs, aiguïsa les talens & multiplia les émules dans cette carrière: ce fut par ces puissans ressorts que l'éloquence Romaine parvint à la perfection: la servitude en les rompant, précipita la chute de l'éloquence, qui s'ensevelit avec la liberté dans le tombeau de Cicéron. Bientôt le Barreau ne retentit plus que des clameurs des Sophistes, il se fit dans les idées une aussi grande révolution que dans le

Gouvernement. Les Orateurs eurent pour rivaux les Empereurs mêmes, dont la vanité jalouse ne souffrit gueres que les talens qui voulurent l'encenser. La source des grands sentimens étant tarie, le génie n'eût plus d'effort, ni d'élévation.

## SUR LES EMPEREURS

### R O M A I N S.

ON peut distinguer trois âges dans la succession des Empereurs Romains, depuis Auguste jusqu'à Constantin. Le premier ne comprend guere que des sujets indignes du Trône; un Tibere, un Caligula, un Claude, un Néron, un Domitien. Quels noms! Sans Auguste & sans Titus, l'histoire de cet âge seroit comme celle des Ours & des Tigres; un tissu de meurtres; une suite non interrompue de ravages, une guerre constamment soutenue contre le genre humain. Le second âge commençant à Nerva, abonde en Princes généreux & bienfaisans. On se rappelle volontiers, pour l'honneur de l'humanité, les Trajan, les Adrien, les

in, les Marc-Aurele, les Pertinax. Malheureusement une si belle action est souillée par les excès d'un tel que Commode, mais c'est comme le prélude du troisième qu'on peut bien appeler la lie des. Rome ne vit dans cet intervalle qu'Alexandre Severe, qui méritait de commander à des hommes. Les Césars parurent prendre à tâche d'immortaliser par des fureurs, des crimes & des folies? Qu'est-ce qu'un Julien, un Caracalla, un Elagabal, un Héliogabale, un Maximin, un Philippe, un Valérien, un autre, &c. Ce n'a pas été une petite tâche pour les Historiens de représenter ces événemens compris dans cette histoire, car il faut avouer que les traits hideux de tant de maux, de cruautés, ne flattent pas assez la curiosité qu'on s'y arrête avec complaisance. Sans doute que les crayons ont souvent tombés des mains de ces peintres, en faisant effort pour peindre un Caracalla, un Héliogabale, & tant d'autres indignes d'être représentés par l'opprobre du Trône & du genre humain.

## SUR PLUTARQUE

*Vie de Plutarque, par Dryden*

C'EST assez le sort des Historiens, plus ils font la gloire des autres moins on fait ordinairement pour leur; il s'en faut bien entre les célèbres que leur personne soit connue à proportion de leurs Ouvrages. Ce dont on a à se plaindre sur Plutarque, si négligé de ses Compatriotes qu'il ne se trouve pas une plume qui soit entrée dans quelque détail qui le regarde. Ainsi, excepté quelques traits répandus dans Suidas, il faut glaner dans les Ouvrages de Plutarque pour composer sa vie.

Pindare, Epaminondas & Plutarque, sont les trois grands hommes qui, pour l'esprit même, ont mérité que les Athéniens pouvoient trouver des rivaux jusques dans le sein de la Béoïe; cette Province si décriée par la dureté & la grossièreté du climat. Plutarque lui-même naquit à Chalcis, sous l'Empire de Claude. Ce

rapporte de son éducation toute philologique, n'est pas certainement d'une région qui ne méritât d'être distinguée que par les béliers gras, *Verveum in patria*, &c. Soustraits à l'esclavage des langues mortes, lui & les autres jeunes gens s'appliquoient de bonne-heure à l'étude de la nature, mais cette étude même tendoit à un but plus relevé, les mœurs & le bien public. Ammonius leur Maître la sçavoit diversifier par un mélange sage de plaisirs & d'exercices. La table avec lui étoit devenue une véritable Académie, où l'on prenoit le premier goût d'une société cultivée, polie, capable de discrétion & de raison, au milieu des périls de la volupté.

Le desir d'apprendre, qui étoit insatiable dans Plutarque, lui fit chercher de nouvelles connoissances chez les Prêtres & les Philosophes d'Egypte. A son retour il parcourut toute la Grece en curieux, avide & délicat; il n'y eut point d'Ecoles, de Bibliothèques, de Cabinets ni d'Archives dont il ne recueillit de quoi former ce trésor immense d'observations & de particularités, répandues depuis dans ses Ouvrages, avec un ordre & une profusion

qui le caractérisent parmi les autres Ecrivains. M. Dryden le révere comme un Sçavant universel , & le plus méthodique de tous les Sçavans : maître de son sujet , quelque matiere qu'il traitât , fidele de plus à n'en traiter aucune qu'il ne tournât agréablement en une instruction solide.

Pour les sentimens , il avoit approfondi ceux de toutes les sectes des Philosophes ; mais sans donner dans l'indétermination absolue des Sceptiques , il doutoit beaucoup. Quelque modéré qu'il fût , il a poussé vigoureusement les Epicuriens & les Stoïciens , moins à cause de leurs opinions , que choqué d'un certain air de domination & du ton décisif qui leur étoit propre. On peut le ranger au nombre des Académiciens , zélé & discret partisan de Platon , dont il célébroit tous les ans la naissance & celle de Socrate.

Quant à la Religion , rout Prêtre d'Apollon qu'il étoit , on ne sçauroit se persuader qu'il ait reconnu plusieurs Dieux. J'ai toujours cru , dit l'Auteur Anglois , que la Religion de Socrate , de Platon & de Plutarque a été la même : ils croyoient tous le même Ette suprême , que nous appellons Dieu.

M. Dryden nous le peint aussi dans son domestique, doux, ingénu, égal, tendre pour sa femme & ses enfans, & prend d'après lui l'éloge de sa femme, digne par ses vertus d'avoir son propre mari pour Panégyriste, & à qui le sérieux même & la gravité de femme Philosophe ne manquoit pas. Plutarque eut quatre garçons & une fille, il n'y eut que deux garçons qui lui survécussent.

On ne sçait le sujet, ni le temps des voyages qu'il fit à Rome, ni qu'il y séjourna, mais on croit que le besoin d'y consulter pour son grand & bel ouvrage des *Hommes Illustres*, en étoit le motif le plus intéressant. Chéronée ne convenoit guere à un dessein comme celui-là, & il l'a bien sçu dire dans la vie de Démosthène, que pour un Ecrivain qui a entrepris de composer une histoire de quelque étendue, sur-tout s'il s'agit d'examen ou de discussion, la première chose dont il a besoin, c'est de fixer son séjour en une belle & grande Ville, qui, par le secours des livres & des conversations, le mette à la source des plus abondantes lumières : vérité si sensible qu'on la pourroit croire naturellement infuse dans l'ame

ment exact, l'art de disposer les  
ties & de former un tout d'ar  
amas de matériaux si vaste & si  
nant.

*Bodin* intentoit contre lui deux  
cufations plus sérieuses, c'est de  
porter des choses incroyables, &  
fortir mal ses Héros. Toute la rép  
de *Montagne* au premier de ces re  
ches, consistoit à dire que nous  
étions mauvais Juges, & qu'il ne  
loit pas prononcer sur ce qui étoit  
sible ou non selon nos idées. Il ré  
doit au second, que l'aride *Pluta*  
n'en étoit que plus admirable d'ar  
paralleles où il avoit à balancer l  
périorité entre les Grecs & les  
mains. *M. de Saint-Evremond* i  
voit que le sçavant Grec pouvoit  
plus avant, & pénétrer davantage  
le fond du naturel : il le reprenoit  
voir jugé de l'homme trop en gros  
le croyoit incapable d'y démêler  
contrariétés aussi marquées qu'elle  
sont dans ces deux petits mots de  
luste sur *Catilina* : *alieni appetens*  
*profusus*. *M. Dryden* oppose à ce  
gement qui dénote néanmoins un  
exquis, un endroit de la vie de *Sy*  
qui ne le cede à la finesse de *Sallu*



que par une maniere de peindre plus tendue & plus développée. Prendre beaucoup, donner encore davantage, faire les plus grands honneurs sans raison, & les plus grands affronts de même, ramper auprès de ceux dont il avoit besoin, & rebuter avec dédain & dureté ceux qui avoient besoin de lui. Voilà le caractère de Sylla : de sorte que l'on ne pouvoit dire s'il étoit naturellement plus hautain & plus superbe que bas & flatteur.

---

## SUR CICÉRON.

*Entretiens de Cicéron sur la nature des Dieux, traduits par M. l'Abbé d'Olivet. Paris 1749.*

ON voit aujourd'hui plus d'un bel-esprit, qui vous dit froidement en parlant de Cicéron, ce qu'on disoit de Séjan après sa catastrophe :

*Nunquam, si quid mihi credis, amavi  
Hunc hominem.* . . . .

JUVÉN. Sat. X.

Ce sentiment qui prouve si bien la paresse & le mauvais goût, vient pour-

Tome II.

H

tant aussi des impressions qu'on  
 çues dans l'enfance. A peine  
 sorti du berceau, que Cicéron est  
 pour maître, pour modèle, pour  
 pagnon. Ceci est assez raisonnable  
 n'est pas absolument mal enten-  
 du puisque les Ouvrages de ce gran-  
 deur sont infiniment propres à for-  
 mer l'esprit, les mœurs & le style de  
 ces gens; mais ce qu'il y a de trop  
 dans ce train d'éducation, c'est que  
 la peur & les voies de contrainte l'ac-  
 compagnent presque toujours. On  
 sent que pour nous instruire, il a été  
 nécessaire que Cicéron reprît l'ap-  
 pui formidable de son Consulat, qu'il  
 eût des Licteurs & les faisceaux précédant  
 sa marche, que sa domination,  
 l'Empire Littéraire, fût signalé  
 par des châtimens. Quel est l'enfant  
 qui ne se fâche point des Epîtres familières, les Parad-  
 oxes, les Tusculanes, les Offices, &c. n'a-  
 vons-nous pas fait verser des larmes? Et vo-  
 us savez bien que ce qui indispose quelquefois pour le  
 reste de la vie; ce qui inspire à l'enfant  
 du Héros de la Latinité un fro-  
 ment d'indifférence que l'âge mûr ne  
 corrige pas toujours.

L'essentiel seroit donc de nous  
 procurer de bonne heure Cicéron tel

fut il y a dix-huit siècles. C'étoit un homme aimable dans la société, complaisant dans ses entretiens, agréable jusques dans ses discussions philosophiques, communicatif sur-tout, & bienfaisant à l'égard des jeunes Romains qui aimoient les Lettres & qui vouloient se livrer à l'étude. Or si quelqu'un peut nous rendre ces idées, & par-là nous réconcilier avec le plus beau Parleur de l'antiquité, c'est sans contredit l'élégant Ecrivain dont nous annonçons l'Ouvrage. Depuis bien des années M. l'Abbé d'Olivet consacra, pour ainsi dire, ses veilles & ses talens à la gloire de Cicéron. La belle Edition dédiée à M. le Dauphin, fit l'admiration de la Cour & de la Ville; les Traductions des Tusculanes & des Catilinaires se réimpriment presque à chaque lustre.

Encore une fois, tous ces Ouvrages doivent regagner les cœurs en faveur de Cicéron. On y trouve par-tout la parure extérieure qui peut donner envie de le connoître, & tous les secours qu'on peut désirer pour l'entendre.



## SUR TACITE.

*Caractère de cet Historien , & Réflexions  
sur la Traduction de quelques-uns de  
ses Ouvrages.*

TACITE est peut-être de tous les Auteurs Latins le plus difficile à traduire en notre Langue. Ses portraits extrêmement serrés , laissent plus de choses à penser qu'ils n'en expriment. Son coloris a une force inimitable , & opere des effets qui ne peuvent se rendre. Un trait chez lui est une image , & cette image est souvent le tableau de tout un Peuple. Une réflexion paroît lui échapper , & c'est l'histoire de tout son temps , ou la critique de tout le genre-humain. Comment sonder la profondeur de ce Politique , saisir les vues de ce Philosophe , connoître toutes les ressources , ou toutes les hardiesses de ce génie sublime ? Il manie sa Langue en homme tout-à-fait indépendant ; il l'assujettit à ses desseins & à ses façons de penser ; il en fait ce qu'il veut , sans qu'on ose dire qu'elle

oit mal sous sa plume. Ce n'est point par l'éclat des paroles qu'il captive le Lecteur ; c'est par l'importance des choses , par l'énergie des pensées ; il n'obtient pas les suffrages , il les enlève ; il n'excite pas l'admiration , il la commande ; si on lui trouve des défauts , il ne permet pas qu'on s'en souvienne ; les beautés qu'il répand sans mesure , restent seules dans l'esprit , & dissipent toutes les critiques qu'on auroit voulu faire.

C'est un génie ferme & puissant , qui voit & embrasse tout d'un coup-d'œil ; on admire en lui un don singulier de peindre avec force & avec grace , une brièveté pleine d'éloquence , qui d'un mot réveille les plus grandes idées ; un goût de politique , qui approfondit le caractère des Anciens , sans perdre de vue les mœurs des Modernes ; un bon général de vertu qui fait haïr les vices du siècle présent , par le contraste de la probité antique.

Qu'est-ce qu'un tel Auteur pour une Langue tranquille , compassée , circonspécte comme la nôtre ? C'est à son Traducteur ( M. de la Bletterie ) qu'il appartient de nous le dire. Nous ne pouvons nous empêcher ici de faire re-

marquer la force du pinceau de cet élégant Ecrivain, & la manière avec laquelle il sçait embellir son sujet. Ses réflexions ne sont ni superficielles, ni diffuses ; elles naissent toutes du sujet ; elles ne s'en écartent point, lors même que leur étendue les transforme en dissertations ; on y trouve quantité de critiques judicieuses, de traits historiques bien discutés, d'usages antiques comparés avec nos coutumes modernes. Enfin la Littérature, la Morale, la Religion, y parlent sagement & noblement leur langage respectif.

Nous citerons un trait du dernier genre. Il s'agit de la sage constitution des Germains, qui ne permettoit pas qu'on fît périr aucun enfant après sa naissance. Sur quoi Tacite dit, *que les bonnes mœurs avoient plus de pouvoir sur ces Barbares, que n'en ont les bonnes loix sur des Peuples policés* ; & M. de la Bletterie ajoute ce qui suit.

« Quelle foule de réflexions à faire  
» sur la barbarie de ces Peuples civilisés,  
» qui prodiguoient si libéralement le nom de Barbares à toutes  
» les autres Nations. A combien d'égards l'instinct germanique n'étoit-

» il pas au-dessus de cette raison cul-  
 » tivée, dont les Grecs & les Romains  
 » s'arrogéient le privilege exclusif !  
 » Il a fallu que la Révélation & les  
 » Loix Impériales, dictées par l'esprit  
 » du Christianisme, les ramenassent à  
 » la pratique des premiers devoirs de  
 » l'humanité. La plupart ne regar-  
 » doient point un enfant comme un  
 » homme, jusqu'à ce qu'il eût pris  
 » quelqu'aliment. Etrange distinction !  
 » A quoi servoit donc la Philosophie,  
 » si elle ne vouloit ou ne pouvoit re-  
 » médier à de tels abus ? Les Chi-  
 » nois, cette Nation si polie & si Phi-  
 » losophe, sont aussi dénaturés à cet  
 » égard que le furent les Grecs & les  
 » Romains. Ils se croient permis de  
 » traiter leurs enfans comme nous trai-  
 » tons les petits des plus misérables  
 » animaux. Qu'après cela, de préten-  
 » dus Raisonneurs se déchaînent con-  
 » tre le Christianisme, sous prétexte  
 » qu'en condamnant le divorce, en  
 » honorant le célibat, il ne favorise  
 » pas assez la multiplication de notre  
 » espece. Ces hommes injustes n'au-  
 » ront-ils pas au moins l'équité de  
 » mettre en compensation la multi-  
 » tude incroyable de créatures humai-

» nes , à qui le Christianisme a con-  
 » servé & conservera la vie? Tels in-  
 » crédules qui blasphement aujour-  
 » d'hui contre la Religion , n'auroient  
 » peut-être jamais vu le jour ; peut-  
 » être seroient-ils pèris en naissant ,  
 » s'ils avoient reçu l'être dans un pays  
 » où l'on n'eût eu pour Apôtres que des  
 » Philosophes ». Voilà un morceau ex-  
 cellent , & nos Petits-Maîtres Philo-  
 sophes ne diront pas qu'il part d'un  
 Ecrivain enthousiaste ou imbécille.  
 Enfin ce qui mérite les plus grands  
 éloges , c'est que l'Auteur saisit toutes  
 les occasions qui se rencontrent de pré-  
 coniser , de venger même la Religion  
 & la vertu ; c'est qu'il ne fait nulle  
 grace au faux-esprit philosophique ,  
 aux livres pernicioeux , à la doctrine qui  
 favorise le luxe , aux systèmes qui com-  
 battent la Révélation.

Avant que de faire connoître quel-  
 ques illustres Romains , Partisans zé-  
 lés des mœurs antiques , M. de la  
 Bletterie expose le tableau suivant.

« Il se conserva long-temps à Rome  
 » de précieux débris de la probité na-  
 » tionale , aussi-bien que de l'ancienne  
 » constitution de l'Etat. On croyoit  
 » encore avoir , on avoit même une



» Patrie. Si les talens & le mérite de  
 » Citoyen étoient dangereux , ils con-  
 » duisoient souvent aux places & tou-  
 » jours à la réputation. Les plus dis-  
 » solus auroient rougi de tourner en  
 » ridicule la noble simplicité des pre-  
 » miers âges. Personne ne traitoit de  
 » barbarie , de rusticité, les vertus des  
 » anciens Romains. Le luxe, dont l'é-  
 » loge étoit réservé à quelques Ecri-  
 » vains de notre siècle, esprits sans ju-  
 » gement & sans principe , passoit en-  
 » core pour ce qu'il sera toujours, pour  
 » la peste des sociétés, puisqu'il dé-  
 » truit les mœurs, qui sont la vie &  
 » la santé du corps politique, &c. »

Les Anciens croyoient que certains  
 Peuples Indigenes, Aborigenes , &c.  
 étoient sortis du sein de la terre, du  
 creux des arbres & des rochers. Sur  
 quoi notre Auteur observe que « ces  
 » rêveries pouvoient être pardonna-  
 » bles à des gens ensevelis dans les té-  
 » nebres du Paganisme. Mais qu'au  
 » mépris des Livres sacrés, de préten-  
 » dus Sages reproduisent de notre temps  
 » les mêmes folies , ou qu'ils en in-  
 » ventent d'autres frappées au même  
 » coin, c'est un excès de déraison qui  
 » fait honte à l'esprit de l'homme, &c

» plus encore à son cœur. Substituer  
» Teliamed à Moïse, faire sortir l'hom-  
» me du fond de la mer ; & de peur  
» que nous ne descendions d'Adam,  
» nous donner des monstres marins  
» pour ayeux , c'est donc-là ce qu'on  
» appelle philosopher » ! Oui , au dix-  
huitieme siecle , en vertu des privile-  
ges de cette belle Philosophie , on a  
donné une nouvelle édition revue,  
corrigée & augmentée de ce ridicule  
Téliamed ; & il y a toute apparence  
qu'il a été désiré , acheté , lu , & ré-  
pandu par des Philosophes : à pareil  
Livre , il ne faut que des hommes de  
cette espece , mais toujours Philoso-  
phes du temps ; Philosophes dont les  
qualités principales sont beaucoup de  
babel & beaucoup de suffisance. L'es-  
prit philosophique , ou plutôt l'abus  
qu'on en fait , est aujourd'hui le grand  
écueil de la Religion , & il arrive de-  
là , que cet esprit est bien moins le ta-  
lent de penser , que l'art funeste de  
s'égarer & de se perdre.

Quand il se trouve dans le texte de  
Tacite des personnages qui ne sont pas  
assez connus , & qui méritent néan-  
moins de l'être , M. de la Bletterie  
trace leur Histoire même en grand.

Citons-en un exemple. La plupart des Auteurs parlent d'Emilius Scaurus avec une sorte de vénération : mais notre judicieux Auteur observe qu'il faut toujours rabattre beaucoup de ces probités Romaines. « Le siècle où vivoit » Scaurus fut à Rome celui de la décadence des mœurs , & non pas de leur chute totale. Or lorsqu'une Nation n'est pas tout-à-fait dépravée , plusieurs de ceux qui sont exposés aux yeux du Public , quelque corrompus qu'ils soient , veulent encore porter les livrées de la vertu. Loin de montrer les vices qu'ils n'ont pas , ce qu'on ne verra jamais arriver que dans une Nation totalement incurable , ils s'enveloppent dans la décence ; & s'ils ne se respectent plus , ils respectent les autres hommes. Le Public devenu moins délicat s'y méprend , & des imposteurs habiles acquierent à peu de frais une réputation qui passe à la postérité ». Voilà , par exemple , de la vraie & de la bonne Philosophie , quoique l'Auteur ne s'arroge point le titre de *Philosophe*.

Le jugement que porte le même Auteur sur la vie d'Agricola , écrite par

180 HISTOIRE.  
Tacite, est digne d'attention. »  
» au mérite littéraire de l'Ouv  
» dit-il, cette vie est un chef-d'œ  
» qui satisfait tout-à-la-fois le  
» ment & l'esprit, l'imagination  
» cœur. On a raison de le pro  
» comme un modele d'éloge he  
» que. Les louanges naissent de  
» mêmes. Tout attache, tout in  
» Le Lecteur aime Agricola, l'ad  
» se passionne pour lui, l'accom  
» dans ses expéditions, partage l  
» grace, & profite de ses exen  
» L'intérêt va toujours croissan  
» quand il semble ne pouvoir plu  
» tre, des morceaux pathétiques.  
» blîmes mettent l'âme hors d  
» même, & ne lui laissent la f  
» de sentir, que pour détester le  
» ran ( Domitien ), & pour s'atte  
» sans foiblesse sur la destinée d  
» ros ».

C'est ainsi que M. de la B. ]  
d'Agricola; & c'est aussi la pensée q  
pireroit sa Traduction, quand le  
latin viendrait à se perdre.



## SUR TIBERE.

*Résumé du caractère de cet Empereur.*

LE plus mauvais service qu'Auguste rendit à l'Empire , fut de le résigner à Tibere qu'il avoit adopté. Ce fils n'avoit pas de si belles vertus que son pere à montrer , & avoit de bien plus grands vices à cacher ; il avoit besoin d'une dissimulation plus profonde , & en étoit moins capable. Pendant la vie d'Auguste , il ne put s'observer qu'autant qu'il le falloir pour ne pas se perdre. Malgré cette contrainte , il lui échappa des traits qui firent augurer mal de son caractère. Cependant il remplit avec honneur les commandemens & les magistratures dont il fut chargé : il les recevoit sans les briguer , & les quittoit sans paroître les regretter. Loin de se prévaloir de ses talens & de ses succès dans la guerre & dans les affaires , il fut toujours trop rampant sous Auguste , pour qu'on dût lui croire le sentiment noble & élevé. Les grands cœurs savent obéir

avec dignité : leur soumission , pour être moins intéressée , n'en est que plus parfaite.

Après la mort d'Auguste , le Sénat s'empresse de déférer à Tibere un Empire , qu'il n'eût osé lui refuser. Tibere se défend d'accepter une puissance qui ne pouvoit lui échapper. L'offre n'étoit pas libre , ni le refus sincere. Sous une fausse modestie , le Prince cachoit ses sentimens , pour découvrir dans le Sénat , ceux qui se déguisoient sous un faux zele. Ce combat d'instances & de résistances devint une scene risible. Asinius Gallus & Arruntius parurent trop ; Haterius & Mamercus Scaurus trop peu compter sur la sincérité de Tibere : leur indiscretion le mit dans un embarras qui ne fut ni oublié , ni pardonné. C'étoit choquer ce Prince que de paroître douter de son droit : en le refusant , il vouloit moins le recevoir que le faire reconnoître : il gouvernoit déjà l'Empire en refusant dans le Sénat d'accepter la souveraine puissance : pendant qu'il jouoit cette comédie , le sang d'Agrippa couloit par ses ordres.

Tibere , en se chargeant de l'Empire , déclara qu'il vouloit gouverner

sur le plan & suivant le système d'Auguste , pour qui il affecta toujours le plus grand respect : ces honneurs qu'il rendit à la mémoire d'un Prince à qui il devoit tout , étoient aussi peu sinceres que les larmes qu'il versa sur sa cendre. Les fondemens de la République étoient plus attaqués , & l'image en étoit mieux conservée : la liberté étoit plus apparente , & la servitude plus réelle.

Tibere aimoit mieux qu'on désarmât les ennemis de l'Empire par l'artifice que par la force. Le mérite des Généraux ne pouvoit éclater par des victoires , sans lui causer des ombres. Pour lui plaire , dans les emplois qu'il confioit , il falloit les remplir avec une capacité qui les égalât , sans les surpasser : s'il étoit utile de bien servir , il étoit dangereux de briller. L'amitié pour les Sujets attiroit la haine de l'Empereur ; l'estime publique étoit une disgrâce ; le mérite renommé un crime jamais impuni.

Quoiqu'on ne doive attribuer à Tibere & à ses Ministres que les crimes dont ils sont convaincus , cependant le Prince & les Ministres étoient rarement innocens du sang qu'ils n'a-

voient pu verser : le plaisir qu'ils y prenoient les en rendoit coupables. Germanicus, les délices de l'armée & de l'Empire, méritoit trop de vivre, pour qu'ils ne fussent pas charmés de sa mort, s'ils n'y avoient pas trempé. Plus la douleur qu'elle répandit dans tout l'Empire fut éclatante, plus grande fut la joie secrète qu'ils en eurent : ils ne se consoloient des honneurs qu'on leur rendoit, que parce qu'ils étoient funebres : ils voulurent borner le deuil public, qu'ils feignoient de partager ; ils n'en eurent point d'autre que celui de ne pouvoir l'abrèger.

La vanité n'est pas un vice assez honteux, pour que Tibere en fût susceptible. La basse adulation le choquoit, autant que la noble fierté l'aigrissoit. Il n'envioit pas à ses Sujets leurs richesses, il n'étoit avide que de leur sang. Le Sénat avili servoit tellement sa cruauté, que sans qu'elle y perdît, Tibere pouvoit se faire honneur d'une fausse clémence. La peine étoit toujours infligée quand il vouloit faire grace.

On ne risquoit pas moins en se prêtant à ses noirceurs, qu'en s'y refusant : sa barbarie n'épargnoit pas plus



ses complices que les objets de sa haine : une lâche confiance devenoit aussi odieuse qu'une généreuse résistance : par l'abus des délations qu'il autorisa, l'innocence se trouvoit confondue avec le crime , & l'un & l'autre devenoit victime de sa fureur. Cet abus devint si énorme , qu'on vit des fils scélérats accuser & perdre impunément des pères irréprochables. Cet art infâme , qui fut souvent funeste à ceux qui l'exerçoient, ouvroit à l'Empereur les veines des meilleurs Citoyens : encore étoit-ce-là une sorte de bienfait. Tibère trouvoit plus de charmes à faire souffrir qu'à punir de mort sur le champ. *Il m'échappe* , dit-il un jour parlant d'un Romain, qui , par une mort volontaire , s'étoit dérobé à la torture. On ne doit pas s'étonner de ce que sous cet Empereur le Tibre étoit teint si souvent du plus pur & du plus noble sang de Rome. Des fils de Germanicus , Caius fut le seul qu'on laissa vivre. Leur mere Agrippine ne survécut à Séjan que pour combler les malheurs d'une Princesse aussi vertueuse que son pere : elle ne put les finir qu'en résistant à tout ce qu'on fit pour la forcer à prendre une nourriture qui n'eût

que prolongé son infortune. Séjan lui-même, ce digne favori d'un tel Empereur en fut enfin la dupe : il fut bassément & justement trahi par un Maître qu'il trahissoit après l'avoir servi trop fidelement : il mourut victime des fureurs dont il avoit été si longtemps le Ministre.

Une ame aussi noire & aussi sombre que celle de Tibere, ne put toujours soutenir le grand jour de Rome : le plus grand plaisir qu'il pouvoit faire à ses habitans, c'étoit de leur épargner sa présence. Caprée fut l'asyle de ce monstre. Les Historiens sages ont tiré un voile sur les abominations de ce séjour infâme. Enfin Tibere en mourant exhaloit encore sa colere & sa rage, il expira étouffé sous des coussins & des matelats dont le chargea Macron, successeur de Séjan. Il faut observer, d'après Tacite, que les vices de ce Prince ne se montrèrent que par degrés : ses mœurs se régloient sur les temps. Du vivant d'Auguste il ne mérita que des éloges. Ce ne fut qu'après la mort de Germanicus & de Drusus qu'il cessa de se contrefaire & de paroître vertueux : tant que vécut Livie sa mere, sa conduite fut un mélange de bien &

de mal. Sa cruauté détestable ne fut libre que sous Séjan : ses débauches honteuses furent secrètes tout le temps qu'il aima ou craignit ce Ministre : quand il'en fut délivré, il secoua toute pudeur, & se livra sans honte aux excès les plus grands & les plus infâmes.

## SUR LE BAS-EMPIRE.

L'HISTOIRE du Bas-Empire est celle de la vieillesse de l'Empire Romain : les grands hommes conservent dans le déclin de l'âge, des traces de leur vigueur primitive : ils sont encore grands quand la grandeur commence à les abandonner ; & cet Empire de Héros, ce Peuple destiné par la Providence à donner des loix au monde, lutta longues années contre les assauts du temps, des vices de ses ennemis domestiques & étrangers. La puissance des Romains, toute altérée qu'elle étoit dans ses principes, subsista mille ans ; & dans cet immense tableau d'événemens, souvent funestes, on remarque encore des traits dignes de l'ancienne Rome.

---

## SUR LE TRAITÉ

DE WESTPHALIE.

*Analyse de ce célèbre Traité qui donna  
lieu à la fameuse paix de MUNSTER.*

**L**ES intérêts qui se traitèrent en Westphalie, c'est à-dire, à Munster & à Osnabrug, il y a plus d'un siècle, touchoient presque toutes les Puissances de l'Europe, mais particulièrement & Chef, la France d'une part, & la Maison d'Autriche de l'autre : deux partis qui depuis long-temps mettent en branle tous les autres Etats. Louis XIV regnoit en France sous la tutelle de la Reine sa Mere, aidée du génie & des ressources du Cardinal Mazarin. L'Empereur étoit Ferdinand III, beaucoup moins obéi dans l'Empire que Ferdinand II son pere. Le Roi d'Espagne étoit Philippe IV, tout livré aux conseils du Comte, Duc d'Olivarès. La France avoit fait des conquêtes en Allemagne, dans les Pays-Bas & en Italie : elle avoit pour Alliés principaux

la Suede & les Provinces-Unies. Cependant Mazarin souhaittoit la paix, parce que les conquêtes avoient coûté beaucoup, & que les Alliés pouvoient s'attacher ailleurs; mais l'habile Ministre vouloit que cette paix fût glorieuse à son Maître, & le fort de la politique alloit à faire un Traité avec la Maison d'Autriche, sans abandonner les Conquêtes.

L'Empereur & le Roi d'Espagne désiroient aussi la paix, & ils en avoient besoin; mais comme elle ne pouvoit que leur être désavantageuse dans l'état présent de leurs affaires, ils dissimuloient leurs desirs, comptant toujours sur le bénéfice du temps & des conjonctures, pour rendre les conditions meilleures.

Les Alliez de la France vouloient tirer comme elle de grands avantages de la Paix. La Suede envisageoit un établissement en Allemagne; les Provinces-Unies cherchoient à s'agrandir aux dépens de l'Espagne. Les principaux Alliés de l'Empereur étoient le Duc de Lorraine & l'Electeur de Baviere. Le premier avoit désormais peu de chose à perdre, la France étant maîtresse de toutes les Places fortes

de ses Etats : il vouloit négocier pour gagner quelque chose ; mais son inconstance fit qu'il ne fut point compris dans le Traité de Munster. Pour le Duc de Baviere, il faisoit toute une autre figure dans le parti de l'Empereur. Son intérêt étoit de conserver le Haut-Palatinat & la dignité Electorale, il falloit pour cela se ménager avec Ferdinand ; mais il étoit bien sûr que la France le recevroit à bras ouverts, dès qu'il voudroit se rapprocher d'elle.

Munster & Osnabrug devinrent donc, en 1644 & les années suivantes, le théâtre des plus importantes négociations, & le séjour des plus célèbres Ministres. C'étoient d'abord deux Médiateurs. Fabio Chigi, Nonce du Pape Urbain VIII, & Louis Contarini, noble Vénitien ; le premier destiné à réconcilier les Princes Catholiques, & à veiller sur les intérêts de la Religion ; l'autre chargé de négocier la paix entre tous les Etats, soit Catholiques, soit Protestans. Chigi, sans être un génie du premier ordre, avoit beaucoup de cette habileté & de cet esprit insinuant qui est le plus nécessaire pour la négociation. Il fut très-agréable à la France, tant

qu'Urbain VIII vécût, mais sous Innocent X, il parut pencher, comme le Pape son maître, du côté de la Maison d'Autriche. Contarini étoit un Négociateur de réputation, il traitoit le plus souvent avec cette retenue & ce flegme qui est commun aux Vénitiens, quelquefois avec beaucoup de vivacité, selon que l'occasion l'exigeoit; & il y joignoit toute la dissimulation, & la subtilité ordinaire des Italiens.

Les Plénipotentiaires Impériaux qui parurent les premiers à Munster, furent le Comte de Nassau, & M. Isaac Volmar. Nassau étoit un Prince poli & affable, mais il n'avoit pas eu assez de part aux affaires pour soutenir le poids d'une négociation importante. Les Plénipotentiaires de France étoient Messieurs d'Avaux & de Servien, ceux d'Espagne étoient les Comtes de Saavedra & de Pegnaranda; ceux de la Reine de Suede Christine étoient le Baron Oxenstiern & M. Salvius; ceux des Provinces-Unies étoient au nombre de huit, M. Paw étoit le plus accrédité.

La négociation entre un si grand nombre de Puissances étoit par elle-

même fort difficile , & il y survint des incidens ménagés comme tout exprès pour l'embarrasser. Quand il fut question d'entrer en matière , on auroit dit que tous ces habiles Ministres étoient venus-là de toutes les contrées de l'Europe pour s'éluder les uns les autres , pour se surprendre mutuellement , pour subtiliser sans cesse & pour chicaner toujours; l'examen seul des pleins-pouvoirs dura six mois. Cette discussion étant finie, les Médiateurs se firent donner les propositions des Puissances : ce devoit être là l'ouverture du traité & la première opération du congrès ; mais la proposition des François parut n'être encore qu'un préliminaire, parce qu'on y demandoit qu'avant toutes choses, on pressât les Électeurs, les Princes & les Villes de l'Empire, d'envoyer leurs Députés à Munster, & qu'on mît en pleine liberté l'Électeur de Treves. Cette proposition déplut beaucoup aux Impériaux, aux Espagnols & aux Médiateurs; ils en firent grand bruit, & il fallut la réformer. Là, plusieurs mois se passerent encore en diverses négociations, dont la principale avoit pour but de régler le rang & les titres qu'on  
devoit



devoit donner aux Ministres qui se rendoient en foule à Munster.

On vit en cette occasion, combien les plus grands Princes sont quelquefois obligés de ménager les moindres Puissances, & jusqu'où s'étend le jugement de comparaison en matiere de titres d'honneur, quand on les accorde une fois à quelqu'un, & que d'autres, qui s'estiment autant, les demandent à leur tour. Les Plénipotentiaires François eurent ordre de la Régente & du Cardinal d'avoir pour M. Contrarini, tous les égards qu'on a pour les Ambassadeurs des Couronnes, c'est-à-dire, de lui rendre la premiere visite, de lui donner le titre d'Excellence & la main. Aussi-tôt la Hollande, quoique ce ne fût encore qu'une République naissante, voulut avoir les mêmes distinctions, & il fallut les lui accorder. On ne put ensuite refuser la main, & la premiere visite à l'Evêque d'Osnabrug, député du College Electoral; ni à ceux des Electeurs, à ceux des Ducs de Savoye & de Mantoue. Pour le titre d'Excellence, on ne le donna pas à tous ces Ministres, & les Ambassadeurs observerent aussi de ne donner la main chez

Mais, tandis qu'on proposoit articles de paix, la guerre continue entre les Puissances rivales, & c'étoient même les événemens militaires qui donnoient le ton aux Négociations. Ainsi quand le Duc d'Orléans, Comte de France, eut pris en Flandre Mardik, Bourbourg, Cassel, S. Vast & Béthune, les Plénipotentiaires François firent beaucoup valoir ces avantages; & quand les Espagnols eurent repris Mardik, les Ministres d'Espagne en Westphalie triomphèrent à leur tour.

Les Hollandois parurent sur la scène après les autres, & y firent un passage très-embarrassant pour leur République. La République des Provinces Unies étoit comme sortie du sommeil depuis moins d'un siècle. La France avoit été son appui contre les Espagnols: notre voisinage avoit fait craindre: nos alliances lui avoient donné de la considération dans l'Europe. Cardinal de Richelieu s'étoit proposé d'augmenter encore sa puissance en donnant une partie des Pays-Bas, le reste demeureroit aux François: l'expulsion totale des Espagnols, Cardinal Mazarin goûtoit fort ce

Suédois y demandoient aussi pour eux-mêmes, une satisfaction convenable, mais exprimée en général, & sans aucun détail particulier. Les François ne s'expliquoient pas plus clairement sur ce qu'ils appelloient *leur satisfaction*. Ces demandes trop vagues déplurent aux Médiateurs. M. Contarini eût voulu que la France eût parlé librement. Il disoit que peut-être il y avoit moins de danger pour elle de choquer les Allemands par les demandes qu'elle vouloit leur faire, que par l'incertitude où elle les laissoit sur ses prétentions. Mais rien n'étoit plus opposé au caractère & à la méthode du Cardinal Mazarin que cette maniere d'agir franche & ouverte. Il y a des hommes naturellement dissimulés, qui, dans le choix de deux moyens également efficaces, l'un simple & naturel, l'autre artificieux & détourné, ne manquent jamais de préférer le second. On croit assez communément que le Cardinal Mazarin étoit de ce nombre : il paroît que sa maxime étoit de laisser deviner sa pensée à ceux avec qui il traitoit, & de les laisser, jusqu'à leur faire desirer & proposer eux-mêmes ce qu'il souhaitoit.

nant déjà voir les François à leur porte, prirent des inclinations de paix à l'égard des Espagnols leurs plus mortels ennemis, & en vinrent enfin jusqu'à un accord avec l'Espagne : cette défection fut faite sous les yeux des François, qui n'eurent encore que des plaintes à y opposer : exemple qui montre bien que les plus grands Princes sont quelquefois dans une sorte de dépendance à l'égard de leurs moindres Alliés.

La négociation de Munster eut quelque chose de plus uni & de plus décidé entre les Impériaux & les François. Les Plénipotentiaires de l'Empereur offrirent toute l'Alsace haute & basse, *pour qui la Cour de France soupiroit depuis long-temps, comme pour une nouvelle Terre promise.* Mais il s'éleva un démêlé politique sur la manière dont le Roi posséderoit cette Province. Il pouvoit la tenir en toute souveraineté comme toutes les autres Provinces du Royaume, ou en Fief, avec le droit d'assister aux Diettes; & il y avoit de part & d'autre des raisons qui paroissent plausibles. La Cour & les Plénipotentiaires s'en tinrent à la possession *en toute souveraineté,*

quoique cela fût sujet à de grandes difficultés, par rapport aux Villes Impériales contenues dans l'Alsace : car il falloit qu'elles renonçassent à leurs anciens privileges ; & l'on sçait qu'il n'est pas possible d'exiger ces sortes de cessions sans révolter beaucoup les esprits. La Cour de France n'insista point sur cet article, persuadé que quelques années de possession rendroient l'exécution de ce projet plus facile, comme en effet l'événement l'a justifié.

Cependant, depuis la cession de l'Alsace, la guerre n'en étoit pas moins vive en Allemagne. M. de Turenne commandoit l'armée Françoisse, & le Général Wrangel étoit à la tête des Suédois. Ces deux Généraux réunis jetterent l'épouvante dans tout l'Empire, forcerent une infinité de bonnes Places, & firent des courses jusqu'aux portes de Munich. L'année suivante (1647) le Duc de Baviere, forcé de faire la paix avec la France & la Suede, abandonna l'Empereur qui en fut au désespoir. M. de Turenne donna la loi dans la Suabe, la Franconie, la Westphalie. Le Général Wrangel passa en Boheme & fit le siege d'Egra qui fut très-mémorable par la belle dé-

fenſe du Gouverneur, François Paradis, & emporta néanmoins la Place, preſque ſous les yeux de l'Empereur qui marchoit au ſecours.

En 1648 la guerre devint encore plus vive. Le Duc de Baviere avoit repris le parti de l'Empereur : ſes troupes furent défaites à *Suſmarhauſen* : ſon Pays demeura en proie aux troupes Françoises, & il fut obligé de prendre la fuite. Les Suédois firent des conquêtes prodigieufes en Boheme. Le Général Konismarg ſurprit Prague après une marche fort belle & fort ſecrete.

Tous ces divers ſuccès de la France & de la Suede dans l'Empire, porterent le Traité de Weſtphalie à ſa perfection.

Après des objections & des réponſes ſans fin, les Etats de l'Empire qui portoient tout le poids de la guerre, forcerent en quelque ſorte l'Empereur à conclure la paix. Les articles principaux qu'on accorda à la France, furent la poſſeſſion pleine & entiere de l'Alſace & de Briſach, avec le droit de garniſon dans *Philisbourg*, la ſuprême ſeigneurie & ſouveraineté des trois Evêchés, & celle de Pignerol : tout cela moyennant la reſtitution de quel-

ques conquêtes faites par la France , & des dédommagemens pécuniaires qui furent spécifiés dans le Traité. Les Suédois acquirent , pour ce qu'ils appelloient leur *satisfaction*, presque toute la Poméranie, l'Archevêché de *Bremen*, l'Evêché de Verden, la Ville & Port de Vismar , & quelques autres Places & territoires, avec la qualité d'*Etat immédiat de l'Empire* : ce qui donnoit droit à la Reine de Suede , & à ses successeurs , d'assister aux Diettes Impériales.

Voilà les deux grands objets du Traité. Les intérêts particuliers des Etats & des Princes de l'Empire y entrèrent aussi , & tous recouvrèrent par là des droits & des privileges , dont les Empereurs de la Maison d'Autriche avoient usurpé la meilleure partie. Ce Traité , dans l'idée de la France & de la Suede , devoit être la Sauvegarde de tout l'Empire contre l'autorité excessive des Empereurs : mais il faut avouer que cette sauve-garde coûtoit cher. Toute l'Allemagne avoit été en feu , & les Peuples en acquérant par le Traité de Westphalie un air de liberté , ne pouvoient oublier de longtemps la misere extrême où la guerre les avoit plongés. I v

L'Histoire du Traité de Westphalie en quatre volumes, du P. Bougeant, & dont nous venons de donner une courte Analyse, est un des plus beaux Ouvrages dont la Littérature ait été enrichie.

Le fond de ce Livre est une politique très-délicate & très-variée, mais l'Auteur la rend sensible, & place son Lecteur au centre des affaires & jusques dans le Conseil des Négociateurs : on suit leurs démarches, on pénètre leurs vues, on travaille presque avec eux.

La manière d'écrire est digne du sujet. La clarté & la simplicité y dominent : la noblesse & l'élégance n'y manquent pas. De temps en temps on y rencontre des opérations militaires, des expéditions brillantes, qui font sur le Lecteur les impressions qu'elles faisoient sur les Négociateurs de Munster : elle raniment l'attention & relèvent le courage. Les caractères y sont semés avec une sorte de réserve : ils se présentent à leur place : on y apprend à connoître tel ou tel personnage qui doit paroître sur la scène : mais on ne sent ni le pinceau qui a tracé le portrait, ni le bel esprit qui en a imaginé toutes les situations : il



faut lire cet Ouvrage, & avec attention pour l'estimer autant qu'il mérite.

---

## SUR L'HISTOIRE POLITIQUE,

*Histoire politique depuis la paix de Westphalie, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748. Leipsick 1758.*

UNE Histoire politique démontre en quelque sorte tous les ressorts des grandes affaires : elle fait voir leurs forces respectives, leurs rapports secrets, leurs combinaisons réfléchies. Quelquefois elle devine encore plus de choses qu'il n'y en a eu : elle donne des vues à tel homme qui en avoit peu ; elle met des détours dans telle affaire qui étoit toute simple : elle suppose des intérêts auxquels on n'avoit point pensé. D'autrefois aussi elle ne fait qu'entrevoir la profondeur des systèmes d'Etat : elle ne pénètre pas au delà des premières causes & de la superficie des événemens : elle effleure simplement le caractère des Ministres & des Négociateurs. Ce sont des abymes

---

## SUR L'ÉTUDE DES NATIONS.

L'ÉTUDE des Nations est une étude digne de la curiosité de l'esprit humain. On aime à saisir le trait particulier qui caractérise chaque Peuple, & à le démêler dans la foule des traits généraux qui l'accompagnent. Il a beau prendre, pour ainsi dire, la teinte des événemens, changer de nuance suivant les différentes époques, se compliquer plus ou moins avec les circonstances physiques ou morales : un œil observateur le suit à travers tous ses déguisemens, & le fixe malgré ses variations. Plus même le champ de l'observation est étendu, plus il présente de siècles à mesurer, d'époques à parcourir ; plus aussi le problème est aisé à déterminer. Chaque siècle, chaque époque donne, s'il est permis de parler ainsi, son équation ; & l'on ne peut les résoudre toutes sans découvrir la vérité, qui y étoit comme enveloppée.

Le plaisir d'étudier l'esprit d'une Nation croît en proportion du rôle que

cette Nation joue sur le Théâtre de l'Univers, & de l'intérêt que nous avons à la connoître. L'Angleterre, par exemple, forme aujourd'hui une Puissance politique si considérable; ses rapports avec la France, sa Rivale de tous les temps, sont si variés, si délicats, qu'il importe à l'émulation Francoise d'observer & d'approfondir le génie Anglois. Nous devons donc savoir gré aux Auteurs qui se chargent de nous faciliter cette étude, recueillir les traits de lumière qu'ils répandent, profiter des différens points de vue qu'ils présentent, connoître de plus en plus un Peuple qui mérite d'être étudié, & que nous ne connoissons peut-être pas assez.

---

## SUR L'HISTOIRE

### DES NATIONS VOISINES,

*Et Observations sur la Hollande.*

**R**IEN n'est peut-être si honteux pour nous, ni si commun cependant, que l'ignorance où nous vivons des mœurs, des coutumes, du caractère des Na-

tions voisines. Nous n'avons sur tous ces points , pour l'ordinaire , que des notions fort imparfaites , comme si nous nous suffisions à nous-mêmes , ou que la vanité nous portât à ne rien apercevoir d'estimable au-delà de nous. Et comment connoîtrions nous ce qui s'étend au-delà de nos limites ? Notre propre pays n'est-il pas quelquefois pour nous une terre étrangere ? Cet objet ne fut-il que de simple curiosité , ne devoit point nous paroître indifférent : il est bien plus du ressort de l'esprit que tant d'autres pour lesquels nous nous transportons : mais il y a plus ; c'est que rien n'est si nécessaire pour former des hommes supérieurs dans un Etat. Sans cesser d'appartenir à sa patrie , on devient pour elle , & pour ses avantages , l'homme de tous les temps & de toutes les Nations.

L'esprit seul & les réflexions ne donnent point ces connoissances : il faut de l'usage encore & de l'expérience. Si les hommes ont des traits communs qui les unissent , ils en ont tous aussi de personnels qui les distinguent : les caracteres ne sont point les mêmes dans la même famille : ils sont encore plus différens dans une même Ville : l'op-

position croît enfin & augmente à proportion que l'éloignement devient plus grand : l'étude réfléchie découvre toutes ces nuances, pour ainsi dire, & les arrange pour nous guider dans nos jugemens & nos actions.

On sent à présent, mieux qu'autrefois le ridicule préjugé de n'estimer que sa Nation. L'amour de son pays ne combat plus ce sentiment d'équité, qui veut que nous reconnoissions le bien, & que nous l'aimions par-tout où il se trouve. Attachés à nos usages par les liens de l'ordre & du devoir ; & libres de ces préventions aveugles, nous convenons volontiers, que la plupart des institutions sont arbitraires ; chaque système a tout-à-la-fois & son côté brillant & son endroit foible. La véritable sagesse consiste à respecter les idées que la naissance & l'éducation nous ont transmises, à concourir à leur perfection suivant nos talens, & à ne point confondre les abus inévitables que l'autorité réprime, avec la vertu qu'elle protège. C'est une étrange manie que celle de ces esprits singuliers, qui, bien loin de trop donner à l'estime de leur patrie, se font au contraire une distinction de la mépriser, & d'ap-

plaudir dans les autres , à ce qu'ils méprisent tous les jours dans eux-mêmes.

Ces réflexions ont été faites à l'occasion des Lettres écrites sur la Hollande moderne , ( Francfort 1738 ) à quoi nous ajouterons les suivantes sur ce même pays. Le malheur des temps, l'humeur peut-être , & l'espérance de s'agrandir avec tant de puissans Alliés, avoient précipité cette République dans toutes les guerres de Louis XIV. Des idées plus saines ont succédé à ces vues tumultueuses. Contente d'une barriere qui la couvre , renfermée dans l'intérieur de son commerce , elle ne paroît s'occuper qu'à prévenir tout ce qui pourroit troubler ce calme précieux. Elle a pourtant toujours assez de forces sur pied pour rendre respectables ses bons offices , lorsque les circonstances les déterminent à les employer. Le commerce est l'ame & la vie de la Hollande : aussi toute son attention se porte à le maintenir & à l'étendre. La Banque d'Amsterdam , par un enchantement qui trompe tous les calculs , conserve tout son crédit. La fameuse Compagnie des Indes fondée , dans l'origine , sur six millions

cinq cens mille florins , partagés en actions de trois mille florins chacune , est toujours au même degré de puissance : elle entretient environ cent quatre-vingt vaisseaux de guerre , depuis trente jusqu'à soixante pieces de canon , & elle peut encore en armer quarante du second & du troisieme rang. On peut juger des autres branches du commerce , que l'Etat fait dans toutes les parties du monde , par le profit immense que la République tire de la pêche du hareng. On prétend que les Hollandois pêchent & débitent chaque année plus de trois cens mille tonnes de ce poisson , qui , à deux cens florins par tonne , produit soixante millions de florins , dont il ne faut rabattre qu'environ vingt-trois millions , pour les frais de l'apprêt & de la pêche , &c.

---

## SUR L'AMÉRIQUE.

**P**OUR l'Histoire , la découverte de l'Amérique est un champ bien plus fertile que celle des côtes d'Afrique bordées par l'Océan. Les Puissances de

l'Europe y ont trouvé une source de guerres plus vives entr'elles & avec les habitans de ce nouveau continent; c'est-à-dire , qu'ils y ont trouvé des terres plus riches & plus fécondes, des Peuples plus opulens & plus aguerris, & des Nations encore plus barbares & plus féroces. L'Amérique a donc été un Monde à conquérir pour l'Europe, & une proie à partager entre les Puissances Maritimes. Il ne fut pas si libre qu'on le pense , d'y faire par-tout des établissemens paisibles qui auroient suffi pour le bien du commerce. Les obstacles qu'on y a rencontrés ont fait quelquefois dégénérer les descentes en invasions. Alors l'ambition des Européens est devenue meurtrière. Ensuite les rivalités de gloire & d'intérêt, les haines d'Etat & de Nation qui déchiroient l'Europe , ont passé avec ses vaisseaux & ses Soldats en Amérique, pour s'y disputer les nouveaux domaines & les nouveaux trésors dont on s'envioit l'acquisition. C'est encore-là, qu'aujourd'hui une partie de ces Puissances ennemies se porte les coups les plus violens.



## OBSERVATIONS

*s'inconvéniens où sont exposés ceux  
entreprennent d'écrire l'Histoire en  
ind d'une Nation.*

plupart des Histoires anciennes & modernes, sont comme l'Iliade d'Homère, où l'on se bat toujours. On sent que les hommes répandus sur ce qui n'est qu'un point, en comparaison de l'immensité de l'Univers, ont presque toujours disputés quelque portion de cette terre si étroite, & si digne d'intéresser ses habitans; l'état de guerre n'empêche pas les uns des autres les autres événemens. Les actions militaires n'étouffent pas les autres penchans du cœur. Les Empereurs ont toujours donné le spectacle de la gloire, de la vaillance, de la cruauté, de la singularité, des bisarreries, des extravagances, soit dans les manières, soit dans les rapports du gouvernement, &c. En un mot, l'Histoire des Peuples ne devrait pas être écrite à des campemens, à des sièges,

à des batailles, à des conquêtes, à des traités de paix.

On l'a senti depuis quelques années ; & dans ces derniers temps M. le Président Hénault, dans son excellent Abrégé de l'Histoire de France, a ouvert le champ des Observations, des Anecdotes, des retours philosophiques sur l'état ancien du Monde François. On l'a beaucoup imité ; on a multiplié les Ouvrages dans ce goût & dans cette forme. D'autres ont tâché de lier davantage le récit des événemens, sans toutefois renoncer à la liberté de recueillir des Anecdotes. Enfin, M. l'Abbé Velly s'étoit engagé dans une Histoire de France en grand, qui devoit être en quelque sorte l'Histoire des mœurs & des particularités de la Nation : son projet étoit même assez en grand, & il en a exécuté près de huit volumes, qui ont eu l'approbation du Public.

Mais l'Histoire, quand elle a de l'étendue, est souvent funeste à ses Auteurs. En recherchant la vie des Ancêtres, on use la sienne : on fait dans la construction de cet édifice, ce que la Bruyere dit de ceux qui bâtissent dans l'arrière-saison de la vie. *On*

rt quand on en est aux Peintres & Vitriers : c'est-à-dire, qu'on est en- à l'Histoire & au Monde , quand & l'autre commençoient à em- ir les travaux de l'Histoire. M. obé Velly étoit parvenu aux tems Valois. Déformais la scene agran- fournilloit de grands traits à cet eur ; mais la mort ravit tout sans eur : on laisse l'Atelier littéraire n Successeur qui ne peut pas en- e se promettre de le fermer. C'est u'on a encore vu dans la personne M. Villaret qui a eu le même fort ; orte que nous lui voyons un troi- ne Continuateur de cet Ouvrage. Révolutions servent aussi à l'Hif- e littéraire , qui n'est pas moins losophique que celle des Rois & Peuples.





## SUR LA FABLE, *OU L'HISTOIRE POÉTIQUE.*

**L**A Fable , ou l'Histoire Poétique, n'est qu'une copie altérée de l'Histoire Sainte. Pour le prouver, il est nécessaire de prendre les choses de plus haut.

Il n'y a point de Peuple qui n'ait pu aisément , dans les premiers siècles de son établissement , marquer exactement son origine , & laisser à la postérité des monumens certains de son Histoire, de sa Religion & de ses Mœurs : il est même assez étonnant qu'on ne l'ait pas fait. Mais il faut avouer que la grossièreté des Peuples dans ces siècles de barbarie , & le soin de pourvoir à leur subsistance , soin si pénible avant l'invention & la perfection des Arts, ont été la principale cause de l'ignorance où ils ont laissé leur postérité. Pour surcroît de malheur , lorsque les Arts & le commerce eurent abondamment pourvu à tous les besoins de la vie , il n'étoit

toit plus temps de connoître la vérité. La chaîne des événemens successifs, qui remontoient jusqu'aux premières origines, étoit rompue : les traces étoient pour la plupart, ou entièrement effacées, ou si défigurées par des traditions fabuleuses, qu'il n'étoit plus possible de démêler le vrai du faux. Dans cette confusion, chaque Peuple ignorant son origine, s'en fit une convenable à ses idées & à ses mœurs. On reçut pour des vérités toutes les imaginations des Poètes : ce qui n'étoit d'abord qu'un jeu d'esprit, ou un conte agréable, devint un mystère de Religion. Chaque Peuple adopta les fausses traditions des Nations voisines, & se les appropria par les additions & les changemens qu'il y fit. Le même fond d'Histoire varié & corrompu, produisoit ainsi dans les différens pays une infinité de Fables différentes. Non-seulement les Dieux furent multipliés, mais de chacun d'eux on en fit plusieurs. Combien ne compte-t-on point de Jupiters & d'Hercules. Et de-là enfin, cette multitude de fictions impies, ridicules & licentieuses, que pour comble d'insensie on consacra par un culte religieux.

On peut juger par-là , combien il étoit difficile de se faire jour dans une si grande confusion , mais les obstacles ne servent qu'à animer le courage des Sçavans. Les Grecs ont les premiers tenté l'entreprise , & après eux quelques Latins , mais sans aucun succès considérable. Ils ne nous apprennent point sur quels modeles les hommes avoient fabriqué ces faux-Dieux , ni sur quel fond de vérité ils avoient construit leur systême d'Histoire & de Religion. Depuis l'établissement du Christianisme , plusieurs Sçavans ont cru avoir enfin développé le mystere à la faveur des connoissances certaines qu'ils tiroient de l'Ecriture-Sainte. Tels sont , *S. Justin , Origene , Tertulien , Minutius Félix , Clément d'Alexandrie , S. Athanase , S. Cyrille , S. Augustin , Théodoret , Arnobe , Lactance , Eusebe , Philon Juif*. Après ces anciens Auteurs , les derniers siècles nous en fournissent encore plusieurs autres , *Grotius , Casaubon , Vires , Bochart , Vossius , le Pere Thomassin , M. Huet*. Tous ces Sçavans sont unanimement persuadés que toutes les Fables des Payens , depuis les Chaldéens & les Egyptiens , jusqu'aux derniers

iecles du Paganisme , sont fondées sur de véritables Histoires ; c'est-à-dire , l'Ecriture-Sainte ou l'histoire de l'ancien Testament.

En effet , nous voyons que de tous les Peuples de la Terre , le Peuple Hébreu , Peuple choisi de Dieu , est le seul qui , par une Providence spéciale , a conservé sans altération , depuis son origine , le dépôt de la vérité. Et sans cette tradition que sçaurions-nous aujourd'hui de la création du monde , de la multiplication des hommes , du déluge , & du partage de la Terre entre les enfans de Noé ? N'est-ce pas un miracle sensible que ce précieux dépôt soit parvenu jusqu'à nous dans toute sa pureté à travers l'espace immense des temps , & les ténèbres épaisses où toute la Terre étoit plongée ? Or plusieurs raisons persuadent que cette source de vérité différemment communiquée , a servi , pour ainsi dire à toutes les Nations , comme de fonds pour composer toutes leurs fables & tous les mystères de leur Religion. Car il est évident que les premiers Descendans de Noé ne pouvoient pas ignorer le vrai Dieu , ni l'histoire du monde jusqu'au déluge. Il est même vraisem-

blable que lorsque leur postérité com-  
mença à l'oublier, elle ne l'oublia pas  
entièrement, & qu'elle en conserva  
encore avec respect, du moins les prin-  
cipaux traits. Ceux donc d'entr'eux qui  
commencerent les premiers à altérer  
cette Histoire, sur quel autre fonds  
purent-ils composer leurs fables, si ce  
n'est sur ce fonds de vérités qui étoient  
reçues & connues de tout le monde?  
Comment auroient-ils osé proposer à  
une Nation une Religion toute nou-  
velle, & une Histoire de son origine  
& de ses ancêtres, toute différente de  
celle dont elle conservoit encore les  
vestiges? Cela n'est pas dans le carac-  
tere de l'esprit humain, sur-tout par  
rapport à ces siècles de simplicité où  
les Poëtes n'avoient pas encore gâté  
l'esprit des Peuples par la hardiesse &  
les charmes de la fiction, & voilà l'é-  
tat où demeurèrent les Peuples jusqu'à  
Moyse. La Fable encore simple étoit  
bornée à un petit nombre d'événemens  
& de Héros fabuleux. On n'adoroit  
que cinq ou six Dieux, & peut-être  
le même Dieu sous différens noms.

Mais ce premier pas une fois fait,  
le reste ne coûta plus rien; c'est-à-dire,  
que lorsque les Peuples eurent une fois



franchi les barrières de la vraie tradition par l'altération de leur Histoire, & des idées qu'ils avoient de Dieu, ils se livrerent dans la suite des temps aux plus ridicules excès. Et il est assez vraisemblable que ce fut encore la vérité qui servit de fondement à leurs nouvelles erreurs. Moyse fit en Egypte des prodiges dont la renommée remplit toute la terre. Les Israélites, après leur sortie d'Egypte, firent des conquêtes si rapides & accompagnées de prodiges si éclatans que tout l'Orient fut consterné. Les Peuples fuyant devant une Nation si redoutable porterent de toutes parts la terreur de ses armes & l'histoire de ses exploits, mais si altérée par l'ignorance ou par l'envie, que ce qui étoit une véritable histoire se trouvoit travesti en pure fable par le changement des noms & des circonstances. Les choses continuerent sur ce pied-là, jusqu'à la venue des Poëtes, *Homere*, & *Hésiode* & leurs successeurs, & des faux-Prêtres chez les autres Nations. On peut croire qu'ils eurent quelque connoissance des Livres saints : mais quoiqu'il en soit, les uns par d'ingénieuses fictions, les autres par des superstitions intéressées, effacerent le

peu de vestiges qui restoient de la vérité, & par la multitude de nouvelles fables qu'ils composèrent sur les premiers modeles, acheverent de défigurer le tableau & de confondre l'histoire de toute l'antiquité payenne.

Plusieurs Sçavans ont travaillé avec succès à débrouiller ce mélange confus de vrai & de faux, à rapprocher les aventures fabuleuses des événemens véritables, sur lesquels elles ont été composées, & à reconnoître les vrais personnages sous des noms supposés & défigurés.

On voit de quelle importance il est de connoître comme Dieu veut que nous l'honorions par les soins qu'il a pris de ménager & de conserver les preuves de la vérité & de la divinité de ses instructions sur ce sujet. En faisant voir les Fables & les Religions des Gentils fabriquées comme d'après les narrations de l'Ecriture-Sainte, on établit le droit d'aînesse & l'autorité de la vérité sur le mensonge; celle des Saintes-Ecritures sur les inventions des hommes; de la vraie Religion, par-dessus les fausses qui n'en sont qu'une imitation corrompue. C'est ainsi que Saturne & Janus, qu'on confond sou-

vent, sont des copies principalement de Noé. Celui-ci ayant partagé la terre entre ses trois enfans, les Poëtes partagerent l'Empire de l'Univers entre les trois enfans de Saturne : ainsi du reste. On trouve ces divers rapports expliqués dans le Traité de la Fable de M. l'Abbé Banier, & dans plusieurs Auteurs.

---

## SUR LA MATIERE

DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

L'ORIGINE des Fables se perd dans l'antiquité la plus reculée selon M. l'Abbé Banier. La communication que Dieu voulut bien avoir avec les Patriarches, & dont la connoissance se conserva par tradition dans le Paganisme, a été la première source de ce mélange continu des Dieux & des hommes qui fait tout le merveilleux des anciennes fictions. Dans les premiers temps les hommes n'adoroient qu'un seul Dieu. Noé conserva dans sa famille le culte que ses Peres avoient rendu au Créateur ; mais ses Descendans ne furent pas long-temps à en al-

térer la pureté : les crimes auxquels ils s'abandonnerent , affoiblirent bientôt l'idée de la Divinité , & on commença à l'attacher à des objets sensibles. Ce qui parut dans la Nature de plus brillant & de plus parfait enleva leurs hommages , & par cette raison , le Soleil fut le premier objet de leur superstition. Du culte du Soleil on passa à celui des autres Astres & des Planètes : toute la milice du Ciel , pour user de l'expression de Moïse , s'attira un culte religieux , ainsi que les élémens , les fleuves & les montagnes : on n'en demeura pas-là : la Nature elle-même fut regardée comme une Divinité ; & sous différens noms , elle devint l'objet du culte de différentes Nations. Enfin les grands hommes parurent mériter , ou par leurs conquêtes , ou par l'invention des Arts , des honneurs qui n'étoient dûs qu'au Créateur de l'Univers.

Les Métamorphoses que l'on voit dans Ovide , à les bien définir , ne sont que l'histoire des passions des Dieux ou plutôt des hommes travestis en Dieux , & sur-tout de leurs amours. Toutes ces Fables font une partie de la Mythologie des Anciens. Envisagées sous différens rapports , elles peu-

vent renfermer divers sens. De-là cette diversité qu'on remarque dans les Mythologues pour les interpréter, chacun ayant saisi l'allégorie qui étoit la plus conforme à sa manière de penser. Sous cette mystérieuse obscurité qui les enveloppe, on y a trouvé tout ce qu'on a voulu, Physique, Morale, Médecine. Au fond, on ne doit regarder les Fables que comme les dépositaires des événemens du monde naissant : il faut donc laisser-là toutes les allégories, pour ne s'attacher qu'à découvrir les vérités purement historiques qu'elles renferment. Anciennement les hommes & les Rois même ne connoissoient point cette bienséance que la politesse de nos mœurs a introduite, ils ignoroient encore plus les principes d'une bonne morale, ce qui les rendoit également grossiers & féroces : lorsqu'ils alloient demander quelque Princesse en mariage, & qu'on la leur refusoit, ils armoient pour l'enlever. Les drapeaux militaires & les vaisseaux portoient des figures qui faisoient reconnoître leurs Maîtres ; & les enseignes étoient ou des animaux, ou des oiseaux, ou quelque monstre d'une figure bizarre & inconnue : on trouve même

ces représentations sur les monumens sur les médailles & sur les monnoies. Or ceux qui décrivoient ces sortes d'expéditions , au lieu de dire qu'un Prince avoit enlevé sur son vaisseau ou pris par la force des armes quelque Princesse dont il étoit amoureux , publioient qu'il s'étoit changé en lion en aigle , en taureau , &c. C'est ainsi que par des explications toutes naturelles & purement historiques , on peut dissiper les ombres que les anciennes fictions des Poëtes avoient répandues sur l'histoire des premiers temps.

---

## LES FABLES,

### OU LES CONTES FABULEUX

L'INVENTION de ces Fables où les animaux sont les maîtres & les docteurs du genre-humain , est une des plus utiles & des plus ingénieuses dont il y ait mémoire. Ce sont des leçons qui ne déplaisent pas , & qui peuvent être badines & enjouées n'en montrer pas avec moins de certitude la honte & l'injustice des passions déréglées. Il y a des Fables qui consistent dans l

simple récit d'une action : les plus parfaites font , pour ainsi dire , agir les Acteurs , & deviennent par-là dramatiques : elles forment une espece de comédie très-courte , mais très-instructive. L'action doit être prise dans les mœurs & dans les caracteres des animaux qu'on met sur la scene ; c'est-à-dire , que le renard doit être rusé , le mouton doux & paisible , le chien fidele , le singe fertile en tours ingénieux. Le lieu de la scene mérite aussi qu'on y fasse attention : il n'est pas permis de mettre le loup & le mouton sur une tour. Ce n'est pas-là qu'ils peuvent naturellement se rencontrer.

Les Fables ne sont pas tellement affectées aux animaux qu'on ne puisse y introduire quelquefois les hommes , les arbres , les Dieux , & même des personnages allégoriques. On y est autorisé par l'exemple d'Esopé. Cependant il est à propos d'en user sobrement , sur-tout à l'égard des êtres insensibles. Il faut se faire violence pour s'imaginer que les plantes conversent ensemble.

On croit communément qu'Esopé fut inventeur de la Fable ; si la gloire en étoit due à quelqu'autre , ce seroit

une lâche ingratitude au genre-main, d'avoir laissé périr le nom la mémoire d'un homme qui l'a si utilement. Socrate, dans sa prison mit en vers une partie des Fables d'Esopé. Gabrias & Phèdre leur prêter aussi les agrémens de la Poésie ; ce rendit leurs instructions plus gracieuses & plus efficaces. La France a eu ses Fabulistes. M. de la Fontaine tellement signalé en ce genre, ni les Anciens, ni les Modernes contesteront point avec lui pour le rang. Si l'on pouvoit opposer avec le même avantage les nouveaux Auteurs des Poëmes épiques à Virgile & à Homère, les Historiens récents à Tite-Live & à Tacite, ainsi du reste la question tant débattue sur la prééminence des Anciens & des Modernes seroit décidée sans appel par l'unanimité des suffrages.







## SUR LA LITTÉRATURE

FRANÇOISE.

*Réflexions sur cet objet.*

LA Littérature est devenue parmi nous une espèce d'Empire, ou si l'on veut de République. Foible d'abord, comme tous les nouveaux établissemens, cet Empire a eu dans la suite ses progrès, ses temps de conquête, son période de grandeur & de magnificence. Il a essuyé des tempêtes, soutenu des guerres, éprouvé des révolutions; il a produit des Héros & des hommes médiocres, des génies laborieux & des esprits sublimes; quelques-uns qui ne méritoient pas de paroître, & plusieurs dont on regrettera toujours la perte. Il s'y est élevé des monumens dont les uns ne subsistent plus avec honneur, & les autres ne périront jamais.

Qui suivra l'Histoire de cet Empire dans chaque partie & selon l'ordre chronologique, y verra au commen-

cement des efforts ; des essais , des étincelles de génie ; il passera insensiblement à des temps plus heureux , & trouvera des trésors plus abondans. C'est vers le milieu du dernier siècle , qu'on voit les grands maîtres se multiplier , les Académies s'établir , les Muses prendre un air plus décent , un ton plus ferme , une parure plus magnifique , le goût du vrai Beau s'emparer du langage , de l'éloquence , de la poésie , de toutes les sciences.

Mais à mesure que les progrès deviennent sensibles , que l'émulation s'augmente , que les nouvelles découvertes reculent les limites de ce monde littéraire , on y voit naître des divisions , des querelles , des partis : il n'est aucun canton dans le ressort des Lettres où il n'y ait eu quelques altercations. Quelquefois ce furent de simples escarmouches ou des actions particulières , qui ne s'étendirent qu'à un petit nombre de combattans : quelquefois il y eut des guerres générales , des hostilités longues , vives & opiniâtres , comme fut la grande controverse sur les Anciens & les Modernes , dans laquelle tout l'Empire des Lettres prit parti , & où il y eut des ligues offen-

sives & défensives, des chefs de ~~bat~~ tation, des attaques vigoureuses, des combats fameux. Cependant il faut observer que ces divisions intestines, bien loin d'affoiblir la puissance des Lettres, lui ont donné au contraire de nouvelles forces, soit parce que l'opposition des sentimens éclaircit de plus en plus la vérité, soit parce que les esprits acquierent par la dispute plus de pénétration, plus de goût & plus de richesses.

---

## LE DIX-HUITIEME SIECLE,

CONSIDÉRÉ DU CÔTÉ DE LA SCIENCE.

**L**es Lettres & les Arts comptent aujourd'hui presque autant de partisans, que la plupart de nos Villes contiennent de Citoyens élevés avec quelque soin. On peut assurer, que si notre siècle n'est pas plus fécond en génies d'un certain ordre que les précédens, il a du moins l'avantage de posséder plus d'hommes éclairés. On en a la preuve par les Journaux où nous voyons annoncer chaque mois une multitude

de productions littéraires qui décelent le point de lumieres auquel nous sommes parvenus. Mais outre les Ouvrages que la voie de l'impression transmet au Public, combien d'autres demeurent ensevelis dans les cabinets, où ils ont été condamnés en naissant à ne voir jamais le jour. Le monde est plein d'amateurs des Lettres & des Sciences, qui sacrifient en secret aux Muses, & qu'un excès de modestie ou de délicatesse dérobe à notre admiration. Que de productions manuscrites dont nous sommes privés ! Histoire, Eloquence, Poésie, Philosophie, Sciences exactes, rien n'est échappé à une foule de plumes qui mériteroient de devenir publiques.

On se fait quelquefois une idée du monde aussi fausse qu'injuste. On y suppose sur des rapports peu fideles une paresse & une langueur qui bannissent tout genre d'occupation. C'est ne connoître, ni son siecle, ni les hommes en général. Il est essentiel à l'esprit humain d'être appliqué. Les siecles peuvent changer les objets de cette application, mais ils n'en détruiront jamais le goût ni le besoin. Qu'on ouvre les Annales de la France en par-

ticulier, & l'on y verra les preuves de ce que je dis. Il a toujours fallu de l'occupation aux hommes.

A ces âges trop connus, où nos Pères ne respiroient qu'une gloire tumultueuse, ont succédé des temps plus tranquilles & plus favorables aux Arts. L'érudition renfermée dans quelques Congrégations appliquées par état à l'étude, a franchi l'enceinte étroite où elle languissoit dans une mystérieuse captivité. L'horison des Lettres s'est étendu. Le monde est devenu une école de politesse fondée sur toutes les connoissances propres à orner l'esprit. On s'est partagé en petites sociétés dont la plupart sont autant d'Académies domestiques, où regne souvent tout le mérite des Sçavans des siècles passés, à la présomption près. Tous les rangs, toutes les conditions, tous les sexes y contribuent aux lumières communes. Tout ce que la Presse livre au Public y est apprécié : tout ce que les grands Artistes produisent y est jugé. Il résulte de-là un ton général qui est celui de la Nation, où l'on ne verroit plus qu'un Peuple littéraire, s'il étoit possible d'en retrancher un certain nombre de Citoyens voués par leur naissance à des

326 LITTÉRATURE  
bons guides on abrége la voie , &  
fait aucun pas qui soit inutile.

Mais quand une fois on connaît assez bien le pays pour ne s'y pas perdre ; quand on en sçait assez les routes pour ne pas s'y méprendre ; quand on en a trop bien appris les manières pour y paroître étranger , alors on a plus besoin ni de guides , ni d'instituteurs. On peut donc se livrer à son génie , à son industrie , & y trouver des ressources d'autant plus heureuses qu'elles sont plus naturelles. En travaillant plus que sur son propre fonds , on jouit d'un bien dont la possession ne se partage avec personne ; c'est-à-dire , que le goût étant cultivé & le génie développé , on ne doit s'affervir à la gêne de l'imitation ; on doit suivre la Nature.



## DISSERTATION

## SUR LE GOUT.

*L'Art de sentir & de juger en matiere  
de Goût. Paris 1762.*

**E**N quoi consiste le goût qui crée , qui juge , qui admire les chefs-d'œuvres du vrai & du beau dans les Arts , dans les Sciences & dans les productions de la Nature ? C'est un objet qui mérite d'être discuté ; objet important par lui-même , intéressant par ses effets. Les grands hommes de l'antiquité , & nos meilleurs Ecrivains , se sont occupés de sa théorie ; s'ils n'ont pu donner une idée satisfaisante du goût , leurs Ouvrages nous en fournissent au moins des modeles. Qu'il seroit à souhaiter que l'empire du goût fût établi sur des principes solides & inébranlables.

C'est une opinion généralement répandue , & un préjugé universel de croire que le mot *goût* est un terme vague , qui se refuse à la définition.

Bien plus , la succession des temps a donné à cette opinion la force de la vérité : l'autorité d'une foule d'hommes de génie que l'on compte parmi les Anciens l'a confirmée. Mais parce que la connoissance spéculative du goût leur a échappé , faudra-t-il y renoncer ? L'honneur de cette decouverte feroit-il dû à notre siecle ?

« Après avoir lu , dit l'Auteur , tous » les Ouvrages sur le goût , il m'est » resté encore une multitude de doutes dans l'esprit. Je cherchois la lumière & je ne l'ai point trouvée : » on a beaucoup écrit sur le goût , mais » toujours en partant d'un point d'obscurité , & l'en s'est égaré. Le moyen » le plus sûr pour écarter les nuages » sous lesquels le goût est caché , est » de remonter à ses principes , & d'en » faire voir les effets. Après avoir » long-temps cherché ces principes , » j'ai cru les découvrir ». A l'exemple d'Aristote & de Descartes , il faut procéder méthodiquement , continue-t-il , la distinction des différentes especes de beau , & par conséquent la division des objets de goût , s'offre ici naturellement.

Il y a un Beau essentiel & indépen-



dant de toute institution humaine & même divine : il réunit tous les suffrages ; tel est le goût de la belle Nature. Il y a un Beau , naturel & indépendant de l'opinion des hommes : le goût l'apperçoit & le saisit dans la réunion des regles éternelles du Beau avec la pratique de celles que les Sçavans ont consacrées. Enfin il y a un Beau arbitraire jusqu'à un certain point : le goût qui apprécie ses effets est factice. L'exemple le fait naître , l'habitude le confirme , & le préjugé le grave dans le fond de notre ame. Mais malgré la contrariété des jugemens des différens Peuples sur ce qui le constitue , il a cependant une nature , une essence qui le soumet aux loix éternelles du Créateur , & à celles que l'Artiste a établies.

Ce Beau , libre par le choix du sujet , peut s'ouvrir une nouvelle carrière , semblable aux Tyrans qui foulent aux pieds toute sorte de Loix , il n'en reconnoît qu'une seule , le succès. Il est facile à celui qui connoît les regles de distinguer les cas où le nom de *Beau* qu'on lui donne est un titre réel , & ceux où il n'est qu'une usurpation. Le Beau moral , le Beau politique , le

Beau intellectuel sont des anneaux de la même chaîne & forment la même division.

Les sources du Beau étant ainsi découvertes, & ses especes développées, il s'agit de rechercher l'origine du Beau, c'est ce que fait l'Auteur en suivant une marche très-méthodique.

On doit l'attribuer sans difficulté à l'activité perpétuelle de l'ame, à la curiosité insatiable de l'esprit, à la fécondité de l'imagination, au desir toujours avide du jugement qui cherche à comparer, à connoître & à perfectionner. Toutes ces facultés font partie de l'essence de l'homme : le goût est inséparablement en lui, comme la lumière est dans la lumière, puisque l'ame est éclairée aussi nécessairement que la lumière éclaire.

Si l'on veut remonter à la cause du goût, on est tenté de le reconnoître dans l'analogie, & la conformité établie par le Créateur entre les beautés naturelles & les beautés artistiques, sorties de sa main bienfaisante, & la faculté qui les apperçoit & les aime. Dans les beautés d'imitation, c'est l'influence du même principe qui opere : les productions des Arts sont comme des émanations des beautés primitives.

primitives ; & nous ne jugeons de la perfection de la copie que par l'idée que nous avons de l'original. L'Auteur n'adopte point les définitions du goût données par MM. de Montefquieu , de Voltaire , d'Alembert , le Batteux , parce qu'elles n'ont pas les qualités nécessaires & requises par les loix de la Logique pour constituer une bonne définition. Selon son opinion , le goût , dans tous les genres du Beau , est un sentiment passif , lorsqu'il en reçoit , ou qu'il en conçoit l'idée : il est actif , lorsqu'il s'exprime , qu'il peint cette idée avec la force & la grace dont elle est susceptible. Le mérite du goût passif est celui de la balance , qui ne donne pas le poids au corps , mais qui en procure la connoissance ; elle agit , mais elle n'ajoute , ni ne retranche , n'ôte , ni ne donne rien : l'action du goût estimateur est la même. Quand même cette définition seroit défectueuse , elle peut donner occasion à la naissance d'une autre plus exacte & plus heureuse.



## AUTRES OBSERVATIONS

## SUR LE GOUT.

LE goût n'est pas une chose arbitraire : il est relatif aux temps , aux circonstances , aux caractères. Personne ne voit également les mêmes objets ; & combien , suivant leurs diverses positions , n'en voient que de différens ? Ce qui est le plus dans la Nature plaira plus généralement , mais encore ce sentiment variera-t-il selon les dispositions particulières. Un connoisseur se transportera , là où un homme grossier ne fera pas le plus légèrement ému. La délicatesse du goût est quelque chose d'étonnant. Le style est une empreinte de l'ame où l'on voit les divers caractères de ses passions. Le langage des Dogmatiques est fastueux ; celui des Pyrrhoniens modeste , circonspect. Platon parloit avec enflure ; Socrate étoit toujours modéré & penchoit vers la raillerie ; Mallebranche écrit avec enthousiasme ; Leclerc & Leibnitz moins vifs sur une opinion , ou peut-être moins persuadés , disent les mêmes

choses avec sens-froid. Le contraste si marqué entre quatre hommes célèbres, MM. Arnaud, Claude, Nicole, Jurieu, est l'effet de la contrariété de leurs humeurs : car la même opinion est soutenue avec douceur & emportement. M. Mainbourg, dont l'imagination s'étoit exercée à peindre des combats & des assauts, avoit contracté une grande bouffissure de style.

---

## S U R L E B E A U.

*Traité du Beau, par le Pere André,  
Jésuite, 1741.*

D E tout temps on a disputé sur le Beau. Mais ce Beau que nous admirons dans les Ouvrages de la Nature, qui nous charme dans les chefs-d'œuvres de l'art, qui nous transporte dans les productions du génie : ce Beau, qui, comme un feu céleste, concentré dans chacun de nous, éclaire nos esprits, échauffe nos cœurs, imprime un caractère de grandeur à nos idées, de noblesse à nos sentimens, de décence à nos manieres, de dignité à notre

## AUTRES OBSERVATIONS

## SUR LE GOUT.

LE goût n'est pas une chose  
traire : il est relatif aux tem-  
circonstances, aux caractères. Il  
ne voit également les mêmes  
& combien, suivant leurs di-  
visions, n'en voient que de  
Ce qui est le plus dans la Na-  
plus généralement, mais en-  
timent variera-t-il selon les  
tions particulières. Un cor-  
transportera, là où un hom-  
ne sera pas le plus légèrem-  
délicatesse du goût est qu'il  
d'étonnant. Le style est un  
de l'ame où l'on voit les  
racteres de ses passions. Le  
Dogmatiques est fastue-  
Pyrrhoniens modeste, et  
ton parloit avec modé-  
toujours modé-  
raillerie ; Ma-  
thousiasme  
vifs sur  
moins

conduite : ce Beau, que l'imagination cherche dans ses délires, qui prend la teinture de nos préjugés, que la mode assujettit à ses caprices, comment le définir ?

Ici les opinions se partagent, & les systèmes se multiplient, selon le point de vue que chacun choisit. En 1741, le P. André fit paroître son *Essai sur le Beau*. Cet Ouvrage ne tarda pas à être goûté. Le Public applaudit aux idées du Philosophe, & rendit justice aux talens de l'homme de Lettres : aussi l'*Essai sur le Beau* a-t-il passé constamment, chez les Connoisseurs, pour le système le plus suivi, le plus étendu, le mieux digéré que nous eussions sur cette matière. En voici l'Analyse.

Tout ce qui est beau, se rapproche de l'unité, ou par la simplicité de son être, ou par l'ordonnance de ses parties, ou par la combinaison de ses rapports. L'unité est donc la forme essentielle qui caractérise le Beau. Cette unité prend sa source dans l'immutabilité de l'essence, dans l'institution libre du Créateur, dans nos conventions & nos systèmes. De-là, trois espèces de Beau ; le Beau essentiel, le Beau naturel, le Beau systématique.

Le Beau se rencontre dans les esprits & dans les corps : de-là le Beau sensible & le Beau intelligible. La question du Beau sensible , se réduit au Beau visible , dont l'œil est le juge naturel ; & au Beau musical , dont l'oreille est l'arbitre née. Pour le Beau intelligible , il faut le chercher dans les mœurs , où il fait le mérite & le bonheur de l'humanité ; dans les piéces d'esprit , où il fait l'ornement & les délices de la raison.

*Beau visible.* La régularité, l'ordre, la proportion, la symétrie, sont essentiellement préférables à l'irrégularité, au désordre, à la disproportion. Une figure est d'autant plus élégante, que le contour en est plus juste & plus uniforme. Si l'on compose un dessein de piéces différentes, égales ou inégales en nombre pair ou impair, elles y doivent être tellement distribuées, que de cet assemblage résulte un tout, où rien ne se confonde, où rien ne se contrarie, où rien ne rompe l'unité du dessein. Principe incontestable : le sentiment le dicte, la raison l'appuie ; l'art ne s'en écarte point. Voilà donc un Beau essentiel, qui est comme le fond du Beau visible.



Ce fond si riche , si agréable par lui-même , l'Auteur de la Nature a pris soin de le relever par les couleurs : c'est par leur éclat , qu'il a trouvé le moyen d'introduire dans l'Univers un nouveau genre de beautés , qui nous offre par-tout un spectacle si brillant & si diversifié. Il a peint le ciel d'un azur dont la vue ne se lasse jamais : il a rapissé la terre d'une verdure émaillée de mille fleurs , qui nous applique sans nous fatiguer. Qu'il y ait un Beau naturel , cela est donc évident par le seul coup-d'œil sur la Nature.

Ce genre de beauté est indépendant de nos opinions & de nos goûts : il n'est point de peuple , point de personne qui n'ait sa couleur favorite. Pour prononcer sur ces goûts différens , consultons les juges naturels du Beau visible. Que disent les yeux ? Que la lumière est la reine & la mere des couleurs : sa présence les fait naître , son approche les anime , son éloignement les affoiblit , son absence les fait mourir. Rien par conséquent de plus naturel , de plus raisonnable , que d'adjudger au blanc la supériorité sur le noir , de mesurer même la beauté des couleurs par leur éclat. Quoiqu'il en

t, chaque couleur est d'autant plus  
 lequ'elle est plus pure, plus homo-  
 ie, plus uniforme. Au reste, quel-  
 brillante que soit une couleur,  
 nous rassasieroit bientôt, si nous  
 rions qu'elle à considérer dans le  
 ide. En cela, comme en toute au-  
 chose, l'Auteur de la Nature a eu  
 de prévenir nos dégoûts. Il y a  
 -peu de couleurs simples : mais  
 binées les unes avec les autres,  
 bien par ce mélange ne donnent-  
 pas de couleurs composées ? Il se  
 e, à la vérité, du faux, du con-  
 ictoire, de l'arbitraire dans nos  
 érentes idées sur le Beau. De-là il  
 seulement conclure, qu'il existe  
 Beau variable, un Beau arbitraire,  
 n'a droit de plaire universelle-  
 it, qu'autant que le génie & le  
 t président à ses écarts, & les ra-  
 cent par des traits heureux.

l'idée d'ordre entre nécessairement  
 s la notion du *Beau moral*. La pre-  
 re regle des mœurs est un ordre  
 nriel, absolu, indépendant de toute  
 itution, même divine. Dans cet-  
 e, que les nuages des passions peu-  
 t seuls nous dérober, la raison dé-  
 vre Dieu à la tête, comme l'Etre

infini & suprême. L'esprit créé immédiatement au-dessous, comme son premier sujet, par la prérogative essentielle de se connoître lui-même, & de pouvoir s'élever jusqu'à son Auteur; la matiere, dans le dernier rang, comme une substance aveugle & purement passible, capable de recevoir l'être, mais incapable de le sentir. Cet ordre immuable, entre les objets de nos idées, nous dicte l'ordre de nos jugemens. L'Être suprême doit avoir le rang suprême dans notre estime. Nous devons toujours donner à l'esprit le premier pas sur le corps; & puisque ces deux êtres, malgré la distance infinie qui les sépare, se trouvent réunis pour composer un même tout; il faut que l'esprit se considere dans le corps, comme le Gouverneur d'une Place dont il doit répondre à tous les instans au Souverain qui la lui a confiée.... Tout homme est notre prochain, notre sang, notre frere. L'histoire de notre origine nous l'apprend. Indépendamment des monumens sacrés qui nous attestent que nous descendons tous d'un pere commun, nous en portons la tradition vivante dans nous-mêmes. J'en appelle à cette loi

précieuse d'humanité, à ce sentiment naturel, qui, lorsque nous laissons à notre cœur la liberté de s'étendre au gré de ses desirs, embrasse toute la nature humaine. Ce n'est pas une leçon que nous ayons apprise des Philosophes, une loi que nous ayons reçue des Législateurs; c'est un héritage que nous recevons en naissant du cœur de nos Peres, & que notre sang porte, pour ainsi dire, empreint dans toute sa masse.

Que dirons-nous de l'ordre civil & politique? Cet ordre, contre lequel on ne murmure que par ingratitude, remplace par l'équité des loix l'égalité des conditions. Chargé de rétablir dans ses droits l'ordre de la nature, il fait succéder la subordination à l'indépendance, la règle à la confusion, la justice à la force, la sûreté publique à l'inquiétude générale, le repos des particuliers aux alarmes continuelles. Le ressort secret qu'il emploie est l'amour de la Patrie: amour aussi naturel que l'amour de nous-mêmes & de nos parens, qui naît en nous par instinct, & qui se confirme par la raison; qui s'établit d'abord par l'intérêt, mais qui se soutient par l'hon-

neur & par la vertu ; qui s'allarme, pour ainsi dire, par le zèle pour sa propre maison, mais qui s'enflamme par celui des autels, qui réunit tous les motifs divins & humains pour nous lier ensemble inséparablement sous les idées les plus touchantes. Ces principes nous laissent appercevoir tout ce qui constitue le Beau dans les mœurs : son caractère est une constante, pleine & entière conformité du cœur avec l'ordre.

POUR LE BEAU, essentiel à tout Ouvrage d'esprit, l'Auteur veut que l'homme de Lettres sçache orner le solide, parer la science, polir l'érudition, s'élever, descendre, marcher terre à terre, ou prendre l'essor, selon la nature des sujets. En un mot, le Public s'obstine à lui demander du Beau dans les productions de son esprit. Quel est ce Beau qu'on lui demande ? D'abord la vérité, l'ordre, l'honnête & le décent. La vérité, parce que la parole n'est instituée que pour en être l'interprète. L'ordre, parce qu'il y en a un entre les vérités. L'honnête, parce qu'un précepte essentiel d'éloquence est de parler toujours de la Divinité avec respect, & de parler tou-

jours aux hommes avec pudeur & modestie. Le décent, parce qu'on ne réussit point à plaire quand on méprise les bienséances, les égards, ce qui est dû aux temps, aux lieux, à la nature de son sujet, à son état, ou à son caractère, à celui des Lecteurs, à leur raison sur-tout, qui juge ordinairement du cœur par les Ecrits. Voilà le Beau essentiel à tout Ouvrage d'esprit. Si les hommes n'étoient que raisonnables ils s'en contenteroient; mais ils sont sensibles, & ils ne se laissent persuader que par des mouvemens qui les transportent. Prêtons-nous à leur foiblesse si nous voulons amuser leur goût: revêtons la vérité d'images, pour mettre l'imagination dans ses intérêts: que les sentimens l'accompagnent pour la faire goûter au cœur: introduisons-là dans l'ame par des mouvemens qui l'animent. C'est un Beau naturel, puisqu'il porte sur la constitution de notre nature.

Il est cependant, pour tout Ouvrage d'esprit, un Beau artificiel: il résulte de l'agrément des paroles; agrément plus ou moins arbitraire; agrément auquel, tout frivole qu'il est, quand il est seul, nous ne voyons que trop

d'Auteurs sacrifier tout le reste, à la honte de la raison, & au détriment de la vertu. En effet trois choses sont comme les élémens du discours; l'expression, qui rend notre pensée; le tour, qui lui donne une certaine forme; le style, qui la développe pour la mettre dans les différens jours qu'elle demande par rapport à notre dessein. Si l'expression est riche, le tour heureux, le style égal & propre du sujet, c'est un mérite de plus pour un Ouvrage, & ce mérite est le plus promptement récompensé.

---

## OBSERVATIONS

### SUR QUELQUES ÉCRIVAINS CÉLÈBRES

*Fables de la Fontaine, quatre volumes  
in-4°. Paris 1756.*

**L**A FONTAINE ne connut jamais d'efforts ni de contrainte dans ses Ouvrages; l'indépendance de son esprit fut égale à celle de sa vie, & l'amour de la liberté fut le guide de sa plume & de ses productions, comme il l'étoit de son goût & de ses inclinations. C'est

cette aisance & cette facilité d'écrire qui le faisoit ingénieusement appeler par Madame de Bouillon un *Fablier*, pour dire, que les Fables étoient une production naturelle des idées, qui se trouvoient toutes arrangées dans sa tête. Le soin de les en tirer fut tout son travail, ou pour mieux dire, fut l'ouvrage de la douce & tranquille rêverie dont il s'occupoit. Ses expressions délicates, enjouées & naïves, furent des copies fideles de la belle Nature, dont le goût, de concert avec l'esprit, lui fit saisir par-tout les nuances & les traits. C'est ainsi, qu'en remaniant les Ouvrages des Anciens, il se les est rendu propres, & leur a prêté une tournure & des graces qu'ils n'avoient point. Aussi sage, aussi sensé qu'Esopé, il l'a surpassé autant par la justesse des applications, que par l'élégance & la précision. Plus vif, plus rempli d'intérêt & de chaleur que Phèdre, il l'a laissé derrière lui, & s'est ouvert dans ses Fables une carrière toute neuve, toute parsemée de fleurs & d'agréemens piquans. Aussi peut-on dire, qu'il est parvenu au plus haut point de perfection où l'on puisse atteindre dans ce genre ; car ceux qui ont voulu



courir la même carrière ont paru si foibles , comparés à lui , qu'on trouve en quelque sorte téméraire d'avoir osé tenter de l'imiter.

---

## SUR LES LETTRES

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

**S**I chaque Auteur se peint dans ses Ouvrages , quelque médités qu'ils soient , il le fait bien mieux dans les conversations & dans les lettres qui n'en doivent être que l'imitation. C'est-là qu'il faut le chercher. A ce compte il est difficile de voir un plus beau caractère que celui de Madame de Sévigné. Elle écrit par sentiment : l'on sent que c'est son cœur qui parle , ce n'est pas que l'esprit n'y soit pour quelque chose , & qu'elle ne l'eût cultivé , car il faut qu'il l'ait été pour bien écrire. Elle avoit orné le sien d'un grand nombre de connoissances , non-seulement par la lecture des bons Livres de diverses langues , mais plus encore par l'étude du grand Livre de la Cour & du monde poli , & par des réflexions nées d'un goût naturel. Ce

goût se fait sentir à chaque ligne dans ses Lettres, mais c'est le sentiment pur qui dirige ses connoissances acquises, ses réflexions naturelles & même son goût.

Pour avoir une idée juste de cet Ouvrage, dicté par la nature même, il en faut considérer le but, le style & les sujets.

Les sujets sont ceux que son point de vue sur la scène du monde lui présentait au hasard, point de vue fixe sur sa fille qu'elle aimait uniquement, sur sa famille, sur elle-même, sur ses occupations, sur ses amusemens, sur l'humeur où elle se trouvoit : du reste un coup-d'œil sur la Cour, sur la Ville, sur les nouvelles courantes, sur la politique, sur les événemens, sur les lectures, sur la piété ; car elle étoit remplie de Religion : Voilà ce qui fait la matière de ces Lettres presque journalières, ou si l'on veut de ses entretiens éternels avec sa fille durant ses longues absences : & comme tout entre dans les entretiens familiers ; l'on peut juger que tout cela se trouve libéralement semé, comme des fleurs dans un parterre, où l'abeille errant fait du miel de tout ce qu'elle

rencontre. Le trait du plus naïf de nos Poëtes, exprime le caractere des Lettres en question ; & à propos de la Fontaine, nous ne pouvons mieux représenter la maniere de Madame de Sévigné, qu'en la mettant en parallèle avec celle de l'Auteur des Fables. Elle étoit en femme ce qu'il fut en homme : en Prose ce qu'il fut en Vers. Les Lettres de l'une, & les Fables de l'autre sont passées, si l'on ose parler ainsi, par la même filiere d'esprit, même naïveté, même élégance, même délicatesse, même négligence en fait de graces. Car ce sont ces graces finement négligées, qui font le prix des deux Ouvrages, avec la différence de ton & de maniere, qui distingue un homme & une femme qui sçavent parler simplement & naturellement. Voilà pour le style.

Quant au but de Madame de Sévigné, il paroît trop qu'elle n'en avoit point d'autre, que le plaisir d'entretenir une fille qui lui ressembloit si fort & qu'elle adoroit. Loin d'écrire pour écrire, comme l'ont fait plusieurs beaux esprits, elle n'écrivoit que pour lui parler, parlant en effet, sans songer à sa plume qui alloit tout d'un

trait, à *tire de plume*, ainsi qu'elle le dit, comme le fait, ou un muet qui s'est appris à s'exprimer par gestes, ou une personne éloquente qui fait passer sa chaleur dans le sein de ses Auditeurs, sans faire attention à son air, à sa voix, à ses tons. Quant à ses sentimens répétés de l'amour maternel qu'on lui a reprochés dans le Public, des sentimens si peu ordinaires en sont-ils moins pris pour cela dans la nature? Et ne peut-on concevoir sans de grands efforts les traits d'une pareille sympathie, ou plutôt n'est-ce point un des effets de la corruption du cœur humain, de n'aimer l'excès de la sensibilité que dans la plus folle de toutes les passions?

Quelle vivacité! quelles images! quel sentiment! quelle narration! & plus que tout le reste, certaine heureuse négligence, *un air libre & naturel, en quoi consiste principalement tout le charme des Lettres, les graces, pour ainsi dire, en négligé*; mais un négligé digne des graces: enfin un je ne sçai quoi qui saisit, & qui se sent mieux qu'il ne s'exprime. On s'imagine presque, en lisant ces Lettres, pouvoir écrire de la même sorte: & on ne sent

la difficulté que dans l'exécution. Ne pourroit-on pas comparer la plume de Madame de Sévigné à celle de l'imitable la Fontaine? Celle-là nous semble être dans le style Epistolaire, ce qu'est celui-ci dans ses Fables. Il ne s'agit cependant que d'écrire comme on parle. On le dit, & on dit vrai; mais cela suppose qu'on parle bien, & s'il est vrai qu'une belle lettre. n'est autre chose qu'une belle conversation, concluons simplement qu'il n'est pas facile de converser comme Madame de Sévigné.

---

### M. DE FONTENELLE.

*Mémoires pour servir à l'Histoire de la vie de M. de Fontenelle, par M. l'Abbé Trublet. Amsterdam 1761.*

**M.** DE FONTENELLE avoit un esprit philosophique, un esprit naturel & aisé, un esprit attentif & pénétrant, un esprit solide, penseur & profond. Mais à la tête de tous ces esprits brille le plus frappant de tous, le *bel esprit* partie dominante dans cet homme cé-

lebre, celle qui l'a le mieux servi, le plus accompagné & le plus tard abandonné. Il a été *bel esprit* par-tout, c'est-à-dire, esprit orné, enjoué, délicat, aidé par une imagination vive & libre, soumise néanmoins & n'usurpant jamais le premier rang.

M. de Fontenelle étoit-il homme de génie? M. l'Abbé Trublet se déclare pour l'affirmative, il est même étonné qu'on mette ce point en controverse : cependant, comme il faut s'entendre, quand on parle de tout, & principalement du *génie*, qualité si rare, & peut-être plus cachée que l'or dans la mine, M. Trublet déclare que s'il donne le génie à M. de Fontenelle, c'est qu'il appelle de ce nom *toute grande & importante qualité de l'esprit, possédée dans un degré éminent*. Et il observe que le grand Corneille étoit homme de *génie*, d'une autre manière que son neveu Fontenelle; qu'il *n'avoit pas le génie des graces & de l'enjouement*, parce qu'il avoit celui de la *force & du sublime*. Il y a bien de la finesse à distinguer ainsi les nuances du génie; mais parce qu'on aura une des grandes qualités de l'esprit, & qu'on sçaura la mettre en œuvre habi-

lement, fera-t-on homme de génie? Ne faudra-t-il pas créer, inventer, ouvrir des routes nouvelles, fonder quelque genre de Littérature? Le grand Corneille eut ces avantages. M. de Fontenelle les posséda-t-il de même? Non pas *de même*, mais d'une autre façon. La manière d'analyser les Ouvrages de l'Académie, de peindre les Illustres de cette Compagnie, de rendre dans ses Mondes le système de Descartes; de converser même sur les Sciences, sur la Morale, sur la Politique, sur les usages du Monde, ne fut qu'à lui: voilà l'homme de génie. Le grand Corneille a donné des loix de valeur & de constance de probité dans Rome; & M. de Fontenelle eût fait de ces Romains des Penseurs, des Philosophes, des Académiciens. Le premier eût dit à Cincinnatus de retourner à sa charue, & le second eût appris à ce Dictateur à ne point s'ennuyer en traçant ses sillons. L'Oncle étoit bon pour fonder une République, & le Neveu pour la civiliser.

La Littérature fut pour M. de Fontenelle un exercice de quatre-vingt-six ou quatre-vingt-sept ans dans la République des Lettres. Quelle variété

d'ailleurs de compositions, quelle étendue de connoissances ! En Philosophie cet homme singulier avoit vu toutes les révolutions ; il étoit né dans le Péripatétisme, dans cette nuit de pensées, où l'on croyoit sçavoir, & où l'on ne faisoit que se chercher ou se heurter. Il devint de bonne-heure Cartésien, & fut le témoin de tous les ombats qu'essuya cette nouveauté. Vint le Newtonianisme qui fit de grandes réformes, & M. de Fontenelle n'étoit plus d'âge à reprendre les éléments, & à se faire le Disciple de ceux qu'il avoit vu naître dans les tourbillons de Descartes ; il ne fut jamais Newtonien. Cependant en qualité de Secrétaire de l'Académie, il se rendit comme propres les pensées de Newton & de ses Partisans. Une partie de son éloge, est d'avoir eu l'esprit souple & facile, de s'être plié aux idées des autres, sans néanmoins altérer ou dégrader les siennes.

Les autres parties de la Littérature de M. de Fontenelle, sont la Poésie, le Théâtre, la Morale, la Métaphysique, la Géométrie, &c.

Le style est à l'homme de Lettres, ce que les traits sont au visage ; c'est



ce qui le fait reconnoître , ce qui lui attire des éloges ou des critiques. « Le style de M. de Fontenelle est » plein d'agrément, indépendamment » de la netteté & de l'élégance ; & » cet agrément consiste dans un en- » jouement aimable, une gaieté douce, » un badinage philosophique , qui » donne l'idée d'un esprit élevé, pour » ainsi dire, au-dessus des sujets sur » lesquels il s'exerce. L'agrément du » style de M. de Fontenelle consiste » sur-tout dans la Métaphore , mais » aisée, modérée & juste, jamais ou- » trée ni forcée. Il consiste à transporter » les expressions d'un genre à l'autre, » les expressions de la conversation » aux Sciences, les expressions les plus » ordinaires & les plus familières aux » matières qui le sont moins, & quel- » quefois aussi les expressions des Scien- » ces, proprement dites, à la Mora- » le, à la Littérature, aux matières » ordinaires, &c.

Le caractère de M. de Fontenelle a fait son bonheur, parce qu'il a toujours été le même, c'est-à-dire, égal, uniforme, exempt de grandes passions, capable de plaire, sans se faire l'esclave du caprice des autres. *Il joi-*

la gaieté à la sagesse : sa gaieté  
 vit à ses plaisirs , & diminueoit les  
 que sa sagesse n'avoit pu écarter.  
 este ; quand on parle ici de sages-  
 'est la modération philosophique  
 entend : c'est le tempérament  
 d'âme & de pensées , qui fait qu'on  
 desire , qu'on n'admire , qu'on ne  
 t presque rien ; qu'on demeure  
 parmi les orages du monde , &  
 n sçait écarter à propos ceux dont  
 eroit soi même menacé. « Il y a  
 gens , disoit Seneque , qui sont  
 rôt des Vatinius & tantôt des  
 tons ; qui se piquent quelquefois  
 surpasser Curius ou Fabricius en  
 galité , & qui , après cela , le dis-  
 tent en sensualité & en délicatesse  
 Apicius & aux Mécènes. Cette  
 constance est la marque d'un mau-  
 is esprit ; & c'est une grande cho-  
 que de n'être jamais qu'un seul  
 me. Il n'y a que le sage qui puis-  
 se flatter de cette prérogative d'être  
 un seul homme : tous les autres  
 nt des hommes de plusieurs faces ,  
 s hommes en quelque sorte mul-  
 tipliés. *Magnam rem puta unum ho-*  
*minem. Præter sapientem autem , ne-*  
*o unum hominem agit ; ceteri multi-*

démicien Centénaire fut *unus* dans le sens de Sénèque; ce qui vaut en Morale à tous les Panégyristes.

Enfin les rapports de ce bel-  
c'est-à-dire, ses liaisons, ses an-  
ses sociétés, toutes les particu-  
de son commerce forment da  
Mémoires de M. Trublet un  
capital. M. de Fontenelle eut bea  
d'amis, & passoit néanmoins  
*n'aimer* personne. Il étoit bien  
tout le monde, & chez tout le  
de; mais les sentimens de son  
n'étoient qu'à lui. Les gens qui  
lent qu'on mette de la chaleur  
mitié, se plaignoient de son in-  
rence; & ceux qui ne regardent  
l'amitié comme une affaire, mais  
me un amusement, trouvoient  
Fontenelle étoit ce qu'il devoit

*and malheureux.* Tel est l'empire de certaines qualités, de certains talens qui sont plus les dons de la Nature que de la Philosophie. Donnez-nous quel qu'un qui n'ait pas les agrémens, la gaieté, la finesse de Fontenelle, & qui ait font indifférence, ce sera un homme isolé, & qu'on n'aimera point. Fontenelle au contraire préserva son cœur de toute affection, mais il sçut dire des choses agréables à tout le monde : dès-lors ce fut un homme aimable, précieux dans la société, plus fêté encore à quatre-vingt-dix ans & au-delà, que les complaisans de profession. Tout cela prouveroit qu'au fond, dans la société, on ne fait cas que des dehors, du langage, des manieres, & qu'on dispense les gens d'intéresser à ce commerce les facultés de l'ame.

Il dut la longue vie, dont il jouît, à l'accord harmonieux de son corps avec son ame. Dès sa premiere jeunesse, il se fit une habitude d'épargner à ses organes tout ce qui pouvoit les altérer. Son ame que le repos du corps conspiroit à maintenir dans une assiette paisible, évita toutes les passions tumultueuses : la haine ou la colere lui

eussent trop coûté : sourd aux critiques , il étoit cependant sensible à la louange , qu'il goûtoit avec plaisir sans en être enivré : habituellement gai , il a sçu s'affliger sans trouble , jamais il n'a ri , ni pleuré avec excès. C'étoit , *dit M. le Beau* , un vase d'une matiere fine & d'un ouvrage délicat , que la nature avoit placé au milieu de la France pour l'ornement de son siècle , & qui subsista long-temps sans aucun dommage , parce qu'il ne changeoit pas de place , ou qu'il n'étoit remué qu'avec précaution. Cette lumière des Académies s'éteignit sans effort le 9 Janvier 1757 , après avoir été près d'un siècle entier un prodige de sânté , d'esprit , d'égalité d'ame & de connoissances. On lui reproche avec assez de justice , d'avoir trop donné dans les jeux d'esprit , & si l'on peut parler ainsi , dans l'afféterie du discours : mais on pardonnera toujours ces imperfections à ses imitateurs , s'ils peuvent les effacer par les traits heureux & les beautés réelles dont presque tous ses Ouvrages sont remplis.



---

M. D E L A M O T T E.

*Mémoires pour servir à l'Histoire de la  
Vie & des Ouvrages de M. de la Motte.  
Amsterdam 1759.*

**M.** D E L A M O T T E fut peut-être un des Littérateurs de France, qui conserverent le mieux l'égalité, la tranquillité, la beauté de leur ame, parmi les agitations d'un siècle déjà assez orageux pour les Lettres. Personne ne fut plus critiqué que lui, souvent ne le mérita moins, & ne porta mieux le poids de la critique. Ses amis mêmes étoient sur le pied de ne le point épargner. Lui-même exprimoit ainsi ses propres sentimens dans ses réflexions sur la critique. « Les hommes, disoit-  
» il, ne demandent pas mieux que de  
» dire la vérité, quand ils n'y perdent  
» rien : ils se plaisent même à dire des  
» choses humiliantes à ceux qui veulent bien les souffrir : c'est un moment de supériorité pour eux, & ils  
» ne manquent pas de le saisir. Mes  
» amis, par un motif plus noble m'ho-

Mij

» norent de cette liberté ; ils ne me  
 » ménagent point les expressions , &  
 » presque tout le monde , ou par ami-  
 » tié , ou sous prétexte d'amitié , de  
 » me dire les choses les plus dures  
 » pour l'amour-propre. Tout devient  
 » Madame Dacier pour moi. C'est un  
 » secours que je me suis procuré pour  
 » me mettre en état de mieux faire :  
 » c'est une adresse de l'amour-propre  
 » qui veut bien dévorer de petits af-  
 » fronts pour se réserver des honneurs  
 » plus solides ».

Il est certain , qu'il faut être déjà un homme de mérite , & jouir d'une grande considération dans le monde , pour penser ainsi & pour l'écrire. Un mauvais Auteur n'auroit pas droit d'être si humble ou si véridique : on lui diroit , qu'il ne profite ni de la liberté , ni de l'indulgence du Public , & qu'on estime- roit sa Philosophie , si elle le guérif- soit du desir d'être Auteur. On avouera cependant qu'un grand homme qui pense & qui agit comme la Mor- te , doit avoir fait de grands progrès dans la science du vrai , & dans l'exercice de se vaincre soi-même.

La Mor- te avoit encore une excel- lente qualité , c'étoit de ne pas sur-

la valeur de son genre d'écrire. Il ne l'auroit pas choisie au Théâtre la plus grande de son temps : il composoit des trois Spectacles, pour l'Opéra, la Comédie, pour la Tragédie : une action qui intéressoit sans doute les Spectateurs. Il ne l'auroit pas choisie elle lui avoit déplu, mais il sçavoit les défauts du genre dramatique. La Tragédie même, qui est la partie la plus sévère, il la connoit, comme auroit pu faire le grand Casuiste. C'est ce que nous apprend M. l'Abbé Trublet, en citant un morceau du Discours sur la Comédie de Romulus, donné par l'Académie en 1722. « Si l'on concluoit de tout ce que je viens de dire, que les Tragédies ne peuvent pas être d'un grand fruit pour les mœurs, la vérité m'obligeroit d'en demeurer d'accord. Nous ne nous proposons d'ordinaire d'éclairer l'esprit sur la justice & la vertu, en les peignant dans leurs vraies couleurs ; nous ne nous proposons qu'à émouvoir les passions par le mélange de l'un & de l'autre. Nous mettons souvent les préjugés à la place des vertus. Dans les personnages intéressans, nous faisons



» presque aimer les foiblesses par l'é-  
 » clat des vertus que nous y joignons.  
 » Dans les personnages odieux, nous  
 » affoiblissons l'horreur du crime par  
 » de grands motifs qui les relevent,  
 » ou par de grands malheurs qui les ex-  
 » cusent. Tout cela ne va que bien in-  
 » directement à l'instruction; & c'est  
 » ce qui a fait dire à Madame de Lam-  
 » bert, dans les avis qu'elle donne à  
 » sa fille; qu'on reçoit au Théâtre de  
 » grandes leçons de vertu, & qu'on  
 » en remporte l'impression du vice ».

On a répété cent fois que la Motte n'étoit pas Poëte, & cette proposition a passé long-temps pour un axiome. M. de Fontenelle, & l'Abbé Trubler après lui, réfutent cette idée. La Motte mit beaucoup d'esprit dans ses Ouvrages, mais il sçut s'élever dans l'occasion: c'est sans doute sa prose qui fit tort à ses vers. Comme elle est excellente, on voudroit que la Poésie de ce Bel-Esprit fût au même point de perfection & de sublime: il atteint quelquefois ce degré: on desireroit qu'il s'y soutînt toujours; ce qui n'étoit peut-être pas possible.

Quoiqu'il en soit. M. de la Motte, a laissé des Ouvrages immortels en pro-

se : ses discours & ses réflexions sur les divers points de la Littérature seront toujours admirés des connoisseurs. Il prit parti contre les Anciens, en homme qu'il étoit aisé de gagner & de concilier avec ces grands Maîtres. Madame Dacier ne les défendit qu'avec le ton du Pédantisme , avec le langage aigre & injurieux des Littérateurs du seizieme siecle. Cette défense donna gain de cause , au moins pour la forme , au Détracteur de l'Antiquité , & la Motte qui ne sçavoit point de Grec, parut raisonner mieux que la sçavante Dacier qui portoit tout Athenes dans sa tête. Il est à croire que pareille scene ne se représentera plus , & que l'érudition ne se couvrira plus de l'extérieur d'une Dame pour dire des injures à un homme qui n'auroit que de la raison & de l'esprit.

M. de la Motte fut moins sçavant qu'homme d'esprit ; moins heureux dans ses compositions poétiques , que dans ses ouvrages en prose ; moins habile à saisir les vrais principes , qu'à exposer ceux dont il s'étoit laissé prévenir. En beaucoup de points il pensa comme tout le monde , & s'exprima mieux que personne. La facilité qu'il

eut à embrasser presque tous les genres de Littérature , empêcha peut-être qu'il ne fût supérieur dans aucun , mais cette facilité même étoit quelque chose d'unique ; & il seroit difficile de nommer un autre Littérateur , qui , sur ce point pût entrer en concurrence avec celui-ci. M. de la Motte eut beaucoup d'Adversaires , quelques-uns raisonnables , d'autres trop peu modérés ; & tous contribuèrent à sa gloire , parce qu'il sçut toujours répondre avec autant de politesse que d'esprit. De tous les genres de Poésie , le seul qu'il ne se permit point fut la satire , ce qui prouve mieux sa probité , que les vertus de ses Contemporains. Despréaux qui finissoit , lui auroit encore remis un bon nombre d'originaux ; & puis , quel siècle fût jamais un champ où les Satyriques ne pussent glaner. Au fond , M. de la Motte eut de la douceur , de l'honnêteté , de la Philosophie , de la Religion. Il écrivit trop pour le Théâtre : il se fit un style de galanterie qui dépare quelques endroits de ses Ouvrages : ce n'étoient chez lui que des passions feintes ; mais pourquoi en transmettre l'image toujours dangereuse , & donner au Public des leçons qui ne

FRANÇOISE. 273  
ent faire qu'aimer le vice & mé-  
r la vertu ?

---

## ABBÉ DES FONTAINES.

AND ce célèbre Aristarque de no-  
iecle mourut , il avoit tant d'en-  
is qu'il falloit être brave pour se  
rer son partisan & son admira-  
Ce n'est pas qu'il n'eût bien rendu  
ce quelquefois aux Ecrivains du  
: ses feuilles n'étoient pas tou-  
armées du trait de la critique &  
saryre , si l'on veut : elles sçurent  
ier des éloges de temps en temps ,  
le les prodiguer : mais ce ton d'Ap-  
ateur ne touche point des ames  
essées , autant que la censure les  
e , les déchire , & il faut avouer  
sous les coups de ce sévère Cen-  
mille victimes étoient tombées ,  
ré les fleurs dont il avoit pris  
de les parer. Quand un tel hom-  
n'existe plus , on est très-fort con-  
à mémoire , très-éloquent sur ses  
uts , très-hardi à l'attaquer en vers  
prose. Tout littérateur délivré de  
raintes jouit des douceurs de la  
té.

Cependant est-ce un avantage pour la République des Lettres que la critique perde ainsi son interprète ? L'aimable Ecrivain à qui la reconnoissance a dicté l'apologie qu'il a faite de ce Critique fameux , prétend que notre siècle a autant d'obligation à l'Abbé des Fontaines , que le siècle dernier en eut à Boileau : il croit même qu'à raison de nos besoins, nous devons plus à cet Abbé que nos Peres ne durent à Despréaux. « D'ailleurs , ajoute-t-il, » Boileau , comme Poëte, ne fait qu'ef- » fleurer les Auteurs , & jeter en pas- » sant du ridicule sur leurs méprisables productions , au lieu que l'Arif- » tarque de nos jours est entré dans » des détails aussi instructifs qu'agréables. Personne n'avoit plus étudié » que lui , les regles. Personne ne les » a développées avec plus de finesse , » d'agrément & de clarté. Le brillant » & la solidité , la justesse & la vivacité , l'érudition & le choix , la force » & la légèreté , l'abondance & la précision , la délicatesse & l'enjouement , l'exactitude & la pureté du langage. » Voilà ce qui caractérise cette plume » célèbre : il avoit le coup-d'œil infaillible ; il faisoit parfaitement le

» ridicule dans le goût d'Horace & de  
 » Lucien , &c. » On trouve dans cette  
 ingénieuse Lettre un mot qui mérite  
 quelque éclaircissement.

On donne à l'Abbé des Fontaines le  
 mérite de l'*érudition* : ce qu'il faut en-  
 tendre des connoissances purement lit-  
 téraires, qui dans lui étoient fort éten-  
 dues. Il savoit très-bien sa Langue : il  
 jugeoit en Maître d'une pièce de poésie  
 ou d'éloquence , du style propre de  
 l'Histoire : il faisoit à point nommé le  
 fort & le foible d'une composition de  
 goût : il faisoit plus ; & ceci étoit une  
 qualité rare, un don suréminent qui  
 caractérisoit cet homme de Lettres :  
 il mettoit en œuvre, avec une singu-  
 liere capacité, les notions qu'on lui  
 suggéroit sur des Ouvrages érudits. De  
 lui-même il n'auroit pu pénétrer les  
 profondeurs de l'antiquité, dévelop-  
 per les systêmes de chronologie, juger  
 des controverses nées sur les Langues  
 Orientales , apprécier l'édition d'un  
 Auteur Grec, soit profane, soit Ec-  
 clésiastique, résoudre certaines diffi-  
 cultés de Bibliographie ; encore moins  
 eût-il été capable de sonder les mys-  
 teres des Mathématiques, de la Phy-  
 sique, de l'Histoire Naturelle, de rai-



## SUR L'ÉLOQUENCE.

**L'**ÉLOQUENCE, selon le Pere Buffier, consiste uniquement dans le talent de faire sur l'ame des autres, par l'usage de la parole, l'impression de sentiment ou de mouvement que nous prétendons. C'est sur quoi on peut voir la différence entre ce qui n'a que l'apparence de l'Eloquence d'avec ce qui l'est en effet.

Un Prédicateur, ou un Avocat peut s'attirer de l'applaudissement par un discours où il se trouvera des traits ingénieux, des réflexions délicates, des comparaisons justes & nouvelles, sans que néanmoins il se trouve dans son discours une vraie éloquence. Pourquoi? Parce qu'il n'a pas fait dans l'ame de ses Auditeurs l'impression de sentiment qu'il prétendoit & qu'il devoit prétendre. Un Orateur de ce caractère est disert, mais il n'est pas éloquent. L'Orateur disert a pour fin le discours même & l'applaudissement qui en revient. L'Orateur éloquent

emploie le discours , non pour l'ap-  
plaudissement , mais pour former dans  
ses Auditeurs des sentimens & des dis-  
positions , telles que l'exige l'import-  
tance de son sujet. Les panégyriques  
comportent plus que d'autres le caracte-  
re de difert , néanmoins ils doivent  
tendre à exciter l'estime , non pour l'es-  
prit de celui qui loue , mais pour le  
mérite de celui qui est loué. Il en est  
à peu près de même des autres discours  
qui sont plutôt de parade que de né-  
cessité.

La vraie Eloquence tire peu de se-  
cours des regles ordinaires ; enforte  
qu'elle dépend pour le moins autant  
du Génie que de la Poésie : & si le  
génie se montre plus fréquemment  
dans nos Poètes que dans nos Ora-  
teurs , c'est que , selon la remarque  
de Cicéron , il est plus rare & plus  
difficile de trouver d'excellens Ora-  
teurs que d'excellens Poètes. Par-là ,  
on ne doit pas s'en tenir à l'axio-  
me , *Nascimur Poeta , finus Oratores.*  
L'Art & les regles données si fréquem-  
ment pour l'Eloquence , n'ont jamais  
servi à faire un homme plus éloquent ,  
que l'Art & les regles de la Poésie à  
former un Poète. L'une & l'autre de



ces facultés ne tirent guere du secours que de la lecture & du fréquent usage des Orateurs & des Poëtes excellens, & du soin de s'exercer à composer, surtout quand un ami, ou un maître habile corrige ou fait corriger les endroits où l'on auroit moins réussi.

Il suit delà que les regles ordinaires ne peuvent être que générales & vagues : elles sont vraies en elles-mêmes, mais inutiles dans la pratique, par la quantité infinie de circonstances où elles doivent avoir des applications particulieres, dont il est impossible d'indiquer le détail. Ainsi, compter d'y réussir par le moyen des regles, c'est comme si, avec une Carte Géographique de la France en général, on croyoit pouvoir connoître les chemins particuliers des Campagnes & des Villages du Royaume. C'est ce qu'il seroit aisé de faire voir touchant les principales parties du discours, telles que l'Exorde, la Narration, la Confirmation, la Convention & la Péroration, si l'on entroît dans les particularités de ces parties.

On observe ici une chose au sujet de la *Narration*, c'est que les regles ne la devroient pas mettre généralement pour

la seconde partie du discours, puisque la plupart des discours n'ayant aucun fait à exposer, n'ont point de *Narration*. Si l'on cherche pourquoi on l'a mise dans les regles de la Réthorique, c'est que l'Auteur de ces regles, supposant avec raison que Cicéron a été un des plus grands Orateurs du monde, s'est imaginé, sans raison, que toutes les pieces d'Eloquence devoient être dressées sur leur modele. Mais il n'a pas fait attention que c'étoient des Plaidoyers, sur des faits qu'il s'agissoit d'exposer; ce qui ne se trouve point dans les discours ordinaires, comme les Sermons, les Panégyriques & autres, où la Narration n'est guere distinguée de l'Exorde où l'on expose le sujet qu'il s'agit de traiter.

On doit dire la même chose de la partie appelée dans les préceptes ordinaires contention ou mouvement : on ne peut lui donner de justes regles, parce qu'elle doit être répandue en divers endroits avec plus ou moins de force, selon que les amènent divers tours donnés au sujet. Ce seroit un mouvement de passion assez plaisamment excité que celui qu'on placeroit, sans voir, si la place qu'on lui

donne le comporte, & comment, & jusqu'à quel point elle le comporte: cette regle ressembleroit à celle qu'on donneroit aux gens pour se mettre en colere.

A l'égard des figures de Rhétorique, ce sont des tours naturels à tout discours humain : l'Art ne sçait qu'y prêter des noms pour faire souvenir que leur variété sert à en mettre dans le discours; ce qui se présente comme de soi-même à un homme qui n'a pas l'imagination froide. Cependant il y a quelques figures qui méritent une attention particuliere par leur caractere & leur usage.

Celle dans laquelle consiste proprement l'élocution, c'est l'exposition, parce qu'elle fait voir une même proposition par tous les jours & les faces différentes dont elle est susceptible; c'est par-là uniquement qu'on trouve le secret de faire une juste amplification. Car si le sujet est capable de faire impression sur l'esprit, & qu'il ne la fasse pas, c'est qu'il n'est pas ou dans tous les jours, & c'est l'exposition qui produit cet effet. Au reste, elle entre dans toutes les autres figures particulieres pour se revêtir, se-

lon les diverses occasions de leurs divers tours.

Pour la maniere d'employer l'exposition, on ne peut guere marquer de regles, si ce n'est de proportionner ce que l'on dit à la capacité, à l'état & à la disposition des personnes. Une même vérité de l'Evangile doit s'exposer aux personnes de la Cour & à des Paysans, mais aux premiers sous un tour fin & élevé, qui ne produiroit nul effet sur le peuple de la campagne, pour lequel il faut en quelque sorte *épaissir* ce que l'on dit, afin de le rendre sensible. La vraie éloquence ne dédaigne pas des tours populaires quand ils servent à son but, qui est d'imprimer le sentiment qu'elle prétend.

Il s'ensuit de ces principes une sorte de paradoxe, qui néanmoins a sa vérité & son usage, c'est que l'Eloquence consiste souvent à dire une même chose, mais avec différens traits, qui, par leurs divers tours, empêchent les esprits d'en être rebutés, au même-temps qu'elle y entre davantage, s'y présentant à diverses fois, qui chacune font leur impression.

Il y a encore des choses à observer

dans les especes particulieres de discours. Dans un Plaidoyer, rien ne paroît meilleur, que d'exposer d'abord & sans circuit, quelle est la personne & la cause dont il s'agit, & le point juste de la contestation. L'Avocat doit montrer ensuite la justice & le droit de sa partie, sans jamais quitter ou laisser quitter aux Juges par des digressions, quelques brillantes quelles soient, la vue de ce qui fait le capital de la cause. Après quoi il faut réfuter les raisons du parti contraire, non en les déguisant; ce qui seroit une supercherie qui donneroit du mépris pour l'Orateur, mais en faisant sentir le poids des raisons contraires.

A l'égard des Sermons, les exordes doivent être courts, & on en doit supprimer tout ce qui ne sert point à indiquer le fonds du sujet. Les Prédicateurs superficiels, & sur-tout les commençans, ont le défaut de ne s'occuper d'abord qu'à chercher une division; mais sans avoir encore présenté à l'esprit l'étendue de la matiere qu'ils ont à traiter, c'est-à-dire, qu'ils divisent avant que d'avoir rien à diviser. Ils font le partage des choses qui ne subsistent point encore par rapport à

eux; puisqu'ils ne les connoissent pas. Il faut donc qu'un Orateur ramasse d'abord les matériaux de son discours, qu'il s'en remplisse l'esprit, & alors les choses s'arrangeant peu-à-peu dans sa tête lui fourniront une juste division & même des sous-divisions de chaque partie, qui le conduiront naturellement dans toute la suite de son discours.

Il y a l'Eloquence des *mots* & l'Eloquence des *choses*. Celle des *choses* consiste dans un style soutenu uniquement par les choses que l'Orateur sçait tirer de son sujet. Celle des *mots* consiste dans un style qui, sans exclure les choses que le sujet fournit naturellement, est animé par les figures, embelli par les images, brillant par les expressions lumineuses, frappant par les sentences. Démosthène avoit plus d'éloquence des choses; & Cicéron avoit en partie celle des mots : l'un est préférable à l'autre, selon les sujets que l'on traite. Mais il faut bien prendre garde que l'éloquence des mots ne devienne, selon l'expression de S. Eyremont, une causeuse & une grande diseuse de rien; & d'autre part, que l'éloquence des *choses* ne produi-

286 ÉLOQUENCE.  
se, selon l'expression de Quintili  
un discours sans liaison & même  
cousu, composé plutôt de pièces &  
morceaux, que de membres & de  
ties qui fassent un tout : en évitant  
défauts, il n'est pas encore assuré  
l'Orateur soit au goût de tout le m  
de. L'idée de la parfaite éloque  
n'est pas la même dans tous les espr  
Brutus reprochoit à Cicéron une  
flure Asiatique, & Cicéron trou  
dans les discours de Brutus un a  
cisme trop serré & ennemi de la  
hémence. La souveraine perfecti  
consisteroit à réunir l'éloquence  
mots à celle des choses, & le de  
immédiatement au-dessous de ce  
là, c'est de connoître les occasions d  
lesquelles l'Orateur peut & doit s'  
dier à l'une plutôt qu'à l'autre.

---

## P A R A L L E L E

ENTRE L'ÉLOQUENCE ET LA PEINTURE

*L'art de peindre à l'esprit. Paris 17*

**P**OUR réussir dans l'Eloquence il faut  
parler à l'esprit & au cœur, mais p

pour cet effet, il faut parler vive-  
 ment à l'imagination : c'est par elle  
 que se transmettent à notre ame ces  
 passions soudaines & profondes,  
 nous passionnent & nous maîtri-

Voulez-vous enlever les suffrages  
 ceux qui vous écoutent, commen-  
 cer à intéresser fortement leur ima-  
 gination en votre faveur : si vous ve-  
 nez à bout de la gagner, leur cœur &  
 esprit ne vous résisteront pas long-  
 temps : car la plupart des hommes ne  
 voient & ne pensent que d'après leur  
 imagination. Il est donc également  
 utile à l'Orateur & au Poète de  
 s'efforcer à peindre, puisque la pein-  
 ture est le langage de l'imagination.  
 L'Orateur, aussi-bien que le Poète,  
 doit peindre tout ce qu'il dit. La dif-  
 férence entr'eux consiste dans la ma-  
 nière d'employer le pinceau, dans l'ap-  
 plication des couleurs & dans la diver-  
 sification des objets & des vues qu'ils se  
 proposent. La Poésie se contente de  
 peindre pour plaire & pour émouvoir :  
 l'Orateur doit raisonner pour con-  
 vaincre & pour ébranler ; mais jusques  
 dans ses raisonnemens elle doit pein-  
 dre autant qu'il est possible : c'est le  
 sûr moyen d'éviter la sécheresse,



& par conséquent l'ennui qui suit après les raisonnemens secs & décharnés, en quoi consiste le talent de peindre si nécessaire à l'Orateur? Souvent un seul mot, une métaphore juste, une application heureuse, une allusion ingénieuse, offrent une grande image: ce sont de pareilles expressions qu'on peut employer dans les raisonnemens les plus connus.

S'il est vrai que le Poëte qui n'est pas Peintre, n'est qu'un Versificateur; il n'est pas moins certain qu'un Orateur qui n'a point le talent de peindre, n'est qu'un froid raisonneur. C'est ce talent qui anime & qui relève toutes les autres qualités, il peut les remplacer toutes, & rien ne peut le remplacer. En vain un Orateur réuniroit-il d'ailleurs toutes les autres parties du discours: il aura, si l'on veut, la justesse du dessein, la solidité des preuves, la force du raisonnement, l'élégance du style & la finesse des pensées; mais s'il n'ajoute à tout cela des images vraies, vives & sublimes, il ne portera pas dans l'ame de ses Auditeurs ces traits vainqueurs, & cet espece d'enchantement, qui suspend presque toutes les fonctions des sens, qui fait

oublier le lieu où l'on est, & l'homme qui parle, pour ne s'occuper que de ce que l'on entend.

Cela se seroit abuser de ce principe de faire d'un discours comme d'une galerie de tableaux : leur multitude nuirait à l'effet principal. Ce genre de discours ressentirait la commune lèche d'un faiseur de Miniaures, & deviendrait insipide par l'air contrainct & de gêne qu'il auroit.

L'Eloquence comme dans la Musique il faut du repos. Toujours de l'air, n'est pas de l'esprit : jusques aux plus belles choses, il faut se lever & s'arrêter. Tout Orateur dans un sujet important, ne fait que se servir qu'à lui-même, manque son but : tout ce qu'il gagne, c'est de dire qu'il a de l'esprit : belle récompense pour un homme chargé de porter la parole au nom de l'Eglise & de la Patrie !

Il doit imiter la sage conduite des vrais Orateurs. Chez eux l'esprit n'ose que se montrer, ou s'il se montre, c'est pour ainsi dire, sans leur aveu : ce sont les traits les plus ingénieux qui se tiennent toujours à leur place, & jamais recherchés. Ces grands hommes faits pour le bien.

pour servir de modèles élèvent l'ame & plaisent à l'esprit tout à la fois, parce qu'ils ont peint sans affecter de peindre. Dans leurs discours pleins de force & de chaleur, on remarque le pinceau vigoureux, & la touche fière d'un grand Maître qui ne tend qu'à l'effet.

Il seroit à craindre que dans un long discours, l'attention des Auditeurs ne vînt à se rallentir : on doit la ranimer par des traits vifs & ingénieux. On trouve de ces traits dans Cicéron & dans les plus illustres Orateurs. On sent d'ailleurs que l'exacritude servile des préceptes, ne peut regarder que ces esprits ordinaires & médiocres qui sont faits pour être conduits, parce qu'ils sont incapables de se tracer des routes nouvelles. Quant aux génies créateurs, ils sont dans l'ordre de la Littérature, ce que les conquérans sont dans l'ordre politique : ils donnent des loix, & n'en reçoivent pas : ils ne suivent que l'impression de leur génie, dont la marche rapide vaut mieux que les pas concertés de l'art. Entraînés par la vivacité de leur imagination, ils semblent saisis d'une inspiration soudaine. Dans cette espèce d'enthousias-

ils sacrifient l'expression à la pensée & les règles au sublime : ils forment comme un ordre d'esprits à part. dans leurs Ouvrages, & d'après qu'on doit étudier les règles de

Une seule Harangue de Démostène fait connoître la belle Eloquentie que ne le feroient vingt des Didactiques sur l'art Oratoire. en lisant avec réflexion ces grands auteurs, qu'on se forme insensiblement. à penser, à parler & à écrire noblement. L'imagination nourrie de ces objets rendus avec dignité, n'écarte plus dans la composition cette liante stérilité qui n'offre rien, ni n'offre que du médiocre. On acquiert l'heureuse habitude de travailler avec facilité, parce qu'on trouve en soi-même une abondance de pensées, d'expressions & d'images, dont on est enrichi sans presque s'en apercevoir. On ne copie personne en particulier, & l'on peint d'après tous les grands Maîtres. On prend chez eux tout pour soi les égarer; on saisit leurs traits, on les colore, & l'on ne laisse pas d'être original. En un mot, cette lecture réfléchie est pour l'esprit, ce qu'une nourriture saine & succulente est pour le

tre le style simple & le style héroïque.  
S'il ne faut pas qu'il soit aussi parfait  
l'un, il ne doit pas être non plus  
dépouillé d'ornemens que l'autre.  
ce style qui caractérise le pin-  
cieux de l'Albane. Annibal Carracci  
qui ne pouvoit perdre de vue  
le blime, dit M. Coypel, eût été  
propre que son Eleve, à nous  
sentir les Amours aux Forges de  
nos, Diane & ses chastes Nymphes  
farmant les Dieux de Cythere  
mis, & portant leurs mains tin-  
armées de ciseaux, sur les aîles  
redoutables Enfans. J'ose com-  
dit encore ce célèbre Peintre, l'  
fréquent usage des raccourcis au-  
obscur. Les minauderies & les  
forcés, voilà pour le style affecté  
expressions du visage, que l'or-

dans les draperies , coloris exagéré : voilà pour le style enflé. Cette facilité , d'autant plus dangereuse qu'elle s'acquiert promptement , cette facilité , dis-je , avec laquelle les mauvais Peintres sçavent multiplier à l'infini des idées déjà trop rebattues : voilà pour le style rampant.

---

## SUR LE SUBLIME.

*Traité du Sublime , 1732.*

LE Sublime est un discours d'un tour extraordinaire , qui , par les plus nobles images & les plus nobles sentimens , élève l'ame au-dessus de ses idées ordinaires de grandeur , & la porte tout-à-coup avec admiration à ce qu'il y a de plus élevé dans la nature , la ravit , & lui donne une haute idée d'elle-même.

Quoique le Sublime soit unique & indivisible en lui-même , néanmoins si on considère la diversité des objets qui lui servent de matière , on peut le diviser en deux espèces , sans qu'il puisse y en avoir davantage ; car la vraie grandeur ne peut se trouver que dans les

choses extérieures à l'homme, ou dans les sentimens de son ame. L'expression des premiers objets, d'une maniere proportionnée à leur nature, fait le sublime des images. Les seconds, dévoilés dans toute leur noblesse, font le sublime des sentimens.

Tous les objets d'une grandeur extraordinaire peuvent fournir matiere au sublime des images. Choisissons quelques exemples. Homere décrit ainsi la puissance de Jupiter : Il dit : Du mouvement de sa tête immortelle, les Cieux sont ébranlés, & la marche du Dieu des Eaux.

Neptune ainsi marchant dans les vastes campagnes,  
Fait trembler sous ses pieds, & forêts & montagnes.

Aman, chez Racine, déclare la vengeance éclatante qu'il veut tirer des Juifs, & dit qu'un jour on publiera :

Il fut des Juifs, il fut une insolente race.  
Répandus sur la Terre, ils en couvroient la face ;

Un seul osa d'Aman attirer le courroux.  
Aussi-tôt de la Terre ils disparurent tous.

Ce qui produit le sublime de ces traits, n'est pas seulement la grandeur

le l'action qui est rapportée , mais la facilité avec laquelle elle se fait. Jupiter pour ébranler l'Olympe n'a besoin que d'un signe de tête : Aman est irrité ; c'en est assez pour que toute une Nation soit exterminée.

De pareils exemples sont encore plus fréquens dans l'Ecriture que par-tout ailleurs , parce que les objets qu'elle nous offre sont bien plus magnifiques, & l'esprit des Ecrivains sacrés étoit bien plus élevé, par l'esprit dont ils étoient inspirés, que les Auteurs profanes par leur enthousiasme ou leur fureur poétique.

Au passage de la Genèse , *Dieu dit que la lumiere soit faite , & la lumiere fut faite* , dont Longin a senti tout le merveilleux , on peut ajouter ceux-ci : *Il (Dieu) parle , les vents accourent , & les flots de la mer s'élèvent . . . . Il change l'aquilon en zéphir , & les flots se taisent . . . . Il parla avec menaces à la mer & elle fut séchée . . . . Dieu appelle le Ciel , & il dit à la Terre : séparez-moi mon Peuple . . . . J'ai parlé , où sont-ils ?*

Ces traits sont sublimes , parce qu'ils représentent quelque chose de grand , & principalement parce qu'ils sont ex-



primés avec une vivacité extraordinaire & dans un tour singulier ; vivacité d'expression qui vient de l'émotion de celui qui parle, & du sentiment d'admiration dont il est pénétré.

Venons au sublime des sentimens. Ceux qui sont réellement sublimes doivent être fondés sur la vertu, & procéder d'une ame élevée par la noblesse de ses vues. 1<sup>o</sup>. Au-dessus des foiblesses ordinaires au reste des hommes. 2<sup>o</sup>. Au-dessus des passions. 3<sup>o</sup>. Au-dessus même des vertus communes.

Quoique toute foiblesse & toute passion soit honteuse en elle-même, pour que les sentimens qui nous mettent au-dessus soient sublimes, il ne faut pas qu'elles soient tellement basses qu'il y eût peu de gloire à les vaincre : il ne faut pas non plus vaincre une foiblesse par une autre foiblesse, une passion par une autre passion. Ainsi il n'y a point de gloire à mépriser la mort par impatience, par dépit, ou par désespoir ; mais il y en a beaucoup à la braver pour la défense de sa Patrie, de son Prince, & encore plus, si c'est par zèle pour la Religion : il y a peu de noblesse à étouffer l'amour par l'ambition, ou l'ambition par l'a-

mour : elle ne se trouve qu'à vaincre ses passions par attachement à notre devoir, &c.

---

## AUTRES OBSERVATIONS

### SUR LE SUBLIME.

*L'Art de sentir & de juger en matiere de Goût. Paris 1762.*

CE qu'on doit entendre par le *Sublime* ne peut être que ce Beau supérieur, qui étend les facultés de l'ame, par le ravissement dans lequel il la jette; ce *Beau* que l'on voit toujours avec transport, qui, lorsqu'il paroît à propos, renverse comme la foudre, par la réunion de toutes les forces du génie : mais ce Beau a souvent été l'écueil de ceux qui ont osé en parler. « On ne s'élève jusqu'au Sublime, dit l'Auteur de » *l'Ouvrage que nous citons*, qu'en s'oubliant soi-même pour se confondre, » se transformer, s'identifier avec l'objet que l'on veut poindre ; le Volcan ne s'exhale que par tourbillons ; le Sublime paroît au milieu des éclairs ; il a son caractère distinctif ;

» il fait concevoir à l'ame une plus  
 » haute opinion d'elle-même. Un cer-  
 » rain orgueil coule avec la joie qui  
 » la pénètre , & lui persuade qu'elle  
 » seroit capable de faire tout ce qu'elle  
 » admire. La passion doit entrer dans  
 » le Sublime : c'est à son foyer brûlant  
 » & étincellant de lumière que s'al-  
 » lume son flambeau. On ne le pro-  
 » duit que par une pensée , un sen-  
 » timent , ou une action conçue &  
 » rendue avec tant de force , de pré-  
 » cision & de clarté , que l'esprit est  
 » convaincu que l'on ne scauroit rien  
 » ajouter à la vérité & à la beauté de  
 » son expression ».

Après avoir considéré le Sublime en  
 général , examinons-le en particulier.  
 Sa beauté se forme de la diversité des  
 situations où nous mettent le vice, la  
 vertu & les passions qui en naissent ;  
 parce que la nature a mis en nous des  
 sentimens qui varient suivant les di-  
 vers événemens. Le sublime des ver-  
 tus a des droits imprescriptibles sur  
 notre cœur. La réponse de *Porus* pri-  
 sonnier , à *Alexandre* vainqueur , est le  
 sublime de la fermeté d'ame. Le grand  
*Moi* de *Médée* abandonnée , est le su-  
 blime de la constance dans un grand

revers ou un grand projet. Le *qu'il mourût* du vieil Horace, est le sublime de l'héroïsme de l'honneur.

La prière qu'Ajux fait aux Dieux de chasser la nuit, & de combattre ensuite contre lui à la clarté des Cieux, est le sublime de l'audace la mieux caractérisée. Athalie, disant en sortant du Temple dont l'entrée étoit défendue; *J'ai voulu voir, j'ai vu*, donne un exemple du sublime de l'orgueil. Le *sortez* que Roxane adresse à Bajazet, est le sublime de l'indignation.

Les vices destructeurs de la société ont aussi leur sublime. Le despotisme, par exemple, entre les mains d'un homme doué de talens supérieurs, & d'une confiance sans bornes, peut produire de grands effets. Sylla, maître de Rome, assouvît sa vengeance; les Citoyens qui ont échappé à son glaive, se réfugient dans l'Hyppodrome: il convoque le Sénat dans le Temple de Bellone qui en est voisin, & l'entretient avec ostentation de ses exploits. Cependant des cris affreux se font entendre; le Sénat en est effrayé: le Tyran, sans émotion, dit au Sénat: *Ne vous inquiétez pas; ces cris sont ceux de quelques méchans que l'on châ-*

*tie par mon ordre* : il continue son discours , & est écouté sans être interrompu. Cette tranquillité est sans doute le sublime de la cruauté du despotisme. Cromwel , après avoir jugé & condamné son Maître , fait graver son crime sur une Médaille , & la charge de cette inscription : *Que cet exemple vous instruisse , Maîtres de la Terre , apprenez maintenant à vous connoître.* C'est selon l'Auteur , le sublime d'une impudente cruauté.

Voilà du sublime dans tous les genres : sa qualité constitutive est la proportion de l'image avec ce qu'elle doit peindre.

Il y a un état de l'ame nécessaire pour se pénétrer de ce grand *Beau* , né de la chaleur de l'enthousiasme , & il semble qu'il ne doit être jugé que par le beau délire qui le produit : mais tous les hommes ne sont pas susceptibles de ce beau délire. Quoiqu'il en soit , l'Auteur , l'Acteur , le Spectateur doivent tendre , à forces égales , au sentiment du Sublime. « C'est » d'une fournaise ardente que doit » partir l'éclair qui saisit , échauffe & » embrase : si l'organe auquel il est » confié n'a pas la force de l'allumer ,

» tout manque , tout dispa-  
 » roît. Si l'on  
 » se livre à ce genre , il faut que l'im-  
 » pression soit forte , mais de peu de  
 » durée , parce qu'il en est du sublime ,  
 » par rapport à l'ame , comme de ces  
 » liqueurs exquisés , mais violentes ,  
 » dont l'usage immodéré détruit les  
 » ressorts de la vie en abrutissant la  
 » raison : cet excès , par rapport au Su-  
 » blime , heureusement n'est pas un  
 » vice à la mode ; il en est peu aux-  
 » quels on puisse reprocher ce péché  
 » d'habitude ».

---

## S U R L A N A T U R E

### D U S U B L I M E ,

*Et sur le Vrai philosophique du discours  
 poétique , par le P. Castel.*

**E**N général toute vérité a droit de  
 plaire : mais toute vérité nouvelle ,  
 profonde , sublime , éblouit & révolte  
 même l'esprit , & souvent le cœur.  
 Pour la faire goûter , il faut en tem-  
 pérer l'éclat. Or on tempère cet éclat  
 en s'enveloppant , en ne la laissant  
 qu'entrevoir à demi , comme un trait

vif qui perce & difparoît : & voilà le devoir & l'avantage de la Poëfie. Naturellement elle enveloppe & elle doit envelopper les vérités : double avantage du Poëte. Sous cette enveloppe, & par cet air myftérieux, qui n'eft qu'une affaire d'expreflion, les vérités communes deviennent foudvent nouvelles & sublimes, & les vérités nouvelles & sublimes par elles-mêmes, brillent toujours affez fans éblouir. L'enveloppe pique toujours la curiofité, d'autant plus qu'elle la fatisfait moins.

Toute la gloire du Philofophe confifte dans la découverte de la vérité. Mais une vérité toute découverte, lorsqu'elle eft neuve, bleft la vue, & réveille foudvent la jaloufie contre fon Auteur. Un génie à découvertes, comme *Descartes*, devroit, s'il étoit bien confeillé, ne propofer fon fyftême que fous l'enveloppe de la Poëfie & de la fiction : il n'y perdrait rien, car tout nouveau fyftême eft toujours traité de fiction & de Roman. Il y gagneroit même beaucoup. On court après une vérité qui fe dérobe, & un bon commentaire feroit bientôt adopté, comme Philofophiques, des vérités qu'on auroit goûtées d'abord com-

me Poétiques. C'est par la fiction, c'est-à-dire, par l'invention qu'on est Poëte; & lorsqu'on est né Poëte, les vers & la Prose ne sont plus que des formalités, des expressions arbitraires.

Cependant la gloire du Philosophe paroît l'emporter beaucoup sur celle du Poëte, quoiqu'elle vienne un peu tard. Le Poëte a beau semer les plus profondes vérités, il n'est jamais censé parvenir jusqu'à la découverte, qui est la principale gloire de l'esprit humain; il n'y parvient pas non plus il ne voit la vérité que comme il la présente sous le voile, dans le nuage. C'est par une espece d'instinct ou d'enthousiasme, & à la pointe de l'esprit qu'il la saisit comme en passant, c'est inspiration si l'on veut. Virgile après avoir dit que la nuit emporte les couleurs, auroit bien pû n'être point Cartésien sur l'article.

Mais comme c'est toujours le vrai, toujours la nature que le Poëte peint, le Philosophe ne sçauroit trop méditer le sens profond de tous les traits véritablement sublimes, qui sont répandus chez les Poëtes plus que chez aucune autre sorte d'Ecrivains. C'est-là le véritable emploi du Philosophe de



comprendre ce que les autres ne font que sentir, de tourner l'instinct en pensée, la pensée en réflexion, la réflexion en raisonnement. Or c'est l'analogie qui rend ces traits poétiques féconds en découvertes : car ce qu'on appelle chez les Poètes ou chez les Orateurs, métaphore, comparaisons, allégorie, figure; un Philosophe, un Géometre non hérissé, l'appelle analogie, proportion, rapport. Toutes nos découvertes, toutes nos vérités scientifiques ne sont que des vérités de rapport; & par-là souvent le sens figuré dégénere en sens propre, & la figure en réalité.

De tout cela, il est aisé de conclure que le sublime consiste dans une vérité toute neuve en elle-même, ou dans son point de vue ou par son expression, & présentée sous une espèce d'enveloppe qui en rehausse l'éclat en le tempérant. Le *fiat lux*, & *facta est luce*, que Longin trouve si beau, ne l'est que par le vrai nouveau, profond, merveilleux. Qu'on parle d'un ouvrage des hommes, il faut bien des paroles, des discours, des descriptions pour en faire connoître la façon. Pour les Ouvrages de Dieu, comme il n'a

ÉLOQUENCE. 307  
fallu qu'un mot pour les faire , *Dixit  
& facta sunt* , il ne faut qu'un mot pour  
les peindre : cette façon est toujours su-  
blime , parce qu'elle est extraordina-  
re , unique , divine.

---

## SUR L'ÉLOQUENCE

DES ÉLOGES ACADEMIQUES.

*Eloges des Académiciens de l'Académie  
des Sciences , par M. de Fouchy.  
Paris 1761.*

LES éloges Académiques forment , en  
quelque sorte , un genre particulier  
d'éloquence : ce ne sont ni des Pané-  
gyriques , tels que ceux qu'on pronon-  
ce dans la chaire , ni de pures notices  
semblables à celles qu'on recueille  
dans les Dictionnaires Historiques ,  
ni des compositions dans le goût de  
ces pièces , qui concourent depuis quel-  
qu'années aux prix des Sociétés Litté-  
raires. Les éloges , dont nous parlons ,  
sont plus intéressans & plus vrais que  
les Panégyriques , plus détaillés & plus  
ornés que les simples notices , plus fo-

quer d'émulation les vivans. Ces  
ges sont comme autant de titres  
des Ancêtres, il faut imiter ces  
mes illustres, ou renoncer à leur  
ces & à leurs titres : c'est ce que  
la raison, & ce que suggère la p

M. de Fontenelle a excellé  
genre; peut-être même y a-t-il  
trop de finesse d'esprit, de d  
plaire. C'est un Aréopage qu'un  
démie : on est bien-aise que les  
ces de l'imagination y soient  
rées par l'austérité. Philosophes  
D'ailleurs, il ne faudroit pas  
Secrétaire d'une Académie son  
genre d'éloquence qui ne serve  
que pour lui seul, c'est-à-dire  
seroit tel, qu'on courût beaucoup  
risques en voulant l'imiter. Ce  
prendroient Cicéron pour mod

M. Fouchy a peint d'après lui-même, & ses ouvrages ont été bien reçus du Public. La fidélité & l'intérêt s'y trouvent : l'Art y joue son rôle, mais sans trop montrer son jeu, comme le prescrivait Cicéron. \* C'est un mélange de gravité & d'agrémens, d'instruction & de faits bien choisis. Les beautés accidentelles n'y font point disparaître l'exactitude essentielle du récit. Les réflexions n'y sont insinuées que rarement; les allusions purement agréables n'y ressemblent point à ces éclairs d'esprit, dont notre siècle a été long-temps si prodigue, & qui détourneraient sur le Panégyriste toute l'attention qu'on doit aux objets de ses éloges.

---

### M Ê M E S U J E T.

**I**L y a une fort grande différence entre faire l'éloge funebre d'un Grand, & celui d'un homme de mérite. Le premier est un tribut qu'impose l'usage, & que paie la flatterie ou le désir

---

\* L. 2, de Orat.

de plaire aux vivans : l'autre est un hommage rendu aux talens, aux succès. Quand on ne travaille que sur le fond des dignités, il faut chercher dans l'Art oratoire des ornemens étrangers, propres à relever les titres, & à faire illusion durant quelques momens. Mais quand on ne se détermine à louer que pour reconnoître des qualités réelles, personnelles, fruits de la vertu ou de l'étude, la vérité simple & sans fard guide le Panégyriste ; il n'a que des faits à raconter : toute son industrie se borne à choisir, & son embarras est de ne pouvoir dire tout ce qui mériterait des attentions.

A la reconnoissance des Lettres, la méthode s'établit de publier des éloges, dès que la Littérature avoit perdu quelqu'un de ses Héros ; mais il étoit rare qu'on fît le même honneur à ceux qui avoient excellé dans les Arts. Il étoit réservé à nos Académies d'étendre jusques-là leur zele & leur reconnoissance. On sçait l'éclat qu'ont répandu dans l'Empire Littéraire, les éloges lus depuis soixante & dix ans dans l'Académie Royale des Sciences ; & là se trouvent sur la même ligne le Physicien & l'Astronome, le Philoso-

phe & le Mécanicien, le Géographe & l'Anatomiste, &c. Les Grands qui ont été Membres de cette Compagnie, brillent moins dans ce recueil par leur naissance & leurs titres, que par la connoissance qu'ils ont eue des Arts, & par la protection qu'ils ont sçu leur accorder.

Depuis que l'esprit Philosophique est entré dans la Littérature, les éloges Académiques sont devenus plus vrais, plus brillans & plus utiles. Les sages de tous les temps ont eu de la Philosophie dans leur conduite & dans leurs études; mais on n'a pas toujours sçu leur en faire un mérite; & les caractères, les avantages, les rapports de cette Philosophie ont souvent échappé aux attentions des Panégyristes, qui avoient le plus d'esprit ou la meilleure volonté. Aujourd'hui, il n'est pas possible d'être homme de Lettres & Philosophe, sans recevoir les hommages de l'Eloquence. C'est même pour honorer l'accord de la Philosophie avec la Littérature, que l'Eloquence se pare de ses plus riches ornemens, qu'elle devient ingénieuse, sublime, abondante, philosophique aussi à sa manière,

## R É F L E X I O N S

SUR LES ÉLOGES DES PRINCES MORTS  
PRESQUE DANS L'ENFANCE.

*A l'occasion de l'Eloge historique de  
Monseigneur le Duc de Bourgogne,  
mort à l'âge de neuf ans , en 1761.*

IL fallut au plus grand Poëte de l'antiquité une sorte de supercherie , pour faire entendre à la mere de Marcellus l'Eloge funebre de ce jeune Prince. Octavie , sœur d'Auguste , rebutoit tous les hommes de Lettres , qui s'empressoient de soulager sa douleur , & elle ne permettoit pas qu'on la consolât par le récit des grandes qualités de son fils. Virgile tenta ce coup de maître que tout le monde sçait : il parla de Marcellus dans le sixieme Livre de l'Eneïde. Octavie ne put entendre ce nom chéri sans perdre l'usage de ses sens , mais elle sçut gré au Poëte de ses ingénieuses attentions.

Il y a dans l'Auguste famille de nos Maîtres plus de force & de raison , que dans celle du premier Empereur Romain.

nain. Elle entendit la lecture de l'Eloge historique du jeune Prince qu'elle venoit de perdre, leur douleur, quoique encore très-vive, ne leur fit rien perdre des beautés qu'il contient.

Le Duc de Bourgogne étoit déjà tel qu'un Ancien \* peint le jeune Marcellus, *fortuna in quam alebatur capax*, expression magnifique & qui dit cent choses à quiconque connoît la France & les Bourbons. M. le Franc de Pompiignan, Auteur de cette ingénieuse & touchante histoire, a rempli toute l'étendue de son sujet. Et qu'on ne se récrie pas sur les bornes d'une vie de neuf ans. Si le récit n'a pû être chargé d'événemens, le tableau rassemble beaucoup de traits, & présente beaucoup de points de vue. Le Duc de Bourgogne eut le germe de toutes les vertus, & donna le spectacle de celles qui sont les plus rares & les plus difficiles.

C'est ici un Eloge, non un Panégyrique. L'Auteur raconte, & ne prend point le ton de la Tribune aux Harangues. Son style a pourtant l'Eloquence



propre du sujet, cette chaleur & cet intérêt qui captivent le Lecteur. En quelques endroits sa maniere s'aggrandit ; & c'est quand il faut émouvoir le sentiment. Un éloge tel que celui-ci, fût-il même plus rempli d'événemens, ne se soutiendrait pas sans l'appui des principes généraux & des maximes Philosophiques. Ces principes & ces maximes sont comme ces couleurs aériennes qui remplissent le fond d'un Tableau , & qui servent à trancher les ombres, ou à transmettre les jours. Salluste , Tacite , Velleïus , Paterculus , & quelques autres Anciens posséderent cet Art. Nos Modernes l'ont saisi, quand ils ont eu du génie, de la pénétration & de la délicatesse : car les faiseurs de Notices, Bibliographiques ou Littéraires ne se sont pas même doutés de cette finesse. M. L. F. de P. la met en œuvre si à propos que les beautés générales semblent faire partie du caractère particulier qu'il traite.



## SUR LES PANÉGYRIQUES.

*Observ. en 1722.*

LES Panégyriques sont ordinairement l'écueil des Prédicateurs, soit que le sujet offre trop de matière, soit qu'il n'en offre pas assez. Une narration prolixe de la vie du Saint, est une histoire, & non pas un éloge : de continuelles digressions de morale contiennent encore moins à ce genre d'éloquence : des louanges communes exprimées par différentes hyperboles, ne font point connoître le Saint, n'instruisent point & déplaisent toujours. Pour réussir dans un Panégyrique, il faut saisir le caractère particulier du Saint, les dons de Dieu, les actions qui le distinguent de tout autre Saint, & qui fait son mérite singulier : il faut pour faire son portrait bien marquer ces traits, & les réunir autant qu'il se peut dans une seule idée ; faire en sorte que les réflexions & les instructions naissent de ce qu'on dit du Saint, & ne s'offusquent pas.

## SUR LA DÉCLAMATION

## ORATOIRE.

*Cours de Belles-Lettres. Paris 1748.*

LA déclamation Oratoire est l'élocution du geste & le ton de la voix, & tient à l'élocution : cette élocution du geste & de la voix est souvent plus puissante que l'éloquence du discours. On sçait ce qu'en pensoit Démosthène qui en avoit éprouvé la force victorieuse : il disoit que l'action étoit la première, la seconde, la troisième, la centième partie la plus nécessaire à l'Orateur. Aussi les Anciens ont-ils fait une étude particulière de l'élocution, du geste & de la voix ; & c'étoit chez eux un Art, qui avoit ses principes & ses règles. La liberté françoise ne s'accommode pas de cette gêne, & pour l'autoriser, on a pris le parti de soutenir, qu'il faut s'abandonner à l'instinct dans la déclamation, qu'il n'y a pas de règles pour cette partie ; & que, si on vouloit s'aviser d'y en mettre, ce seroit un moyen infailible

de détruire la nature, ou au moins de la gâter.

Quoique cette persuasion soit universelle, & qu'elle soit en général bien fondée; elle n'empêche pas qu'il n'y ait toujours une regle certaine à observer dans la déclamation, c'est de se bien pénétrer de sa matiere, & de conserver dans l'action le feu qu'on a senti dans la composition. Si l'ame qui a inspiré la pensée en dicte la prononciation, l'œil s'animera, le visage parlera, le geste persuadera, & les tons seront vrais, énergiques & variés à l'infini. En suivant cette regle, on ne ressemblera pas à ces Orateurs monotones & fastidieux, qui débitent avec la même précipitation l'exorde & la division, le récit & les preuves. C'est un rouet démonté que rien n'arrête. Si par hazard ils changent de mouvement, cela se fait si mal-adroitement, qu'ils trahissent chaque fois leur mauvais goût. Comme leur objet principal est de décharger leur mémoire d'un fardeau importun, ils versent sans interruption les flots qui arrivent, ne songeant pas qu'ils doivent représenter eux-mêmes les passions qu'ils veulent imouvoir. Faisons encore cette remar-

que. L'art de bien dire ne consiste pas seulement dans la voix & dans le geste : sa base, sa partie fondamentale est *le sentiment*, qui suppose de l'esprit, de l'intelligence, & qui ordonne le *feu* convenable à l'action. Or, quand tout ceci se trouve dans un degré convenable, le geste & la composition de la voix ne peuvent manquer.



## SUR LA POÉSIE

FRANÇOISE:

SON ORIGINE ET SON PROGRÈS.

*Bibliothèque poétique, ou choix des plus belles Pièces de Vers, 1745.*

**I**L y a dans chaque pays, quand on y est parvenu au période de la bonne Littérature, cinq ou six Poëtes excellens, qui forment, pour ainsi dire, la Cour souveraine, ou si l'on veut le Conseil secret d'Apollon. Dans la Grece, Homere, Théocrite, Anacréon, Pindare, Sophocle & Euripide. A Rome, Virgile, Horace, Ovide, Térence, Tibulle & Lucrece. Parmi nous, Corneille, Racine, Boileau, la Fon-

aine, Moliere & Rousseau : voilà les grands Maîtres, tout le monde les connoît & les possède : il n'est donc pas nécessaire de les faire entrer dans une Bibliotheque Poétique. D'ailleurs comment réduire leurs immenses richesses à des extraits ?

Le regne de la Poésie ressemble aux grandes Monarchies, leur origine est obscure, leurs progrès sont lents, leurs révolutions sont tantôt fâcheuses & tantôt suivies de grands avantages. Nos vieux Gaulois du temps de César aimoient les vers, ils étoient guerriers & enjoués ; ils sçavoient battre leurs ennemis & chanter sur le champ de bataille : c'est encore aujourd'hui le génie de la Nation. Mais quelle fut leur Poésie ? ce sont des questions qu'il n'est pas possible de résoudre : ils avoient des Druides qui faisoient les fonctions de Poètes, de Philosophes, de Prêtres & de Législateurs. Après l'inondation des Germains dans les Gaules, tout devint barbare, les mœurs & le langage, la poésie & la prose. On se piqua de vers latins sous Charlemagne : ce Prince & ses Courtisans affecterent des dénominations qui exprimoient leur amour pour les Muses.

Alcuin qui donnoit le ton s'appelloit Horace; Angilbert, jeune Seigneur de la Cour, prenoit le nom d'Homere, un autre étoit Virgile, un autre Ovide, & l'Empereur lui-même se faisoit appeller David, apparemment à cause de sa qualité de Souverain & de son zele pour la Poésie sacrée. Mais il est plus aisé de prendre des titres que d'en soutenir la dignité? Quelle Poésie étoit-ce que celle du neuvieme siècle! Quelques vers d'Alcuin qu'on nous a conservés, sont sans feu, sans expression & sans génie.

Bientôt après naquit la rime : on l'appliqua aux mauvaises rapsodies latines qui couroient le monde : c'est l'origine des proses rimées, des vers léonins & autres productions barbares. La rime s'empara ensuite des vers françois, qui devinrent le métier de nos *Troubadours*, Poètes très-fameux il y a quatre ou cinq cens ans : à ceux-ci se joignirent les pieux Comédiens de la Passion, Troupe ridicule,

Qui, sottement zélée en sa simplicité,  
Joua les Saints, la Vierge, & Dieu par pitié;

Ce qu'il y eut de mieux au treizieme siècle, fut l'air badin & chanson-

nier du Roi de Navarre Thibaud. Le Roman de la Rose date aussi de ce temps-là, mais il ne fut achevé que dans le siècle suivant, par *Jean de Meun* surnommé *Clopinel*, qu'on regarda pour lors comme le Prince des Poètes.

Sous Charles V, on vit éclore le goût de la Balade, du Virelai, du Chant Royal, du Triplet, du Rondeau, & en général de toutes les Pièces dont l'agrément consiste dans le refrain. Mais on ne laissa pas de travailler toujours sur de grands sujets, qui dans l'exécution se trouvoient tous sans étincelle poétique.

On voit toutes les nuances que prit notre Poésie sur la fin du quinzième siècle. Le Prince Charles, Duc d'Orléans, Pere de Louis XII, mit de la noblesse & des graces dans ses compositions; Villon connut un badinage délicat. Après bien des efforts pour donner à notre Poésie quelque chose du naturel des Anciens, parut Clément Marot avec ses jolies Epigrammes & son élégant badinage dans ses Epitres à François I, Malherbe avec ses belles Odes, Regnier, Théophile, Malleville, Voiture, Sarrazin, Trif-



ran l'Hermite , Saint - Amand , Brebeuf , Gombaud , Boisrobert , &c.

Vers le milieu du dix-septieme siecle , on apperçoit le progrès des Muses : tout y est plus plein , plus fort , plus abondant. Racan , Benferade , Pellisson , Quinault , Madame de la Suze , Madame Deshoulieres , Despréaux , Racine , &c. &c. Au milieu de cette troupe s'éleve le grand Corneille , tel que Musée parut à Enée & à la Sybille parmi les habitans des Champs Elysées.

*Medium nam plurima turba  
Hunc habet , atque humeris extantem suspicit  
altis.*

Quand M. Tiron éleva le monument que tout Paris admire , le Parnasse François , il plaça Corneille dans le lieu le plus éminent : on le voit-là debout , vêtu à la Romaine , le Cothurne aux pieds , & une flamme symbolique lui sort du sommet de la tête. Il fait sur ce double coteau la même figure , à-peu-près , que Caton aux Enfers , donnant des loix aux Héros , & recevant leurs hommages.



## SUR LA POÉSIE

## E N G É N É R A L.

Tous les Maîtres de l'Art ont regardé *l'arrangement mesuré des paroles*, comme intrinsèque à la Poésie : ils n'ont pas cru qu'on pût faire des Poèmes en prose ; & s'ils ont avoué que certains Ouvrages étoient dans le goût poétique , parce qu'on y remarquoit *la fiction & les figures hardies* , ils n'en ont pas moins borné ces compositions au genre prosaïque , parce que la mesure leur manquoit.

Les fins de la Poésie ne se bornent pas à celle de plaire , elles s'étendent encore à celle d'instruire. Il est vrai que l'Art du poète , comme plusieurs autres Arts , ne tend par lui-même qu'à faire naître des images dans l'ame ; mais ces images doivent avoir leurs qualités particulières. Outre l'avantage d'intéresser par le plaisir , il faut qu'elles soient utiles aux hommes , qu'elles possèdent cette beauté morale , qui n'est autre chose que l'empreinte de la vertu. Par-là aussi l'Art du Poète,

O vj

comme tous les autres Arts , se trouvera subordonné à la vraie & saine politique , dont la fin générale est le bien commun de la société : les grands Poëtes & les bons Critiques n'ont pas laissé la Poésie dans une sorte d'indifférence pour le bien ou pour le mal : ils l'ont crue plus destinée encore à l'instruction qu'au plaisir : ils l'ont jugée hors de la sphere , quand elle a blessé la vérité ou les bonnes mœurs. N'étoit-ce pas - là les meilleures fins qu'Horace reconnoissoit dans l'Iliade d'Homere, lorsqu'il disoit que ce Chantre du siege de Troye l'emportoit sur tous les Philosophes, par les leçons de vertu dont son Poëme est rempli ?

*Qui , quid sit pulchrum , quid turpe , quid non ;  
Plinius ac melius Chrysippo ac Crantore dicit :*

Les Odes qui célèbrent les Dieux, les Rois , les Guerriers, les Couronnes Olympiques ; celles , en un mot , qui sont montées au ton de Pindare , déburent ordinairement avec pompe ; mais dans la plupart des autres sujets qu'ont chantés Anacréon , Horace , & leurs Imitateurs , il n'est point nécessaire que l'enthousiasme brille dès le début : il suffit que la piece commence

d'un air plus vif & plus léger que ne doit être l'exorde d'un Poëme Epique. Or , quelle que soit l'espece particuliere d'Odes qu'on suppose , ce qui fait qu'on-y entre autrement que dans l'Epopée , c'est la diversité même des genres. L'Ode est fille de l'enthousiasme ou de la liberté : on y saisit les objets de la maniere qu'on veut , on n'y est responsable ni d'un progrès d'idées , ni d'une continuité d'action. L'Epopée au contraire est une grande machine toute de rapports ; une espece d'Architecture Poétique , où tout doit être distribué selon les regles.

Le Poëme Epique peut avoir pour objet , non-seulement une action , mais toute la vie d'un Héros : non-seulement les aventures des Rois , mais les événemens de la vie commune des particuliers , non-seulement le grand , le sublime , le pathétique , mais ce qui n'est simplement qu'agréable. De-là naîtront diverses especes de Poëme Epique. Cependant il est vrai de dire que parmi ces diverses especes , une d'entr'elles est plus parfaite que les autres , & que cette espece plus parfaite est celle dont la constitution se trouve conforme aux regles d'Aristote ; celle

dont l'action est une , grande , se passe entre des Rois , ne remplit qu'un certain espace de temps , ne se développe que par le ministère des Dieux , est soutenue par de grands caractères , & a pour but une véritable morale.

## SUR L'HARMONIE.

*Combien Homere & Virgile excellent  
en cette partie.*

L'HARMONIE, en matière de Poésie, en est l'ame. Elle consiste dans le choix heureux des expressions vives, énergiques & pittoresques, tellement assorties aux objets qu'on décrit, que les mêmes objets semblent se reproduire & se présenter à nos sens. C'est-là ce qu'on peut véritablement appeler la Magie enchanteresse de la Poésie, dont l'illusion impérieuse fait passer dans l'ame ces impressions profondes qui la maîtrisent. Ce talent sublime qui caractérise les grands Poëtes, éclate surtout dans les écrits d'Homere. Il n'est presque point de pages dans l'Illiade & dans l'Odyssée qui n'offrent de ces vers

*imitateurs*, & ce ne sont point des tableaux inanimés & muets : on voit, on entend ce qu'Homere peint ou raconte.

Reconnoissons qu'il doit, du moins en partie, cet avantage à la beauté de sa langue, la plus sonore, la plus mélodieuse, la plus abondante & la plus expressive que les hommes aient jamais parlé. La Langue Latine bien inférieure à la Langue Grecque, ne fournissoit à Virgile ni les mêmes ressources, ni les mêmes secours. Cependant ce grand génie, qui est en même-temps le Raphaël & le Lulli de la Poésie, est plein d'images & d'harmonie. Ses couleurs nuancées avec la plus grande intelligence, & toujours assorties aux sujets qu'il traite, rendent les tableaux d'une vérité frappante. La cadence de ses vers rapide & précipitée, ou lente & tranquille, douce coulante, ou rude & scabreuse ; vive & gaie, ou sombre & terrible, suivant que les circonstances & la matiere l'exigent, forme, par la variété de ses mesures & de ses temps, une espece de Musique, où tout est à l'unisson avec les affections de l'ame & les mouvemens qu'il décrit. C'est dans la lec-

œuvre d'Homere & de Virgile que les Eleves du Parnasse doivent former leur oreille à l'harmonie de la grande versification. Nos Langues d'Europe n'offrent point d'équivalent capable de remplacer ces syllabes longues & breves, qui, réduites en Dactyles & en Spondées, donnent tant de grace & d'énergie aux vers Grecs & Latins : & voilà pourquoi les Poëtes Modernes, eussent-ils d'ailleurs autant de talent & de génie qu'en avoient les Anciens, doivent être inférieurs à ceux-ci dans ce qui concerne l'harmonie imitative ; non que les Ouvrages des illustres Modernes soient totalement dépourvus de ce mérite. On en trouve des exemples dans Racine, le plus habile versificateur peut-être qu'il y ait eu depuis Virgile. On en trouve aussi dans Boileau & dans quelques autres de nos Poëtes. Le Tasse & Pope, chez les Italiens & les Anglois, ont fait voir que leurs Langues étoient aussi susceptibles de ce genre de beauté.



---

SUR L'ENTHOUSIASME.

**L**E mérite essentiel de la Poésie consiste dans l'enthousiasme, qui n'est autre chose que le langage sublime, énergique, efficace du sentiment qu'on éprouve. Qu'on ait toutes les autres qualités, si l'on manque d'enthousiasme, on ne sera jamais Poëte : qu'on ait à se reprocher des défauts, même considérables, si l'on possède ce beau feu, on ne laissera pas de prendre place parmi les Héros de la Poésie. Cet enthousiasme au reste est relatif aux divers genres auxquels s'étend la Poëtique. On ne demandera pas pour l'Eglogue l'élévation & la chaleur de l'Ode ; on traitera l'Apologue d'un autre ton que le Poëme Epique. Dans sa sphere Ovide ne manque point d'enthousiasme, & il a pu *voler au sommet du Parnasse*. Mais parmi les Grecs un Valerius Flaccus, Auteur du Poëme sur les Argonautes, & parmi les Latins un Silius Italicus sont *au plus bas degré* ; parce que leurs Ouvrages ne sont que soignés, & ne portent point



l'empreinte de l'enthousiasme. Tels sont aussi parmi nous un grand nombre de Poëtes, sur-tout Dramatiques : ils ont donné des pieces, qui, avec le mérite du dessein, de la conduite, de la versification, pechent par défaut d'enthousiasme : on y sent bien l'étude & le travail, mais nullement le génie : on y apperçoit des hommes d'esprit, mais point du tout des Poëtes. On voit qu'ils ont voulu suivre notre Corneille & notre Racine, mais que ceux-ci se sont élevés dans la nue, & que ceux-là après quelques efforts sont retombés vers la terre.

Quant à l'argument qu'on tire de l'Eloquence pour en conclure, par voie de comparaison, qu'il doit y avoir des degrés parmi les Poëtes, comme il y en a parmi les Orateurs, c'est encore ce qu'il faut expliquer. L'Eloquence suppose bien plus de qualités acquises que la Poésie ; ainsi quand on n'est pas au premier rang des Orateurs, on peut à force de travail, parvenir à des rangs inférieurs qui ne laissent pas d'être encore honorables : par exemple, on est encore très-bien quelques places au-dessous de Démosthène & de Cicéron, & si l'on veut, de Bossuet, de

Bourdaloue, de Maffillon. En fait de Poésie, ce n'est pas la même chose. Cet enthousiasme, dont nous parlions ci-dessus, forme presque tout le genre, & ne s'acquiert pas : si l'on le manque, tout l'essentiel est manqué; & alors on voit arriver ce que dit Horace :

*Si paulum à summo discessit, vergit ad imum.*

---

## SUR LE GENRE PASTORAL,

### ET SUR L'ORIGINE DE L'ÉGLOGUE.

ON a avancé sans fondement que les Inventeurs du genre pastoral, c'est-à-dire les premiers hommes, étoient plus grossiers que nous, sans être plus vertueux. La grossiereté est une habitude qui se contracte en suivant l'impression des instincts brutaux, & le mouvement des passions violentes, ou bien c'est une rudesse, une dureté, une férocité de caractère, de mœurs & de manières, que le défaut d'une bonne éducation inspire ou foment. Or, à la naissance du monde, ses premiers habitans, occupés à cultiver des

campagnes fertiles, ou à paître de nombreux troupeaux, étoient-ils plus susceptibles que nous de ces principes qui rendent les mœurs & les façons grossières ? N'avoient-ils pas alors moins d'intérêts opposés, moins de besoins particuliers, moins de préjugés généraux ? Ils avoient donc moins d'obstacles à l'union, à la paix, à la société ? Ils n'étoient pas sans doute si polis, si composés, si affectés que nous le sommes ; mais ils étoient moins rusés, moins dissimulés, moins artificieux, moins fiers, moins impérieux. L'ambition, l'avarice, l'intrigue n'avoient point encore gâté leurs esprits, corrompu leurs mœurs, & armé leurs mains. Ainsi, tout compensé, ils devoient être plus simples, plus ingénus, plus doux, plus humains, plus naturels que nous ne le sommes. Ce préjugé si favorable aux premiers âges du monde, est fondé sur la tradition la plus authentique & la plus universelle, celle de l'âge d'or. Quoiqu'il ne nous en reste guère que des traits chargés d'enluminures poétiques, le fonds n'en est pas moins une Histoire. Cet âge est donc l'origine de l'Eglogue : elle en a toujours conservé ou regretté l'image ; elle fut

Donc le premier chant de l'homme ,  
est-à-dire le premier transport de sa  
reconnoissance envers son Créateur ,  
ou de son amour envers ses égaux. Quoi  
de plus capable d'exciter & de nourrir  
des sentimens si religieux , & si raison-  
nables que la beauté & la richesse des  
campagnes , où le Créateur étaloit sa  
magnificence , & ouvroit à ses créatu-  
res les sources d'un bonheur innocent ?  
Les hommes n'ont pas voulu s'en con-  
tenter ; ils ont essayé d'enchérir sur la  
nature ; ils se sont faits des goûts &  
des besoins qui lui sont étrangers ; ils  
n'y ont pas gagné du côté du plaisir ;  
ils y ont beaucoup perdu du côté de la  
santé & de la vertu. Leur erreur ven-  
ge la nature de leur ingratitude : en  
rafinant sur sa simplicité , ils ont moins  
augmenté leur bonheur que leurs in-  
firmités. L'habitude de ce luxe étudié  
nous aveugle , jusqu'à nous faire regar-  
der comme grossiers les siècles for-  
tunés qui l'ignorerent.

N'étant plus le partage de l'élite du  
genre humain , la vie pastorale a dé-  
génééré. La foible ombre qui nous reste  
de sa beauté dans les Poètes est souvent  
souillée par leur licence ; la contagion  
de leur siècle infecte leurs chants bu-

coliques. A s'en tenir aux bonnes règles, l'Eglogue ne devoit respirer que l'innocence des premiers âges : le vrai goût peut-il permettre de blesser les bonnes mœurs ? Les Bergers pour plaire, ne doivent-ils pas avoir le cœur aussi pur que le ciel qu'ils contemplent ? Leurs chants ne devoient pas être plus dangereux que le ramage des oiseaux ou le murmure des fontaines, ni les vers qu'ils composent plus empoisonnés que les fleurs qu'ils cueillent. Sans s'astreindre à ces sages règles, l'Eglogue n'atteindra jamais à sa *perfection essentielle*, que Pope fait consister dans *la simplicité, la brièveté, la délicatesse*. On ne devoit point, dit-il, représenter nos Bergers tels qu'ils sont aujourd'hui, mais tels qu'ils étoient quand les meilleurs des hommes gardoient leurs troupeaux : ce qui intéresse dans cette poésie n'est pas tant l'image de la vie qu'on mène à la campagne que celle de la tranquillité qu'on y respire. Il faut donc répandre quelque illusion sur la vie pastorale, si on veut qu'elle plaise. Or, cette illusion consiste à en montrer les beaux côtés, & à en voiler les miseres. Chaque Eglogue doit avoir un objet précis, un point de vue

embelli par une agréable variété : le véritable caractère de l'Eglogue est la simplicité, la pudeur & la modestie : ses figures sont douces, ses passions tendres, ses mouvemens tranquilles, quoiqu'elle puisse quelquefois être passionnée, & avoir de petits emportemens ; car elle n'est jamais ni fiere ni violente. Ses narrations sont courtes, ses descriptions sont petites, ses pensées sont ingénues, ses mœurs sont innocentes, sa diction pure, son vers coulans, ses manieres unies, & tous ses discours naturels.





## SUR LE POÈME ÉPIQUE,

### OU L'ÉPOPÉE.

*Dissertation sur le Poème Epique, à l'occasion du Paradis Perdu de Milton.*

**L** Le Poème épique est une politique ornée de tout ce que l'art peut lui fournir de charmes, & qui a pour but la gloire des Souverains & le bonheur des sujets. Le Poème héroïque laisse à d'autres le soin d'instruire les Particuliers: il veut pour disciples les Peuples entiers & les Maîtres des Peuples, les Rois & les Républiques, les Généraux d'armée & les Ministres d'Etat; il ne veut former que des Héros: il sçait que les exemples ont plus de force que les préceptes; il sçait que l'histoire asservie à la vérité n'offre pas toujours les modèles dont il a besoin; il voit que pour rendre ses peintures plus frappantes & plus utiles, il faut que l'invention accommode les sujets à son dessein: la fiction lui est nécessaire au défaut du vrai qui n'atteindroit pas au merveilleux,

merveilleux, il a besoin d'un vraisemblable surprenant. Le Poëme épique est donc un grand événement, dont le salut, ou la perte d'un Etat ont dépendu, représenté, non pas tel qu'il est arrivé effectivement, mais tel qu'il auroit pu arriver, & orné de circonstances fabuleuses qui, choisies habilement, le rendent plus agréable & plus instructif.

De cette idée du Poëme épique naissent les regles auxquelles il est assujetti. Le sujet doit être pris dans l'Histoire, parce que des Héros & des faits connus intéressent plus que des Héros & des faits imaginaires. Il faut que le sujet se rapporte à une action principale où tout le Poëme tende, & qui le termine. Par-là, on fixe l'attention du Lecteur, & l'instruction qu'on veut lui donner s'imprime plus fortement dans les esprits. Il faut que cette action ait de l'étendue, afin que la diversité d'incidens fasse naître l'occasion naturelle de plusieurs instructions particulieres subordonnées à la principale.

Ce n'est pas assez d'instruire; on instruit en vain, si on ne plaît en instruisant : il faut déguiser l'instruction sous les figures les plus charmantes, la pa-



rer de divers ornemens , sans néanmoins les prodiguer , gagner le Lecteur , l'attacher & le conduire au degré de perfection où on veut l'élever presque sans qu'il s'en apperçoive ; faire qu'il se corrige, en ne pensant qu'à s'amuser : c'est à quoi sert souvent un début simple qui promette beaucoup sans ostentation , une narration liée si habilement , variée si ingénieusement par des circonstances dont l'intérêt croisse toujours , que le Lecteur ne puisse quitter le Livre. Il faut encore retenir le Lecteur , & le frapper par des descriptions brillantes , animées par des comparaisons justes , sensibles , courtes , par des plaintes tendres , par des réparties nobles & ferrées , des discours persuasifs , des réflexions rares , mais si solides & si vives qu'on ne puisse les oublier : il faut que tous les personnages introduits dans le Poëme aient des caractères marqués , toujours grands , quoiqu'opposés , toujours soutenus , sans la moindre inégalité ; des mœurs convenables au temps , aux personnes : il faut un enchaînement d'aventures , où l'on cherche à plaire par l'extraordinaire & où l'on évite le bisarre , où l'on s'élève au-dessus de l'Histoire , sans

tomber dans le Roman, où le jeu de l'imagination soit toujours concerté avec le jugement : il faut enfin que le Poëte veuille être oublié, s'oublie lui-même, paroisse rarement, & se transforme dans tous ceux qu'il produit : Rois, Tyrans, Héros, Sages. C'est dans les chefs-d'œuvre qu'*Homere* & *Virgile* nous ont laissés, que les vraies beautés de la Poësie épique brillent dans tout leur éclat. La supériorité de leur raison les a rendus supérieurs à tous les autres Poëtes. *Homere* considérant l'état où la Grece étoit de son temps, partagée en plusieurs petits Etats dont la sûreté dépendoit de l'union constante de la Nation entière, crut ne pouvoir proposer aux Grecs rien de plus capable d'affermir cette union qu'une peinture noble & touchante des maux que la division d'Agamemnon & d'Achille avoit causés aux Grecs. Voilà le véritable dessein de l'*Iliade*. L'*Odyssée*, comme Longin l'a remarqué, se sent un peu de la vieillesse de son Auteur, & le dessein n'en est pas assez connu.

Le dessein de l'*Enéide* est plus grand. *Virgile* se proposa d'affermir & de régler le gouvernement qui s'établit de

son temps à Rome. Il l'affermir en montrant la famille d'*Enée* dont sortoit *Auguste*, destinée par l'ordre des Dieux à commander aux Romains, & à les rendre Maîtres du monde : il régla ce Gouvernement, en donnant aux Empereurs dans son Héros, un modèle, non-seulement de valeur & de prudence, mais encore de bonté & de religion, de soumission aux Dieux, & d'amour pour ses sujets.

Quel sujet plus intéressant pour toute la Chrétienté, & en particulier pour la France & pour l'Italie, que *Jérusalem délivrée*? *Godefroy* plus grand qu'*Agamemnon*, plus sage qu'*Ulysse*, plus religieux qu'*Enée*, apprend à un véritable Héros à former, à terminer, à conduire heureusement une grande entreprise. *Renaud*, plus aimable qu'*Achille*, instruit les jeunes Héros des écueils qu'il faut éviter dans le chemin de la gloire. Que d'éloges mériterait le *Tasse*, si la peinture trop nue de ces écueils n'étoit elle-même un écueil à craindre pour les Lecteurs!

Le dessein du *Paradis perdu* l'emporte sur tous les autres, & par la grandeur & par l'intérêt. *Milton* a voulu peindre la cause & le remède de

tous les maux. Le Prince des Démon<sup>s</sup> conjure la ruine des hommes : il leur enleve les biens dont ils jouissoient , & leur perte étoit entiere , si le Fils de Dieu ne se fût offert à être leur réparateur. Dieu & son Fils ; le chef des Démon<sup>s</sup> , le premier Homme & la première Femme , voilà les Acteurs du Poëme. Dieu paroît véritablement Dieu , infiniment grand , infiniment sage , infiniment juste , infiniment bon ; si grand , que toute grandeur s'éclipse devant la sienne ; si sage , qu'il fait servir à ses desseins les efforts de ses ennemis ; si juste , qu'il n'omet rien pour prévenir le crime , & qu'il n'épargne pas ses plus chers ouvrages quand il faut les punir ; si bon , que le plus puni de tous les criminels est réduit à ne se plaindre que de soi-même. Dans la peinture de Satan , quels traits ? L'orgueil écrasé & renaissant ! le désespoir d'éviter le supplice , & l'adresse à se procurer la maligne consolation de faire des malheureux ! la peinture gracieuse d'*Adam* & d'*Eve* contraste admirablement avec la sombre peinture des Démon<sup>s</sup> ; on aime *Adam* & *Eve* , & on les plaint après leur disgrâce. L'amour est la mesure de la compas-

sion : le Fils de Dieu efface ces objets créés ; on n'a plus d'yeux ni de cœurs que pour un Libérateur si sensible à nos maux & si généreux. Voilà l'effet du Poëme.

Tout Poëme régulier doit se réduire à une maxime morale. Milton en établit une dont l'usage est nécessaire & universel , maxime qu'on peut regarder comme le fondement de la Religion & le sceau de la vertu. *L'homme sera infailliblement heureux , s'il obéit à Dieu ; il sera infailliblement malheureux , s'il lui désobéit.*

Le début est frappant : les Démon précipités au fond de l'abîme , ensevelis dans un tourbillon de flammes dévorantes , reviennent à eux. Satan sort le premier de l'assoupissement ; triste effet de sa chute & de sa consternation : il ranime son armée foudroyée , & après divers conseils , il forme le projet de séduire l'homme. Dieu est invincible : rien ne lui est permis contre lui : c'est son ouvrage qu'il faut tâcher de détruire ; il ne lui reste que ce seul moyen de se venger. Nous ne nous arrêterons point à faire une analyse froide de cet Ouvrage.

Cependant le Paradis perdu n'est pas

un Poëme sans défauts , bien loin de là : on ne peut excuser les jeux des Démons dans le premier Livre , ni le songe d'Eve dans le cinquieme. On peut pardonner à Milton ses digressions , mais on ne peut lui pardonner tant d'allusions à la fable ancienne. Nous n'avons garde de mettre parmi ses fautes la fiction qui regne dans tout son Poëme. La Poésie est une peinture , & pour peindre les choses spirituelles , il est nécessaire de leur donner du corps , & , si j'ose m'exprimer ainsi , de les matérialiser. Les expressions métaphoriques , les allégories ne trompent personne ; on sçait les réduire à leur juste signification : ce sont des énigmes faciles à deviner. La Poésie ne peut se passer de fictions , de métaphores , d'allégories , d'emblèmes. L'Esprit saint n'a pas dédaigné ce langage : il parloit à des hommes sur lesquels l'imagination a tant de pouvoir , dont le sentiment est le principal ressort : il a rendu sa parole sensible ; il a parlé à l'imagination par des peintures qui sont pour les Poëtes Chrétiens une source abondante d'images & de parfaits originaux de la belle fiction. Nous convenons cependant que Milton a

poussé les siennes jusqu'à l'excès , & quelquefois jusqu'au ridicule.

Mais revenons au Poëme épique , & remarquons combien peu de Poëtes ont réussi dans ce genre. Homere & Virgile ont fait des Poëmes épiques qui sont encore aujourd'hui le sujet de notre admiration , & il est vraisemblable que si , dans les siècles de l'antiquité , d'autres Auteurs s'étoient appliqués au même genre d'ouvrage , nous comptions aujourd'hui plus de deux Poëmes épiques excellens. Par quelle fatalité est-il donc arrivé que depuis la renaissance des Lettres en Europe , ni les François , ni les autres Nations , après avoir égalé à-peu-près les Anciens dans tout le reste , & les avoir même surpassés en plusieurs choses , n'ont encore pu produire aucun Poëme épique qui soit véritablement estimable en genre de Poëme épique , quoiqu'on y trouve d'ailleurs beaucoup de beautés ? Ce seroit une injustice d'en attribuer la cause au défaut de génie dans les Modernes. L'*Arioste* , le *Tasse* & *Milton* , sans parler de plusieurs autres , ont eu suffisamment pour réussir , si la chose eût été possible. C'est encore une erreur parmi nous de s'en prendre à la

rime , dont l'uniformité , dir-on , & les chûtes continuelles fatiguent l'esprit & l'oreille.

Mais feroit-ce , comme quelques-uns s'imaginent , que nos Auteurs se sont attachés à des sujets trop récents ? 1°. Cette raison est fausse , puisque la plupart de nos Modernes ont pris des sujets fort anciens. Tels sont la *Jérusalem délivrée* , *Clovis* , *Pharamond* , *Constantin* , & encore plus le *Paradis perdu* , qui est sans contredit le plus ancien de tous les sujets. Il est vrai qu'un sujet trop récent & trop connu gêne un peu la liberté du Poëte , par rapport à l'Histoire & au caractère de son Héros , mais il lui laisse assez d'autres beautés pour faire un beau Poëme. Il n'y eut jamais de Poëme plus récent que celui de l'*ILIADÉ* lorsqu'*Homere* le publia , & cependant l'*Iliade* ne laissa pas d'attirer dès-lors l'admiration de toute la Grece. Ce n'est donc pas précisément la nouveauté du sujet qui nuit à la beauté de nos Poëmes. Il y a quelque autre cause de leur mauvais succès , & la voici.

Pourquoi les Modernes sont-ils si inférieurs aux Anciens en fait de Poëmes épiques ? C'est que la fiction étant



l'ame du Poëme épique, il a été permis aux Anciens de l'employer dans toute son étendue pour embellir leurs Poëmes, au lieu que les Modernes n'ont point eu assez de liberté en ce genre ; mais pourquoi cette différence entre les Anciens & les Modernes ? c'est que les Anciens vivoient dans des temps qui autorisoient toutes les Fables, & où les fictions les plus extraordinaires étoient conformes aux idées de la Religion dominante : au lieu que les Modernes ont vécu & composé dans des siècles plus éclairés, & sous une Religion qui rejette avec mépris tout ce qui n'est pas exactement vrai ou très-vraisemblable en ce genre. Il faut pourtant observer que si les Modernes avoient emprunté leurs sujets des temps fabuleux, ils auroient eu le même avantage que les Anciens, & peut-être auroient-ils eu le même succès. C'est ainsi que l'Auteur du *Télémaque* a fait un Ouvrage immortel, auquel il ne manque que la versification pour être un excellent Poëme : mais comme ils ont tous pris leurs sujets dans des temps & dans la supposition d'une Religion qui proscriit tout ce qui est fiction en cette matiere, il ne leur a pas

été possible de réussir : je m'explique.

Deux sortes de fictions entrent dans le Poëme épique : la première est une suite d'événemens purement humains, mais grands, extraordinaires & surprenans, sans cependant jamais passer les bornes de la vraisemblance. Ce sont des batailles, des dangers, des tempêtes, des rencontres singulieres, des entreprises hardies, & tout ce qu'on appelle des actions héroïques. Tous ces faits, lorsqu'ils sont bien écrits, excitent dans les Lecteurs de vifs sentimens de compassion, de joie, de terreur & de curiosité ; mais avec cela seul, on ne fera après tout qu'une Histoire, ou un Roman en vers. Pour faire un Poëme, -suivant l'idée commune qu'on s'en est formée dans tous les siècles, il faut employer une seconde espece de fiction beaucoup plus sublime, qui intéresse la divinité dans l'action du Poëme. C'est-là proprement ce qui anime, ce qui caractérise le Poëme épique : c'est-là ce qui lui donne la noblesse, l'élévation, le sublime & le merveilleux. Que les Grecs assiègent la Ville de Troye ; que Diomedé, Ajax & Achille s'y signalent par des exploits héroïques, cela ne fait qu'une belle

Histoire. Mais où je vois naître le Poëme épique , c'est lorsque je vois les Dieux s'intéresser à l'action : Junon se déclarer pour les Grecs , Apollon prendre le parti des Troyens , Mars s'opposer à Pallas , Vénus sauver la vie à Paris ; en un mot tous les Dieux de la Fable , qui dans ce temps-là étoient regardés comme des Erres réels , se mêler parmi les Combattans , se combattre eux-mêmes , s'intéresser à la querelle commune , & employer les miracles d'une Puissance divine pour exécuter leurs desseins. Ces Personnages supérieurs m'élevent au-dessus des idées communes , m'impriment du respect , & enlèvent mon admiration. Les Héros même que je vois ainsi mêlés avec les Dieux , me paroissent des hommes d'une espèce beaucoup supérieure à la nôtre , & tout le Poëme devient ainsi une suite merveilleuse de prodiges.

Il est vrai qu'aujourd'hui nous savons que tous ces Dieux n'étoient que des chimères , mais il faut observer que lorsque nous lisons une histoire , notre esprit faisant abstraction de nos mœurs , de la Religion , & du temps où nous sommes , nous transporte dans


les lieux & dans les temps que l'histoire nous présente ; de sorte que nous jugeons des faits qu'on nous raconte , non point par les idées de notre siècle , mais par celles du temps qui nous est représenté. Or , du temps d'*Homere* & de *Virgile* , les fictions qui nous paroissent aujourd'hui les plus puérides , étoient autorisées & comme consacrées par des principes de la Religion dominante. En les lisant nous nous mettons , pour ainsi dire , à la place des Grecs & des Latins qui les lirent pour la première fois : ils les admirerent & nous en sommes également charmés.

Si l'on fait à présent l'application de ce principe aux Poëmes épiques des Auteurs modernes , il est aisé de conclure qu'il ne leur a pas été possible de réussir : car ils ont bien pu donner à leurs Poëmes l'agrément de la plus belle versification , les embellir par des descriptions toutes charmantes , les enrichir des plus beaux traits de la morale , les rendre intéressans par des intrigues adroitement ménagées , les animer par des sieges & par des combats. On y trouve même plusieurs morceaux de cette nature , qui égalent , ou qui surpassent ce que les Anciens

meilleurs de nos Auteurs on  
Pourquoi ? Parce qu'ayant pri  
jets qui supposent la vraie I  
c'est-à-dire , une Religion  
principes sont incompatible  
fiction , ou bien leurs Poëme  
meurés dans les bornes d'une  
toire & d'un beau roman , c  
*Jérusalem délivrée du Tasse* ,  
ils les ont remplis de fiction  
par le rapport qu'elles ont av  
ligion , révoltent les idées con  
& tous les principes reçus  
me le *Rolland de l'Arioste* , &  
*radis perdu de Milton*. Il s'e  
ces réflexions , que dans la vr  
gion ; il n'est pas possible de  
véritable & parfait Poëme épi  
me l'*Iliade* & l'*Enéide*.

.. Il sembleroit , de ce qu'on

1°. *l'Iliade & l'Enéide* ne sont pas toutes en fictions. Il y a des caractères & des portraits, des traits de Morale & d'Histoire, des descriptions, des discours, & mille autres choses qui instruisent. 2°. Toutes les fictions ne roulent pas sur les fausses Divinités, & toutes celles qui ne sont pas de cette espèce peuvent être imitées en Poésie dans tous les temps & dans toutes les Religions. 3°. Un Maître peut-il se flatter d'avoir donné à ses Disciples un goût & une connoissance suffisante de la Poésie, & d'avoir bien cultivé leur génie, lorsqu'il leur a laissé ignorer les beautés de *l'Iliade* & de *l'Enéide*, & des autres Poésies anciennes, surtout des Grecques, qui renferment des beautés qu'on ne trouve point ailleurs. Car c'est la différence qu'on peut mettre à cet égard entre les Latins & les Grecs. Les Latins ont moins de défauts, mais les Grecs ont de plus grandes beautés. C'étoit, du temps d'Horace, la source; où il conseilloit de puiser le goût de la belle Poésie; & c'est aussi le fond sur lequel nos meilleurs Auteurs ont travaillé. 4°. Il est vrai qu'un Poète qui voudroit aujourd'hui nous donner un Poème de *Char-*



ctions ne peuvent pas le loi  
la suite d'un Poëme épiqu  
est pas ainsi d'une Ode , d  
& d'un morceau de Poësie si  
sujet particulier, sur-tout .  
tions ne sont employées qu  
en passant , pour embellir  
cription , pour orner un po  
enfin dans quelque occasion q  
qui ne soit point par elle-  
compatible avec les fables de  
On fait alors ce qu'il est im  
faire dans le Poëme héroïqu  
dis-je , abstraction de toute  
& on ne regarde les Dieux q  
des Génies , des Vertus , ou c  
ou si l'on veut , comme les  
les Vices personnifiés. Com  
cellens morceaux les Poëtes  
ne nous ont-ils pas donnés en  
sur tout de Poësie Latine ? O

---

---

SUR HOMERE ET VIRGILE.

Nos François n'ont jamais si bien fait l'éloge du Prince des Poètes que l'a fait Pope. Homere, dit cet ingénieux Anglois, est un génie singulier, une source inépuisable de beautés poétiques, un Maître puissant qui subjugué tous les esprits, un Peintre inimitable qui met sous les yeux toute la nature. Il est admirable par la véhémence des sentimens, par la variété des descriptions, par l'abondance des caractères, par la science des arts, par la grandeur des images, par la noblesse des expressions. Cent fois on a fait le parallele d'Homere & de Virgile. Pope traite le même sujet, mais avec quelle supériorité d'idées, quelle multitude de connoissances, quelle profondeur de réflexions ! Homere, dit-il, n'a point d'égal en génie ; Virgile n'en a point en jugement : je n'entends pas qu'Homere manque de jugement, parce que Virgile en a plus que lui, ou que celui-ci n'ait point de génie, parce qu'il en a moins qu'Ho-



mere. Mais s'agit-il de les comparer entre eux , Homere a plus d'esprit , & Virgile plus d'art : en l'un j'admire l'homme , en l'autre j'admire l'ouvrier. Homere maîtrise & m'enleve avec une force impérieuse. Virgile me mène avec une majesté pleine d'attraits : Homere livre ses trésors avec une généreuse profusion : Virgile donne les siens avec une soigneuse magnificence. Homere , comme le Nil , répand d'immenses richesses par de subites inondations : Virgile apporte les siennes comme un fleuve abondant & réglé dans son cours. Chacun de ces Poètes ressemble à son Héros. Homere est irrépressible comme Achille. Tout fuit devant lui , tout cède ; plus le tumulte s'accroît , plus il brille , & rien ne l'arrête. Virgile , avec une tranquille audace comme Enée , se possède toujours , & dans l'action même il voit , il dispose tout , il combat sans trouble , & triomphe sans s'émouvoir. Dans les machines , Homere , comme son Jupiter , lorsqu'il veut effrayer le monde , ébranle & secoue l'Olympe , embrase les cieux , prodigue les éclairs , & fait gronder son tonnerre : Virgile , semblable à la même Divinité

Bienfaisante , délibère avec les Dieux ,  
trace le plan des Empires , en pose les  
fondemens , & fait tout avec une sou-  
veraine sagesse.

Dans le récit des batailles , quelle  
variété dans Homere ! elle nous cap-  
tive, cette variété , elle nous enchante ;  
mais comment & par quels moyens ?  
c'est en nous intéressant par le détail  
des circonstances. La mort des Com-  
battans se diversifie , selon le carac-  
tere , l'âge , l'état , la Nation , la fa-  
mille des Héros. Rien de touchant  
n'est omis : il met en œuvre les appa-  
ritions des Dieux , les harangues des  
Capitaines , la beauté des armures ,  
la description des chars , &c.

Quelle noblesse dans ses comparai-  
sons ! Par exemple , si Minerve des-  
cend du ciel , c'est comme un astre  
qui préside aux Nautonniers , ou à une  
grande armée prête à combattre. Si  
les Grecs marchent avec fracas , c'est  
comme la mer qui s'élève agitée par  
les vents , & qui va se briser ensuite  
contre le rivage. Si les armées des  
Grecs & des Troyens se mêlent , c'est  
comme deux torrens qui descendent  
de deux montagnes opposées , qui se  
choquent violemment à leur rencon-

seme la discorde entre deux  
. La rapidité de son style do  
de penser qu'il étoit prompt  
action vive , & les graces q  
quittent jamais , insinuent qu  
de son imagination étoit me  
la douceur & la bonté de son  
Un fonds de Religion se fai  
pour ainsi dire , en chaque pa  
écrits. Par-tout il semble pers  
le culte des Dieux est le prem  
plus important devoir de l'ho  
générosité paroît dans l'amour  
moigne pour sa patrie. Ses se  
sur l'hospitalité sont ceux d'  
humain , tendre & compatissai  
convenons qu'Homere a produ  
dition ; que l'Univers n'éto  
trop vaste pour la capacité de  
telligence ; qu'après avoir br  
dans un siècle de ténébres . il r

noissances de son temps ; que ses écrits se maintiendront toujours au faîte du sublime , où ses Lecteurs ne cesseront jamais de le contempler avec une délicate surprise.

---

## R É F L E X I O N S

*A L'OCCASION DE LA TRADUCTION  
D'HOMERE.*

ON a reproché avec raison à M. de la Motte qu'il rendoit trop peu de justice aux Anciens. Cet homme célèbre par son beau génie, s'étoit créé une raison qui lui étoit particulière , un cérémonial qui n'étoit que pour lui seul, & à proportion il avoit imaginé des bienséances , des vertus mêmes : c'est delà qu'il part le plus souvent pour attaquer les mœurs & les usages du siècle d'Homere. D'ailleurs comme les idées de Morale & de raison , ne sont pas invariables , ni les mêmes dans tous les pays, M. de la Motte le plus souvent se faisoit des monstres pour les combattre. La question sur le mérite des Anciens a été trop discutée pour souffrir de longs détails , nous

nous contenterons d'ajouter encore une réflexion à tant d'autres qu'on a déjà faites sur cette matière.

Les bienséances sont aux mœurs, ce qu'est l'ajustement à la figure. Nos Peintres & nos Sculpteurs modernes, s'aviseroient-ils de critiquer Phidias, Praxitele ou quelque autre Ancien, sur ce qu'au lieu de peindre Hercule, en justaucorps & en cravate, la tête couverte d'un chapeau & les cheveux en bourse, tel en un mot que les guerriers de nos jours, de le représenter presque nud, les épaules chargées de la dépouille du lion de Némée, & la main armée d'une lourde massue, plus faite ce semble pour désigner un boucher, que pour caractériser un Héros? Ce spectacle si barbare à le considérer en lui-même, loin d'être le sujet de leur censure, n'est-il point l'objet de l'imitation des plus grands Maîtres qui aient fait revivre de nos jours le goût & le génie des Anciens? C'est sur ces principes qu'il faut juger Homere, Virgile. Le meilleur Poëte comme le meilleur Peintre, est celui qui peint le mieux les grands hommes, les grands événemens, les situations intéressantes, & l'Héroïsme pro-

e du temps où il choisit les sujets. u'il emploie le pinceau ou la plume , ie ce soit aux yeux , ou à l'esprit qu'il arle , un air de grossiereté & de bararie , même dans les personnages , 'ôte rien de son prix à son travail & son tableau , lorsque tout y est grand , iste , vrai , naturel & animé. La beauté de l'imitation en ces rencontres , aîsit si vivement l'esprit le plus délicat , qu'il en oublie même ce que les objets ont de défectueux , pour ne s'occuper que des merveilles de la représentation. Une réflexion qui viendra bien tard , lui fera peut-être préférer les modes , les raffinemens de son siècle à cette antique simplicité , qui semble tenir de près à la rusticité ; mais son dégoût pour les usages antiques respectera le génie du Peintre , qui les étale avec tant d'art , de grace & de noblesse. Qui est-ce qui a mieux réussi en ce genre qu'Homere ; & si , parmi les Modernes , on a vû quelqu'un approcher de lui , n'est-ce point parmi les partisans du pere de la Poésie , & les fideles imitateurs de son goût & de sa méthode qu'on est réduit à le chercher ?

## SUR LA HENRIADE

DE M. DE VOLTAIRE.

*Observations critiques de ce Poëme,  
de 1731.*

PERSONNE ne doit envier à M. de Voltaire la réputation brillante qu'il s'est acquise, à si juste titre, dans toute l'Europe sçavante. J'admire sur-tout la versification de la *Henriade* : elle est aisée sans être lâche, riche sans être trop chargée, noble & pompeuse sans être ampoulée. Ses descriptions sont des tableaux charmans, dessinés d'après nature avec toutes les beautés de l'Art : ses Portraits sont vivans, pour ainsi dire, & caractérisés par ces traits forts & hardis, dont les habiles Peintres sçavent les animer. Ses discours sont vifs & rapides, la narration coulante, bien soutenue & variée. Mais tout cela ne fait point un Poëme épique, & je ne sçai si la *Henriade* mérite ce nom; ceux qui la critiqueront par cet endroit, trouveront peut-être qu'il n'y a point assez de fiction, que l'action n'est pas assez étendue, que le dénouement

nouement ne se fait pas attendre avec cette curiosité & cet empressement qu'on sent dans la lecture d'une Histoire ou d'un Roman bien composé, & cela, parce qu'il est trop précipité, parce qu'il n'est pas assez retardé par divers obstacles, ou assez suspendu par de grands incidens. D'autres trouveront que ce n'étoit pas la peine de supposer un voyage de Henri IV en Angleterre pour en obtenir un foible secours; & que ce voyage, peu important pour l'action du Poëme, n'aboutit qu'à faire dire de beaux vers à Henri & à la Reine Elisabeth. Il est vrai qu'il donne occasion au Poëte d'apprendre aux Lecteurs l'histoire de événemens précédens, mais une occasion recherchée de si loin, & qui n'a d'ailleurs presque aucune liaison avec l'action du Poëme, ne paroîtra peut-être pas assez ingénieusement ménagée & plus intéressante. Virgile a sçu le lier à l'intérêt principal & à l'action de son Poëme, par ces semences d'une haine immortelle qu'*Enée* y jette entre Carthage & Rome: il a sçu le préparer, l'orner, l'embellir.

Quelques-uns prétendront aussi que le neuvieme Chant, où Henri IV se

Tome II. Q



laisse séduire par l'amour, tout achevé qu'il est, à quelque chose près, n'est point à sa place, parce qu'étant placé comme il est à la fin de l'action, il la fait languir, au lieu qu'elle doit alors devenir plus vive & plus rapide. Nous voyons en effet que *Virgile*, *Homere*, & l'Auteur du *Telemaque*, n'ont pas attendu à placer de tels incidens à la fin de leurs Poëmes. Il est d'ailleurs assez singulier, pour ne rien dire de plus, de voir Henri IV à peine descendu du troisieme ciel où il a vu tout ce qu'il y a de plus capable d'affermir un cœur dans la vertu, se plonger dans les désordres d'une passion honteuse.

Mais il me semble que le défaut le plus essentiel de l'ouvrage, c'est que toute l'action se passe entre les hommes, sans que le Ciel y prenne presque aucune part. Car on peut bien, sans ce secours, faire une belle histoire en beaux vers, mais on ne fera jamais un Poëme épique. Ce qui, dans l'*Iliade* & l'*Enéide*, a charmé & charmera dans tous les siècles, c'est d'y voir le Ciel, la Terre & les Enfers intéressés à l'action, toutes les Divinités en mouvement, se combattre & se vaincre,

s'aider, se choquer, opérer des prodiges d'une puissance supérieure, se mêler avec les Héros, s'opposer aux uns, favoriser les autres, agir en un mot avec vivacité, & remplir toute la suite de l'action d'incidens merveilleux & intéressans. C'est par cet endroit que l'*Iliade*, quoique moins correcte, sera toujours supérieure à l'*Enéide*; & c'est aussi par cet endroit que la *Henriade*, quoique magnifique dans la versification, sera toujours bien au-dessous de ces grands modèles. A peine est-il question dans celui-ci de la Divinité. La Discorde, la Politique, l'Hypocrisie & le Fanatisme : voilà les grands personnages qui interviennent; & ce ne sont dans *Homere* & *Virgile* que des personnages subalternes. S. Louis apparait en songe à Henri IV, & promène l'imagination du Héros dans l'autre monde : voilà le morceau le plus sublime, & ce n'est qu'une esquisse à peine ébauchée du sixième Livre de l'*Enéide*, ou de l'onzième de l'*Odyssée* : imitation aussi inférieure à l'original, qu'un songe est au-dessous de la réalité. En un mot, on ne trouve dans ce Poème qu'un amas de belles descriptions, de beaux portraits, de

belles pensées, de belles réflexions, & sur-tout de beaux vers, le tout paragé en dix Chants : Ouvrage d'un Auteur qui ne s'est pas donné le loisir de réfléchir mûrement sur les vraies beautés du Poëme épique, ni sur leurs causes, & qui, saisi d'un enthousiasme prématuré, s'est flatté de faire un beau Poëme, parce qu'il sçavoit faire de beaux vers. Mais laissons cette espee de critique à ceux qui n'envisagent la *Henriade* qu'en qualité de Poëme.

La critique à laquelle je me borne ici est d'une autre espee, elle tombe sur divers traits semés dans l'Ouvrage avec une espee d'affectation, & dont tous les Lecteurs modérés doivent être blessés. Les uns de ces traits regardent le Civil, les autres intéressent la Religion. Voici les principaux.

Le Poëte voulant développer les causes des guerres civiles qui inonderent nos Provinces du sang François, les attribue à la Religion Catholique & à l'Hérésie.

C'est la Religion dont le zele inhumain  
Met à tous les François les armes à la main,  
Je ne décide point entre Geneve & Rome.

Quoi de plus odieux & en même-

Temps de plus faux, puisque c'est un fait incontestable que les Calvinistes commencerent la guerre, & que les Catholiques ne prirent les armes que sous les ordres de leur Roi, pour prévenir des attentats semblables à celui d'Amboise, pour réduire à une juste obéissance, non pas précisément des Hérétiques, mais des rebelles pleins d'insolence & d'inhumanité : on sçait que dans la suite de la guerre, bien des Catholiques animés d'un faux zele, ou le plus souvent irrités par les cruautés des Religioneux, commirent à leur tour des violences inexcusables, mais cela n'empêche pas que la guerre ne fût très-juste de leur part, jusqu'au temps de la Ligue où ils cessèrent de combattre sous les enseignes de leur Roi. Il est vrai que c'est Henri IV, alors Hérétique, qui parle de la sorte; mais il n'est pas permis de mettre dans la bouche de qui que ce soit, une fausseté qui soit odieuse pour la Religion, sans faire sentir que c'est une fausseté.

Il fait plus, car je ne sçai comment il arrive que les Rebelles & les Hérétiques ont toujours raison dans la Henriade, & que ce sont les Rois & les Catholiques qui ont tort.

du Caprice en l'air & sans aucun

Le trait est tout-à-fait éc  
mais la premiere preuve qu'il  
de ce Fanatisme dans l'Eglise  
mirable , c'est que :

Dans Londres il a formé la Secte et  
Qui sur un Roi trop foible a mis  
sanglante.

Il suppose donc que les  
d'Angleterre sont de l'Eglise.

Son sentiment sur la Résu  
est remarquable , lorsqu'il dit a  
septieme :

Dans cet abyme immense , il leur  
chemin . . . .

C'est-là que sont formés tous les e  
vers

Qui remplissent les corps & peuple

à pas non plus de libertin qui ne s'accorde fort de l'opinion que M. de Voltaire établit sur la durée des peines de l'Enfer. Henri IV, à la vue des supplices que souffrent les damnés, s'écrie :

Ah ! s'il est vrai , dit-il , qu'en ce séjour d'horreur

La race des humains soit en foule engloutie ;  
Si les jours passagers d'une si courte vie  
D'un éternel tourment son suivis sans retour ,  
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le  
jour.

Mais, que lui répond S. Louis?

Ne crois pas, dit Louis, que ces tristes victimes  
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes ;

Ni que ce juste Dieu, Créateur des humains,  
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains.....  
Sur la Terre ou le peint l'exemple des Ty-

rans ;  
Mais ici, c'est un pere, il punit ses enfans ;  
Il adoucit les traits de sa main vengeresse :  
Il ne sçait point punir des momens de foiblesse ,

Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui ,

Par des tourmens affreux éternels comme lui.

Il est vrai que le faiseur de notes nous avertit, qu'il est aisé d'entendre

par cet endroit les fautes vénielles du  
le Purgatoire : mais c'est se moquer  
des Lecteurs. M. de Voltaire nomme  
l'Enfer par son nom :

O mon fils, vous voyez les portes de l'abyme  
Creusé par la justice, habité par le crime.  
Suivez-moi : les chemins en sont toujours ou-  
verts.

Ils marchent aussi-tôt aux portes des Enfers.

Le Poète dans tout cet endroit ré-  
pète plusieurs fois le nom d'Enfer, &  
ce qui est sans réplique, il parle évi-  
demment du lieu destiné à la punition  
des plus grands crimes. *Là gît la som-  
bre envie.... auprès d'elle est l'orgueil...  
l'ambition sanglante.... l'hypocrisie, le  
faux zèle :*

Et l'intérêt enfin, pere de tous les crimes....  
..... Ciel, qu'est-ce que je vois ?  
L'Assassin de Valois ! Ce monstre est devant  
moi ?

On y trouve ensuite les Tyrans, les  
Conquérans, fleaux du genre-humain,  
les Conseillers sornistes, en un mot  
tous les péchés mortels, & cependant  
on nous dit froidement qu'il est aisé  
d'entendre par-là le Purgatoire : c'est  
assurément bien compter sur la bonté

les Lecteurs. Le faiseur de notes a pourtant raison en un sens ; car s'il est vrai, comme l'enseigne M. de V. que les tourmens ne sont pas éternels, ce n'est plus l'Enfer, ce n'est qu'un Purgatoire, mais on fera étonné de voir que les plus scélérats des hommes, & l'assassin de Valois, ne sont condamnés qu'au Purgatoire.

Si quelque chose pouvoit excuser M. de V. de ne pas croire l'Enfer éternel ; c'est qu'il ne reconnoît pas de liberté dans l'homme : car si l'homme n'est pas libre, c'est raisonner conséquemment que de croire que Dieu ne le punit pas, & M. de V. en dit encore trop, lorsqu'il admet des peines passageres. Or, que M. de V. ne croie pas que l'homme soit libre, c'est de quoi on ne sçauroit douter. Il loge la liberté dans le Palais des Destins. C'est précisément comme s'il la mettoit dans les prisons avec les fers aux pieds ; & là, dit-il,

Sur un Autel de fer un Livre inexplicable  
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable,  
La main de l'Eternel y marqua nos desirs ;  
Et nos chagrins cruels, & nos foibles plaisirs.  
On voit la Liberté, cette esclave si fiere,  
Par d'invincibles nœuds en ces lieux prison-  
niere,



Calvin, & tous ceux qui  
liberté n'ont rien dit de plus  
de plus précis. Voilà tout leur  
rire au clair. Mais en vérité el  
faire d'un Poëte de traiter ce  
res-là ? Ce que M. de V. débi  
Grace-efficace n'est guere plus ce  
lui donne aussi comme à la Li  
appartement dans le Palais d  
rins, étrange-demeure ! Et il  
Biter à S. Louis la pure Doct  
Calvin & de ses disciples :

Mon cher fils, dit Louis, c'est de  
Grace  
Fait sentir aux humains son pouvoi  
C'est de ces lieux sacrés qu'un jour  
vainqueur  
Doit partir, doit brûler, doit emb  
cœur,  
*Tu ne veux différer ni hâter de conn*

son *Paradis perdu* de la liberté & de la grace, d'une manière également serrée & Catholique, tandis que M. de V. qui fait profession d'être Catholique, n'en parle que comme les Calvinistes.

L'Editeur dans la Préface, au lieu de demander grace pour M. de V. sur ces matieres, parce qu'en effet les Poëtes y sont peu versés, le donne comme un Auteur qui s'est expliqué avec une précision rigoureuse, qui ne peut donner aucune prise à la Censure. Pour le prouver on cite une définition de la Trinité, & cette définition est très-mauvaise :

La puissance, l'amour, avec l'intelligence,  
Unis & divisés composent son essence.

Car il faut dire que les trois Personnes adorables de la Sainte-Trinité, sont, non pas *unies*, mais une seule substance, un seul Dieu; quoiqu'elles soient, non pas *divisées*, mais distinguées. On ne se sert des termes *unies* & *divisées* qu'à l'égard des substances différentes. Ces termes sont donc impropres à l'égard de la Trinité, & plus propres à altérer le dogme qu'à l'établir & l'enseigner.

Que dire de cet endroit où il feint  
 qu'Henri IV, comme *Renaud*, enchainé  
 par la volupté, & plongé dans une  
 honteuse oisiveté, est rappelé à la  
 gloire & à la vertu par la voix d'un  
 Sage. C'est le Génie de la France, qui  
 vient sur la terre chercher ce Sage, &  
 où le cherche-t-il ?

Il ne le chercha point dans ces lieux revêtus  
 À l'étude, au silence, au jeûne consacrés.

C'est-à-dire dans les Cloîtres, pour  
 lesquels il paroît que M. de V. a un  
 grand mépris. Mais où alla-t-il donc ?

L'Ange heureux des François fixa son vol di-  
 vin  
 Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.

Qui l'auroit jamais cru, que l'Ange  
 de la France, envoyé par S. Louis, fût  
 si bon ami des Calvinistes ? Si c'étoit un  
 fait de l'histoire, on le pardonneroit  
 à M. de V. mais que dans une pure  
 fiction pour réveiller dans l'ame de  
 Henri IV l'amour de la vertu, il ne  
 lui trouve point de meilleur Prédica-  
 teur qu'un Calviniste pitoyablement  
 entêté & de très-mauvaise foi, com-  
 me il est constant par l'histoire, c'est  
 une supposition bien peu honorable

pour tous les Seigneurs Catholiques qui suivoient Henri IV. Il est vrai qu'il fait de *Mornay* un Saint à canoniser. Mais quelle est cette manie de ne faire de tels éloges que des Protestans. Les vers qu'il ajoute sont un peu Pélagiens. ....

..... C'étoit pour nous instruire  
Que souvent la raison suffit pour nous conduire,  
Ainsi qu'elle guida, chez des Peuples Payens,  
*Marc-Aurele*, & *Caton*, la honte des Chrétiens.

Mais j'aime mieux supposer que M. de V. ignore ce que c'est que le Pélagianisme, que de croire qu'il ait voulu en favoriser les dogmes? Je finis par une réflexion. C'est que s'il vouloit un peu moins idolâtrer les Anglois, s'en rapporter un peu plus aux François, ses Ouvrages y gagneroient beaucoup. On y appercevrait plus de bienséances & de ménagemens. On n'y verroit plus ces maximes hardies, si pernicieuses aux personnes chancelantes dans leur foi, ces traits odieux, cet air de licence qui révolte. Quelquefois un Auteur prend ce tour d'esprit pour la marque d'un génie au-dessus du vulgaire; mais les honnêtes

gens sont choqués de ces faillies; qui après tout ne peuvent plaire qu'à des Lecteurs, dont le suffrage ne mérite pas d'être recherché.

---

## S U R L E P O E M E

DE LA MORT D'ABEL,

1760.

**L**A Poésie a toujours eu le droit de puiser ses sujets dans les sources mêmes de la vérité. S'il lui est permis de créer quelquefois des faits, ou de les emprunter de la Mythologie, elle peut aussi les recevoir des mains de l'Histoire. Sans parler des monumens profanes : les Livres saints sont une mine infiniment riche & féconde. Combien d'événemens dans la seule Histoire de la Genèse, qu'il seroit aisé à nos Homères & à nos Virgiles de mettre en œuvre ! Combien d'entreprises, dont le récit noble & majestueux seconderoit mieux les efforts du génie que les fictions romanesques d'une imagination vagabonde, ou les rêveries usées d'une tradition fabuleuse. Un Poème épique dont le fond se trouveroit dans

l'Ecriture, n'en seroit que plus intéressant, & il rappelleroit la Poésie à sa destination. Fille du sentiment, elle fut d'abord toute occupée des grandeurs de l'Erre suprême; & elle ne sera jamais plus sublime, que lorsque endue à sa première dignité, elle traitera les sujets que la Religion lui présente.

C'est à ces réflexions que nous sommes redevables du Poëme de la Mort d'Abel, dont M. Gesner est l'Auteur, & traduit de l'Allemand par M. Huver. Plus d'un Lecteur lui saura gré de ce choix.

La première famille de l'univers fournit un spectacle bien intéressant pour nous. On aime à se rappeler le souvenir de ces personnages vénérables, chez qui la vertu se montre toute entière. Leurs lumières, plus près de la source, sont plus pures, leurs mœurs plus simples, leurs démarches plus sages, leurs sentimens plus vrais, leur commerce plus aisé. Adam, malgré sa dégradation, conserve encore l'impression de sa première noblesse; & son caractère, qui réunit les traits d'une bonté sans faiblesse, & d'une majesté sans hauteur, annonce le père malheu-

376 P O È M E É P I Q U E.

reux , mais respectable , du genre humain. Abel , le Héros du Poëme , est en quelque sorte l'innocence , la vertu , la douceur même. Caïn , le farouche Caïn , dans les intervalles où la jalousie le laisse respirer , condamne ses emportemens & nous force à le plaindre.

On ne trouve , il est vrai , dans ce Poëme , ni ces brillants de convention que le bel esprit tâche de mettre à la mode , ni ces fines réflexions d'une métaphysique qui se plaît à analyser tous les sentimens , ni ces volcans d'une imagination peu maîtresse de son feu ; mais les images sont si riantes , les descriptions si naïves , les sentimens rendus avec une chaleur si douce , si continue , les personnages si ornés , si intéressans , qu'on n'est point tenté de demander à l'Auteur des beautés d'un autre genre.





## SUR LE GENRE

### D R A M A T I Q U E ,

ET SUR LE THÉÂTRE DES GRECS.

*Extr. des Discours sur le Théâtre des  
Grecs , par le P. Brumoy.*

**O**N doit plaindre la scène antique d'avoir été peu connue dans le plus beau siècle de la scène françoise. Quelles sont les causes de cet oubli ou de cette indifférence ? C'est sans doute l'autorité & le préjugé. Chacun défend son opinion par les mêmes armes, surtout par le goût & la raison. Quoi donc ! la raison & le goût sont-ils véritables selon les lieux , les temps & les personnes ? Non sans doute. La vérité & la beauté sont par-tout & sur les esprits de tous les siècles les mêmes impressions. J'entends par *vérité* & *beauté*, en fait de productions d'esprit , telles que sont les Tragédies, une imitation de la nature qui saisit l'ame , & qui fait dire , suivant les



idées reçues dans une Nation polie ; *cela est vrai , cela est beau*. Car autant que la nature est uniforme dans ce qui appartient aux hommes , autant qu'hommes , dans le jeu des passions par exemple , autant l'éducation varie-t-elle les intérêts qui meuvent les passions & les manieres de penser & d'agir. Or l'art doit peindre la nature telle qu'il la trouve , je veux dire avec les appanages de l'humanité & de l'éducation.

Ces principes posés , venons à l'origine de la Tragédie. Le hasard donna lieu en Grece à ce spectacle : il fut d'abord informe & un simple divertissement de Village : puis une cérémonie religieuse , puis un spectacle mêlé de profane & de sacré , mais toujours un simple Chœur , une Hymne bachique avec des danses , jusqu'à *Theſpis*. *Theſpis* y mêla un Acteur qui récitoit par intervalles. Ce n'étoit-là que l'ombre de la Tragédie. *Eſchyle* seul la créa sur les traces d'*Homere* : c'est ce qui se prouve par la ressemblance presque entière de la Tragédie avec le Poëme épique. Les raisonnemens qui passèrent par l'esprit d'*Homere* pour enfanter l'*Iliade* , conduisirent *Eſchyle* dans

l'invention de l'œuvre tragique. Même objet, même exposition, même intrigue, même dénouement. Passions de part & d'autre mises en jeu ; égal conflit de divers intérêts : pareil art de les balancer : Personnages également illustres, Peuples, Héros, Dieux, Etats entiers : semblable équilibre qui ne se rompt que pour se rétablir, & pour tenir toujours en haleine la curiosité des Lecteurs ou des Spectateurs, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement satisfaite par le coup décisif. Tous ces rapports sont sensibles, & la différence l'est également. Le Poème épique est fait pour être lu, & la Tragédie pour être vue. De l'un & de l'autre côté, c'est une action, mais l'action doit être autrement modifiée pour le Lecteur, autrement pour le Spectateur. C'est de ce rapport & de cette différence, qu'Eschyle a tiré les trois unités, si naturellement liées à l'idée d'un spectacle : c'est de-là qu'il a tiré non-seulement la marche, mais encore toutes les finesses du jeu théâtral.

Les passions bien imitées sur le Théâtre sont la source du plaisir secret qu'on y goûte. Chaque passion, [ sur-tout la pitié & la crainte, passions insépara-

bles & capitales] se communique en un instant d'homme à homme. Chacune a quelque chose en soi d'agréable & d'amer : l'amertume surpasse de beaucoup la douceur, quand la pitié, par exemple, a pour objet un mal réel qu'on a lieu de craindre pour soi ; & la douceur surpasse à son tour l'amertume, lorsque ce mal est étranger & loin de nous : enfin la douceur reste seule sans mélange d'amertume, lorsque ce mal n'est que feint & bien imité comme les maux d'Œdipe sur le Théâtre. De-là naît la tristesse majestueuse de la Tragédie. C'est ainsi que par gradation Eschyle, & les premiers Poëtes ont suivi les règles du cœur humain pour y étudier le jeu des passions pour la conduite de l'œuvre théâtrale. Ce sont-là certainement les observations qu'ils ont faites ; & il paroît qu'Aristote n'a pris ses règles de Théâtre que dans leurs écrits. C'est sur ce plan qu'on doit examiner tout ce qui appartient à la Tragédie : c'est-à-dire les passions qui lui sont propres, l'action tragique & ses qualités, la durée de cette action, l'étendue du lieu, l'exposition, le nœud, le dénouement, les personnages, les chœurs, les mœurs,

la diction, le tout par égard au Poëme épique, dont la Tragédie n'est que le précis mis en spectacle.

Il s'agit maintenant d'examiner comment, & jusqu'où l'on peut comparer la scène grecque avec la nôtre. Pour faire un parallèle si délicat, il faut l'abord bien connoître les Spectateurs Grecs, comme l'on connoît ceux de nos jours. Car les spectacles étant faits pour les Spectateurs, on ne peut établir de comparaison entre ceux-là que sur la connoissance de ceux-ci. Il faut pour cela se mettre devant les yeux la partie de l'Histoire grecque, qui concerne le beau siècle de la Grece, c'est-à-dire les Eschyles, des Sophocles, des Euripides : il faut se retracer une idée succincte, mais expressive, du Gouvernement d'Athenes, & du caractère des Athéniens, de leurs Rois ressuscités dans les Rois & les Héros des trois Poëtes, de leur République peinte dans leurs Œuvres dramatiques. Car le Théâtre grec, bien différent du nôtre & de celui des Romains, rouloit allégoriquement sur la politique, sur les intérêts des Nations, sur les mysteres d'Etat. C'étoit-là l'ame des spectacles Grecs ; & c'est-là ce qui les ca-

ractérise tellement, qu'ils sont devenus une espece à part. En effet Rome & les autres Nations n'ont fait depuis des Tragédies, que pour faire des Tragédies, au lieu qu'Athènes y faisoit entrer des vues supérieures & de véritables allégories aux situations de la République. Enfin il faudroit bien connoître les mœurs, les usages, le goût, la bisarrerie, la variété, le génie en un mot des Athéniens. Et c'est ce qu'a fait l'Auteur du Théâtre des Grecs, & il a puisé cette connoissance dans l'Histoire, & dans le tour de leurs Œuvres de Théâtre. Venons maintenant au parallèle des spectacles des Anciens avec ceux des Modernes.

Pour principe de cette confrontation, il faut regarder les Tragédies de deux siècles si éloignés, comme faites pour amuser agréablement des hommes raisonnables, & des hommes de telle ou telle Nation, de tel ou tel siècle : deux qualités qu'il faut bien distinguer dans les Spectateurs pour juger du goût des spectacles. En considérant la première, c'est-à-dire les Spectateurs comme hommes, il paroît que les Anciens & les Modernes ont suivi les mêmes voies générales pour leur

plaire : même but , mêmes sujets , même économie pour le fonds , c'est-à-dire dessein d'émouvoir une agréable tristesse , sujets grands & nobles de part & d'autre , économie régulière. La nature & l'étude du cœur humain avoient appris tout cela ; & quand l'art se perdrait , il se retrouveroit toujours , parce que les hommes en tant qu'hommes , ne changent point dans la révolution des siècles ; & comme leur cœur est toujours le même , il est toujours nû par les mêmes impressions.

A l'égard des sujets , jamais la Tragédie n'a souffert de sujets feints. La raison en est tirée de la nature de l'esprit humain : il n'y a que la vraisemblance dont il puisse être touché. Or il n'est pas vraisemblable que des faits aussi grands que ceux de la Tragédie , les faits qui n'arrivent que dans les maisons des Rois , ou dans le sein des Empires , soient absolument inconnus. Si donc le Poëte invente tout son sujet jusqu'aux noms , l'esprit du Spectateur se révolte , tout lui paroît incroyable , & la Piece manque son effet toute de vraisemblance. Mais comme la Comédie ne touche que la vie commune & ses ridicules , le Spectateur

peut supposer , & suppose en effet en se laissant aller à l'enchantement du spectacle , que le sujet qu'on lui présente est un fait réel , quoiqu'il ne le connoisse pas. Voilà pour ce qui regarde les Spectateurs considérés comme hommes. Voici ce qui les regarde comme hommes de telle ou telle Nation , & de tel ou tel siecle. Prenons pour exemple les Spectateurs d'Athènes & de Paris.

Les Grecs ne vouloient que des sujets tirés de leurs annales historiques ou fabuleuses, goût bien différent du nôtre , qui emprunte d'ailleurs la matière tragique , & très - rarement du pays. Ce parallele des sujets mérite une attention particuliere , puisqu'il fait la principale partie de la différence des Spectacles quant au goût. Il en est de même à proportion des personnages , des caracteres & de la conduite des Pieces tragiques , le tout considéré par rapport à la double qualité des Spectateurs des divers siecles. Par exemple , on s'est renfermé chez les Grecs , dans les limites étroites des regles les plus sévères. Les Modernes ont jugé à propos d'étendre plus ou moins ces limites , pour offrir aux Spec-

tateurs

ateurs des sujets qui n'auroient pu  
tre traités sans cela. Enfin la simpli-  
ité des mœurs & du goût d'Athènes,  
a galanterie françoise, les différens  
énies tant des Poëtes que des Spec-  
ateurs, font suffisamment sentir le  
ontraste de la Tragédie antique & de  
a moderne. D'où il faut conclure que  
a comparaison ne sçauroit être exacte,  
arce que l'impression tragique résulte  
on-seulement de l'imitation de la na-  
ure qui frappe également tous les  
ommes, mais encore des choses que  
habitude & l'éducation ajoutent à la  
ature, de siecle en siecle. Toutefois,  
utant que l'on peut démêler les res-  
orts de cette double impression sur  
es Spectateurs, considérés comme hom-  
nes & comme Citoyens de Pays dif-  
érens, on conclura en général, que le  
Théâtre François a plus de noblesse &  
le dignité du côté des mœurs; que  
e Théâtre des Grecs n'en a pas moins  
lu côté de la belle nature: que le pre-  
nier est plus riche & plus chargé; le  
econd plus simple & plus naïf: l'un  
moins régulier, l'autre plus exact: l'un  
plus magnifique par la grandeur & la  
multiplicité de événemens; l'autre,  
plus naturel & plus vrai dans le jeu



continu des passions. Après tout, il ne s'agit point ici de préférence, ni même de comparaison entre les deux Théâtres : que les idées accessoiress à la nature ont rendu bien plus différens que les statues anciennes ne le sont des modernes. On ne fait ici ce contraste que pour mettre les Lecteurs en état de juger par eux-mêmes, non pas entre le moderne & l'ancien, mais de l'estime qu'on peut donner au second par les raisons qui rendent le premier si respectable.

Nous ajouterons ici une observation. Le Théâtre ancien étoit d'une noble simplicité : cette simplicité ne souffroit point d'épisodes, de peur d'interrompre l'impression commencée : la gradation de la pitié & de la terreur alloit croissant de scène en scène, & presque d'un mot à l'autre, en frappant toujours juste & sans interruption le cœur humain par l'endroit où il doit être frappé.

A l'égard du caractère & du génie particulier des Poëtes Grecs ; ce fut à l'aide d'Eschyle que la Tragédie dont il fut l'inventeur, prit d'abord un ton beaucoup plus pompeux que celui de l'Iliade. C'est le *Magnum loqui*, dont

arle Horace. Peut-être ce même Eschyle, qui avoit conçu toute la grandeur du langage tragique, le porta-il trop loin. Ce n'est point la trompette d'Homere ; c'est quelque chose de plus. Sa diction trop fiere, trop enflée, & pour ainsi dire quelquefois gigantesque, semble plutôt imiter le bruit des tambours & les cris des guerriers, que la noble harmonie de la trompette. L'élévation de son génie ne lui permettoit pas de parler comme les autres hommes. Sophocle entendit bien mieux la véritable noblesse de la diction du Théâtre : aussi imita-t-il de plus près celle d'Homere, en versant sur son style, outre la douceur du miel, ce qui le fit appeller une abeille, assez de gravité pour donner à la Tragédie l'air d'une Matrone obligée de paroître en public avec dignité, comme l'exprime Horace. Euripide prit un style moins éloigné de l'usage ordinaire, quoique noble, & il parut aimer mieux y répandre de la tendresse & de l'élégance que de la force & de la grandeur.



*terreur & la pitié théâtrale  
purgation des passions.*

**L**E but de la Tragédie, c'est de *purger* les passions, font ses termes : or purger, c'est les modérer, c'est leur frein ; & ce Philosophe veut que des impressions de terreur & de pitié que la Tragédie sert à produire, produisent ces effets.

Jusques-là tout est simple & clair. Mais la curiosité ne s'arrête pas à cette surface : elle exige qu'on dévoile à ses yeux le mécanisme de ces ressorts secrets par lesquels la terreur & la pitié théâtrale sont des instrumens propres à corriger & régler nos mœurs, &

La terreur théâtrale est celle qu'inspire au Spectateur la vue des châtimens, & des malheurs qu'on s'attire en se livrant aux passions dont le jeu a formé l'action tragique, & l'effet naturel & immédiat de cette terreur est de porter le Spectateur à réprimer dans lui les transports de ces passions funestes.

Phedre en donnant l'effort à cet amour criminel qu'elle a conçu pour Hypolite se met dans une espèce de nécessité d'ajouter à un premier crime, ces traits de noirceur qui révoltent l'humanité : elle devient en quelque sorte le bourreau de l'objet de son amour : elle répand la désolation dans le sein de sa famille, & livrée en proie aux plus cruels remords, elle est réduite à ne trouver de ressource pour les éteindre, que celle de se rendre elle-même la victime de son désespoir, de chercher dans un poison violent la fin d'une vie qui lui est à charge, & par cette suite d'horreurs & de supplices, elle couvre son nom d'un éternel opprobre.

La barbare Athalie immole, à l'ambition de régner seule en Juda & en Israël, une génération entière d'enfans

remède, au lieu de ces men  
du Dieu vivant, qu'elle n'a  
craint de profaner.

La vive image de ces désa  
elle point un remède propre  
les fougues qui les amènent  
point Aristote qu'il faut co  
dessus, c'est la simple natu  
femme de l'artisan, qui , g  
l'instinct, conduit son enfai  
de l'échafaud où le malfaîc  
re, afin de prémunir, par l'i  
de ce spectacle, ce cœur enco  
& flexible contre les écueils  
lence des penchans, les mau  
ples, en un mot, les fureurs  
neuse orageuse pourroient da  
faire échouer sa foible vertu

Les impressions. il est vrai

**H**istoire : c'est sur ce principe qu'H<sup>o</sup>race disoit :

*Sequitur irritant animos demissa per aurem  
Quam qua sunt oculis subjecta fidelibus , Et  
qua  
Ipse sibi tradit spectator.*

Une histoire cependant féconde en pareils traits, est regardée comme une source de leçons de vertu , & comme un maître propre à modérer les passions. Par une vive représentation de ces sortes de disgraces, le Théâtre deviendrait une école de vertu , & la terreur qu'inspire l'action tragique calmeroit, purgeroit les passions tumultueuses.

Mais les passions violentes ne sont point les seules qui blessent les intérêts de la société. Les passions lentes, les passions mortes, ou pour parler plus juste, le défaut des passions, l'apathie, la paresse, l'insensibilité ne réussissent que trop à nous soustraire aux devoirs nécessaires pour maintenir, pour fermer les liens qui unissent les hommes entr'eux. Les premières renversent l'ordre ; & les dernières se refusent aux soins nécessaires pour le conserver ou le rétablir. C'est d'un côté un Citoyen

forcené, qui, le fer & le flambeau à la main, porte l'incendie & les ravages dans tous les quartiers de la Ville où il a vu le jour : c'est de l'autre un Citoyen dénaturé, qui d'un air froid & tranquille, voit réduire sa patrie en cendres : à qui il n'en coûteroit qu'un pas pour éteindre le feu qui la consume. Or, ce que fait la terreur théâtrale pour remédier au premier de ces maux, la pitié théâtrale le fait pour guérir le second.

Nous naissons tous avec un fonds de sensibilité plus ou moins grand pour les malheurs d'autrui. Mais l'éducation, l'exemple, les intérêts personnels, le poison de l'envie, les situations délicates ne l'étouffent que trop souvent dans nos cœurs, ou n'en arrêtent que trop les utiles effets. Le soin d'entretenir, de réveiller, d'animer cet heureux instinct, est un service important pour la société; & le secret d'y réussir consiste dans l'attention de présenter souvent à notre compassion des objets propres à la faire éclore, à la conserver, à l'étendre. C'est ainsi que par la lecture des Romans, par les Spectacles, où l'amour ne se montre qu'avec le plus séduisant appareil, en;

vironné de mille charmes, & couvert d'une gloire qui métamorphose en triomphes nos plus honteuses foiblesses, on nourrit le dangereux penchant d'un jeune cœur, pour les liaisons tendres & passionnées. Par la même raison le spectacle tragique, en nous peignant vivement des situations touchantes, couvre & développe dans nos cœurs le germe précieux de cette compassion que nous portons au-dedans de nous.

Une Héroïne en pleurs, un Héros dans la disgrâce, font passer jusqu'à nous la douleur qui les accable. L'impression qu'elle nous laisse, nous prépare de loin à nous intéresser au sort de nos semblables, & à ne point leur refuser les secours que leur malheur sollicite pour eux. La terreur & la pitié théâtrale sont donc, soit en réprimant des sentimens trop vifs, soit en réveillant des sentimens trop foibles, des moyens propres à réformer dans les hommes les dispositions les plus opposées aux intérêts de la société. Le Théâtre donc, par le jeu de ces deux grands ressorts, règle les mœurs des hommes, & devient une école de vertu. Voilà tout le mystère de cette pur-



gation des passions si recommandée par Aristote , développée d'une manière simple & naturelle.

C'est de ce principe bien entendu que coulent , comme de leur source, les regles les plus essentielles du spectacle tragique. L'action en doit être illustre , c'est-à-dire , que ce doit être un incident célèbre de la vie de quelque personnage illustre. L'impression en est plus grande dans le Spectateur , quand on lui montre que l'élévation la plus haute & le pouvoir le plus absolu, ne mettent point à l'abri des disgraces qu'attirent les passions , & que le châtement suit le coupable jusques sur le Trône , & au centre même de l'impunité.

La pitié y trouve encore son compte. Le respect qu'inspirent le rang, la naissance, les grandes qualités ajoute à la compassion que dicte l'humanité. Plus la chute est grande , plus elle nous attendrit : la douleur , en un mot, est toujours proportionnée au sujet qui la fait naître ; & un homme qui, du faite de la gloire , tombe dans l'excès de la disgrâce, perd plus qu'un particulier que sa situation expose aux revers , approche de l'abaissement , &

qui n'a qu'un pas à faire pour y tomber. C'est pour cela que les malheureux illustres trouvent chez nous plus de sensibilité que les malheureux vulgaires.

*AUTRE REGLE D'ARISTOTE.* Le principal personnage, ne doit même dans son crime être coupable qu'à demi. Pourquoi? c'est qu'il en est de l'action Théâtrale, comme des décorations qui servent à embellir la représentation. Tout est perspective pour le Public; si on veut le mettre à portée de ramener les choses à leur juste valeur, il faut grossir un peu pour lui les objets. C'est sur ce principe, que sont fondées toutes les Regles de ces Arts, dont le but est de remuer le cœur, de frapper l'imagination ou d'éblouir les yeux; & si la vérité qui est le fondement de la saine Morale, bannit l'exagération de ses regles, elle s'en accommode au moins dans les leçons qu'elle donne pour les pratiquer. Or, l'impression de terreur en devient plus vive à la vue des maux qui désolent un Héros plus foible encore qu'il n'est vicieux; & le Spectateur est bien plus excité à arrêter l'essor volontaire, qu'il seroit tenté de donner à ses pas.

sions, quand il voit de quels châmens sont suivis des crimes qui semblent être en quelque sorte plus l'ouvrage du sort que celui de l'homme.

D'ailleurs, il est peu de mortels qui doivent leurs crimes à leur seule iniquité : ils en sont souvent plus redevables à leur situation qu'à leur choix. La complaisance les embarque, le mauvais exemple les séduit, l'occasion les sollicite, les presse, le penchant les aveugle, la suite des événemens les entraîne, les circonstances les déterminent, l'habitude les apprivoise, les captive ; & quand le dérèglement est à son comble, que l'horreur de leur état les trouble, les effraie, les fait soupirer après une révolution qui changeroit leur sort, leur foiblesse se refuse aux efforts nécessaires pour échapper & revenir sur ses pas. Voilà la clef de la plupart de nos dérèglemens, de ces désordres qui troublent & qui renversent les sociétés. Sur dix mille hommes, à peine s'en trouve-t-il un seul, qui ne frémissât d'horreur, qui ne reculât, qui ne se dérobat au danger, si dès les premiers pas qu'il fait vers le crime, il pouvoit sûrement prévoir tous les forfaits que sa premie-

re faute doit amener à sa suite. On ne se rend vraiment coupable, qu'en se flattant de ne le devenir qu'à demi. Ce ne seroit donc point allarmer le commun des hommes sur leurs fautes que de ne leur montrer le vice puni, que dans ces scélérats dont les attentats raisonnés sont l'ouvrage du sang froid & de la réflexion, de ces hommes à qui nous donnons avec raison le nom de monstres. Ainsi pour que le Spectateur se substitue intérieurement au coupable, s'en applique le châtiement, tourne en un mot au profit de ses mœurs la terreur théâtrale, il faut qu'il n'apperçoive dans les causes, qui attirent une funeste catastrophe, que ce que son amour propre lui permet de démêler lui-même dans ses fautes, c'est-à-dire, plus de foiblesse que de malignité, plus de hazard que de dessein.

Mais si le soin de rendre la terreur utile exige ces précautions, la part que doit avoir la pitié aux impressions tragiques ne l'exige pas moins. Les douces émotions, qu'elle cause s'évanouiroient sans retour; l'horreur & l'indignation prendroient leur place: loin de plaindre la disgrâce du Héros

tragique, on applaudiroit aux revers qui l'accablent, si sa conduite n'offroit aux Spectateurs que des noirceurs à détester, ou des fureurs à redouter; & l'action tragique au lieu d'attendrir le cœur, n'aboutiroit qu'à l'endurcir, au lieu d'adoucir nos sentimens, au lieu de nous rendre compatissans & secourables, elle ne produiroit en nous qu'une insensibilité d'autant plus difficile à guérir, qu'elle prendroit en quelque sorte sa source dans l'équité, dans la vertu même.

Mais, dira-t-on, le Héros de l'action tragique, ne pourroit-il point être tout-à-fait innocent & vertueux. Essayons de résoudre cette question par les mêmes principes qui nous ont guidés jusqu'ici, dans l'analyse que nous avons tracée des vues sublimes d'Aristote, sur les regles qu'il a établies pour l'action tragique.

L'Epopée semble faite pour animer les cœurs à la vertu, par la vue des récompenses dont elle nous la représente couronnée. Dès-lors, le Héros du Poëme épique doit être un Héros vertueux, c'est-à-dire, que l'action héroïque, qui sert de sujet à l'Epopée, doit être juste & louable dans l'ordre des mœurs.

La Tragédie, au contraire, se propose un but différent : c'est la destruction des vices, la réforme des passions, par la considération des maux où elles précipitent les mortels qui en suivent les aveugles transports. Dans ce système l'intérêt des mœurs exige que le Héros tragique soit malheureux ; & par une suite nécessaire, qu'il soit au moins un peu coupable : car des disgrâces qui seroient le fruit d'une vertu pure & sans mélange de foiblesse, ne serviroient point de remède à nos vices, ou de frein à nos passions. Elles y deviendroient même pernicieuses dans l'ordre moral. Le foible penchant que nous avons pour la vertu, au milieu des passions & des intérêts qui l'attaquent de tous côtés, a besoin pour se conserver d'être soutenu par des secours étrangers. C'est afin de lui en fournir d'efficaces que dans tous les systèmes de morale, on a toujours représenté le bonheur de l'homme, comme une suite de son attachement à ses devoirs. Une vertu dépouillée de ce privilege, une vertu toujours malheureuse, toujours persécutée, & qui succombe sous le poids des infortunes qui l'accablent, devient un spectacle

propre à éteindre le peu de goût, que des objets plus séduifans auroient pu nous laisser pour elle. Un pareil spectacle détermine un cœur déjà trop préparé par ses penchans, à suivre l'attrait qu'il a pour le vice impuni & triomphant : ou si l'action tragique confond dans une même catastrophe l'innocent & le coupable, on se sent plus excité à se dédommager davantage de la rigueur du destin, en se livrant à la douceur du penchant qui nous entraîne vers le vice, qu'à se donner pour le combattre des soins infructueux. Un Héros tragique ne fçauroit donc être un Héros parfaitement vertueux, fans confondre les objets opposés de l'Epopée & de la Tragédie, fans renverser le plan que le bon sens avoit dicté aux Anciens pour rendre l'Epopée & la Tragédie, chacune par des ressorts divers, utiles aux bonnes mœurs, & fans faire servir le Théâtre, non à purger, mais à irriter les passions.

Voilà le système Philosophique qui a servi de base à la regle d'Aristote, sur l'usage de la terreur & de la pitié théâtrale pour la purgation des passions. C'est du moins le seul, on ose

le dire, qui puisse satisfaire un esprit juste & conséquent sur la sagesse des motifs de cette loi.

---

M Ê M E S U J E T.

*Observations de M. de Calfabigi.*

**L**E genre dramatique est un genre sacré où il n'est pas permis de porter des mains profanes. Le Théâtre est le sanctuaire de la Poésie : l'entrée en est défendue au vulgaire. En effet, il semble qu'on ne doit pas regarder les spectacles dans un Etat, comme un objet indifférent qu'on puisse abandonner au premier venu. Les maximes & les mœurs qui y regnent influent sur les sentimens & la conduite du peuple. Un Théâtre où l'amour de la patrie, de la gloire, de la vertu & de la religion présidera, comme il présidoit à celui d'Athènes, inspirera certainement à une nation des sentimens plus beaux & plus avantageux à la société, qu'un Théâtre où regneroit la mollesse, le plaisir & l'irréligion. Et l'on peut dire que celui-ci seroit une école aussi



funeste aux bonnes mœurs & à la Patrie que celui-là leur feroit utile.

Venons à la conduite d'une piece dramatique. Une Tragédie est un tableau qui représente une action grande, noble & surprenante. L'ordonnance en fait un des plus grands agrémens, ou un des plus grands défauts. 1°. Si vous multipliez à l'excès les Episodes & les incidens, votre tableau ne présentera aux yeux que des objets confus & informes qui, par leur multiplicité, fatigueront le Spectateur, quoique chacun l'affecte un peu, soit parce que l'esprit ne peut se livrer en même-temps à tant d'objets, soit parce que ces objets, faute d'espace, ne seront point suffisamment développés. Ils feront oublier l'objet principal, où le Spectateur ne s'en occupera que faiblement, & sans s'y intéresser. Ainsi le sujet doit être simple, & les Episodes, si l'on en ajoute, doivent naître naturellement & sans violence.

2°. L'action doit procéder sans précipitation, comme sans lenteur : c'est un défaut d'en suspendre le cours par des entretiens inutiles ; leur beauté même ne dédommage pas de leur inutilité, ce ne seront jamais que des

D R A M A T I Q U E. 403

scenes vuides & de brillantes bagatelles :

*Versus inopes rerum nugæque canora.*

3°. L'intrigue doit être ménagée avec tant d'artifice , & se développer ensuite si naturellement , que l'œil le plus clair-voyant ne puisse deviner le dénouement , & qu'il soit surpris cependant de ne l'avoir pas deviné. S'il le prévoit , la piece n'a plus rien qui l'attache ; son attention languit , il ne prend plus d'intérêt à l'action. Si le dénouement n'est point naturel , il n'est point vraisemblable , & ne fait aucune illusion.

4°. L'art du Poëte consiste encore à conduire son action , de maniere que l'intérêt augmenté de scene en scene ; que le cœur passe successivement par tous les degrés de la compassion & de la crainte , jusqu'à ce qu'enfin il parvienne au comble de l'horreur ou de l'admiration.

Enfin le style doit être 1°. différent selon les qualités & les passions diverses des personnages , 2°. il doit être orné , doux & agréable.

*Non satis est pulchra esse Poemata , dulcia  
sunt ,*

*Et quo cumque volent animum auditoris agunt.*

C'est le style qui doit enchaîner les cœurs, & les mouvoir au gré des passions qui agissent actuellement sur la scene.

On peut distinguer deux especes de loix, parmi celles qui reglent le Poëme Dramatique. Les unes prises du fond même de sa nature; les autres nées du goût, & de l'usage des grands Poëtes, qui ont travaillé avec le plus de succès pour le Théâtre, du caractere des Nations ou de la situation des peuples, pour qui ils travailloient, des temps & des circonstances où ils travailloient, des vues particulieres qui les dirigeoient dans leur travail. Les premieres exigent que l'action Théâtrale porte sur un fait historique, qu'elle soit grande & illustre, qu'elle soit tragique, propre à inspirer une vive terreur & une tendre compassion, qu'elle soit uné, bien liée dans toutes ses parties, qu'une exacte vraisemblance en regle les incidens & les caracteres, que son dénouement vienne naturellement de son propre fonds, qu'elle se passe toute entiere dans un même lieu, que le temps de sa durée soit à peu près réglé sur celui de la représentation, que non-seulement les

bonnes mœurs y soient ménagées, mais qu'elle ait même pour but de les entretenir ou de les introduire. Indépendamment de l'autorité d'Aristote, ne peut-on pas assurer que chez toutes les Nations polies de l'Univers, chez toutes celles qui, dans les productions d'esprit, consultent le bon sens & respectent les regles, ces loix seront aussi immortelles que la Tragédie ? Elles souffriront des atteintes dans l'exécution, & combien n'en souffriront-elles pas de nos jours ; mais ces atteintes seront toujours des fautes. En dérogeant aux regles on ne prescrira pas plus contre leur légitimité & leur justesse, que l'irrégularité de nos mœurs ne prescrit contre la nature des loix que la saine raison établit pour les diriger. Les beautés mêmes qui naîtroient de ces écarts seront des beautés postiches, & il y aura entr'elles, & les beautés fondées sur les regles, la même différence qui se trouve entre un visage que les graces vives & naturelles embellissent, & celui qui ne doit ses charmes qu'à des couleurs empruntées. Le dernier peut-être éblouira plus dans un moment de surprise, mais le second coup-d'œil fera disparaître l'il-

lusion, & rentrer la nature dans ses droits.

La seconde espece de loix forme plutôt les modes que les regles du Poëme Dramatique, & les modes peuvent changer pour le Théâtre comme pour les parures. Les Héros de l'ancienne Tragédie étoient presque tous des Héros domestiques. C'étoient, ou des Grecs, ou des personnages, dont les situations avoient mêlé les intérêts avec ceux des Grecs; & la Tragédie moderne préfere ces Héros étrangers. Eschyle, Sophocle & Euripide ne se croyoient point obligés de chercher toujours dans l'antiquité la plus reculée le sujet de leurs pieces. Un événement tragique, de quelque siecle qu'il fût, devenoit entre leurs mains propre au Théâtre; & nous voulons que le respect qu'inspire l'antiquité, ajoute encore à la dignité de nos Héros. Leur intrigue étoit simple : la nôtre est composée & quelquefois embarrassée. Ils ne connoissoient guere l'usage des Episodes : nous en surchargeons nos pieces. Ils vouloient qu'on les épouvêntât : nous aimons mieux qu'on nous étonne. La terreur étoit pour eux, ce qu'est l'admiration ou la surprise pour

nous. L'amour n'avoit presque de part à leurs pieces ; que ce qu'il en falloit pour réveiller la compassion , & la pitié ne paroît sur nos Théâtres que pour mettre le comble aux transports de l'amour. Andromaque en pleurs pour un Epoux chéri ravissoit le Spectateur Athénien : la douleur importune de la veuve d'Hector fatigue le François. Il ne veut plus de larmes sur la scene , que celles que fait verser un tendre amant , Rodrigue à Chimene , ou Zamore à Alzire. Les Anciens joignoient à la grandeur de l'action tragique la magnificence du Spectacle : nos Représentations se font sans appareil. Ils vouloient des chœurs : nous les avons profcrits. Ils avoient peu d'Acteurs ; nous n'en avons souvent que trop. La constitution de leur scene , & le caractère de leurs mœurs les mettoit à portée de garder exactement l'unité de lieu ; chez nous la scene change presque à chaque Acte , ou l'unité du lieu , lorsqu'on pense à l'observer , n'est gardée qu'aux dépens de toutes les vraisemblances. Scrupuleux sur la durée de l'action théâtrale , les Tragiques anciens s'étudioient à ne lui donner guere plus d'étendue qu'il n'en falloit pour la

représentation ; & nous croyons pousser notre régularité jusqu'à la minutie & à la superstition , lorsque nous resserrons la durée de l'action dans les bornes commodés des vingt - quatre heures. Il n'est point ici question d'examiner lequel de ces goûts mérite la préférence sur l'autre ; nous n'en exposons le contraste que comme un exemple des changemens qui peuvent arriver dans les modes du Théâtre, sans altérer totalement la substance de ses regles. C'est le seul objet sur lequel le génie des Poëtes & le caprice des Peuples peuvent impunément varier , & donner l'essor au goût de la nouveauté. Dès qu'on avancera au-delà de ces limites , ce ne sera plus l'ameublement qu'on changera , ce sera l'édifice même qu'on sapperà par les fondemens.

Si on veut remonter jusqu'à l'origine de la Tragédie , on en découvre le premier germe dans les Ouvrages d'Homere. Ce fut par des gradations assez rapides qu'elle s'éleva à ce point de perfection que lui donnerent Eschyle , Sophocle & Euripide : une raison bien naturelle à obliger les Maîtres de l'Art à la resserrer dans un  
court

court espace de temps, c'est qu'en effet c'est un Poëme où les passions doivent regner, & que les mouvemens violens ne peuvent être de longue durée. La règle des vingt-quatre heures, qui semble s'être établie parmi nous, a contre elle non-seulement l'exemple des Anciens, mais le bon sens même par la trop grande étendue qu'elle donne à l'étendue de l'action.

Aristote veut que le but de la Tragédie soit de corriger les passions. Qui examineroit la plupart des Pièces modernes, relativement aux idées de ce Pere des Philosophes, n'y trouveroit que des traces bien légères de l'observation de ce précepte. En effet rarement se trouve-t-on aujourd'hui meilleur au sortir des spectacles : les maximes de la Philosophie, s'il y en a de répandues, se trouvent noyées dans l'expression des sentimens effeminés, & perdues dans je ne sçai quelle illusion délicate, qui au lieu de corriger nos foiblesses, ne sert au contraire qu'à les réveiller en nous, & qu'à nous les rendre plus chères.

On entend par la Fable, en parlant d'une Tragédie, la constitution du su-



jet, l'enchaînement des incidens qui forment l'action théâtrale, mais qui doivent naître les uns des autres comme une suite nécessaire & comme autant de parties de l'action, amenées avec art, & tirées du sein du sujet. C'est dans le Poëte une disposition de sa matiere où le vraisemblable usurpe tous les droits de la vérité. C'est de l'enchaînement des incidens que naît ce beau tragique répandu dans la plupart des Pièces des Anciens.

La sage conduite d'un sujet couvre ce qu'elle peut avoir de défectueux dans la diction, mais rien ne couvre les fautes de conduite, ni les répare. Les plus beaux morceaux détachés du sujet, les plus grands traits postiches n'éblouissent que les simples, & n'ôtent point à la Pièce ce qu'elle a de froid & de languissant. Un sujet bien conduit plaira toujours davantage & réussira mieux, quelque simple & uni qu'il soit du côté de la diction, que toutes les dépenses de l'esprit & de l'imagination, sitôt qu'elles sont déplacées, & qu'elles sortent des règles que le bon sens a établies sur l'expérience des plus beaux siècles, & les observations des plus grands hommes,

De toutes les beautés de la Tragédie, il n'y en a point qui approche des reconnoissances, sur-tout de celles où la nature se trouve intéressée. Mais pour qu'elles aient toute cette beauté, il faut qu'elles produisent un changement de fortune dans les principaux personnages, & que ce changement suive de près la reconnoissance. On trouve dans les exemples tirés des plus belles Pièces des Anciens & des Modernes de quoi justifier cette observation.

---


## P A R A L L E L E

DES TRAGIQUES GRECS ET FRANÇOIS.

*Lyon 1760.*

Nos Poëtes François ont bien plus d'obstacles à surmonter pour produire l'effet théâtral que n'en avoient Sophocle & Euripide. 2<sup>o</sup>. Avec plus de difficulté à surmonter, ils ont encore mieux réussi. Or ce double avantage établit la supériorité du Théâtre françois sur le Théâtre grec: c'est ce qu'il faut prouver.

S ij



fermées pour nos Poëtes. La  
est interdite à cause du m  
outré qui en forme le tissu.  
sons hasarder les sujets d'im  
Il regne contre eux un préju  
proscrit , ou du moins qui  
nos Auteurs.

Nous sommes donc réduit  
ter que des sujets historiqu  
champ de l'histoire , quoi  
par la foule des siècles qui se  
lés depuis le temps des So  
des Euripides , n'est cepen  
immense. Les mêmes passio  
nent les mêmes événemens  
cles ne font guere que se r  
fond de la scene est toujours  
il n'y a que les noms des A

les mêmes aspects. Si du-moins il nous étoit permis, comme aux Poëtes Grecs, de défigurer les principaux traits de l'Histoire, lorsque de ces changemens il pourroit résulter un grand intérêt, un effet éclatant & des situations heureuses. On sçait que les Tragiques d'Athènes ne respectèrent pas les vérités même les plus connues. Helene, dont les criminelles amours avoient embrasé Troie, reparoit dans la Tragédie qui porte son nom, comme une épouse chaste & fidelle qui n'a jamais vu les murs d'Iion. Troie & la Grece ont combattu pour une ombre. Jocaste qui se tue dans l'Œdipe de Sophocle, lorsqu'elle sçait qu'elle est devenue l'épouse de son fils, renaît, en quelque sorte, dans les Phéniciennes, pour prendre part aux divisions cruelles d'Eteocle & de Polynice. Hamon & Antigone, dont la fin tragique avoit fourni un si beau sujet à Sophocle, unissent leurs destinées dans Euripide par un heureux hymen. Passeroit-on à nos Poëtes de pareilles libertés, & des contradictions aussi sensibles ?

Un autre avantage bien précieux que les Grecs avoient sur nous, c'étoit de pouvoir prendre des sujets dont la ca-

malheur est funeste à la vertu. Dans les Annales du Monde , combien d'illustres malheureux qui ne méritoient pas de l'être ! Ce sont-là les sujets que le Législateur du Théâtre , Aristote , préféroit à tous les autres ; il les regardoit comme les plus intéressans & les plus tragiques. *La Fable* , dit-il , doit finir par le malheur plutôt que par le bonheur des principaux Personnages.... Ce malheur doit être celui d'un homme qui ne soit ni méchant ni bon ; & si l'on n'en trouve pas un qui soit précisément tel , il faut choisir celui qui est plutôt bon que méchant. (Arist. ch. 13.) Mais nous voulons toujours voir la vertu triomphante & le vice puni. Nous ne sentons pas que cette loi rigoureuse que nous imposons à nos Poètes , les met dans l'impossibilité d'exciter ces impressions profondes de terreur & de pitié qui déchirent l'ame des Spectateurs , & qui sont pourtant le but de la Tragédie. En effet , les coups funestes dont nous voyons un Héros accablé , ne nous effrayent qu'autant que nous pouvons les craindre pour nous-mêmes. Or quel Spectateur voyant un Tyran cruel , un Héros vicieux , puni de ses crimes , s'avisera de craindre

les malheurs qu'il ne croit pas mériter ? Mais si je vois un illustre persécuté , que l'innocence n'a pu garantir les revers les plus accablans, c'est alors que les coups sous lesquels il succombe semblent me menacer moi-même. Je découvre dans la peinture de ses malheurs l'image de ceux qui pourroient fondre bientôt sur moi. Si l'innocence & la vertu ne peuvent servir de rempart contre les attaques de la fortune, qui pourra ne pas trembler ? Qu'on me présente un Héros vertueux, qu'un beau défaut ou une faute involontaire entraîne dans le plus profond abyme de l'adversité , c'est alors que je répands des larmes pleines de douceur... Ce Héros seroit moins à plaindre s'il étoit plus coupable : ses crimes justifieroient ses malheurs , c'est son innocence qui le rend plus digne de compassion.

On objectera peut-être que la peinture d'un Héros innocent & malheureux excitera plutôt l'indignation que la terreur ou la pitié dans l'ame du Spectateur. Mais Hippolyte dans Euripide en est-il moins intéressant, quoiqu'il soit sans défauts , & qu'il meure victime d'une affreuse calomnie. C'est

par de semblables catastrophes qu'Eschyle a mérité d'être appelé le *plus tragique des Poëtes*.

---

## SUR LES CHŒURS.

**L**A coutume & la bisfarrerie écarte les Chœurs de nos Tragédies & les ornemens de la scène qui nous manquent absolument. Sophocle excella dans ces deux parties mieux qu'aucun autre Tragique. Il mit de la dignité, de la décence, & de l'intérêt dans les Personnages qui composèrent le Chœur; & pour ce qui regarde la magnificence du spectacle, il passe pour l'avoir portée au plus haut degré de perfection. Sa Patrie lui fournissoit un édifice immense préparé aux frais de la République, décoré par les plus sçavans Artistes de l'univers, propre à rassembler tous les Citoyens & à faire l'illusion la plus agréable aux yeux. Mais ce grand Maître dans l'art d'enchanter les Spectateurs, ajoutoit des décorations particulières, ménageoit des situations frappantes, procuroit des points de vue aussi touchans que

flatteurs , aussi nobles qu'instructifs. Voyez un peu comment s'ouvre la premiere scene de son Théâtre.

Oreste y paroît avec Pylade, & le Gouverneur, qui est en même temps leur guide , les place vis-à-vis d'Argos, de Mycenes , du Temple célèbre de Junon , du Lycée consacré à Apollon , du Bois Sacré de la Fille d'Inacchus , du Palais funeste des Pelopides , d'où Oreste a été enlevé au fer des Meurtriers d'Agamemnon son pere. Quel superbe début ! quelle situation pleine de sentiment & de magnificence ! Il ne falloit assurément pas que ce Théâtre fût semblable au nôtre : il falloit au contraire que le coup d'œil de cette scene dramatique fût une chose ravissante par l'éclat & l'harmonie qui entroient dans la décoration.

*Suite du même Parallele.*

**L**E grand Corneille trouvoit qu'Œdipe étoit parfaitement innocent : le sort du Fils & du Meurtrier de Laïus nous attendrit-il moins dans Sophocle ? En un mot, ne voit-on pas tous



les jours la vertu malheureuse & le vice triomphant. Pourquoi la scène tragique ne pourra-t-elle nous présenter ce que le grand théâtre du monde offre si souvent à nos regards !

Mais n'est-il pas à craindre que de pareils exemples n'inspirent du dégoût pour la vertu malheureuse , & ne favorisent le penchant au vice qui prospère. Pour rendre la vertu aimable , répond l'Auteur , il ne faut que la peindre avec tous ses traits, patiente dans l'adversité, embrassant généreusement le bras injuste qui la frappe , n'opposant que de nouveaux bienfaits à l'ingratitude qui l'opprime, inébranlable dans les revers & trouvant dans elle-même sa félicité. .... Faut-il inspirer de l'horreur pour le vice ? Que le Poète le montre tremblant au faite des grandeurs, inquiet dans les succès, toujours obsédé de la crainte, déchiré de remords, accompagné de l'infâmie. Mais on n'a pas droit d'exiger qu'il le punisse. On ne peut pas plus l'accuser de l'autoriser en ne le punissant pas, que condamner la Providence qui le tolère, & qui le laisse triompher.

De plus , les loix de la vraisem-

blance, de l'intrigue, du dénouement, sont plus austères pour nous qu'elles ne l'étoient pour les Grecs. S'agissoit-il de dénouer une intrigue embrouillée, de justifier certains événemens qui sortoient de l'ordre de la vraisemblance ? le Ciel venoit à leur secours. L'intervention de quelque Divinité propice, la ressource des songes, l'autorité des Oracles, les arrêts inévitables d'un destin aveugle, & tant d'autres expédiens que la raison désavoue, étoient autant de machines toujours prêtes à seconder & à soulager l'imagination du Poëte. Nous avons des dogmes sévères, une Providence équitable, des Spectateurs amis du merveilleux, mais ennemis du faux : voilà notre équivalent.

A ces défavantages du Poëte François, ajoutez l'obligation où il est de partager sa Fable en cinq Actes à-peu-près d'égale grandeur. Que la règle des cinq Actes soit bien ou mal fondée, ce n'est pas ce que l'Auteur examine ici. Il lui suffit d'observer qu'une loi pareille est incommode pour le Poëte François, & qu'elle n'est pas moins contraire à la pratique des Anciens : c'est ce qui a été observé par un sça-

vant Académicien. « Nous voulons;  
» dit-il, que toute Tragédie ait cinq  
» Actes, c'est-à-dire que toute action  
» mise sur la scène, s'interrompe qua-  
» tre fois; que chaque Acte contienne  
» quelque événement, quelque situa-  
» tion. À qui persuade-t-on que la na-  
» ture s'astreigne à cet ordre uniforme?  
» Le précepte de cinq Actes ne se trou-  
» ve point dans Aristote. Le Philoso-  
» phe Grec, qui traite en détail des  
» règles de la Tragédie, auroit-il man-  
» qué de parler de ce précepte, en ex-  
» pliquant la juste étendue d'une ac-  
» tion dramatique » ? Cependant le  
Poète François est obligé de suivre cet  
ordre. Il faut que son imagination s'é-  
tende ou se retrécisse sur cette règle  
toujours égale. De-là, les Actes pos-  
tiques, les scènes hors d'œuvre que le  
Poète se voit contraint d'admettre.  
De-là, les interruptions forcées, les  
entrées & les sorties peu naturelles.

De tout cela, il résulte que les An-  
ciens étoient bien plus à l'aise que nos  
Poètes. Ils avoient plus de liberté que  
nous de donner plus ou moins d'éten-  
due à leurs Pièces. Leurs Actes n'é-  
toient point toisés & compassés comme  
les nôtres.

Avouons cependant , qu'il faudra bien des tentatives pour dépandre les esprits d'un préjugé, si l'on veut, mais d'un préjugé qui se trouve autorisé par le témoignage formel d'Horace \*, & accrédité par l'usage constant de nos plus grands Poètes. Ce changement que l'Auteur propose , ne pourroit être justifié que par le succès le plus éclatant : il doit être l'ouvrage d'un de ces génies hardis qui semblent faits pour donner la loi. Le premier qui osera nous faire pleurer dans quatre Actes, & nous faire grace d'un Acte inutile ou languissant , fera sans doute bien des imitateurs.

Quant au mérite de la régularité, si l'on vouloit entrer dans l'examen suivi de toutes les Pièces d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide, on trouveroit que cet avantage des Grecs qu'on préconise avec tant d'emphasis, se réduiroit à bien peu de chose. Nos grands Poètes, fideles communément aux loix du Théâtre, ne s'en sont quelquefois écartés que pour parvenir plus sûre-

---

\* *Neuve minor, neu sit quinto productior actus fabula.....*

ment au but de la Tragédie , qui est de toucher & de plaire. Que de beautés neuves nous devons à l'inobservation de quelques-unes de ces regles ! Les hommes de génie sont comme les Monarques de l'Empire Littéraire. Leurs exemples sont les loix : c'est d'après leurs Ecrits qu'il faut apprécier les regles. Si la froide symétrie , les condamne , la voix du sentiment les absout ; & c'est le sentiment qui est le vrai juge dans les arts d'agrément & de goût : ses arrêts sont irréformables. Si l'exactitude & la régularité faisoient le principal mérite dans le genre dramatique , l'Erixene & la Zénobie de l'Abbé d'Aubignac , seroient des chefs-d'œuvres & la gloire du Théâtre François : mais malgré quatre ans de travail qu'elles coûterent à leur Auteur , leurs succès fut d'ennuyer dans les formes.



---

SUR CORNEILLE,

*A l'occasion d'un Recueil de ses différentes Pièces.*

S'IL est vrai que les moindres productions des grands hommes , ou de tous ceux qui ont eu un éclat distingué dans le monde, méritent d'être connues; cela est encore plus vrai , lorsqu'il s'agit d'un génie aussi extraordinaire , aussi singulier, aussi unique que l'a été le Prince de nos Poètes. Malgré les inégalités qu'on lui a reprochées , la foiblesse de ses commencemens , & le nuage dont la vieillesse & le succès mérité d'un rival digne de l'être , obscurcirent ses dernières années , il est toujours le grand Corneille , & il le sera à jamais pour quiconque se laissera moins effrayer par quelques expressions peu exactes & surannées , par quelques pensées plus brillantes que solides , que transporter d'admiration pour la noblesse des sentimens , pour la profondeur des réflexions , pour la vérité des caractères , . pour la fécondité prodigieuse

**C**ORNEILLE. **CH** **II** **SC** **II** **E**  
L'homme est un être qui se multiplie  
sans cesse, qui ne cesse jamais, qui  
survive aux siècles, qui distin-  
gue les temps & les Nations, & qui  
est le même à l'interprète  
des Nations & des Républiques.  
Il est comme la mode, à ses ca-  
prices, à ses vices : on ne s'en apper-  
çoit que trop évidemment tous les  
jours : mais le grand étonnement de pen-  
ser à sa durée est de tous les siècles,  
à cet être de Corneille.

L'homme n'est plus propre à  
connaître un être philosophe, que l'i-  
mage inférieure des biens & des  
maux dans le monde : & l'on seroit  
sans cesse à chercher à recueillir, si des idées  
plus hautes ne s'élevaient aussi-tôt aux  
sublimités de la Providence qui s'é-  
tend sur tous les êtres de toutes nos com-  
munes. On ne peut agir, tel ne  
peut que penser : celui-ci sans trans-  
porter, sans exagérer, n'est qu'accablé  
par l'abondance dont il jouit : celui-là  
sans élever, & livré au sentiment  
le plus bas, est concentré dans l'indi-  
gence : celui-ci a loin encore des dis-  
cours sublimes ! Corneille en est une  
preuve qui étonne. Il fut dans toute  
sa conduite le plus uni & le plus mo-

desse de tous les hommes : son cœur sensible seulement à la gloire qui accompagne les travaux de l'esprit , ne s'ouvrit jamais à l'attrait d'une grande fortune , qui probablement l'auroit plus embarrassé qu'elle ne lui auroit apporté d'aisance ; le même Corneille , dans ses Ecrits , paroît avec toute la pompe qui environne les Monarques , avec l'appareil redoutable qui suit les Conquérans , avec cette force de raisonnement & cette étendue de lumières qui distinguent les grands Politiques. La plume à la main , il est plus que tout cela , tandis que dans sa vie , il n'est qu'un Citoyen ordinaire : ses Pieces sont des leçons sublimes de sagesse & de courage qui peuvent former également le Héros & l'homme d'Etat , si l'on en excepte certains traits , où il consulta moins la morale chrétienne , que le caractère des Peuples qu'il peignoit.

Dans les morceaux même qui sont négligés & jettés comme au hasard , & dans ceux qui se ressentent encore de l'imperfection où se trouvoit alors la Langue , & du brillant peu naturel que l'on aimoit dans les descriptions , il y a peu d'endroits où l'on ne



ces de l'amour-propre blessé ou satisfait, &c.

2°. Il faut qu'un Acteur ait beaucoup de feu; mais il faut distinguer la véhémence d'avec ce qui doit être vivacité, célérité d'action : on ne doit pas toujours être véhément. Celui qui crie sans cesse, qui s'agite, qui se met hors d'haleine pour faire impression sur le parterre, ressemble à ce faux monnoyeur qui nous donne du cuivre pour de l'or. Le feu au contraire donne toujours un air de vérité à l'action, il est donc toujours nécessaire.

Nous devons être un peu plus indulgens à l'égard de la figure. Si tous les Acteurs d'une piece de Théâtre étoient d'une taille & d'une physionomie distinguée, il est évident que ce seroit un avantage pour la piece, & un plaisir de plus pour les Spectateurs. Mais l'action peut se soutenir sans les qualités éminentes de l'extérieur. Certains défauts doivent être exclus; certains anti-talens ne doivent point se montrer, certains âges ne sont plus propres à figurer. Voilà ce qu'on peut dire de certain : le reste est infiniment susceptible du plus & du moins. Le peu d'avantage du côté de la taille ou de la tour-

nière du visage, peut être compensé par d'autres talens, & le défaut de quelques talens, peut être effacé ou diminué par les graces du corps.

A l'égard des Acteurs de certains rôles, quelques avantages particuliers leur sont nécessaires. Les uns sont intérieurs & les autres extérieurs. Les avantages intérieurs sont, par exemple, la gaieté dans ceux qui doivent faire rire ; l'élévation des sentimens dans ceux qui doivent représenter les Héros ; la facilité à se laisser toucher, à verser même des larmes dans ceux qui doivent exciter la tristesse ou la compassion : car ces sentimens se communiquent de l'Acteur au Spectateur, parce que nous sommes naturellement portés à compatir aux malheurs d'autrui ; tandis que les autres passions, comme l'ambition, la colere, l'amour sont en quelque sorte stériles à notre égard.

Les avantages extérieurs dont on ne peut se passer en certains rôles sont, par exemple, pour les Héros de la Tragédie, une voix forte, majestueuse & pathétique, une figure imposante ; & dans les deux genres Tragique & Comique, l'âge de l'Acteur doit avoir un



L'action consiste dans le jeu du visage, & dans l'attitude du corps, le geste : il doit régner dans toutes ces choses ; actions doivent se peindre sur le visage, mais non la figurer : la comédie a besoin de convulsions, ni l'acteur ne doit point dégénérer en pantin hideux. Les gestes doivent suivre la condition des personnages. Le comique noble évite les gestes passionnés que le genre opposé. La vérité dans la manière d'articuler les inflexions de la voix au différencier les rôles, mais ces inflexions ne doivent pas sortir du naturel, & ce naturel est le genre comique est de réci

que monotone, qui étourdit les oreilles, & ne parle ni à l'esprit, ni au cœur; mais on entend par déclamer, donner de la majesté au débit, prendre un ton supérieur & héroïque. Il faut en même-temps éviter de forcer sa voix, d'affecter un faux pathétique; prendre par-tout un ton pleureur, faire entrer de la véhémence dans toutes les scènes, tout cela seroit contraire aux graces du débit.

---

## SUR LA DÉCLAMATION

### THÉÂTRALE.

*Pensées de M. Riccoboni sur ce sujet.*

**L'**ART de la déclamation n'est pas une chimere : c'est le fruit de l'expérience, de l'exercice & de l'étude. Tout Art a ses principes & ses regles; celui-là sur-tout : c'est une erreur de s'imaginer que le goût, la nature & le talent suffisent. Tout cela veut être étudié, approfondi, cultivé. Bien déclamer, c'est joindre à une prononciation variée, l'expression du geste pour

ve, sur-tout de Lettres, de  
tre au fait de cette espee de  
qui est la vraie éloquence  
renfermé : elle est naturelle, i  
mais c'est à l'Art de dévelo  
conduire la nature. Il faut  
qu'il est assez difficile de  
exemples par écrit. Il faut  
ment les donner de vive vo  
la position d'un habile main  
tenir toute la finesse.

Or, pour trouver ces tons  
il faut se recueillir profond  
soi-même, afin de l'affranchi  
clavage des sens. Que fait  
surtout des Poëtes ? Que for  
ditations des Sçavans ? C'e  
ver les uns & les autres h

interrogée dicte la pensée & la prononciation , on sentira ce que l'on dit , & les tons seront vrais , depuis l'héroïque le plus élevé jusqu'au familier le plus simple. Celui qui parle doit faire parler ses yeux , soit en les armant des sentimens de l'ame , soit en les fermant à propos , pour lancer ensuite des éclairs & des foudres : mais c'est au cœur à diriger ces mouvemens. Un regard seul fait à propos , annonce le coup prêt à partir. Tout le reste du visage a aussi son langage , quand il s'énonce avec art. *Seigneur* , dit Monime dans Mithridate , *vous changez de visage*. Voilà un coup de Maître pour un excellent Acteur , & une instruction utile du grand Racine. Car si le visage parle seul , combien mieux quand il anime l'expression de la voix ? *Jouer du visage* , n'est pas en parler , c'est grimacer. L'art des mouvemens des bras & du corps a aussi ses finesses. En général le charme de la déclama- tion consiste à faire illusion , comme si l'on parloit , ou si l'on écrivoit sur le champ ce que dicte la nature. On auroit tort de croire qu'un Orateur sacré doive prêcher comme on déclame au Théâtre , ou qu'un Avocat doive

plaider sur le ton de l'un ou de l'autre. Le premier ne toucheroit jamais, & l'autre ennuiroît les Juges. Bien plus; la déclamation théâtrale en soi, n'est pas dans la nature autant qu'on s' imagine : elle ne fait qu'une illusion d'habirude. Ce n'est pas ainsi que parloient César, Alexandre, Annibal. Pour les peindre il faudroit parler comme *Baron* & la *Le Couvreur*, c'est-à-dire simplement & naturellement, ce qu'on ne fait pas sur la scène. Les premiers mots qu'on y entend font évidemment sentir que tout est fiction, & les Acteurs parlent avec des tons si extraordinaires & si éloignés de la vérité que l'on ne peut pas s'y méprendre. Est-ce donc la déclamation du Théâtre qu'il faut prendre dans la Chaire ? Non assurément. Si le Prédicateur, par les faux tons de sa prononciation, déguise les grandes vérités qu'il débite, les Auditeurs en convenant même de ces vérités ne pourront jamais en être touchés. Un grain de fausseté, s'il est permis de parler ainsi, altere toute la masse du vrai : & l'esprit humain ne peut s'accoutumer à les voir associés ensemble,



## SUR LE GENRE

### LYRIQUE.

*Discours sur la Poésie Lyrique.*

*Paris 1761.*

**L**A Poésie lyrique est la première qu'on a fait servir aux hommages qu'exige la Divinité. Les Cantiques qu'on voit dans l'Ecriture-Sainte en sont une preuve authentique. Les Ecrits sur ce genre de Poésie sont peut-être en plus grand nombre que les bonnes Odes Françaises : car elles ne sont point communes. Il n'est point facile de traiter, avec notre Langue philosophique & réservée, un genre dont l'enthousiasme est l'ame, & qui se plaît dans un *beau désordre*. Mais nos Gens de Lettres n'en ont pas moins bien raisonné sur les qualités de l'Ode. On peut lire surtout le beau Mémoire de l'Abbé Fraquier, dans le second volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres ; les Observations de l'Abbé Maffieu dans le cinquième volume de cette



même Compagnie ; celles de l'Abbé Gedoy dans le douzieme volume, &c.

Les loix de la Poésie lyrique consistent, selon l'Auteur du Discours que nous citons, dans le génie, l'art, le style, l'harmonie. Le génie ne s'acquiert point, c'est un présent de la nature. Il faut dans l'Ode « reconnoître ce génie Créateur, qui nous trans-  
 » porte par la sublimité des pensées,  
 » qui nous étonne par la hardiesse des  
 » figures; enfin qui nous séduit, qui  
 » nous enchante par la vivacité & par  
 » la variété du coloris ».

Mais le génie ne doit point être abandonné à lui-même : il faut que l'art le modere à propos. « C'est de lui qu'on  
 » apprend à s'élever au-dessus des re-  
 » gles ordinaires; c'est lui qui nous en-  
 » hardit à nous livrer à d'heureux  
 » écarts ». Ce terme d'*écarts* doit être saisi à propos. Car le Poëte ne doit pas abandonner son sujet pour paroître plus sublime : au contraire l'art doit lui apprendre à bien dessiner son objet, à en lier toutes les parties, & à faire en sorte qu'elles ne forment qu'un tout. Les écarts qui se glisseront dans l'exécution feront des beautés accessoires, dont il résultera plus de grandeur, d'i-

dées, de vivacité, d'agrément ; mais toujours dans le plan du dessein total , & sans jamais perdre de vue ce qui doit intéresser principalement dans l'Ouvrage. On voit , par des exemples tirés de Pindare & de Rousseau , comment ces grands Poëtes , en se livrant même aux plus grands écarts, n'abandonnent jamais la chaîne générale qui unit leurs idées.

Le style , nécessaire à tout Ouvrage de Littérature , est tellement indispensable , dans la Poésie lyrique , que sans cette qualité , le plus beau dessein , la plus grande ordonnance , l'enthousiasme le plus chaud & le plus sublime ne peuvent qu'ennuyer le Lecteur , ou le faire rire. Le style comprend les pensées , les sentimens , & la façon de les présenter. Les pensées doivent être vraies , neuves , grandes , pleines d'énergie. Les sentimens doivent avoir encore la simplicité , l'ingénuité : ce seront comme des traits de feu qui pénétreront l'ame , qui l'intéressent au point de la distraire des autres objets. La façon de présenter les pensées & les sentimens est dans la diction , dans l'expression , dans le tour des phrases : la diction doit être nette , l'expression

vive , le tour ni profaïque , ni ampoulé.

Enfin l'harmonie fait la perfection du genre lyrique. Toute Ode dans son origine étoit destinée au chant. « Il » faut donc que le vers soit susceptible de musique , & par conséquent » que la rime soit riche & noble , le » rime coulant , nombreux & sonore , & que l'oreille ne soit jamais » choquée par des sons âpres & rocailleux ». L'Auteur donne des exemples en bien & en mal , principalement ( pour notre Langue ) de Malherbe & de Rousseau , auxquels il associe M. le Franc de Pompignan , dont on a de belles Poésies sacrées. Dans ce Recueil on trouve aussi des morceaux de Chaulieu ; on a des Hymnes traduites par M. Racine le fils , & une Ode tirée d'Isaïe : on a la journée de Fontenoi magnifiquement chantée par M. Fréron , qui a commencé par être bon Poëte , & a fini par être excellent Critique ; enfin on a l'*Enthousiasme* , Ode très-brillante & très-élevée de M. Sabatier , homme de Lettres , qui nous donnera aussi quelque jour un nombre considérable de Poëmes lyriques.


L'Auteur de ce Discours a traduit cinq Odes entieres du premier Livre de Pindare : l'entreprise doit paroître celle d'un brave, quand on a lu le caractere de ce Poëte, tracé par Quintilien. *Novem lyricorum longè Pindarus princeps, spiritus magnificentiâ, sententiis, figuris, beatissimâ rerum verborumque copiâ, & veluti quodam eloquentiæ flumine.* Concevons-nous bien ce que c'est qu'un Poëte, qui, à la magnificence du génie, joint la hauteur des pensées, la hardiesse des figures, l'heureuse fécondité des choses & des paroles? Mais comment représenter tout le mérite d'un tel homme, dans notre prose humble, modeste, monotone, didactique?

---

## S U R L E S O P É R A.

**I**L y a des personnes qui trouvent ridicule, qu'on fasse chanter une Piece, telle qu'un Opéra, depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais le chant n'est pas plus opposé à l'idiome dont on se sert communément que la mesure & la rime, & il n'est pas plus

contre la nature de mourir en chantant qu'en rimant. D'ailleurs les vœux, les prières, les louanges, les sacrifices, & généralement tout ce qui a rapport au service des Dieux, s'est chanté dans toutes les nations & dans tous les temps. Les passions tendres & douloureuses se font naturellement entendre par une espece de chant. L'expression d'un amour que l'on sent naître, l'irrésolution d'une ame combattue de divers mouvemens sont encore des sujets propres pour la musique. Nous supportons les vers sur un de nos Théâtres : pourquoi ne souffririons-nous pas le chant sur un autre ? Je vais plus loin : j'ose avancer, que ni les vers, ni le chant ne choquent point la vraisemblance. Il n'y a que ce qui est humainement impossible qui doive révolter. Il se peut faire qu'un Peuple entier parle en vers ou en chant. La supposition que nous apportons aux Théâtres, que les Héros qu'on y représente conversent ainsi entr'eux, est donc facile à faire, & ne blesse point le sens commun.



---

*SENTIMENS d'un Harmoniphile ,  
sur différens-Ouvrages de Musique.  
Amsterdam 1756.*

L'OPÉRA est un Spectacle dont on ne fera jamais rien de bon , tant qu'on y admettra une morale perverse : ceci est bien le plus grand abus qu'on puisse faire de la Musique : sa vraie destination est de célébrer l'Eternel , les grands Hommes & les Vertus , & on l'asservit à un langage qui blesse également la raison & les mœurs : on l'emploie pour chanter les fadeurs de ces ridicules Héros de Roman ; & l'Harmonie , cette Reine des Arts , contracte par-là une langueur , une monotonie , une bassesse de caractère & de style qui fait pitié. Quinault & Lully , en créant l'Opéra , lui ont donné un caractère défectueux. Les Poètes lyriques devroient supprimer ce langage emmiellé dont les oreilles ne sont que trop rebattues : que n'imitent-ils les Italiens , qui sçavent si bien mettre en œuvre les grandes passions dans leurs Opéra. Nous pourrions citer ici quelques mor-

ceaux de force qui ont réussi sur notre Théâtre, tels que le premier Acte de Jephthé, & le second Acte des *Talens Lyriques*. Ce dernier est frappant, & l'on ne peut se refuser à son impression. On y voit Tyrtée qui fait passer, par ses chants, son ardeur guerrière dans l'ame de ses Soldats, & qui semble exciter en nous le courage & la valeur. En cet endroit M. Rameau fait frapper à la Symphonie l'Anapeste, qui étoit le pied belliqueux dont les Grecs se servoient pour exciter leurs troupes au combat. Voilà de grande Musique, parce qu'il y a de grands sentimens à exprimer.

Nos Musiciens célèbres devroient diriger les Poètes lyriques; leur inspirer l'idée de l'utile & du beau, & rebutter leurs Ouvrages quand ils tombent dans les chaînes, les flammes, les ardeurs & autres fadeurs semblables: car ici c'est l'Harmonie qui donne des loix à la Poésie, à la Peinture, aux Machines. La Poésie trace à la Musique les passions qu'elle doit peindre: la Danse rend à nos yeux, par ses mouvemens & ses tableaux, les expressions dont la Musique affecte nos oreilles: la Peinture, en nous offrant dans les

décorations, tantôt un paysage riant, tantôt un lieu désert & affreux, tantôt un édifice magnifique procure à l'Harmonie le moyen de peindre des effets physiques, ou d'exprimer par des caracteres majestueux, tristes ou gais, les objets qui sont offerts à l'œil. La descente de quelque Divinité, l'apparition des Habitans des Enfers, un naufrage, le gonflement des flots de la mer, les éclairs, le tonnerre, le vol rapide & le sifflement des vents, les volcans, la chute d'un torrent, l'éroulement d'une ville, sont autant de choses dont la Musique sçait rendre l'effet sensible à l'oreille. Toute cette exposition sert à prouver, que l'Opéra en soi-même est un Spectacle régulier, & non un monstre, comme quelques uns l'ont écrit.

---

## SUR LA MUSIQUE

### DE L'OPÉRA.

CE seroit une erreur de croire que la Musique de l'Opéra soit d'une mollesse incapable d'atteindre à la plus forte Poésie. Elle a des couleurs pour



tous les objets, des teintes douces & fieres selon les besoins. Quelles idées plus magnifiques & plus fortement versifiées que la défaite des Géants dont le récit ouvre l'Opéra de *Proserpine*; que la plainte furieuse de Méduse dans *Perfée*; que la peinture des hommes pétrifiés; que celle des ravages de la chimere dans *Bellerophon*, que les évocations de Médée dans *Thésée*, que le désespoir d'Armide? La Musique y plie-t-elle sous la Poésie? Est-elle même sans ressource dans les morceaux qui ne sont que pompeux sans être passionnés, dans l'éloge du Vainqueur, dont le tonnerre inspire l'effroi dans le temps même qu'il repose. Dans l'Hymne du destin de *Theris* & *Pelée*?

Je conviens que la Musique est repoussée par des vers boursoufflés, rocailleux, par le choc des syllabes qui se heurtent par l'assemblage de mots dont la prononciation cause des *hiatus*, par des phrases louches, inverses & mal construites; mais il y a des moyens de la mettre à son aise: l'assortiment de mots sonores, le redoublement de rimes qui encadre un sentiment, & épargne à l'oreille des chûtes qui la dérangent, la croisure de grands &

de petits vers, les repos ménagés au récitatif & aux airs mesurés, mécanique qu'on découvre dans *Quinault*. C'est en partie ce genre de mérite qui a fait appeller cet homme célèbre le créateur de l'Opéra.

L'invention & la conduite de l'action, la texture de la piece, la combinaison des scènes, la gradation du sentiment, la magie des situations, sont l'objet d'une étude plus sérieuse. Sur tout cela nous n'avons point de regles écrites. Encore si *Quinault* nous eût laissé ses réflexions sur un art qu'il avoit inventé & perfectionné, s'il eût suivi l'exemple du grand *Corneille*, qui dans les examens de ses Tragedies, nous donne plus de leçons qu'on n'en trouve dans la longue Poétique de *Daubignac* ! Mais cette ressource nous manque. Que reste-t-il à faire ? Il faut arracher à *Quinault* même son secret, décomposer tous ses Opéras, examiner les ressorts, en développer le jeu, comparer les secours & les obstacles que tel sujet lui a prêtés, échauffer notre imagination jusqu'à tracer un plan, & lui opposer ensuite celui de ce grand Maître, apprécier l'adresse de ses expressions toujours

tournées en action , toujours serrées ; [ car la Tragédie chantée n'a pas les mêmes commodités de la Tragédie déclamée ] sentir les liaisons des divertissemens à l'intrigue , & l'habileté singulière de tirer d'une décoration une situation intéressante , telle qu'en produit le tableau d'*Alceste* mourante offert aux yeux d'*Admete* son époux & des Peuples , lui apprenant qu'elle s'est immolée pour lui racheter la vie , & changeant en désespoir la joie universelle : je crois qu'une pareille étude produiroit dans le champ lyrique d'assez heureuses moissons. La Fable en est le germe fécond : elle est aussi accréditée que l'histoire des temps reculés : on n'ignore ni ses Dieux , ni ses Héros : ils sont préférables à des personnages purement imaginés. Des noms célèbres piquent notre curiosité : une vérité reçue est un point d'appui pour l'intérêt.

---

### SUR M. QUINAULT.

QUINAULT , en 1653 , n'étoit qu'un jeune homme sans charge , sans appui : son génie faisoit toute sa richesse.

Il s'annonça dès l'âge de 18 ans par sa Comédie intitulée *des Rivaux* : elle fut représentée avec un grand succès. Mais rien ne fut plus brillant que la carrière qu'il fournit dans le genre lyrique. *Armide* fut son triomphe , & le plus célèbre Ouvrage qu'il composa pour le Théâtre de l'Académie Royale de Musique. Il réunit en lui diverses qualités dont chacune avoit son prix & dont l'assemblage faisoit un homme unique en son genre : une oreille sçavante pour ne choisir que des expressions musicales , sonores , harmonieuses ; un génie lyrique pour peindre les sentimens & parler à l'ame ; un cœur tourné à la tendresse , pour varier en cent & cent façons les objets consacrés à cette sorte de Tragédie ; une facilité heureuse toujours prête à le servir ; l'art enchanteur d'émouvoir les passions & d'attendrir les cœurs : en un mot, secondé de l'incomparable *Lully* , que la nature sembloit avoir fait naître exprès dans le même temps pour donner à nos Opéra toute la perfection où ils peuvent atteindre, il porta ce spectacle à un degré de gloire , où les Italiens eux-mêmes , qui en sont les Inventeurs , ne l'ont jamais

vu chez eux. Ajoutons à la louange de cet Auteur, que sur la fin de sa vie, il se repentit d'avoir empoisonné l'*Opéra* d'une morale efféminée. Par quelle fatalité est-ce le seul endroit où nos Auteurs lyriques ont sçu lui ressembler ! Il s'en faut bien que Quinault se soit acquis la même gloire par ses Poèmes dramatiques. De seize qu'il composa pour le Théâtre, les seuls dont on se souvienne encore sont le faux *Tiberinus* Tragédie, la *Merc Coquette* Comédie, & la Tragédie d'*Astrate* tant critiquée, & cependant si intéressante malgré ses défauts. Il ne méritoit pas la censure trop sévère de *Despreaux*. Le Satyrique étoit jeune quand il le critiqua : il se rétracta dans la suite ; ce qui arrive rarement. Quinault vit tomber le trait que *Despreaux* lança contre lui. Il fut choisi par l'Académie Française pour remplir la place de M. Salomon en 1670, & il acheta une charge d'Auditeur des Comptes pour se donner un rang dans le monde.






## SUR LE GENRE COMIQUE.

*Théâtre des Grecs.*

**L'**ORIGINE de la Comédie est la même que celle de la Tragédie : l'une est une imitation de l'autre ; il n'y a que l'objet différent. On sçait seulement qu'elle est de peu antérieure à *Eupolis*, *Cratinus* & *Aristophane* : ce dernier la porta à sa perfection. Son objet est le ridicule, mais ce ridicule change de manieres dans tous les temps & dans toutes les Nations, quoique pour le fonds il soit le même. Ainsi l'Art comique consiste à attraper ce ridicule au gré des Spectateurs présens & non à venir. Car la Comédie a beau atteindre son but, & divertir le parterre pour qui elle est faite ; si elle passe à la postérité, comme dans un monde nouveau, on ne la reconnoît plus. Elle y devient étrangere, parce qu'elle n'y trouve ni les mêmes originaux, ni le même ridi-



d'*Aristophane* , la Comédie  
gée en harangueuse , en réf  
en donneuse d'avis , propre  
voir le Peuple sur ses plus  
térêts : c'étoit une parodie p  
elle attaquoit les premiers d  
les Magistrats. , les Généra  
les vices du Gouvernemen  
gissoit de prononcer sur ce  
peces de plaisanteries , quo  
& l'autre ait son prix , il  
pas à balancer ; tous les si  
réuniroient en faveur de la  
aussi préférera-t-on Menand  
tophane , quoiqu'on ne déc  
ce dernier.

## SUR ARISTOPHANE.

*Aristophanis Comædia undecim Græcè  
& Latine, &c. Leyde 1760.*

**A**RISTOPHANE, le Moliere des Grecs, étoit doué de toutes les qualités qui forment un grand Poète comique. Il avoit beaucoup de sagacité pour démêler le ridicule & un talent singulier pour le peindre. Son imagination étoit vive & son humeur naturellement caustique. Il connoissoit parfaitement les mœurs de ses Concitoyens & les intérêts de sa République, lesquels, dans le temps qu'il écrivoit, étoient, ainsi que les mœurs, l'objet de la Comédie. Quoique d'un caractère libre, hardi, & peu porté aux ménagemens, il sçavoit cacher les traits de sa satire sous le voile de l'allégorie ou en adoucir l'âpreté par des tours adroits & ingénieux, lorsqu'il avoit à redouter les suites d'une trop grande liberté. La souplesse de son esprit le mettoit en état de s'accommoder à toute sorte de matieres : on



ment merveilleux , de sorte que l'on doit les considérer comme des monumens qui servent à faire connoître le génie de l'Auteur , & les mœurs des Athéniens dans le siècle où elles furent écrites , plutôt que comme des modeles propres à former le goût, ou comme des Ouvrages capables d'amuser un honnête homme. De plus de cinquante Comédies qu'Aristophane avoit composées , il ne nous en reste plus qu'onze dont il s'est fait plusieurs éditions.

---

## SUR LES COMÉDIES

### DE CARACTERE.

**L**ES Pieces de caractere sont avec raison plus goûtées aujourd'hui que les Pieces d'intrigue : celles-ci ne sont que le fantôme de la vérité : celles-là en sont le véritable tableau : on y voit peints au naturel ceux avec qui nous vivons , au lieu que dans les Pieces de pure intrigue , on ne jouit que de l'art d'une conduite ingénieuse. Cet art au reste appartient également aux  
Pieces

: Pièces de caractère , parce que l'in-  
 : trigue est la base du genre dramati-  
 : que : sans intrigue point de Comédie :  
 : c'est l'intrigue seule qui la distingue  
 : du dialogue. Tous les drames formés  
 : de scènes rapportées comme dans un  
 : compartiment à la mosaïque, ne sont  
 : donc point des Comédies , mais des  
 : dialogues souvent insipides qui ne peu-  
 : vent servir qu'à corrompre le goût.  
 : Des Comédies sans nœud , sans dé-  
 : nouement , sont ce qu'on appelle des  
 : Pièces à tiroir.

Les bons esprits ne voient qu'avec  
 peine qu'on applaudisse à de pareilles  
 Comédies. C'est souvent moins une  
 action qu'une apparence d'action : c'est  
 un remplissage de conversations se-  
 mées de bons mots & de traits saty-  
 riques qui , par leur brillant , éblouif-  
 sent le Spectateur , & l'empêchent de  
 remarquer le vuide & le défaut d'ac-  
 tion. Rendons cependant justice à no-  
 tre siècle. Nous avons des Pièces mo-  
 dernes qui n'empruntent point leur  
 mérite des bluettes d'esprit , mais de  
 la justesse de l'intrigue & de la vérité  
 des caractères , qui forment un vrai  
 comique digne de Molière. Telles sont  
 le *Glorieux* & le *Philosophe marié* de

sonnoit autrefois. Cependant  
neuf sur le Théâtre. Les Fi  
sçavent par cœur les Œuvr  
liere, ne prennent qu'un  
diocre à les voir jouer : pe  
faut être surpris : ce qu'o  
surprend plus. La difficulté  
dre à ce grand Ecrivain a  
nos Auteurs comiques à se  
le bel esprit, & à se sau  
détails d'un dialogue singul  
tyrique.

Comme nous avons plus  
de Tragédie, la Comédie e  
aussi plusieurs ? Les Pièces  
tere doivent sans contredit  
ses à la tête : celles qui consi  
une intrigue habilement til

*Le Misanthrope*, *l'Avare*, *le Joueur*, *le Glorieux*, *le Philosophe marié*, &c. sont de la premiere classe : *l'Ecole des Maris*, & quantité d'autres, de la seconde. *Le Légataire*, *Crispin rival de son Maître*, &c. de la troisieme. *Momus Fabuliste*, *le Retour de Mars*, &c. de la quatrieme. Ce n'est pas que l'intrigue ne soit nécessaire dans les Pieces de caracteres & de déguisemens, mais il y a aussi des Pieces de pure intrigue sans caracteres & sans déguisemens : ainsi on doit les distinguer.

---

## S U R L E C O M I Q U E

A P P E L L É L' A R M O Y A N T.

*Sur le Critique de ce genre de Comique.*

Paris 1748.

DANS le bon Comique du dernier siecle, & dont le célèbre Moliere est regardé comme le Pere, rien ne ressemble au goût plaintif qui a été introduit sur la scene dans le siecle où nous sommes. Sur quoi on peut faire cette question : Est-il permis aux Mo-

V ij

dernes de changer l'ancienne constitution du Poëme Comique ? L'Auteur qui a élevé cette question a montré par l'autorité des Législateurs de la scène , que l'essence du Comique est fixée , que par conséquent c'est quitter la bonne maniere des Anciens pour prendre ce ton triste & dolent, ce romanesque lugubre qui est devenu l'idole des femmes & des jeunes gens. Et si quelqu'un méconnoissoit les Héros de la scène , il doit être averti que c'est Aristophane , Plaute , Moliere , Regnard , & en général tous les Comiques célèbres dont on a les Ouvrages. Les Législateurs en ce genre , sont ceux qui ont écrit sur les regles du Poëme dramatique : par exemple , Aristote , Horace , Despreaux, le P. Rapin , &c. Les premiers forment une preuve de fait , & les autres établissent une espece de loi contre le *Comique larmoyant*. On peut ajouter à ces autorités , les Connoisseurs toujours subsistans , qui ont réclamé , même de nos jours , contre le prestige des nouveautés dangereuses.

2°. On demande encore si le Comique larmoyant est propre à instruire & à réjouir les Spectateurs ; on répond

que non , & on prouve cette négative par de bonnes raisons : car , 1<sup>o</sup> , pour ce qui concerne l'instruction , les Comiques plaintifs manquent leur but , en faisant leurs principaux Personnages entièrement vertueux : c'étoit au contraire sur ces principaux Personnages que Molière faisoit tomber les plus grands traits du ridicule. Or c'est en présentant le ridicule plutôt qu'en étalant de belles moralités que le Théâtre comique doit instruire. A l'égard du plaisir qu'il est toujours question de procurer aux Spectateurs , le Comique larmoyant n'en est ni la source féconde , ni le garant sûr : il doit même avoir un effet tout contraire. Si on fait attention à la nature du plaisir qu'on croit ressentir à la représentation de nos Pièces modernes , c'est quelque chose de forcé , d'artificiel , de passager ; l'ame est plutôt ébranlée qu'émue , plutôt surprise que gagnée.

Enfin le même Auteur demande si le Comique larmoyant est destiné à passer à la postérité comme une nouvelle branche de dramatique propre à orner la scène : & il décide que le Comique plaintif légitimé par la mo-



COMIQUE  
à fait au niveau de Cicér-  
mosthene, on seroit enc-  
teur estimable. On peut a-  
à l'Histoire, à la Poésie  
peut-être aussi à la Peint-  
chitecture, à tous les Ar-  
On peut dire encore  
veau Comique met une  
fusion dans le Théâtre. I  
& le Brodequin ont touj-  
limites très-distinguées. I  
détruire? Pourquoi donne  
Thalie la terreur & la cc  
Melpomene. En un mot,  
larmoyant brouille les id-  
ves; il mêle les possessor-  
teres, d'où l'on a droit de  
c'est une découverte dange-

---

### *Apologie du même*

Ce genre de Comique  
moyant, dans sa naissance  
des contradictions; ma-  
multipliés l'ont fait triom-  
fin ses Censeurs ne pouv-  
cours rapide de la mode  
parti du silence. Il est



de , passera avec elle , & sera relégué au pays du Tragi-comique d'où il est sorti : il brille à la lueur des éclairs de la nouveauté , & il s'éteindra rapidement comme eux. On doit ajouter à cela la difficulté extrême d'y réussir : la carrière n'est pas vaste , & il faut , pour la remplir avec succès , un génie aussi brillant , aussi cultivé que l'Auteur de *Mélanide* , ( *M. de la Chaussée* ).

On pourroit appuyer le sentiment de l'Auteur par de très-bonnes comparaisons. Les Inventeurs de l'éloquence simplement ingénieuse , de l'Histoire à petits Portraits , du style coupé , frisé , antithétique , furent la plupart des hommes de génie , capables de se faire une vogue , d'acquérir même des Admirateurs. Mais quel cas a-t-on fait de leurs Copistes , ou de ceux qui dans le même genre ne furent qu'au second degré ? On les a traités d'hommes frivoles , superficiels , plus voisins de la barbarie que du vrai beau. Et pourquoi ? Par la raison que la carrière n'étoit pas vaste : le genre qu'ils avoient embrassé n'admettoit ni diversité de mérite , ni disposition de talens : point de rangs au-dessous de Pline ; au lieu que sans être tout-

à fait au niveau de Cicéron & de Démosthène, on seroit encore un Orateur estimable: On peut appliquer ceci à l'Histoire, à la Poésie dramatique, peut-être aussi à la Peinture, à l'Architecture, à tous les Arts.

On peut dire encore que ce nouveau Comique met une étrange confusion dans le Théâtre. Le Cothurne & le Brodequin ont toujours eu leurs limites très-distinguées. Pourquoi les détruire? Pourquoi donner à la joyeuse Thalie la terreur & la compassion de Melpomene. En un mot, le Comique larmoyant brouille les idées primitives; il mêle les possessions, les caracteres, d'où l'on a droit de conclure que c'est une découverte dangereuse.

---

*Apologie du même genre.*

Ce genre de Comique, appelé larmoyant, dans sa naissance a essuyé bien des contradictions; mais ses succès multipliés l'ont fait triompher, & enfin ses Censeurs ne pouvant arrêter le cours rapide de la mode, ont pris le parti du silence. Il est constant néan-

moins que ce mélange de traits comiques & touchans, n'est pas exactement puisé dans la nature, parce qu'il n'est pas dans la nature de rire & de pleurer dans le même instant. Ce passage trop rapide de la joie à la tristesse & de la tristesse à la joie, gêne l'ame & lui cause des mouvemens désagréables & même violens. Le seul moyen d'éviter cet inconvénient seroit de rompre l'alliance du Comique & du plaintif, & de faire des pieces purement attendrissantes, sans aucun mélange de Comique. Nous aurions alors au Théâtre un genre nouveau puisé dans le cœur humain, & digne d'être avoué par la raison. Et quand même les Anciens n'auroient point du tout connu cette espece de Drame, ce ne seroit pas un motif pour la condamner. Nous avons bien des genres ignorés des Grecs & des Romains qui, parmi nous, ont un heureux cours. En effet, doit-on prescrire à l'art des limites quand la nature n'en a pas. Pourquoi les infortunes des Rois & des Héros auroient-elles seules le privilege exclusif de nous émouvoir? Lorsque dans le monde on nous fait le récit d'un malheur arrivé à un de nos semblables, nous en sommes quelque-

fois attendris jusqu'aux larmes. Pourquoi ce malheur ne nous feroit-il pas représenté sur la scene?

Je dis plus : le genre larmoyant , puisqu'on l'appelle ainsi, me paroît plus naturel , plus conforme à nos mœurs que la Tragédie. Les passions de Melpomene sont des passions violentes , portées jusqu'à l'excès. Les nôtres sont réprimées par l'éducation & par l'usage du monde. Les vices qu'elle peint sont des crimes; les nôtres sont des faiblesses. Ses Héros sont des Rois , & nous sommes des particuliers. Enfin, les tableaux qu'elle offre à nos yeux n'ont aucune ressemblance avec ce qui nous touche & nous occupe dans le cours ordinaire de la vie. Toutes les sublimes Tragédies, je parle de celles qui ne disent rien au cœur, ne peuvent affecter que l'imagination échauffée d'un jeune homme de vingt-ans. Il faut à cet âge des sceptres brisés, des Trônes usurpés, des poignards, des poisons, des assassinats, des incendies.

Le nouveau Dramatique manié par une main habile, & absolument dépouillé du masque de Thalie, sympathise mieux avec nos caractères, nos usages & notre façon de penser. Ses per-

sonnages sont des hommes polis, comme  
e sont la plupart des Spectateurs. On  
y voit des passions, des vertus & des  
vices qui ne nous sont point étrangers;  
des sentimens qui intéressent l'humani-  
té, des infortunes touchantes, telles  
qu'il en arrive ou qu'il en peut arriver  
dans toutes les familles; une morale  
accommodée à nos maximes & à no-  
tre conduite. Ainsi nous ne pouvons,  
sans ingratitude, refuser notre estime  
aux Auteurs, qui les premiers sont en-  
trés dans cette carrière & s'y sont dis-  
tingués. *Mélanide* me paroît un modele  
dans ce genre. *M. de la Chaussée* s'y est  
renfermé dans le pathétique, & en  
Ecrivain judicieux, il n'a point terni  
les couleurs du sentiment par des  
nuances de Comique.

On doit ajouter *Cénie*, de Madame  
de Graffigni, à *Mélanide*. Le succès qu'a  
eu ce Roman moral mis en action, m'a  
confirmé dans l'idée que je me fais fai-  
te du nouveau genre dont il est ici  
question. La cause des applaudissemens  
prodigués à cet Ouvrage, c'est la no-  
blesse & la vérité des caractères, la dé-  
licatesse & la beauté des sentimens, le  
naturel, la finesse & la précision du  
Dialogue, les graces d'un style enchan-

teur, & sur-tout l'exécution du Comique subalterne. Les défauts qu'on peut y trouver ne s'apperçoivent qu'après une lecture réfléchie; ils disparoissent à la représentation. Le cœur est si délicieusement occupé, qu'il suspend les fonctions de l'esprit : on est conduit par le plaisir à croire ce que disent les Acteurs. Tout ce que la Morale a de plus sublime, le sentiment de plus délicat, l'infortune de plus respectable & de plus touchant, la générosité de plus noble, la reconnoissance de plus vif, la probité de plus sévère se trouve rassemblé dans cette piece. Quelle foule de personnages intéressans? *Dorimond*, *Orphise*, *Cénie*, *Clerval*, *Dorsainville*, cœurs vertueux & sensibles, inspirent l'amour du devoir & de l'humanité. Chaque personnage est peint avec les traits que demandent son état, son âge & sa situation. Ce ne sont point des caracteres chimériques, des vertus gigantesques, si je puis m'exprimer ainsi, telles que la moderne Melpomene nous en offre quelquefois : ce sont des portraits copiés d'après nature.

Je ne crois pas non plus que nous ayons dans notre langue beaucoup d'ouvrages dramatiques écrits d'un sty-

le si pur, si gracieux & si poli. On croit lire une piece de Térence. Madame de Graffigni possède l'art si peu connu de ne dire précisément que ce qu'il faut. Chaque pensée, chaque sentiment, chaque mot est à sa place. L'expression propre vient se ranger d'elle-même sous sa plume. Malgré la difficulté de faire cinq actes en Prose, cette Prose n'est pas moins châtiée, précise, simple & pourtant saillante. Quoique les préceptes & les sentences soient de mise dans le genre adopté par l'Auteur, il n'y a pas dans Cénie un seul trait de morale, qui ne soit proportionné à l'état de celui qui parle & qui, dans le commerce du monde, ne puisse trouver son application. On peut enfin proposer Cénie, comme un excellent modele dans le genre aimable & pathétique : ce sont par-tout des détails charmans, un art d'entrer dans les cœurs, de les attendrir, de parler & de persuader à la fois, une grace & une aménité, un ton de sentiment & de politesse. Voilà ce qui caractérise l'Ouvrage de Madame de Graffigni.

Je n'ai garde de mettre ce genre de Drame en parallele avec celui de Moliere & de Regnard. Le mérite de l'Ar-

riste doit s'apprécier sur les difficultés de l'Art. Il est bien plus aisé de faire pleurer que de faire rire. Notre ame est ouverte à la tristesse plutôt qu'à la joie : telle est l'essence de notre nature. Quand je dis qu'il est difficile de faire rire ; j'entends les honnêtes gens, & non la populace, qu'une bouffonnerie agite d'une gaieté convulsive. Pour rire au Théâtre il n'est pas nécessaire non plus d'éprouver ces transports immodérés qui font éclater ; il suffit que l'Art, pour atteindre son but, produise en nous ce sentiment intérieur qui flatte l'ame & la remplit d'une joie délicieuse. Or cet Art divin n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes privilégiés.







## SUR LES TRADUCTIONS

### DES GRANDS POETES LATINS.

**L**À Traduction des Poëtes a des difficultés particulieres. Des personnes de mérite sont persuadées que les vers ne doivent être traduits qu'en vers, qu'on ne sçauroit les mettre en prose, quelque'excellente qu'elle soit, sans leur faire perdre beaucoup de leur force & de leur agrément; qu'un Poëte à qui l'on se contente de laisser ses pensées toutes seules destituées de l'harmonie & du feu des vers, n'est plus un Poëte, mais le cadavre d'un Poëte, & que toutes ces Traductions de vers en prose, que l'on nomme fideles, sont au contraire très-infideles, puisque l'Auteur que l'on y cherche y est si défiguré. Mais ces raisons toutes sensibles qu'elles paroissent, sont plus séduisantes que solides. La fidélité essentielle d'un Traducteur consiste à bien prendre le caractère & le génie de son Auteur, à représenter ses pensées dans leur entier, sans omettre aucun mot néces-

faire ou important , enfin à lui conserver tous les traits , toutes les couleurs & tout son prix , en remplaçant par des beautés équivalentes , celles que l'on ne peut retenir également dans les deux Langues. Avec ces qualités , une Traduction d'un Poëte , faite en prose , aura toute la perfection qu'elle peut avoir du côté de la fidélité.

• Pour ce qui est de l'harmonie du vers , il faut avouer que c'est un grand agrément , mais outre que cet agrément n'est qu'une partie accessoire dans une Traduction , il est certain qu'il n'est pas impossible de le faire passer dans la prose , en lui donnant tout ce qu'elle peut emprunter du langage des Muses. C'est une remarque judicieuse que l'on a faite après Aristote , & Denis d'Halicarnasse , que l'*Epopée* est indépendante de la versification , & que comme on peut faire des vers sans Poésie , on peut aussi être Poëte sans faire des vers. Ce qui fait la Poésie , dit l'Auteur d'un Discours sur le Poëme épique , ce n'est pas le nombre fixe , & la cadence réglée des syllabes , c'est la vivacité de la fiction , la magnificence des figures , la hardiesse des inversions , la beauté & la

variété des images; c'est l'enthousiasme, le feu, l'impétuosité, la force, je ne sçai quel tour de pensées & d'expressions, que la nature seule peut donner. Or tout cela peut se trouver dans une Traduction en prose, au lieu qu'une Traduction en vers ne sçaurait manquer de sacrifier souvent l'essentiel à l'accessoire, & d'altérer les pensées & les expressions de l'Auteur pour conserver les graces de la versification. C'est donc par choix & par goût que le P. Sanadon, par exemple, a employé une prose poétique pour traduire les Odes d'Horace, parce qu'il l'a crue la seule capable de conserver à cet Auteur toutes les richesses de la Poésie, qui rehaussent particulièrement l'éclat de cette partie de ses Ouvrages : par la raison contraire, il a réservé la prose ordinaire pour les *Satyres* & les *Epiques*, qui ne tiennent à la Poésie, que par ce qu'elle a de moins essentiel; j'entends par-là les mesures de la versification.

Il est vrai de dire que les Odes d'Horace, pour conserver en notre Langue une partie de leurs graces, demandoient dans la Traduction, des expressions tantôt grandes & sublimes,

tantôt badines & enjouées, quelquefois simples & naturelles, toujours pures & élégantes. La satire veut un style plus uni, plus aisé, plus coulant : elle doit être animée & soutenue, non par la majesté des expressions & la hardiesse des figures, mais par un tour naturel, vif & piquant.

---

## M Ê M E S U J E T.

*Poésies d'Horace, traduites par M. Bateux. Paris 1750.*

**P**OURQUOI se plaindre de ce qu'on voit paroître en divers temps des Traductions de nos Poëtes latins les plus célèbres ? C'est comme si on se plaignoit de voir les Tableaux de Raphaël multipliés par le moyen des copies & des estampes. Ce qui est beau ne peut être présenté trop souvent & en trop de manieres au Public. Les gens de Lettres qui aiment, par exemple Horace, qui le lisent dans sa Langue, sont bien aises encore de l'entendre philosopher dans la nôtre. Il fait même plus de plaisir, sous cette enveloppe, que l'Illiade & l'Odissee n'en peuvent faire

dans la plus belle Traduction du monde, & nous pourrions, ce semble, en dire la raison. C'est que l'harmonie constante & sublime, les grandes images, les descriptions sçavantes, en un mot les charmes héroïques d'Homere disparoissent presque nécessairement sous la plume d'un Traducteur ; au lieu qu'il est possible de saisir Horace dans quelques-unes de ses situations, soit quand il chante les plaisirs de la table ou de la vie philosophique, soit quand il distribue un encens flatteur aux Maîtres de sa fortune, soit quand il converse familièrement avec ses amis, ou qu'il s'égaie aux dépens des originaux de son temps.

Un bon Traducteur de Poëtes doit rendre idée pour idée, laisser les idées à leur place, porter dans la prose tout ce qu'elle peut recevoir du nombre & de la mesure poétique ; c'est-à-dire, mettre dans sa Traduction une *élégance littéraire*, deux termes qu'il n'appartient qu'aux habiles gens de concilier, comme il n'appartient qu'aux hommes de goût de les bien entendre. « Le » Traducteur doit faire comme le Des- » sinateur, se placer devant son mo- » dele, le considérer avec attention

» jusques dans ses plus petites parties ,  
 » en prendre ensuite les traits avec pré-  
 » caution & scrupule , pour les porter  
 » sur la toile. C'est de cette religieuse  
 » fidélité que dépend le caractère pro-  
 » pre & individuel de la figure qu'il  
 » veut retracer. Cette première opéra-  
 » tion faite il pose les couleurs ; ensuite  
 » il les fonde avec le pinceau , il les lie ,  
 » les nuance entr'elles , & ce n'est que  
 » dans cette dernière opération , que  
 » le Traducteur peut se prêter à sa Lan-  
 » gue. Ce n'est que là qu'il peut jouer ,  
 » si j'ose m'exprimer ainsi , sur son Ou-  
 » vrage , encore faut-il que ce soit tou-  
 » jours avec réserve & retenue , & com-  
 » me on le doit devant un Maître qui  
 » est présent & qui regarde ».

D'après ce morceau du Traducteur ,  
 dont les graces ne peuvent que parer  
 cet article de nos réflexions , imagi-  
 nons un peu ce qu'eût dit Horace ; s'il  
 avoit été présent à la Traduction de  
 son Livre. Dans les Odes n'eût-il pas  
 conseillé de *rendre trait pour trait , de  
 peser , de compter même les mots* ? Dans  
 les satyres n'eût-il pas permis au Tra-  
 ducteur de s'attacher plutôt au sens &  
 aux phrases qu'aux mots ? Dans l'Art  
 Poétique , n'eût-il pas souhaité que

toute l'énergie & toute l'érendue de sa maniere didactique fussent conservées avec une sorte de scrupule ?

Enfin un Traducteur fait sagement de ne rien dire du tout dans la Préface de tous les Traducteurs qui l'ont précédé, conduite pleine de sagesse & qu'a tenu l'Auteur dont nous parlons. Quand on court dans la carrière avec des Compétiteurs , il n'est question que de bien courir & d'éviter la borne , sans s'amuser à prouver au Public que les chevaux & les cochers des autres sont des imbécilles.

---

## S U R   H O R A C E .

**H**ORACE est aussi goûté par tous ceux de nos Modernes qui ont reçu une bonne éducation, qu'il l'étoit à la Cour d'Auguste. Les autres chef-d'œuvres de l'Antiquité, Cicéron, Virgile peut-être , se sentent un peu du chagrin qu'on a eu en les apprenant par cœur. La jeunesse dégoûtée par de pénibles essais revient rarement à ces Auteurs. Horace est privilégié : on l'a lu au College, on le lit dans le monde. Une

distinction si avantageuse pour le Poëte Latin, vient sans doute de la variété & du choix des sujets qu'il a traités. Elle vient encore plus de ce qu'il a donné à tant de sujets différens la beauté propre de chacun. Sublime sans emphase dans la plupart de ses Odes, délicat dans celles qui ne demandent point d'élévation, tendre quand il se plaint, véhément quand il blâme, adroit quand il loue, sage lors même qu'il s'emporte, admirable, lors même qu'il ne fait que badiner, il pense toujours finement, & son expression partout ingénieuse égale toujours la finesse de ses pensées. Combien trouve-t-on de Poëtes excellens dans un seul homme? Croiroit-on que ce même esprit si grand, si tendre, si véhément dans ses Odes pût se rabaisser au style naturel des Satyres, simple, mais inimitable dans sa simplicité. Quelle netteté dans les instructions! Quel enjouement dans les railleries! Qu'il peint noblement dans les Odes? Qu'il conte agréablement dans les Satyres! Il est bien rare de voir des caractères si différens rassemblés dans un seul homme;



---

**MATIERES DIVERSES.**

---

**OBSERVATIONS**  
**RELATIVES A LA LITTÉRATURE.**

---

**SUR LES SÇAVANS.**

**I**l est rare de trouver dans un Sçavant les qualités d'un homme d'Etat. L'érudition inspire communément le dégoût des affaires : elle met dans la conduite une sorte de simplicité qui ne se concilie point avec les fonctions de la Politique : elle dépayse les hommes au point de leur faire croire que les intérêts d'aujourd'hui doivent être traités comme ceux d'autrefois : elle ne donne à ses partisans, ni le talent de s'insinuer, ni l'art de flatter, ni le coup-d'œil des événemens, ni le style des circonstances. Un homme d'Etat & un Sçavant sont comme deux Êtres totalement étrangers l'un à l'autre : leur accord est une espece de phénomène ;

il en résulte d'excellentes choses quand on peut le former : les lumieres de la science éclairent les pas du Négociateur, & les attentions du Politique donnent au sçavoir une finesse & une étendue, qui le rendent aussi utile que respectable.

---

## SUR L'ART D'ÉCRIRE.

*S'il faut être du métier dont on a à traiter, pour bien écrire.*

**I**L y a une grande & ancienne querelle entre les gens d'Art ou de Métier, & les Ecrivains Littérateurs ou Historiens. Sçavoir : s'il faut être du métier pour bien écrire. Celui de la guerre, tout noble qu'il est, est celui qui donne le plus de vivacité sur cet article : car les Militaires soutiennent l'affirmative, & les autres Artistes ou artisans auroient sans doute la même prétention, si quelque commencement de Littérature les mettoit à portée d'articuler leurs raisons.

Cependant les gens de Lettres décident la question par voie de fait en leur faveur, & écrivent sur la guerre,

sur les Arts & sur les métiers divers. La voie de droit seroit bientôt contatée aussi, si tous les hommes vouloient se rendre justice. Nous nous garderons bien d'en former le projet, il seroit des plus chimériques. Les hommes ne veulent être que ce qu'ils sont, & ce qu'ils ont toujours été.

Il seroit heureux que les Turennes & les Condés, les Princes & les Rois, ceux en un mot qui font la matiere de l'histoire, en fussent les Ecrivains de bonne foi, & que les Artisans de même nom, donnassent la description de leurs Arts. Mais autre chose est la tête, autre chose la main. Ce qu'on fait le mieux, on n'est pas en état de le dire si bien : un homme n'a guere deux talens à la fois ; la plume & l'épée sont deux instrumens fort différens, & il importe même aux Militaires qu'on ne les confonde pas.

Souvent un seul & même métier se partage en deux & en trois, & en plusieurs assez incompatibles. Dans les Lettres mêmes, le Poëme & la Poërique doivent partir de deux mains. Homere & Aristote sont deux hommes qui n'ont rien de commun : l'un est Poëte, & l'autre est Philosophe : celui-là

lui-là donne l'exemple, celui-ci donne le précepte. Cicéron même & Quintilien sont deux, l'un Orateur, l'autre Rhéteur. Dans la guerre, il faudroit donc que le soldat écrivît le métier du soldat, & on a droit de répliquer au simple Capitaine, que ce n'est pas à lui d'écrire, non plus que de commander pour le général. Ce sont chicanes, mécaniques & bourgeoises, pour ne pas dire roturieres & pédantesques, dont une profession aussi noble que la guerre devoit s'exempter.

Pour écrire sur la guerre, il faut être guerrier, dir le Guerrier. Mais l'Ecrivain ne peut-il pas répliquer que pour écrire sur la guerre & sur quoi que ce soit, il faut être Ecrivain; l'homme de guerre est-il de droit Ecrivain, c'est-à-dire, bon Ecrivain. César l'étoit, dit-on, & en le disant, on croit avoir tout dit : exemple respectable en effet, & qui a droit de faire de mauvais imitateurs.

Mais César a-t-il mieux écrit sur la guerre, que Cicéron sur l'art Oratoire, ou Corneille sur la Tragédie. Corneille n'a point fait une Poétique, Cicéron une Rhétorique, ni César, sans doute, une *Tactique*. L'Empereur Léon

nous a donné un livre de Tactique ; c'est dommage qu'un si grand nom soit un si médiocre exemple pour les Ecrivains & les Guerriers , on a le temps & toujours le talent de faire mal deux ou trois métiers à la fois.

N'avilissons point un grand exemple. Que les Artistes plutôt, en tout genre , élèvent leur courage , & se forment sur les plus beaux modeles. César mérite d'en servir à l'Univers. Il a écrit sur la guerre : que chacun écrive sur son métier comme lui. Qu'a-t-il écrit ? *Commentaria* , des Commentaires , des Mémoires en bon François & rien de plus. Rien n'est plus convenable que de voir toute sorte d'Artistes & d'Artisans donner des Mémoires sur leurs arts , & nous osons les en prier , de la part des Ecrivains mêmes , comme de la part du Public.

Il faut bien que les Ecrivains , Historiens , Politiques , Sçavans , écrivent d'après les Mémoires des Guerriers & de toute sorte de gens de métier : il faut que ceux qui traitent de l'antiquité , le fassent d'après les Regnicoles & les Contemporains. Les faits , les procédés , les opérations extérieures des choses ne se devinent pas ; il n'y

a point de science infuse là-dessus. La chose ne peut être & n'a jamais été autrement.

Il se trouve parmi les Guerriers, parmi les Artistes mêmes, de certaines trempes d'esprit capables de réflexions, & supérieurs à leur métier; qui, dans des momens de loisir, se font un plaisir de rédiger leurs pensées & leurs pratiques par écrit, & qui ont même quelquefois assez de style pour parler naïvement, & assez pour être entendus; il n'en faut pas davantage. Leurs travaux journaliers ne leur laissent que ce temps-là. C'en est assez, & c'est aux Ecrivains en titre de faire le reste; de confronter les Mémoires, de les fondre en des corps d'ouvrages, de les enchâsser dans de grands plans, de remonter aux causes des événemens, d'enchaîner les préceptes, d'écarter les partialités, les personnalités, les faux jours : car les gens de métier *égoïsent* beaucoup, comme on dit, & sont à tous momens pleins de retours sur eux-mêmes : ce qui produit, comme on le comprend bien, beaucoup de faux exposés. Un Ecrivain, simple Ecrivain, simple homme de Lettres, est naturellement plus impartial &

meilleur juge dans la cause d'autrui.

Du reste, le métier d'Ecrivain est assez étendu & assez difficile, & surtout, assez retiré pour être incompatible avec celui de Guerrier, & avec les autres métiers qui sont tous extérieurs, & jettent un homme dans une dissipation continuelle. Pour être Ecrivain de profession, il faut tout l'honnête loisir d'un homme né pour cela, sans ambition, mais non sans vanité, sans action au-dehors, mais non sans traces passif & actif au-dedans, sans société, sans sociabilité : toute sa vie retiré au-dedans de lui-même, roulant dans le cercle indéfini, quoique souvent borné de ses pensées, déterrante les morts, évoquant les Anciens, invoquant les Muses, s'adorant tout seul : En guerre avec les Modernes, en bienveillance avec les vivans; courant les Libraires, arpentant les Bibliothèques, dévorant les livres, épluchant les faits, balançant les raisons; évaluant les syllabes, combinant les pensées, alignant les phrases, compassant les expressions, symétrisant les paroles, écrivant, effaçant, copiant, recopiant, & puis dans les tortures d'une lente impression, pour expirer souvent dans les té-

nèbres poudreuses d'une publicité trop prématurée. Voilà l'Ecrivain.

---

*Sur les diverses sortes d'Esprits dans la Littérature.*

IL y a dans la République des Lettres toute sorte d'*Esprits*, d'abord en général *Esprit des Auteurs*; c'est le système de leur travail : *Esprit des Livres*; c'est le fonds de la doctrine qu'ils contiennent : *Esprit des Lecteurs*; c'est le goût qui les porte à vouloir s'instruire, ou simplement s'amuser : *Esprit de la Littérature régnante*; c'est le genre, la façon, le style qu'on accueille le plus en certain temps, en certain pays. Il y a ensuite l'*Esprit* de chaque partie des Sciences, des Lettres, des Arts. Car autre est l'*Esprit* de la Philosophie & des Philosophes, autre l'*Esprit* d'Eloquence & des Orateurs. L'*Esprit* de la Géométrie n'est pas celui des Poètes, & l'*Esprit* des Poètes n'est pas même uniforme entre tous les partisans de la Poésie. Il en est à peu près ainsi de chacune des connoissances humaines : on y découvre presque autant d'*Esprits* qu'il



s'y trouve de points de vue , d'espèces, de goûts, de modes même & de fantaisies.

---

## SUR L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE.

**L'**ESPRIT Philosophique bien conçu & bien apprécié, répand la lumière sur les objets des Sciences auxquels il ne manquoit que de la précision & de l'ordre pour être de belles choses. Cet Esprit sert à purifier le langage, à éclairer l'Histoire, à régler l'Eloquence, à diriger la Poésie, à développer la Morale, à fortifier la Politique, à établir la Législation, ou à en saisir les rapports : voilà des fonctions dignes de la Philosophie.

Veut-on avoir une exposition du véritable Esprit Philosophique ? Un illustre Académicien (M. le Duc de Nivernois) a dit en six lignes tout ce qu'on peut désirer sur un objet si riche en merveilles, quand on en fait une juste application, & si fécond en erreurs quand on en abuse. L'Esprit Philosophique est celui qui, par les causes, annonce les effets, ou qui des

effets remonte à la connoissance des causes ; qui apprécie , qui analyse jusqu'au sentiment ; qui rend raison de tout , & même des bornes qu'il doit se prescrire , qui élève l'homme de Lettres à la dignité de Législateur , &c. On peut généraliser cette idée , & reconnoître que par-tout où le vrai Esprit Philosophique se trouve , les Lettres , le goût , le sçavoir , l'érudition , en un mot , que tout l'Empire des connoissances est un Etat bien réglé.

Le terme de Philosophique est un titre dont on décore aujourd'hui je ne sçai combien de productions : cependant la plupart des Auteurs de ces productions , ainsi qualifiées , paroissent n'avoir jamais eu de commerce , ni avec la Philosophie , ni avec les Philosophes. Pour être Philosophe il faut avoir beaucoup lu , il faut avoir encore plus réfléchi : il est nécessaire surtout d'avoir reçu le talent de saisir , d'analyser , de décomposer les idées , & ce privilege a été accordé à très-peu de personnes. Mais comme nos Beaux-Esprits à la mode ont fait un usage trop fréquent de cette expression dans leurs Ecrits , le vulgaire des Auteurs ont cru relever en quelque sorte leurs

productions, en les qualifiant de ce terme.

---

### SUR LE BEL-ESPRIT.

C'EST souvent un défaut du Bel-Esprit, dit un Auteur, de ne présenter qu'un côté des objets, & de généraliser trop sa manière de voir. Cette réflexion présente un grand fond de vérité. En effet, le simple Bel-Esprit, toujours pressé de se répandre, pour ainsi dire, sur différens objets, ne se donne jamais le temps de bien voir. Un premier coup-d'œil lui suffit pour juger; & qui ne sçait qu'au premier coup d'œil la plupart des objets se ressemblent? La réflexion seule, ou l'expérience, pourroit corriger de la manière des propositions générales, mais l'expérience est presque toujours perdue pour qui n'est que Bel-Esprit, & la réflexion qui revient sur ses pas, n'accommode point l'impatience naturelle. De-là, tant de maximes plus ingénieuses que vraies, qui s'accréditent d'abord par leur généralité, & que l'induction ruine en détail.

---

*Sur le Style de plusieurs Ouvrages modernes.*

ON peut dire en général , & sans avoir personne en vue , que certains Auteurs de ce siècle ont la manie de faire fourmiller d'Enigmes leurs Ouvrages. On y affecte un style inintelligible , une manière d'écrire entortillée , un langage mystérieux capable de répandre sur les meilleures productions de ridicules & honteuses ténèbres. N'écriroit-on plus aujourd'hui que pour être deviné ? Ne parleroit-on plus pour être entendu ? Les gens de Lettres qui se transforment ainsi en Oracles , composeroient-ils pour leur plaisir , ou pour celui du Public ? Si c'étoit pour leur plaisir , comme chacun est libre d'en trouver où il veut , nous n'aurions pas le mot à dire : si c'étoit pour le nôtre , nous pourrions les assurer qu'ils nous obligeroient infiniment davantage s'ils vouloient , on ne dit pas penser moins , mais s'exprimer mieux , mais répandre du jour , mais imiter les Anciens qui étoient comme

490 M A T I E R E S  
le Palais du Soleil , tout brillans d'or  
& de diamans.

*Clara micante auro , flammisque imitante  
pyropo.*

---

*Sur le goût de Mode pour les Ecrivains  
Anglois.*

LA Philosophie dont on se pique aujourd'hui , dans un certain monde , est pour plusieurs un air , une mode , un accent précieux , plus qu'un véritable amour de l'ordre & de la sagesse : on détruit plus qu'on n'édifie ; ou , ce qui revient au même , aux sentimens que l'on méprise , on substitue des paradoxes encore plus insouterrables. C'est par une suite de ce travers , qu'il n'est que trop ordinaire parmi nous depuis quelques années de ne donner qu'une attention médiocre à nos propres richesses , & de prodiguer l'éloge au contraire à tout ce qui croît dans une terre étrangere. Ce n'est pas-là se borner à combattre le préjugé injuste , qui nous porteroit à n'estimer que nous-mêmes : c'est adopter une maxime plus dangereuse , & renoncer aux principes

de l'équité autant qu'aux liens qui forment les sociétés. Cependant il est vrai de dire que le mérite éminent est de toutes les Nations, & a un droit très-légitime au suffrage des honnêtes gens, sous quelque extérieur qu'il paroisse : c'est ainsi que sans cesser d'admirer nos grands Auteurs, & en évitant des comparaisons odieuses, on doit rendre justice au beau génie d'un certain nombre d'Auteurs Anglois, tels que M. Pope & quelques autres.

Bien plus, la Littérature Angloise inspire depuis long-temps de vives alarmes à notre Religion, & ces alarmes ne sont que trop autorisées. On diroit que les productions de ce Pays deviennent parmi nous le germe de toutes ces idées séditieuses & de toutes ces opinions hardies qui ont fait en Angleterre autant de Chrétiens impies que de mauvais Citoyens.

---

## • SUR LA CRITIQUE.

» LA Critique est une espece d'office  
 » littéraire, qui se charge d'exercer la  
 » police sur les Sciences & sur les Arts :

« cet emploi étant difficile , peu de  
 « personnes osent y aspirer : mais lorsqu'un en remplit les fonctions avec le suffrage du Public , il est incontestable qu'il est dépositaire de la puissance & de l'autorité du goût.

« On appelle puissance le droit de punir avec sévérité & même avec ignominie , s'il est nécessaire : on appelle autorité , l'usage modéré de cette puissance qui corrige , mais qui encourage . . . . Donner au Public un Ouvrage sans fonds , sans ordre , sans intérêt , sans pensées , sans expressions , sans style , c'est commettre un attentat contre les loix du goût. Celui qui en est coupable mérite certainement une punition. Mais lorsqu'à travers les vices de quelques défauts , un Ouvrage annonce un esprit saillant & lumineux , une imagination hardie & féconde , un génie mâle & vigoureux , le Public a toujours reconnu dans ces essais un sujet rare & précieux. Il est donc important de lui donner plus d'espérance que de crainte , & de lui montrer dans un éloignement , qu'il se flatte lui-même de franchir , la palme

» qu'on lui refuse . . . . Les voies ex-  
 » trêmes sont toujours dangereuses. La  
 » critique a été établie pour contenir  
 » & réformer les abus qui se glisse-  
 » roient sans elle dans toutes les par-  
 » ties du goût. Mais on ne peut user  
 » avec trop de circonspection des  
 » moyens établis pour conduire des  
 » hommes libres , qui s'engagent par  
 » choix dans la carrière des Arts & des  
 » Sciences ; sans cela les esprits s'ac-  
 » coutument & se familiarisent avec  
 » les peines : il arrive alors que les res-  
 » sorts du Gouvernement Littéraire,  
 » s'usent par ces grands coups trop sou-  
 » vent répétés, comme celui du Gou-  
 » vernement Politique , lorsqu'il in-  
 » flige de grandes peines à de petites  
 » fautes . . . . Les instructions présen-  
 » tées avec des ménagemens , ne sont  
 » souvent que le recueil du jugement  
 » du Public. Longin commence son  
 » Traité du Sublime par la critique  
 » d'un Auteur qui avoit écrit sur la  
 » même matiere. Après avoir prouvé  
 » ses égaremens , il ajoute en finis-  
 » sant : *Cet Auteur n'est peut-être pas*  
 » *tant à reprendre pour ses fautes qu'il*  
 » *est à louer pour son travail ; & pour le*  
 » *desir qu'il a eu de bien faire* ». On ne



peut qu'adopter les vues pacifiques de l'Auteur : il semble même qu'il donne trop d'autorité à un Critique, dont la plus aimable qualité fera toujours la modestie.

---

*Sur les Moyens de rectifier nos jugemens  
sur les Ouvrages d'esprit.*

**L**A contrariété frappante qui regne dans nos goûts & dans nos idées, a une véritable cause, & il est possible de l'indiquer.

L'amour-propre est le ressort universel qui nous met en mouvement. Nous partons de nous-mêmes pour y revenir sans cesse : c'est le cercle autour duquel nous tournons ; & les efforts que nous paroissions faire quelquefois pour nous en écarter, ne sont qu'une illusion qui nous trompe plus finement. Le beau, le plus souvent, n'est tel, que lorsqu'il s'affujettit à ce que l'habitude & l'éducation nous ont transmis, ou pour mieux dire, nous ne connoissons de beau, que ce qui s'y trouve conforme. Une Nation a son goût particulier : celui des autres a toujours

pour elle un air étranger, qui indispose, qui prévient peu favorablement. Ajoutez à cela une prédilection particulière dont on ne peut se défendre pour la Patrie : on est membre d'un même Etat, l'imagination supplée à la réalité ; on a sa part de la gloire que des Concitoyens acquierent. Le préjugé domine avec un empire presque égal dans les professions diverses qui partagent la même société.

Non-seulement nous nous estimons préférablement aux autres, mais nous n'avons pas pour l'ordinaire, ce qui seroit pourtant essentiel pour juger sainement des Ouvrages étrangers. Leurs idées, & la façon dont elles sont rendues, sont toujours essentiellement relatives à leurs mœurs, à leurs coutumes. On peut sçavoir parfaitement la mécanique d'une langue étrangère : on peut étudier à fond le caractère, l'esprit de la Nation, mais tout cela se trouvera confondu avec ce qui nous appartient en propre, & dans le mélange les premières impressions absorberont les dernières : en Anglois & en Italien, par exemple, ce sera toujours du François que nous parlerons. L'Italie en corps aura beau nous justifier ses

*Concetti* ; nous les traiterons toujours de badinage puérile : l'Angleterre en vain exposera ses pensées mélancoliques , nous n'y trouverons qu'une Métaphysique abstruse , qu'un pur jargon de mots , qu'une suite décousue d'idées bizarres , qui ne présentent rien que d'ordinaire quand on vient à les apprécier. Aurons nous tort en portant ce jugement ? Non , dans un sens , mais les uns & les autres auront le même droit de nous condamner avec autant de sévérité , & ils en usent : rien n'est si connu que la manière dont nos voisins pensent de nous.

On tente quelquefois de se mettre au-dessus du préjugé : mais qu'arrive-t-il ? Au lieu de se renfermer dans des bornes honnêtes , & d'accorder avec des modifications raisonnables , l'estime à ce qui peut la mériter dans les autres Nations , on donne dans l'excès opposé : on ne loue , on ne recherche , on n'admire que ce qui est étranger. Au jugement de ces sortes de gens , que sommes-nous dans la Littérature , au prix de l'Angleterre ?

Un honnête homme , un caractère judicieux , pense plus noblement. Il se met à l'air & aux façons du pays où il

a pris naissance , sans faire un crime aux autres de s'habiller différemment. Les grandes regles de penser , d'écrire , de peindre , sont pour tous les temps , & pour toutes les Nations. La diversité n'est , pour ainsi dire , que dans les attitudes : il est naturel à chacun de copier celles qui lui sont familières ; mais son travail doit être toujours subordonné au bon sens , à la netteté , à l'élégance , aux bienséances de la matière. L'étonnant est que tous les Modernes s'accordent assez généralement à respecter les Anciens , & à les regarder comme leurs modèles , & que dans l'imitation qu'ils se proposent d'en faire , ils se ressemblent si peu. A qui connoît les hommes , ce n'est point un mystère ; ce sont les lignes qui partent du centre commun , & qui sont bien éloignées d'aboutir au même point de la circonférence.



---

**SUR LES ABUS****DE LOUER LES ÉCRIVAINS  
VIVANS.**

*Lettres sur les hommes célèbres dans  
les Sciences & les Beaux-Arts , sous  
le regne de Louis XIV.*

**L**ES Romains, du temps d'Horace, avoient une manie, dont ce grand homme se moquoit : ils n'aimoient en Littérature que les productions de l'antiquité ; ils ne louoient les Auteurs, que quand ils n'étoient plus. Pacuvius & Ennius leur paroissoient préférables à Virgile & à Horace : ils faisoient plus de cas du style baroque des douze Tables, que de l'élégance du beau siècle d'Auguste ; voilà l'excès & la folie. Lisez la première Epître du second livre d'Horace, pour sentir tout le ridicule de cette conduite.

On prend aujourd'hui le contrepied parmi nous, & rien de plus ordinaire depuis long-temps, que de voir des livres entiers publiés à la gloire de nos

Contemporains, des Littérateurs existans, des Artistes que nous avons sous les yeux ; ce n'est qu'admiration & qu'éloges. Peu-à-peu nous verrons tous les Illustres de ce siècle couronnés avant que la postérité se soit expliquée. Les Auteurs de ces livres étendent quelquefois leurs éloges, jusqu'à des personnes qu'on n'est pas accoutumé de voir dans les fastes de la Littérature : on les trouve préconisées, célébrées, tantôt en Vers, tantôt en Prose, le tout avec un zèle, une sorte d'enthousiasme, dont Orphée ou Horace se seroient honorés : Il est à craindre que ceci ne fasse par la suite un assez mauvais effet. Rousseau disoit :

J'ai peu loué, j'aurois mieux fait encore  
de louer moins.

Les vieux Romains dont nous parlions donnèrent dans un excès ; mais une autre extrémité vicieuse est d'envelopper d'une épaisse vapeur d'encens des hommes vivans, qui ne sont nullement curieux de cet hommage. Ils se croient assez payés de leurs travaux par l'estime publique dont ils jouissent ; & quand on veut la leur témoi-

gner, un mot placé à propos, comme on faisoit du temps d'Horace ou de Boileau, les flatte infiniment plus que des volumes de complimens. Encore nous ne parlons ici que des hommes de génie, des talens vraiment estimables, des Arts ou des Professions qui ont l'approbation des honnêtes gens : car il est des classes subalternes, des exercices ou des emplois sans considération, dont il seroit ridicule de charger des monumens qui doivent passer à la postérité.

---

### SUR LES TITRES DES LIVRES.

**C**eseroit peut-être une chose curieuse & utile, d'examiner & de résoudre cette question sur les Titres de Livres ; sçavoir, lesquels sont préférables, ou ceux qui sont très-simples, ou ceux qui ont un air brillant, allégorique, métaphorique ou pompeux.

Un esprit naturel diroit d'abord que la question est toute décidée, que la simplicité en général l'emporte sur tout ce qui est trop recherché ; qu'à plus forte raison elle doit avoir lieu dans les titres qu'on affiche à la tête des Li-

ures, comme dans les inscriptions qu'on met en bas des tableaux historiques; que les véritables beautés ne s'annoncent point avec tant de fracas, & il concluroit que la vérité, la bonne foi, la nature exigeroient qu'un livre s'annonçât sans autre appareil que celui de ces vieux Auteurs, en disant : *je suis ceci ou cela*, qu'il dît : Je suis Oreste, ou bien Agamemnon.

Si on le pressoit, sans vouloir entendre ses raisonnemens, il auroit recours à Pline le Naturaliste dans sa Préface, puis à Aulugele, Chapitre dernier de ses Nuits Attiques, car les Ecrivains ont badiné sur cette manie de tous les siècles. Pline en veut particulièrement aux Grecs sur ce sujet : « Ils sont merveilleusement heureux dans leurs » Titres, dit-il, *Inscriptionis apud Graecos mira felicitas*. Tantôt c'est un » *rayon de miel*, tantôt c'est la *corne d'Amalthée*, vous diriez que c'est ce » qu'il y a de plus exquis au monde : » ailleurs ce sont des *Muses*, des *Panthees*, ou *Recueils universels*, des *Enchiridion* ou *Manuels*, des *Prairies*, » des *traits vifs & piquans*. A en croire » le rapport de ces Titres, on quitteroit tout jusqu'aux affaires les plus



» pressantes, *vadimonium* pour se livrer  
 » à la lecture. Mais commencez-vous  
 » à vous y mettre : Dieux ! quel vuide  
 » vous y trouverez : *At cum intrave-*  
*ris, Dii ! quam nihil in medio inve-*  
*nies !* » Nos Romains, bonnes gens,  
 se sont contentés de mettre simple-  
 ment, *antiquités, exemples, arts, &c.*

Mais d'un autre côté un esprit subtil & curieux d'étudier les usages, tâcheroit de faire pencher la balance en opposant raisons à raisons, parallèles à parallèles & autorités à autorités. Il pourroit dire que la simplicité dans tout, & même dans les titres de livres a ses graces, il est vrai, mais qu'elles sont senties de peu de personnes, au lieu que la pompe impose toujours à la multitude; qu'elle a je ne sçai quoi de séducteur & d'impérieux qui attire & qui domine les esprits; qu'il y a paru & qu'il y paroît encore quelquefois dans les exemples qu'on allègue, soit de Poésie, soit d'Eloquence, soit d'édifices, mais sur-tout dans les livres bien *titrés*, s'il est permis d'user de ce terme : que le Lecteur dédaigneux qui lit une affiche est frappé malgré qu'il en ait, d'un peu d'ornement & de fard; qu'il faut bien que

cela soit ainsi, puisque depuis l'usage de l'Imprimerie, la fureur des Titres a cru avec le nombre des Livres; que les Auteurs Allemands, Italiens, Anglois, François, se sont tous mis à la torture pour y raffiner; que les Sçavans s'en sont fait une étude sérieuse : témoin le *Theatrum vite humana*, la *Theatrum urbium*, & de nos jours, la *ceinture de douleur* & un million d'autres. La seule comparaison des titres simples qui sont en petit nombre avec les titres figurés qui sont infinis, lui donneroit l'avantage & prouveroit assez l'empire de la mode sur les plus grands hommes.

En recherchant la cause de cette mode, tant de fois décriée & toujours renouvelée, il la trouveroit sans doute dans la curiosité des Lecteurs, qui se prennent à la première vue & dans le goût des Libraires, qui les connoissent mieux que ne font les Auteurs mêmes: de sorte que quand l'ouvrage est fait, l'on songe avec application à lui donner un Titre, qui coûte quelquefois plus à inventer que l'ouvrage même n'a coûté à composer. Les partisans des Titres recherchés, pourroient encore opposer que parmi les Romains,

## MATIERES

des ~~ouvrages~~ ~~estimables~~ donnerent dans  
son ~~estimation~~, & que Varron sur-  
tout ~~admira~~ les ~~Œuvres~~, Ulyſſe & de-  
ma ~~son~~ ~~Œuvre~~, c'est-à-dire, trom-  
per & douter.

---

### Sur les différentes Editions des Livres.

Est-ce en mal, est-ce un bien pour  
le ~~Œuvre~~ que les Lettres, que la mul-  
titude des ~~éditions~~ revues, corrigées  
& ~~supplémentaires~~? Généralement parlant,  
il est certain que tout ce qui s'annonce  
sous le titre de ~~réimpression~~, correction &  
~~supplément~~, prévient en sa faveur.  
Si ~~l'auteur~~ l'auteur n'a pas trop  
abusé de son ~~talent~~ pour en employer une  
partie à ce ~~travail~~ ouvrage, & l'au-  
tre à le perfectionner, il est à présumer  
que la ~~deuxième~~ deux ou trois fois,  
la seconde Edition sera préférable à la  
première, & ainsi de suite. Cela est  
vrai surtout des ouvrages, qui outre  
l'exactitude & la vérité, qualités re-  
quises pour les appeller bons, deman-  
dent encore par leur nature un style  
plus chaste que les autres. Telles sont  
les œuvres de pure invention, soit  
d'esprit,

d'esprit, soit de goût. En effet, la curiosité du Lecteur qui est bien-aise de connoître le progrès des idées d'un Auteur, ses variations, ses fautes mêmes, non contente de la premiere façon pourra préférer la seconde, peut-être la troisieme; en un mot elle voudra tout voir : voilà pour les Ecrivains vivans. Il paroît donc à la premiere vue qu'ils ne sçauroient trop multiplier leurs Editions, quand ils sont arrivés à un certain point de réputation, qui les fait regarder comme un phénix de leur siècle en quelque genre que ce puisse être.

Quant aux morts, ou ils sont anciens & antérieurs à l'Imprimerie, ou postérieurs & modernes. Les Anciens que notre bonheur à conservés à l'Imprimerie, comme des restes trop rares de barbarie & des temps, ont dû sans doute être multipliés, éclaircis, développés, & rendus autant qu'il a été possible à leur premiere forme, à proportion des manuscrits retrouvés qui ont produit de nouvelles réflexions. Le respect légitime qu'on doit à l'antiquité, mériteroit seul une exception pour elle, puisque c'est par elle que s'est établi ce qu'on nomme aujourd'hui la

science des Editions , science réelle ; dont l'objet s'accroît tellement de jour en jour, qu'il n'est question aujourd'hui que de lui assigner de justes bornes : & si l'on en fixoit une bonne fois , pour l'antique connu, ne seroit-il point nécessaire, à plus forte raison , d'en marquer pour les Livres modernes dans la splendeur de l'Imprimerie ? Les illustres morts qu'elle immortalise doivent assurément se reproduire pour consoler la postérité. Par rapport à elle ils sont placés dans le rang des Anciens. Dès-lors, il paroît équitable de raisonner des uns comme des autres : de sorte que , de quelque côté qu'on envisage les excellens ouvrages, tout parlera , ce semble, en faveur des Editions multipliées, pourvu qu'elles ne croissent pas à un certain excès.

Mais quel est cet excès, & quelles bornes pourroit-on y mettre ? Peut-il même y avoir de l'excès, & le trésor d'un Etat peut-il trop s'accumuler ? Il le peut sans doute, au préjudice même de l'Etat. La trop grande richesse cesse d'en être une véritable : elle dégénère en indigence. Que serviroit l'or des plus riches mines , s'il en étoit tiré tout entier ? il cesseroit d'être précieux :

il deviendrait inutile ou moins propre au Commerce. N'en est-il point à-peu-près de même, nous ne dirons pas du nombre prodigieux de livres ou de brochures, qui font gémir les presses: car quoique les avortons de Littérature emportent un loisir considérable aux Lecteurs pour en passer leur curiosité, l'on peut dire que leur sort est bientôt décidé par la voix publique, & que le grand nombre ne se montre au jour que pour retomber assez promptement dans les ténèbres. Mais pour nous borner uniquement aux réimpressions de ce qu'il y a de plus nécessaire, de plus avantageux & de meilleur en tous genre dans les productions de l'esprit, qui ne s'étendront jamais assez loin pour accabler une curiosité raisonnable, ces réimpressions ne le feront elles pas? Si elles continuent de se multiplier, quelle santé assez robuste, quelle vie suffiront pour les lire, & les confronter toutes? quelle Bibliothèque suffira pour les contenir? Et ce qui est plus essentiel pour les gens de Lettres, dont la destinée sera toujours d'être peu riches, quel fonds pourra suffire à des dépenses devenues nécessaires? Dira-t-on qu'elles

ne le font pas, & que leur destination est pour les riches? La nécessité de s'en pourvoir est évidente, soit qu'elles contiennent peu ou beaucoup de choses nouvelles.

Véritablement l'on ne sçauroit nier que la République des Lettres ne soit extrêmement redevable aux Auteurs & aux Editeurs de leur travail à perfectionner leurs propres ouvrages, ou ceux d'autrui. C'est donc un bien pour elle que la multiplicité des Editions. D'un autre côté, elle s'en trouve surchargée; c'est donc un mal. Quel milieu prendra-t-on? Le terme de révision, corrections, additions, indique assez ce milieu, on peut l'abrégé par celui de supplément. L'équité semble exiger qu'un Amateur des Lettres ne soit pas contraint d'acheter cinq ou six fois le même ouvrage, quelque *revu*, *corrigé* & *augmenté* qu'il puisse être; c'est un impôt dont on peut, & dont on doit par conséquent le dispenser. L'équité semble donc vouloir, qu'après un certain nombre d'Editions, l'on s'en tienne à des suppléments imprimés à part. La chose est égale pour les Auteurs vivans ou morts, dès qu'il est constaté que leurs Exemplaires sont as-

fez répandus pour n'exiger qu'un Errata ou des Additions. Inconvénient pour inconvénient, il paroît raisonnable de choisir le moindre, & celui des *Supplémens* est sans contredit le moindre de tous. Que seroit-ce si l'on eût écouté un des plus savans hommes de ce siècle, qui se seroit cru heureux avant sa mort, si l'on eût fait une réforme générale des Livres qu'il avoit tous lus, pour épargner aux Lecteurs un travail de quatre-vingt années, en ne conservant de chaque livre que ce qui seroit incontestablement nouveau, personnel, & non répété? Mais il n'est pas question ici d'une idée qui pourroit passer pour bizarre & impraticable. Le Public ne souhaite que ce qui s'est raisonnablement pratiqué en divers temps par les plus sages Ecrivains, particulièrement quand il a été question de plusieurs gros volumes, dont la moindre partie consistoit en *additions* & en *révisions*.





---

*Sur les nouvelles Editions des bons  
Auteurs Latins.*

UN avantage de ces nouvelles Editions , c'est de donner occasion aux Gens de Lettres , même les plus avancés en âge , de revoir leurs premiers Maîtres , de s'en occuper , de les goûter mieux que jamais. Cicéron qu'on déteste dans l'enfance , parce qu'il est présenté sous les dehors de la contrainte , & parce qu'il raisonne trop juste , trop scayamment pour de petits hommes qui n'ont que la moitié de leur raison ; Cicéron fait les délices de l'âge mûr , & il en est de même de Virgile , d'Horace , de Tite-Live , d'Homere.

Démosthène nous enchanteroit peut-être mieux encore , si , dans ce siècle frivole , on osoit se familiariser avec l'ancienne Grece. Nous parlons surtout de nos contrées d'où l'érudition s'exile peu à peu.



---

---

SUR LES ANECDOTES.*Observations sur les Ecrivains  
d'Anecdotes.*

IL semble que la plupart des Ecrivains d'Anecdotes ne se sont guere attachés qu'aux événemens, où ils pouvoient placer les femmes en premiere ligne. Leur beauté, leur laideur, leurs jalousies, leurs vengeance, leur ambition, leur galanterie, leurs infidélités, leur perfidie notent presque toutes les intrigues d'où naissent les grands événemens. Il n'est pas douteux que les qualités, les passions & le caractère du sexe n'ayent beaucoup influé dans les révolutions, qui troublent le repos des Nations & des sociétés. Cependant d'autres causes aussi petites ont produit de grands événemens. D'ailleurs ces exemples historiques, si souvent répétés ou multipliés aux dépens des femmes, sont des leçons dont il y a plus d'abus à craindre que de profit à espérer. L'intérêt de la vérité semble exiger, qu'en ce genre on préfere les

traits vertueux qui se terminent à d'heureux événemens.

L'histoire des intrigues contraires à l'honneur du sexe, ne doit être peinte qu'avec des couleurs odieuses : le pinceau qui les retrace ne sçauroit être trop sévère ; le fruit de ces désordres ne doit jamais être que la plus amère infortune. Dans toute compilation d'Anecdotes scandaleuses, le zèle des mœurs doit toujours présider à l'emploi des matériaux. Ainsi l'intention de l'Ecrivain ne sçauroit être trop pure, ni sa plume trop austère.

### SUR LES PLAGIAIRES.

LA Motte le Vayer dit, que les Ouvrages des Plagiaires ressemblerent aux statues qu'on voyoit chez les Rhodiens. Ces monumens n'avoient point de têtes fixes & immuables, lorsqu'il étoit question d'illustrer un Héros, on mettoit sa tête sur quelqu'une de ces statues, & il jouissoit des honneurs publics jusqu'à ce qu'un autre fût jugé digne de la même distinction ; alors on ôtoit la tête du premier, & la tête du second prenoit sa place.

De même , voit-on souvent des Ecrits qui n'ont qu'un frontispice nouveau , toute la composition est ancienne : tout le tissu de l'Ouvrage est d'une autre main ; cependant il ne faut pas confondre les Plagiaires coupables d'un vol médité , avec les Auteurs qui , par un pur hazard , auront pensé une ou deux fois comme un autre , ou se seront servis de la même expression que lui : on ne doit pas non plus mettre de ce nombre ceux qui s'occupent de certains genres d'étude où il fût toujours permis de copier. Par exemple , les Scholastiques , les Casuistes , les Jurisconsultes , les faiseurs de Notes , de Recueils , ni ceux qui travailloient en certain temps d'ignorance , où l'on n'étoit guere en état d'écrire , qu'en pillant ce que des siècles plus lumineux avoient produit , ou en certains pays où la facilité d'inventer n'égale pas l'envie d'imprimer , & la patience à extraire ces pays , ces temps , ces professions , méritent un peu plus d'indulgence.



*Sur le grand nombre de productions,  
sur les Lettres galantes.*

Où ne voit pas quelles raisons ont tant d'Enivres de ce siècle, de réveiller & d'exister dans tous les Lecteurs. une passion qui a tant de Partisans. Ne faut-il pas que l'amour ait besoin d'être présenté sous toutes les formes, d'être peint avec les couleurs les plus vives, avec les nuances les plus fines, pour pénétrer dans tous les cœurs? Peut-être les Romains n'en ont-ils pas employé tant d'art & tant d'émulation pour entretenir cet amour de la Patrie, qui les a rendus les Maîtres de l'Univers, que des gens qui portent le nom de Chrétiens, en s'efforçant pour inspirer une passion qui cause tant de ravages.

## SUR LE DEFAUT D'ATTRAITES

POUR LA LECTURE.

*Mélange de Maximes. Bruxelles 1755.*

« Je ne comprends pas, dit l'Auteur  
du Livre que nous citons, comment

„ on peut ne pas aimer la lecture ,  
 „ quand on considère qu'un Livre est  
 „ un Ami , qui moralise sans offenser  
 „ personne , qui prend nos heures de  
 „ commodité , soit le jour , soit la  
 „ nuit , pour vous parler , & qui le  
 „ fait toujours sans passion ; qui ne se  
 „ fâche point d'être interrompu au mi-  
 „ lieu de sa période , & qui ne vous  
 „ sçait pas mauvais gré de ce que vous  
 „ passez légèrement sur des choses qui  
 „ lui ont coûté & qui lui paroissent  
 „ excellentes ».

Ce défaut d'attrait pour la lecture  
 cesse d'être incompréhensible, quand on  
 songe qu'il y a tant de monde à qui  
 toute morale est ennuyeuse , tout en-  
 tretien sans passion fastidieux. Cette  
 insensibilité , cette apathie , dont on  
 fait aux Livres un mérite , rend leur  
 commerce froid , indifférent , fatigant ,  
 insupportable même à tant d'automates ,  
 qui , n'ayant de mobilité que dans  
 les ressorts de leur machine , de sensibi-  
 lité que dans l'instinct organique ,  
 sont bien capables de prendre ces airs ,  
 de copier ces tons , de répéter ce ra-  
 mage qu'on apprend dans le monde  
 frivole , mais ne sçauroient se com-  
 mander cette attention suivie & rai-

216 MATIERES  
sentes, qui seule rend douce ou sup-  
portable la lecture d'un bon Livre.

---

## SUR LES JOURNAUX.

**I**l y a des regles sages & même sûres  
Pour faire un choix judicieux dans le  
Sommaire que l'on rend d'un livre; mais  
ces regles, que personne ne conteste,  
sont toujours dans l'application suscep-  
tibles de tempérammens délicats. Le  
style doit se mesurer à la qualité du  
Livre. & il seroit contre la raison de  
transporter par-tout les mêmes tons,  
pour ainsi dire, & les mêmes réflexions:  
les uns avec cela sont partagés iné-  
galement, l'agrément domine dans  
l'un, dans l'autre la solidité. Le grand  
art pour un Journaliste, comme pour  
quiconque fait le métier d'écrire, est  
de connoître son génie & de s'y con-  
former. Le naturel même dans le mé-  
diocre, plaira plus que ce qui sera  
guindé & contraint dans un genre plus  
relevé.

Il ne suffit pas, pour un bon extrait,  
de bien prendre le sens d'un livre, &  
d'en présenter la substance, il faut y

joindre une espece de raisonnement : c'est sans doute le principal de ces sortes d'ouvrages , & la partie qui en est la plus estimable. Mais ce n'est pas tout : il faut encore l'agrément & la vivacité. Plus on a d'exactitude d'un certain côté, plus il faut de l'autre une honnête liberté, pour tempérer l'austérité qui l'accompagne. Aussi voyons-nous que les Auteurs qui ont le mieux réussi dans ce genre, de l'aveu de tout le monde, se sont constamment permis cet ingénieux stratagème. Bayle dans ses Nouvelles de la République des Lettres, occupé de son sujet, ne l'est pas moins de ce qui peut l'embellir : son imagination féconde lui présente les traits qui conviennent à sa matière, & il les enchâsse avec cette facilité que tout le monde admire. Basnage, dans un goût différent, suit à peu près la même route. Tous les deux de ce côté-là mériteroient tous nos éloges, si la liberté, dont nous parlons, ne dégénéroit chez eux le plus souvent en licence, & s'ils ne substituoient de temps en temps, au badinage ingénieux que nous voulons, les sarcasmes les plus indécens, & les invectives les plus passionnées.



On demandera peut-être si les Journalistes doivent louer. Nous répondons que les bons ouvrages s'annoncent toujours d'eux-mêmes. La meilleure façon d'assurer leur vogue , seroit d'insister sur ce qu'ils ont de bon , de neuf , de brillant. Pourquoi faut-il que mille considérations politiques , que d'incommodes bienfaisances vous arrachent des louanges , quelquefois peu méritées ; & qui , lors même qu'elles sont justes , ne peuvent qu'indisposer le Public , dont vous voulez séduire le suffrage.

D'un autre côté, doivent-ils blâmer, critiquer? Mais, qui pourroit s'empêcher de le faire dans les cas , par exemple , ou l'on voit les bonnes mœurs attaquées , ou la Religion elle-même livrée aux attaques d'un profane Ecrivain ? L'impartialité bien entendue ne portera jamais à dissimuler ces attentats : car il vous est permis alors d'élever la voix , de contredire , d'attaquer avec la force que suggere l'amour du bien & de la vérité. Hors delà , dans les Chapitres indifférens , raisonnés en critique , sans passion , sans aigreur : plus votre jugement paroît opposé à l'Auteur , plus vous devez mettre de

politesse & de douceur dans la forme dont vous l'exprimez. L'humanité & la vérité gagnent également aux procédés obligeans.

Enfin il est faux que les Journaux, s'il ne sont pas en trop grand nombre, fassent un tort aux bonnes études. Outre que, par ce moyen, nous connoissons aisément tous les livres rares & singuliers qui s'impriment en Europe, il y a un raisonnement bien simple à faire : ou les Journaux sont bons ; & de quelle ressource pour l'instruction ne sont-ils pas à ceux que le défaut de temps ou de génie, écarte des études sérieuses ? ou ils sont mauvais ; & leur décri assez connu les rends nuls, & oblige de recourir à des sources plus abondantes & moins suspectes. Avant cet établissement, les bons Ouvrages n'étoient connus & lus que des véritables Sçavans. Aujourd'hui les gens habiles, ou curieux de le devenir, ne les étudient pas moins : les autres en très-grand nombre, ont la facilité d'apprendre les particularités les plus importantes de la Littérature, & de s'en procurer une connoissance, qui, quoique superficielle, est bien supérieure à l'ignorance où l'on étoit auparavant comme obligé de vivre.

---

---

M Ê M E S U J E T.

LES promesses d'un Littérateur qui entreprend un Journal , sont ordinairement impartialité , équité , réserve dans les jugemens , attention à ne critiquer qu'à propos , à louer plus volontiers , quoique sobrement , fidélité dans les extraits , recherche des nouveautés les plus intéressantes : tels sont les engagements qu'il contracte avec le Public dans le premier moment de cette opération Littéraire. En effet , qui se fit jamais Journaliste pour ériger une *boutique de scandale* , comme dit Rousseau ? Lisez toutes les Préfaces des Journaux : leurs Auteurs furent les plus honnêtes gens & les plus aimables Littérateurs du monde. Comment arrive-t-il qu'on se plaint d'eux avant même la fin de leur premier semestre ? Beaucoup de causes , indépendamment des révolutions imprévues , & des *frottemens de la matiere* , comme on dit en mécanique , contribuent à ces catastrophes. On ne raisonne point sur les pensées des autres , sans révol-

ter leur amour-propre , si l'on ne les approuve pas en tout , sans paroître un fade adulateur , si l'on paroît d'accord avec eux ; enfin , sans ennuyer le Public , si l'on se contente de la fonction de Rapporteur. On ne lit guere les Journaux pour s'instruire : on a en vue de s'amuser , de s'égayer : les petites choses , & sur-tout celles qui sont malignes , piquent & intéressent par préférence. Cette inclination est née il y a près de six mille ans , & durera jusqu'à la fin du monde : on doit compter sur cela en posant la base d'un Journal. Cependant la construction de cet édifice suppose autant le moral que le littéraire. Le *moral* est la probité , la sagesse , le désintéressement , le zele du bien public : le *littéraire* est un sçavoir fort étendu , une Logique supérieure , un style éloigné de l'enflure & de la bassesse , plus approchant de la dissertation que du genre oratoire , plus proportionné aux manieres de la conversation , qu'au ton de l'enseignement.

*Fin du Tome deuxieme.*



## T A B L E

## DES DIVERSES MATIERES


Contenues dans ce Volume.

---

 L A N G U E S.

<i>SUR la Langue Hébraïque.</i>	page 1
<i>Sur la Langue Grecque.</i>	10
<i>Sur la Langue Latine.</i>	12
<i>Sur la nécessité d'étudier les bons Auteurs anciens.</i>	14
<i>Même sujet.</i>	16
<i>Sur la Langue Française.</i>	20
<i>Même sujet.</i>	24
<i>Même sujet.</i>	26
<i>Sur la Langue Italienne.</i>	29
<i>Sur la Langue Espagnole.</i>	ibid.
<i>Sur la Grammaire.</i>	31
<i>Sur l'Orthographe.</i>	40
<i>Même sujet.</i>	45
<i>SUR L'HISTOIRE.</i>	47
<i>Sur la Chronologie.</i>	51

T A B L E.	523
les Marbres d'Arondel.	35
l'utilité des Mémoires particuliers pour l'Histoire.	54
les pour écrire l'Histoire.	56
le sujet.	59
les défauts de certains Historiens.	63
l'Histoire Littéraire , & l'origine des sciences.	65
les Abrégés d'Histoire.	68
les Dictionnaires.	72
le Dictionnaire de Moréri.	74
antiquités ou Monumens antiques.	76
les Médailles & leur utilité.	80
le sujet.	85
LES MONNOIES.	89
SERTATION sur les Armoiries des Princes de la Maison Royale de France.	91
les Antiquaires.	97
les Momies.	99
l'Académie des Sciences.	102
les Mémoires Académiques.	108
les Inscriptions.	110
l'Histoire Grecque.	112
la République de Platon.	113
les Romains.	120
la Littérature des Romains.	147
Observations sur le même sujet.	157



*Sur le Traité de Westphalie  
Sur l'Histoire Polonoise.  
Sur l'étude des Nations.  
Sur l'Histoire des Nations &  
Sur l'Amérique.  
Observations sur les Ecrivains  
d'une Nation.*

***SUR LA FABLE, ou  
POÉTIQUE.***

*Sur la Matière des Métamorphoses.*

*Les Fables ou les Contes fa-*

***SUR LA LITTÉRATURE F***

*Le dix-huitième siècle confu-*

# T A B L E. 525

LE BEAU. 243

Observations sur quelques Écrivains célèbres. 252

les Lettres de Madame de Sévigné. 254

de Fontenelle. 258

de la Motte. 267

abbé des Fontaines. 273

L'ÉLOQUENCE. 278

Comparaison entre l'Éloquence & la Peinture. 286

sur ce sujet. 292

LE SUBLIME. 295

nos Observations sur le Sublime. 299

de la nature du Sublime. 303

l'Éloquence des Eloges Académiques. 307

sur ce sujet. 309

nos Exemples sur les Eloges des Princes morts dans l'enfance. 312

les Panégyriques. 315

la Déclamation Oratoire. 316

LA POÉSIE FRANÇOISE. 318

de la Poésie en général. 323

de l'Harmonie. 326



# 226 T A B L E.

<i>Sur l'Enthousiasme.</i>	329
<i>Sur le Genre Pastoral.</i>	331
<b>SUR LE POÈME ÉPIQUE, ou L'ÉPO-</b>	
<b>QUE.</b>	336
<i>Sur Homère &amp; Virgile.</i>	333
<i>Réflexions à l'occasion de la Traduction</i>	
<i>d'Homère.</i>	337
<i>Sur la Henriade de M. de Voltaire.</i>	360
<i>Sur le Poème de la mort d'Abel.</i>	374
<b>SUR LE GENRE DRAMATIQUE.</b>	377
<i>Même Poë.</i>	388
<i>Même Poë.</i>	401
<i>Parallèle des Tragiques Grecs &amp; Fran-</i>	
<i>çois.</i>	411
<i>Sur les Chœurs.</i>	416
<i>Suite du même Parallèle.</i>	417
<i>Sur Corneille.</i>	423
<i>Sur les Acteurs.</i>	427
<i>Sur la Declamation Théâtrale.</i>	431
<b>SUR LE GENRE LYRIQUE.</b>	435
<i>Sur les Opéra.</i>	439
<i>Sentimens d'un Harmoniphile, sur diffé-</i>	
<i>rens Ouvrages de Musique.</i>	431
<i>Sur la Musique de l'Opéra.</i>	433
<i>Sur M. Quinault.</i>	446

# T A B L E. 527

## SUR LE GENRE COMIQUE. 449

*Sur Aristophane.* 453

*Sur les Comédies de caractère.* 456

*Sur le Comique dit larmoyant.* 459

*Apologie du même genre.* 463

## SUR LES TRADUCTIONS DES GRANDS POETES LATINS. 470

*Même sujet.* 477

*Sur Horace.* 476

## MATIERES DIVERSES.

### OBSERVATIONS RELATIVES A LA LITTÉRATURE.

*Sur les Sçavans.* 478

*Sur l'Art d'écrire.* 479

*Sur les diverses sortes d'Esprits dans la  
Littérature.* 485

*Sur l'Esprit Philosophique.* 486

*Sur le Bel-Esprit.* 488

*Sur le Style de plusieurs Ouvrages mo-  
dernes.* 489

*Sur le goût de Mode pour les Ecrivains  
Anglois.* 490

*Sur la Critique.* 491

*Sur les Moyens de rectifier nos jugemens  
sur les Ouvrages d'esprit.* 494

528	T A B L E.	
	<i>Sur les abus de louer les Ecrivains vi-</i>	
	<i>vans.</i>	498
	<i>Sur les Titres des Livres.</i>	500
	<i>Sur les nouvelles Editions des Livres.</i>	
		504
	<i>Sur les nouvelles Editions des bons Au-</i>	
	<i>teurs Latins.</i>	510
	<i>Sur les Anecdotes.</i>	511
	<i>Sur les Plagiaires.</i>	512
	<i>Sur le grand nombre de productions, in-</i>	
	<i>titulées Lettres galantes.</i>	514
	<i>Sur le défaut d'attrait pour la lecture.</i>	ibid.
	<i>Sur les Journaux.</i>	510
	<i>Même sujet.</i>	515

Fin de la Table.



